

**Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

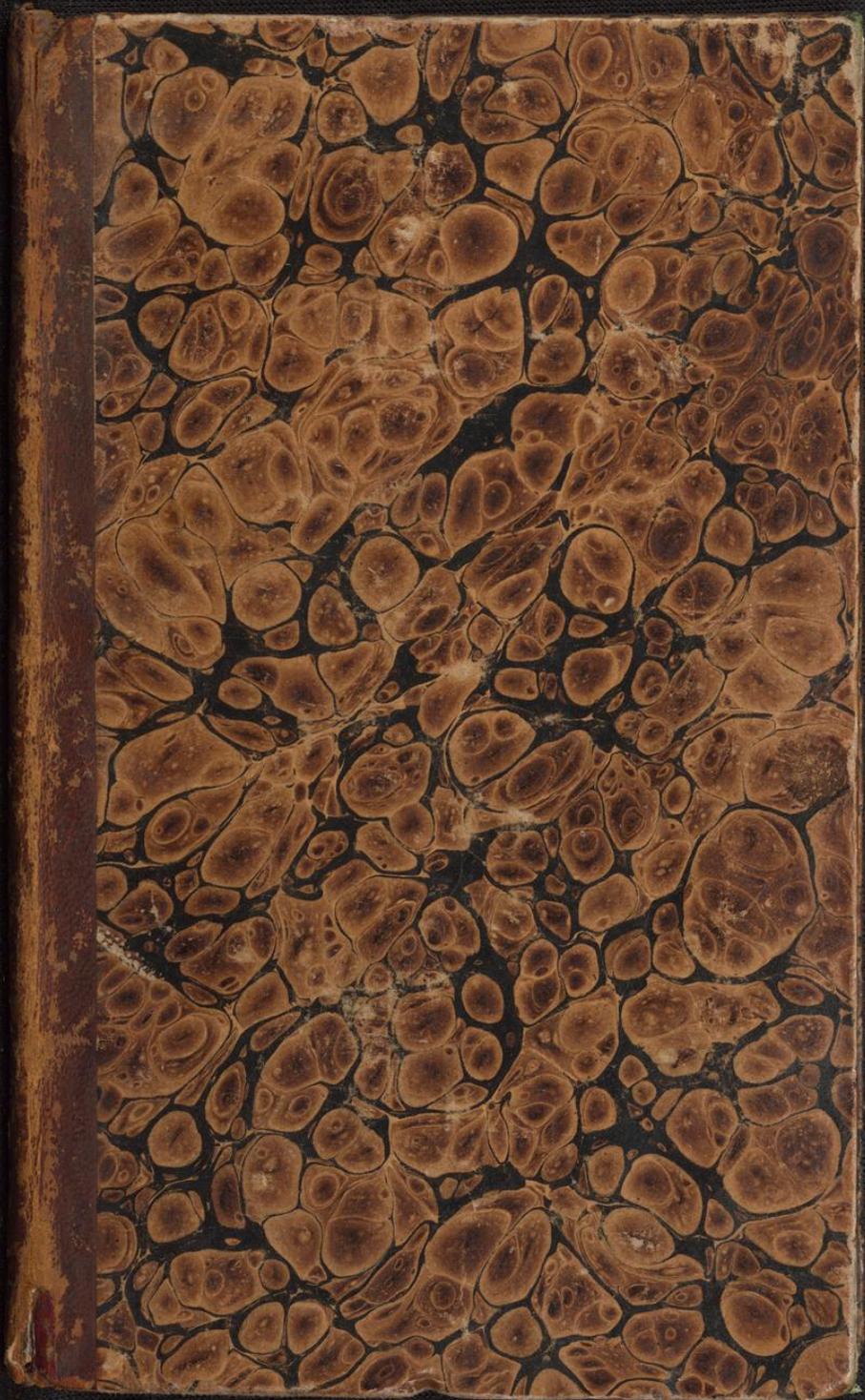
**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

**Voyage Sur Les Bords Du Rhin, Dans L'Automne De 1817,  
Ou Esquisse Des Cours Et De La Société De Quelques  
États D'Allemagne**

**Dodd, Charles Edward**

**Paris, 1818**

[urn:nbn:de:bsz:31-124934](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-124934)

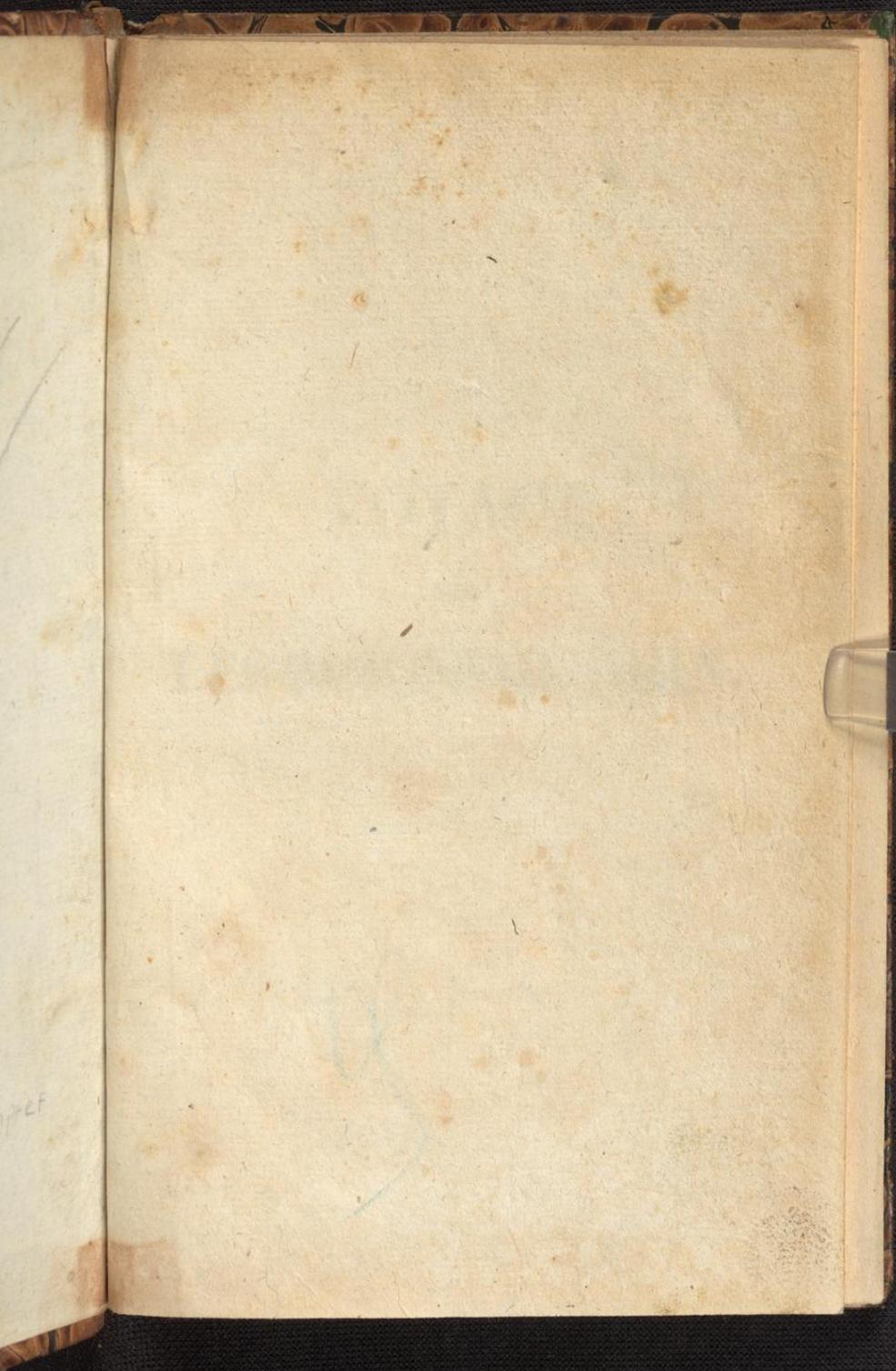


180.

(18492)

~~ad. A. Defauconpret~~

Übers. A. J. B. Defauconpret  
- Barbier / B. 4, 1096e



446 S.

LES V

VOYAGE  
SUR  
LES BORDS DU RHIN.

.....  
IMPRIMERIE DE I. JACOB, A VERSAILLES.  
.....

LES

D

ESC

ET DE

PAR LA

VOYAGE  
SUR  
LES BORDS DU RHIN  
DANS L'AUTOMNE DE 1817,  
OU  
ESQUISSE DES COURS  
ET DE LA SOCIÉTÉ DE QUELQUES ÉTATS  
D'ALLEMAGNE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR DU VOYAGE DE MAXWELL EN CHINE.



PARIS,  
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,  
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N.º 20.

NOVEMBRE 1818.

aK

119 E 2306



---

# VOYAGE

SUR

## LES BORDS DU RHIN.

---

### LETTRE PREMIÈRE.

Ingelheim, ancienne résidence de Charlemagne. — Mayence. — Décadence de cette ville. — Troupes prussiennes et autrichiennes. — Les habitans leur préfèrent les Français. — Réflexions d'un barbier-sacristain à ce sujet. — Trait caractéristique d'un Officier Prussien. — Gouvernement actuel de Mayence. — Sentimens des habitans. — Leur attachement pour leur Souverain. — Cathédrale. — Tombeau d'Henry Trauenlob. — Invention de l'Imprimerie.

EN sortant des montagnes que la grande route traverse jusqu'à Bingen, le long des bords du Rhin, nous entrâmes dans une plaine vaste et fertile, qui s'étend presque à perte de vue, et qui est variée de distance en distance par de belles collines qui, sans masquer la perspective, embellissent le paysage. Comme je reverrai probablement les rives du Rhin à mon retour, je vous ferai alors la description des beautés qu'elles offrent, et qui, comparativement, cessent à Bingen. Nous suivîmes ensuite une route bordée d'arbres à fruits dont les longues avenues offraient un

coup d'œil agréable. Les montagnes du Rhingau s'élevaient en amphithéâtre sur la rive opposée du fleuve; et les blés superbes que les paysans commençaient à couper, donnaient un air de fertilité au pays plat et découvert que nous traversions.

Nous nous arrêtâmes à Ingelheim, joli petit bourg gouverné par un bourgmestre, que nous eûmes l'honneur de rencontrer à l'auberge, où nous apprîmes bientôt sa dignité, grâce au bavardage de notre hôtesse et de son gros époux, qui ne disaient pas un mot sans répéter « *Herr bourguemester*, » ni sans l'accabler de ces marques de respect et de déférence que le titre, qu'il soit de la première ou de la quatrième classe, est toujours sûr d'obtenir en Allemagne. Ingelheim fut l'une des nombreuses résidences de Charlemagne. Quelques traditions disent même qu'il y est né; mais les villes qui se disputent l'honneur d'être sa patrie, sont presque aussi nombreuses que celles qui prétendaient avoir donné naissance au grand poète, et leurs droits ne paraissent guères mieux établis. Il est du moins un point sur lequel toutes ces traditions s'accordent; c'est à décorer un palais superbe que ce souverain y a fait élever, de cent colonnes apportées, disent-elles, de Ravenne et de Rome. Ce palais, dont il subsiste encore quelques débris, fut le théâtre des amours romanesques et si connues, de Berthe, fille du monarque, et d'Eginard, son secrétaire.

Les tours gothiques et les beffrois de l'ancienne capitale ecclésiastique s'élevaient de-

vant nous avec une sombre magnificence, à mesure que nous en approchions; mais lorsque nous entrâmes dans Mayence, le pont-levis, les fossés, les sentinelles, et l'examen des passeports, ne nous rappelèrent que trop que le règne militaire avait succédé à celui de l'église. La ville est grande et irrégulière; les maisons sont élevées, et les rues en général sales et étroites, à l'exception de la *Grosse Bleiche*, ou rue de la grande blanchisserie, qui est large et belle, et qui, descendant de la partie supérieure de la ville vers le Rhin, aboutit à une place plantée d'arbres qui termine agréablement la perspective.

Malgré son aspect triste et lugubre, Mayence offre encore un caractère imposant même au milieu des débris de sa magnificence. Il est sans doute difficile de reconnaître à présent la seconde ville ecclésiastique de l'Europe; mais sa vieille cathédrale, présentant de tous côtés les vestiges des boulets lancés contre elle pendant le fameux siège, ses vastes églises, et le Palais Rouge sur le Rhin, qui n'est aujourd'hui qu'un monceau de ruines, excitent un intérêt qu'entretiennent les souvenirs. Des maisons, d'une architecture grande et imposante, presque inhabitées, ou occupées par des petits marchands en détail; de beaux édifices publics convertis en casernes et en cafés enfumés; de distance en distance une masse de décombres restés accumulés depuis le bombardement; enfin une place publique, entourée d'édifices, déserts ou en ruines; tous ces vestiges rappellent et l'an-

tique splendeur de la ville, et les malheurs qui l'ont réduite à son état actuel.

Lorsque le docteur Moore visita Mayence il y a trente ans, il remarqua les abbés élégans avec leurs jolis équipages, et les troupes bien disciplinées entièrement soumises à l'autorité des ecclésiastiques. Tout est changé maintenant. Vous voyez les maigres et faibles soutiens de l'église dire la messe en soutanes râpées; leur mine pâle et alongée atteste éloquemment qu'ils ne sont plus les monopoleurs du vieux Hock (1) des environs; tandis que les soldats autrichiens et prussiens, au nombre de 14.000, se livrent à tous les excès de la dépravation et d'une insolence qui ne reconnaît aucune loi. Les cafés, les billards, les promenades sont remplis de ces barbares qui ont sans cesse la pipe à la bouche ou un jurement sur les lèvres, et donnent par leurs excès profanes une sorte de vie et de mouvement à ces murs, jadis retraites paisibles des moines. Le bâtiment de l'Université est une caserne, et l'on voit à chaque coin de rue des hôpitaux et des corps de garde. L'évêque de Mayence, nommé par le Pape, et soumis à l'autorité du grand duc de Hesse, est un prélat pauvre et sans aucun crédit, qui réside rarement dans son évêché, où le gouverneur et les généraux règnent en maîtres.

La plupart des troupes sont à présent logées dans les casernes, au grand soulagement des habitans qui, néanmoins, ne sont pas

---

(1) Vin d'Allemagne.

contens de leurs hôtes. Les Autrichiens sont trop stupides, et les Prussiens trop méchants et trop fiers. Les premiers sont vus de moins mauvais œil; mais ce qu'on reproche également aux soldats des deux nations, c'est de n'avoir pas d'argent à dépenser. Lorsque vous parlez du temps où les troupes françaises étaient en garnison dans la ville, vous voyez la figure de l'habitant s'épanouir: « Ah! c'était bien différent. Je ne sais comment cela se faisait; mais le pain était moitié moins cher. Il se dépensait alors plus de *florins*, qu'on ne voit de *kreutzers* aujourd'hui ». — « Ventre-bleu, ces diables-là avaient toujours de l'argent, disait un pauvre misérable, dont l'extérieur justifiait assez le mécontentement ». Un barbier qui avait l'enjouement et le babil des gens de sa profession, et qui, couvert de lambeaux, remplissait en même temps les fonctions de sacristain, aimait beaucoup mieux nous raconter les sujets de plainte des habitans, que l'histoire des saintes et des saints d'une église qu'il nous montrait. Il était charmé de trouver un auditoire qui parût compatir à ses peines. Son histoire était la même: « Les Français savaient dépenser leur argent; — mais ces Autrichiens sont des brutes: ils n'achètent que de la bière et du tabac; et les Prussiens sont des *faquins* si fiers, qu'il n'y a pas moyen de leur parler sans courir le risque d'être aussitôt assommé ». — Les uns étaient le thème constant de ses plaisanteries, et les autres de ses invectives; mais il avait grand soin de ne parler jamais qu'à demi-voix et en se retournant à chaque instant; car notre

barbier-sacristain n'était rien moins que brave , et tandis qu'il s'amusait à crayonner ainsi leur portrait, il semblait toujours craindre que quelque grenadier ne fût à ses trousses.

Les Autrichiens et les Prussiens, qui se détestent les uns les autres, troublèrent aussitôt après leur arrivée la tranquillité de la ville par leurs querelles et leurs dissensions journalières. La plus dangereuse de ces commotions, dont les journaux ont donné les détails, fut causée par un régiment de hongrois, véritables barbares, avec lesquels il était impossible de vivre en paix, et qu'il a fallu retirer enfin de Mayence. L'animosité des troupes est à présent affaiblie par l'habitude, et les réglemens militaires. Les soldats des différentes nations se rassemblent assez généralement dans les mêmes endroits, mais sans qu'il règne entre eux beaucoup de cordialité. Le Prussien, aussi fier que caustique, traite quelquefois sans beaucoup de cérémonie l'Autrichien lourd et gourmand. J'en pourrais citer plusieurs exemples; en voici un qui me semble surtout caractéristique.

Un officier prussien, se trouvant à table avec quelques Autrichiens, prenait part d'assez bonne grâce à plusieurs toasts qu'on portait en l'honneur de divers exploits militaires, lorsqu'un Autrichien, par forme de compliment, proposa de boire à la bataille de Waterloo, sûr de flatter ainsi l'orgueil Prussien, et il dit au garçon d'apporter une bouteille de Champagne et six verres. Le Prussien prit aussitôt feu à ce qu'il regardait comme une insulte; et indigné qu'on voulût célébrer ses

exploit  
cria d'un  
tez-moi  
paigne  
Il est  
bonne p  
citadelle  
séparer  
fortress  
devaient  
dération  
d'inconv  
dent con  
principal  
mens env  
tits états  
charmé  
tion, la  
l'ancien  
nerre. C  
l'Autrich  
quer de  
nage, et  
vera le  
Mayer  
pitale,  
Rhin, d  
présent  
seil de  
Françai  
par le r  
et d'un  
la polit  
rante  
baillis,

exploits d'une manière aussi mesquine, il s'écria d'un ton de mépris : « Garçon, apportez-moi un verre et six bouteilles de Champagne ».

Il est difficile de décider s'il était d'une bonne politique de partager la garde de la citadelle entre des ennemis invétérés, et de la séparer de la possession de la ville; mais la forteresse fut choisie pour l'un des points où devaient se concentrer les forces de la confédération germanique, et l'on trouve moins d'inconvéniens à ce que les habitans la gardent conjointement avec les troupes des deux principales puissances, qu'avec des détachemens envoyés par chacun des grands et des petits états. Le grand duc de Hesse est d'ailleurs charmé d'acquérir, même avec cette restriction, la capitale, et un bel arrondissement de l'ancien département français du Mont-Tonnerre. Cependant à la moindre rupture entre l'Autriche et la Prusse, Mayence ne peut manquer de devenir une scène de sang et de carnage, et d'être la proie du parti qui se trouvera le plus fort.

Mayence et le district dont elle est la capitale, et qui s'étend le long des bords du Rhin, depuis Bingen jusqu'à Worms, sont à présent soumis au gouvernement civil du conseil de régence du grand duc de Hesse. Les Français gouvernaient tout le département par le moyen d'un préfet, d'un sous-préfet, et d'un ou deux autres fonctionnaires; mais la politique allemande emploie environ quarante conseillers de régence, baillis, sous-baillis, et autres administrateurs subalternes,

dont les traitemens absorbent les revenus de l'état, et qui ne servent qu'à entraver les opérations du gouvernement.

Néanmoins, le peuple dans les campagnes, est en général, assez content de son nouveau souverain. Les habitans de Mayence le seraient davantage, s'ils n'étaient pas tourmentés par des troupes qui sont un fardeau pour la ville; mais partout soit dans la capitale soit dans les provinces, toutes les pensées se reportent sur ces temps de bonheur et de tranquillité, presque oubliés dans les troubles et les désastres sans cesse renaissans qui leur ont succédé, sur ces temps où ce pays était soumis à l'autorité douce et pacifique de princes ecclésiastiques.

Cependant le peuple est généralement satisfait du gouvernement du grand duc, qui a eu la sagesse de laisser les choses sur le pied où il les a trouvées, particulièrement les cours de justice, l'institution du jury, le code français, et d'autres changemens heureux introduits dans la jurisprudence, et auxquels il n'a fait que de légères modifications. Les habitans de Mayence et de tous les environs, sont pour la plus grande partie catholiques; mais quoiqu'aujourd'hui ils soient sujets d'un prince protestant, ils n'ont aucunes plaintes à former sous le rapport de la religion. Ils jouissent de la même liberté de conscience que sous le gouvernement des Français. Leur religion n'est plus, il est vrai, une religion aristocratique; leur clergé ne nage plus dans le luxe et la magnificence; mais ils ont tous les privilèges des protestans; leurs prêtres et

leurs é  
mot les  
de ce c  
sort, qu  
rale à l  
assuran  
pour att  
table d'  
sitions s  
Les t  
cathéd  
milieu  
se tien  
rempli  
popul  
autrich  
darme  
voilà le  
dinaire  
La c  
dans s  
et ma  
une a  
a vu l  
Bas, il  
admira  
mens  
électe  
sacrist  
blème  
qui av  
ben d  
lebrer  
fut en  
beau

leurs écoles ont les mêmes avantages; en un mot les nouveaux sujets de la maison de Hesse de ce côté du Rhin, sont si contents de leur sort, qu'ils ont refusé de signer l'adresse générale à la diète pour le rétablissement des états, assurant qu'ils avaient les meilleures raisons pour attendre tout ce qui est juste et équitable d'un prince qui avait montré des dispositions si généreuses à leur égard.

Les tours massives de pierre rouge de la cathédrale offrent un aspect vénérable au milieu d'une place sale et mal entretenue où se tient un petit marché, et qui est sans cesse remplie de passagers de toute espèce. Une populace couverte de haillons, des soldats autrichiens et prussiens, quelquefois un gendarme rodant çà et là pour maintenir l'ordre, voilà le spectacle qu'elle présente le plus ordinairement.

La cathédrale n'a rien de très-remarquable dans son architecture; c'est un édifice lourd et massif qui n'est pas cependant sans avoir une apparence de grandeur; mais lorsqu'on a vu les superbes édifices gothiques des Pays-Bas, il n'est pas possible de lui accorder son admiration. Elle contient plusieurs monumens intéressans élevés à la mémoire des électeurs, dans les armes desquels le vieux sacristain nous fit remarquer une roue, emblème de la profession du premier électeur qui avait été charron. Indépendamment d'Albert de Brandebourg et d'autres hommes célèbres, Fastrade, épouse de Charlemagne, fut enterrée dans cette église, et sur son tombeau est gravée une inscription qu'il me fut

impossible de déchiffrer. Nous contemplâmes avec une attention particulière le petit mausolée érigé en l'honneur de Henry *Frauenlob*, en français « *Loue les dames* », le vieux chantre des amours, dont le surnom atteste la galanterie de ses poèmes. Les belles habitantes de Mayence témoignèrent leur prédilection pour ce poète, et l'amertume de leurs regrets lorsqu'elles le perdirent, en le portant elles-mêmes jusqu'au lieu de sa sépulture, et en inondant sa bière de larmes et de vin rouge.

Vous savez quelle célébrité Mayence a acquise par l'invention de l'imprimerie. La maison de Guttenberg, est à présent occupée d'une manière assez assortie à son ancien usage par le casino et le cabinet de lecture, tandis que, par une dégradation presque sacrilège, celle de Faust est aujourd'hui une chétive auberge. Ce fut précisément au moment de l'invention de l'imprimerie, qu'éclata la guerre terrible pour l'électorat entre Didier d'Isembourg, et Adolphe de Nassau. Les imprimeurs, ainsi que d'autres habitans, furent obligés d'émigrer, et ce fut ainsi que, dès son enfance, cet art se répandit dans tous les états d'Allemagne.

Départ  
— Dor  
— Le g  
jaloux d  
le grand  
duchesse  
l'égard  
— Goë  
auteurs  
seuse,  
Fran  
de la  
sur al

Nous  
de bat  
ville p  
neuve  
du der  
ici un  
demi-  
peut  
consid  
réunit  
et par  
fleuve  
sorte l  
la riv  
son se  
Les  
de no  
Maye  
calati

---

---

## LETTRE II.

Départ de Mayence. — Cassel. — Lenteur allemande. — Darmstadt. — Description d'un dîner à la Cour. — Le grand duc de Hesse, chef d'orchestre. — Fort jaloux de la supériorité de son opéra. — Amabilité de la grande duchesse son épouse. — Portrait de la grande duchesse de Saxe-Weymar. — Sa noble conduite à l'égard de Buonaparte. — Simplicité de ses manières. — Goëthe. — Schiller. — Comparaison entre ces deux auteurs. — Jardin et bal de Bessungen. — Jolie walseuse, chanoinesse du couvent des dames nobles à Francfort. — Fête champêtre donnée par une dame de la Cour. — Amusement des jeunes princes. — Plaisirs allemands.

Nous traversâmes le Rhin sur le beau pont de bateaux qui conduit de Mayence à Cassel, ville petite, mais fortifiée, où de jolies maisons neuves s'élèvent au milieu des sombres ruines du dernier bombardement. Le Rhin présente ici un aspect majestueux; il a au moins un demi-mille de largeur, et des deux côtés l'œil peut suivre son cours pendant une distance considérable. En face de Mayence, le Mein réunit ses eaux tranquilles à celles du Rhin, et partout ailleurs, il passerait pour un beau fleuve. Mais le Rhin absorbe en quelque sorte l'admiration, et l'on remarque à peine la rivière paisible qui vient se jeter dans son sein.

Les deux rives du Rhin font à présent de nouvelle partie de l'Allemagne. Jusqu'à Mayence, la monnaie française est plus en circulation que celle d'Allemagne; mais sur la

rive opposée le péage doit se payer en *kreutzers*, petite monnaie du pays, dont il faut soixante pour faire un florin. A Mayence, vous trouvez des cafés et des restaurateurs français, et vous êtes assailli d'une foule de petits commissionnaires dont l'industrie fertile et l'activité incroyable semblent exclusivement de production française. Chacun à Mayence parle français, bien ou mal; à Cassel, cette langue est déjà beaucoup moins répandue; et, après avoir passé le Mein à Kostheim, vous auriez peine à trouver une personne sur cent qui en entendît un mot.

Il est difficile de décrire le changement que présente de toutes parts la scène qui se développe sous vos yeux, lorsque vous arrivez sur la rive droite. Vous croiriez être dans un autre monde, en voyant le commencement des plaines sablonneuses qui semblent vous assurer que vous êtes réellement en Allemagne. La barque sur laquelle vous passez le Mein pour aller à Darmstadt, vous fournit un exemple de cette lenteur et de cette nonchalance avec laquelle tout se fait ici. Un quart d'heure est employé à attendre son arrivée de la rive opposée; un autre à passer une rivière qui a à peu près la moitié de la largeur et de la rapidité de la Tamise à Windsor; votre postillon approche alors avec la voiture; trois ou quatre pesans bateliers vous transportent à terre sans dire une syllabe. Le prix du passage est fixé; ils ne demandent pas davantage; vous les payez, et vous ne recevez ni remerciemens ni injures. Le postillon fait claquer son fouet, et ses chevaux suivent

fran  
tandis q  
une po  
et qu'il  
d'un vo  
mer des  
Malgr  
et assez  
nombre  
tité d'a  
vrage,  
et leur  
travail  
quelle  
Les pay  
tête, l  
l'aisan  
étions  
Hesse  
grand  
après  
Cassel  
qui fon  
pautés  
A en  
entrân  
contin  
large et  
jolie pe  
quar  
bitie,  
façade  
nablen  
agréab  
condu

tranquillement la route qui leur est familière, tandis qu'il tire le briquet et l'amadou dont une poche allemande est toujours fournie, et qu'il allume sa pipe pour charmer l'ennui d'un voyage de sept lieues, qui à travers une mer de sable conduit à Darmstadt.

Malgré la qualité du sol, le pays est cultivé et assez fertile; les vergers y sont beaux et nombreux, et la route est bordée d'une quantité d'arbres à fruit. Les paysans étaient à l'ouvrage, avec leurs jolies casquettes retroussées, et leurs blouses de toile bleue, et les femmes travaillaient avec non moins d'ardeur, quoiquelles n'eussent ni bas ni souliers, luxe dont les paysannes allemandes se dispensent dans l'été, malgré leur propreté remarquable, et l'aisance qui paraît régner parmi elles. Nous étions alors rentrés dans le grand duché de Hesse, comme l'annonçaient les armes du grand duc placées au-dessus de la barrière, après avoir passé dans le duché de Nassau à Cassel, et l'avoir quitté en traversant le Mein qui forme la frontière entre les deux principautés.

A environ deux lieues de Darmstadt, nous entrâmes dans une belle forêt de sapins qui continue presque jusqu'à la ville. Une avenue large et droite conduit à travers la forêt à cette jolie petite capitale. La principale rue qui a trois quarts de mille de longueur, et qui est bien bâtie, est une continuation de l'avenue, et la façade du palais du grand duc termine convenablement cette belle perspective. La ville est agréablement située sur la grande route qui conduit de Francfort à Bâle, au milieu d'un

pays plat, dont la monotonie est rompue par la vue des montagnes de la Berg-Strasse qu'on aperçoit à quelques lieues de distance. Les beaux bâtimens blancs, les casernes, les avenues, la place de l'exercice, la belle tenue des troupes, annoncent le lieu de la résidence d'une petite Cour.

La capitale d'un petit souverain d'Allemagne, capitale qui souvent est fort inférieure à une ville de province en France et en Angleterre, offre un mélange curieux de pauvreté et de splendeur, une espèce d'élégance en miniature qui est tout à fait nouvelle pour un Anglais. Il n'est rien dans notre pays qui puisse lui être comparé. Nos grandes cités sont plus antiques et plus belles; elles ont quelque chose de plus imposant; nos petites villes sont, si je puis m'exprimer de la sorte, plus mesquines et plus vulgaires. Un de ces jolis endroits où l'on se rassemble pour prendre les eaux, où les maisons sont régulières, la vie calme et tranquille, où l'on n'est troublé ni par le fracas des voitures, ni par le bruit et le mouvement du commerce, ce que je pourrais enfin appeler une ville bourgeoise, est peut-être ce qui lui ressemble le plus. La comparaison peut même s'étendre aux habitans, sous un rapport; et cette ressemblance consiste en une espèce d'élégance économique que vous trouvez généralement parmi les personnes dont la naissance est supérieure à la fortune.

La ville de Darmstadt s'est agrandie rapidement avec la puissance de son petit souverain. La capitale de l'ancien landgraviat de

Hesse é  
situé  
étaient  
territo  
de la jo  
le terr  
dérable  
érite er  
trouve  
grandes  
la résid  
tre, la  
Le  
landgr  
d'avoir  
table q  
acheve  
tion e  
grand  
la mag  
rique é  
fois, r  
les rev  
à prés  
de pon  
tie du  
truite,  
les mu  
cade d  
L'  
magne  
entraî  
reven  
fêtes  
sistent

Hesse était un amas de petites rues affreuses, situées derrière le palais, et qui, en un mot, étaient dignes du titre et de la grandeur du territoire. Elle forme aujourd'hui un faubourg de la jolie ville qui a été fondée, depuis que le territoire est devenu deux fois plus considérable, et que l'humble landgraviat a été érigé en grand duché. La petite capitale se trouve donc avoir, comme Londres, ses deux grandes divisions; d'un côté, le beau quartier, la résidence de la Cour et des grands; de l'autre, la cité.

Le palais, le même que celui que l'ancien landgrave habitait, n'a que le léger mérite d'avoir une apparence un peu plus respectable que celui de Saint-James. S'il eût été achevé sur le plan d'après lequel la construction en avait été commencée par l'aïeul du grand duc il y a quatre-vingts ans, et dont la magnificence suggéra une remarque satirique à l'empereur Joseph, il eût été tout à la fois, riche et commode; mais Bellone absorba les revenus du landgrave, et la Cour réside à présent dans l'ancien palais sans beaucoup de pompe et de splendeur, tandis que la partie du nouveau château qui avait été construite, contient la bibliothèque de la Cour, les musées, etc., et forme une espèce de façade d'apparat au vieux palais.

L'hospitalité qu'exercent les Cours d'Allemagne est d'autant plus digne d'éloges, qu'elle entraîne beaucoup de dépenses, et que leurs revenus sont loin d'être considérables. Les fêtes données par la Cour à Darmstadt, consistent principalement en dîners pour lesquels

des invitations sont distribuées en très-grand nombre. Le dimanche, jour où le nombre des convives est toujours plus considérable, et où la table est plus magnifiquement servie, les hôtes s'assemblent à deux heures, dans la grande salle de réception du palais; car on dine toujours à l'ancienne heure, même à la Cour. La grande duchesse entre alors, et après une demi-heure employée à faire le tour du cercle, et à dire quelques mots agréables à chaque personne invitée, après l'échange des embrassemens d'amitié entre les membres de la famille régnante, et des complimens d'usage entre les personnes de la compagnie, on passe deux par deux avec beaucoup de cérémonie dans la grande salle du banquet, où chacun se place dans l'ordre du cortège, la grande duchesse et la Cour occupant le centre de la table. Les règles invariables d'un dîner allemand, qui sont les mêmes à la Cour et à la table d'hôte d'une auberge, à l'exception que dans le premier cas la vaisselle est plus belle, et les plats plus nombreux, auraient été merveilleusement assortis au goût du juge Greedy (1); car rien ne l'eût troublé ni interrompu un seul moment dans l'exercice de ce qu'il regardait comme la partie la plus intéressante de ses fonctions. Lorsque vous arrivez, vous trouvez d'abord la table couverte de mets; c'est en quelque sorte un repas préliminaire, qui n'est que pour les yeux. Un instant après, tous les plats sont transportés sur les buffets, d'où ils circulent l'un après

(1) Juge gourmand, personnage de comédie anglaise.

l'autre autour de la table, tout découpés. De cette manière, personne n'a l'embaras de servir, et d'avoir continuellement son couteau et sa fourchette employés pour autrui. Chacun n'a à s'occuper que de soi, sans être obligé d'avoir sans cesse l'œil sur l'assiette de ses voisins; et vingt à vingt-cinq plats vous sont successivement présentés; d'abord, par une règle invariable, la soupe et le bouilli, puis les ragoûts, les crèmes et la pâtisserie, et enfin le roti substantiel.

Chaque convive, homme ou femme, a devant soi son flacon de vin du Rhin ou de Bourgogne, qu'il vide sans cérémonie. Les vins plus précieux sont offerts pendant le cours du dîner. Un voisin ou une voisine aimable est donc la seule diversion qui, à une table allemande, puisse détourner de l'affaire principale. Les Allemands dînent en effet en personnes qui ne déjeûnent pas; car le déjeûner est entièrement passé de mode parmi eux, et il est rare qu'il s'étende au delà d'une simple rotie de pain et d'une tasse de café.

Le dessert termine le dîner; il n'est pas systématique comme chez nous, c'est l'affaire d'une minute; et tous les convives quittent la table en même temps; car les hommes n'ont pas de discussions politiques à entamer, et ils préfèrent le café, les liqueurs, et la compagnie des dames au plaisir de boire à leur santé en leur absence. La cuisine allemande n'est pas tout à fait aussi *au naturel* que la cuisine anglaise; cependant elle n'a pas non plus toute la recherche de la délicatesse française. Beaucoup d'acides, des sauces piquantes

et relevées, voilà ce qui la caractérise principalement ; et en général elle convient mieux à des constitutions robustes et vigoureuses, qu'à des palais délicats.

Le grand duc de Hesse est à présent très-vieux, et une infirmité à la jambe l'empêche de prendre part aux amusemens de sa Cour. J'eus pourtant l'honneur de lui être présenté : il fit tourner la conversation sur la détresse où ses sujets et ceux des provinces voisines se trouvaient, par suite de la mauvaise récolte de 1816; et ses discours me parurent pleins de sens et de raison. Il est assez généralement aimé de ses sujets, quoiqu'ici, comme dans de plus grands états, une opposition mécontente parle toujours de réforme, et propose des remèdes plus propres à envenimer le mal qu'à le guérir. Dans quelques occasions, le grand duc a montré une grande fermeté de caractère. Ne voulant pas suivre l'exemple des autres princes, il a toujours refusé de promettre des constitutions à ses sujets, les renvoyant toujours aux décisions et aux arrangemens de la diète. Dans des temps de disette et de pénurie, il a déployé une juste rigueur pour empêcher le monopole et l'exportation des grains; il s'est refusé à contracter alliance avec la France, aussi long-temps qu'il lui a été possible de le faire, et il a souvent secoué l'indolence habituelle de son caractère, lorsque des circonstances critiques demandoient de l'activité et de l'énergie.

Cependant, en général, le bon vieux prince se laisse trop aisément gouverner; il est trop disposé à abandonner au hasard l'administra-

tion des  
péra;  
orchestr  
favoris  
des mal  
prévoir,  
tions ou  
teur, bot  
déployer  
l'état. Pe  
peccadill  
per à l'o  
malheur  
défaut, n  
l'entr'acte  
auguste s  
Sous la  
qui non-s  
blissement  
seur éclai  
s'est élevé  
quoiqu'à l  
ait prouv  
rais direc  
de Hesse  
de l'Allen  
forme n'ér  
vient d'être

(1) L'adm  
Landres, est  
mité de l'or  
si bien entre  
entièrement  
(septembre  
prochain.

tion des affaires, pour surveiller celles de l'opéra; et tout ce qui l'intéresse, c'est que son orchestre joue en mesure, et que ses acteurs favoris ne chantent pas faux. Aussi sont-ce des malheurs qu'il fait tout son possible pour prévoir, en assistant lui-même aux répétitions où il préside avec le bâton de conducteur, battant la mesure avec une énergie qu'il déploie rarement lorsqu'il s'agit des affaires de l'état. Pendant la représentation, la moindre peccadille contre l'harmonie ne peut échapper à l'oreille exercée de son altesse, et le malheureux fils d'Orphée qui se trouve en défaut, ne manque jamais de recevoir dans l'entr'acte une sévère réprimande de son auguste souverain.

Sous la surintendance active d'un prince qui non-seulement est le protecteur de l'établissement, mais qui est encore un connaisseur éclairé en musique, l'opéra de Darmstadt s'est élevé à un haut point de célébrité; et quoiqu'à Londres un comité de gentilshommes ait prouvé que des lords sont de bien mauvais directeurs de spectacle (1), le grand duc de Hesse est l'un des meilleurs directeurs de l'Allemagne. Le théâtre est petit, et la forme n'en est même pas élégante; un décret vient d'être rendu pour ordonner la construc-

---

(1) L'administration du théâtre de Drury-Lane, à Londres, est confiée, depuis quelque temps, à un comité de lords, dont les travaux ont été si heureux et si bien entendus, que ce spectacle, criblé de dettes, est entièrement tombé, et qu'on doute, en ce moment (septembre 1818), qu'il puisse se r'ouvrir pour la saison prochaine.

( Note du Traducteur. )

tion d'une nouvelle salle plus grande et plus magnifique, à la joie de tous les seigneurs et des personnes riches, mais à la grande consternation des paysans qui paieront sans admirer.

Les portes de la *grande salle*, espèce de foyer, où des rangées de grenadiers et de courtisans attendent l'arrivée du souverain et de sa famille, donnent sur le magnifique jardin anglais, qui, dans les longues soirées d'été, offre au beau monde une promenade agréable dans les entr'actes. Les pièces sont montées avec le plus grand soin, et la musique est exécutée avec une grande perfection. La première chanteuse joint à une figure vive et piquante une voix claire et sonore qu'elle manie avec une aisance et une volubilité incroyables, et qu'elle accompagne toujours d'un air de gaieté et d'enjouement qui plaît d'autant plus qu'il est rare de le trouver dans une cantatrice. Elle pourrait briller dans une sphère plus étendue; mais elle ne trouvera jamais de connaisseurs plus dignes de l'apprécier. Le grand duc, la Cour et la ville sont à présent dans des transports de joie; comme s'ils venaient d'acquérir une nouvelle province; Wild, l'un des premiers chanteurs de Berlin, est engagé pour le théâtre de Darmstadt. Son traitement doit être au moins égal à celui d'un officier général, et il ne sera excédé que par celui de trois ou quatre des premiers dignitaires de la Cour.

Les accessoires du petit théâtre sont admirables; les décorations, sous le rapport du goût et de l'exécution, ne le cèdent guère à

celles de  
cipales  
des pre  
magne  
madam  
mieux  
montr  
nière de  
d'lever  
Les Alle  
beaucoup  
n'ont d  
Les  
de Dar  
dialité  
roturier  
nence d  
ment de  
les musi  
et qu'il  
exécuti  
renferm  
les baro  
leur co  
verse,  
décider  
d'accor  
La g  
des bea  
J'ai v

(1) N  
sans dou

celles de Covent-Garden (1). Elles sont principalement l'ouvrage de Schoenberger, l'un des premiers peintres de paysages de l'Allemagne, qui a épousé la célèbre cantatrice, madame Marconi. Ses décorations valent mieux que ses tableaux, quoique les derniers montrent quelque génie, surtout par la manière dont ils reproduisent les différens effets du lever et du coucher du soleil sur le paysage. Les Allemands l'appellent leur CLAUDE, avec beaucoup moins de raison que les Anglais n'ont donné le même nom à Turner.

Les négocians de Francfort, et les courtisans de Darmstadt entre lesquels il règne la cordialité qui peut exister entre le noble et le roturier, vantent mutuellement la prééminence de leurs orchestres respectifs. Le jugement des critiques impartiaux paraît être que les musiciens de Darmstadt sont mieux assortis et qu'ils mettent plus d'ensemble dans leur exécution; mais que l'orchestre de Francfort renferme de plus grands talens. En attendant, les barons et les marchands rient, chacun de leur côté, des prétentions de leur partie adverse, qu'ils traitent de ridicule; et « qui décidera, lorsque les docteurs ne sont pas d'accord? »

La grande duchesse de Hesse a été l'une des beautés les plus célèbres de l'Allemagne. J'ai vu de ses portraits faits lorsqu'elle était

---

(1) L'éloge est assez mince; mais le voyageur n'avait sans doute pas vu les théâtres de Paris.

( Note du Traducteur. )

jeune, et tous la représentent sous les traits les plus agréables. Sa physionomie conserve encore quelque chose d'aimable et de gracieux. Ses manières sont affables; et elle a plus de vivacité naturelle que de culture d'esprit. Elle possède au plus haut degré cette amabilité sans prétention qui rend un prince populaire dans les cercles de la cour, et elle a en outre une douceur et une bonté de caractère qui lui concilient tous les cœurs.

Je fus charmé de trouver à Darmstadt l'occasion de voir l'une des femmes les plus distinguées de l'Allemagne, la duchesse de Saxe-Weimar. Elle est sœur du grand duc de Hesse, l'amie et la protectrice de Schiller, de Wieland, de Goëthe et de Herder, et l'ornement de la seule Cour d'Allemagne où la littérature soit en honneur. Quoique ce soit l'un des états les moins considérables de l'empire Germanique, la réputation du prince et de la princesse, et des hommes éclairés qu'ils ont rassemblés autour d'eux, ont rendu le nom de Weimar célèbre dans toute l'Europe, une Cour littéraire n'étant pas un petit phénomène dans un pays où les Cours sont généralement les antipodes des grâces de l'esprit.

La grande duchesse de Weimar a déployé des qualités qui l'élèvent bien au-dessus du rang d'une simple savante. Elle s'opposa constamment à ce que le duc se joignît à Buonaparte, lorsqu'il ne savait quel parti prendre, ni pour qui se déclarer. Après que la bataille d'Iéna eut décidé le sort du nord de l'Allemagne, lorsque le duc était encore absent avec son armée, la duchesse resta dans Wei-

mar. A l'approche des Français, commandés par le farouche Buonaparte, les femmes et les malheureux habitans de la ville coururent se réfugier dans le château. Les portes leur furent ouvertes, et la duchesse les reçut et les protégea avec la tendresse et l'attention d'une mère. Lorsque le conquérant fut entré dans la ville, il envoya dire à son altesse ducale d'abandonner le château et de se rendre auprès de lui. Sur son refus, il donna aussitôt l'ordre de livrer la ville et le palais au pillage. La duchesse resta inébranlable; déterminée à préserver, s'il était possible, sa capitale du malheur qui la menaçait. Elle réussit, sa noble fermeté décida enfin l'empereur à venir la voir en personne. L'entrevue entre Buonaparte et la duchesse aurait pu fournir au peintre d'histoire le sujet d'un superbe tableau. Son maintien calme et fier, et ses réponses héroïques, firent une forte impression sur le nouvel Attila, et il révoqua l'ordre cruel qu'il avait donné. La duchesse souffrit les privations les plus pénibles pour accomplir son généreux dessein, restant pendant plusieurs jours enfermée dans son château, quoiqu'elle manquât souvent des choses de première nécessité. Un triomphe aussi mémorable remporté par la seule force de caractère, sur l'animosité, soutenue par la force physique, est un de ces rares exemples qui se présentent quelquefois pour jeter sur l'histoire un coloris romanesque.

Lorsque je fus présenté à cette digne princesse, j'éprouvais d'avance pour elle un respect que son air sensé et réfléchi, la dignité

un peu antique de son maintien, et la simplicité de sa mise, qu'on eût pu prendre pour celle d'une quakeresse, furent loin de diminuer. La duchesse qui, à présent peut avoir soixante ans, n'a plus aucuns vestiges de beauté; mais sa figure porte l'empreinte d'un caractère ferme, résolu, et peut-être un peu sévère, expression qui s'adoucit pourtant dans la conversation où ses traits peignent alors son humeur douce et égale. Elle parle avec plus de sens que d'enjouement, et elle paraît ne pas posséder beaucoup de ce qu'on appelle l'esprit de société; mais il y a dans ses discours comme dans ses manières une simplicité naturelle et sans apprêts, parfaitement à l'unisson avec celle de sa parure, qui peut-être est poussée par trop loin.

La duchesse me parla de la littérature anglaise à laquelle elle n'est pas étrangère, ayant fait autrefois une étude particulière de notre langue. Lorsque je lui ai dit que j'avais appris l'allemand, à Londres, d'un Saxon, elle me demanda aussitôt le nom de mon maître, comme si le nom seul d'un compatriote était intéressant pour elle; et alors, cette bonne dame, se mit involontairement, à me parler dans sa langue naturelle avec une telle volubilité, que je fus obligé d'avouer, en français, qu'il m'était impossible de la suivre.

Entourée des dames qui avaient toutes l'air d'apprêt et d'élégance d'une Cour moderne, la grande duchesse de Weimar avait quelque chose de l'apparence d'une simple et respectable bourgeoise. Avec son bonnet uni et sans ornemens, noué sous le cou, son fichu blanc

croisé  
d'ard  
un tabl  
dans sa  
seulen  
mais la  
plicité  
dédaign  
moi éta  
les qua  
la vené  
Je vi  
aussi  
de ""  
me tro  
la Cour  
verser  
Gothe  
nature  
baron  
seurs,  
théâtre  
judici  
théâtre  
bruits  
cet év  
tait for  
quadr  
désir d  
temen  
Koscio  
qui or  
à Lon  
et fra  
intell

croisé sur son sein, et sa robe de soie couleur d'ardoise, elle eût pu servir de modèle dans un tableau de genre à Holbein. Cependant, dans sa conversation, vous ne trouverez pas seulement l'aisance naturelle de la grandeur, mais la supériorité du jugement, et une simplicité concise d'expression que les courtisans dédaigneux appellent rusticité; mais qui pour moi était intéressante par son harmonie avec les qualités solides qui l'ont rendue l'objet de la vénération de l'Allemagne.

Je vis à la suite de la princesse, une dame aussi aimable que spirituelle, la comtesse de \*\*\* , auprès de laquelle j'eus le bonheur de me trouver dans un des dîners d'apparat de la Cour, ce qui me fournit l'occasion de converser quelque temps avec elle. Son ami Goethe, l'idole des lecteurs allemands, fut naturellement le sujet de notre entretien. Le baron poète, au grand chagrin des connaisseurs, venait d'abandonner la direction du théâtre de la Cour de Weimar, que son goût judicieux avait élevé au rang des premiers théâtres de l'Allemagne. Il courut différens bruits à ce sujet; quelques-uns attribuaient cet événement au bon goût du poète, qui s'était fortement opposé au début d'un acteur quadrupède qui avait inspiré au duc un vif désir de le voir. Ce rapport n'est pas parfaitement exact; quoiqu'il soit vrai qu'un célèbre Roscius de la race des chiens, tels que ceux qui ont excité tant de fois notre admiration à Londres, et qui savait porter une lanterne et frapper à une porte, fût la cause d'une mésintelligence entre le poète et son maître.

« *Tantæne animis celestibus iræ?* »

Mais le grand âge de Goëthe et sa mauvaise santé furent les véritables causes qui l'obligèrent à quitter ses fonctions théâtrales; le chien ne fut qu'un incident qui hâta sa démission. Il a fait sa paix avec la Cour, où il dina la veille du départ de la duchesse.

La comtesse, quoiqu'amie du barde, et membre de la coterie littéraire de Weimar, ne me parut pas son admiratrice outrée. Les commentaires caustiques et pleins d'amertume de nos critiques d'Edimbourg sur les poésies de Goëthe (1) ont été traduits dans les journaux allemands, particulièrement dans celui qui s'imprime à Weimar, et dont l'éditeur avait sujet de garder une rancune secrète contre le grand poëte. Il n'eût pu choisir sous aucun rapport, un moyen plus efficace de payer sa dette avec usure; car Goëthe est d'une vanité achevée, et ne peut souffrir qu'on veuille attenter à sa gloire. Le critique découvrit le côté faible du poëte, et ce fut là qu'il dirigea tous ses coups; le pauvre barde n'a pas peu souffert de la discipline rigoureuse que l'adroit critique a su lui administrer.

Cependant Goëthe n'est pas défendu généralement avec autant de chaleur que je m'y attendais, et quoiqu'il soit idolâtré en Allemagne par ses admirateurs, il n'est pas

---

(1) J'apprends dans ce moment que le poëte injurié a pris une noble revanche en publiant une traduction des satires et des libelles imprimés contre lui à Edimbourg, et en la faisant précéder de ce simple commentaire : « Voilà ce que les Anglais appellent une critique ! »  
(Note de l'Auteur anglais.)

l'objet de l'amour universel qu'on porte à Schiller. Les Allemands parlent du dernier avec une affection et un respect inspirés par son caractère autant que par ses talens. C'était un bon homme, un bon Allemand, simple comme un enfant, avec une ame noble et susceptible des conceptions les plus sublimes. Goethe est l'idole d'un cercle ; mais il n'est pas d'Allemand, de quelque classe, de quelque condition qu'il soit, qui n'aime Schiller, tant le génie a de charmes à nos yeux lorsque nous le trouvons réuni à la simplicité de caractère !

J'eus la satisfaction de voir encore une fois la grande duchesse de Weimar dans une petite fête que ses illustres hôtes donnèrent en son honneur, dans une orangerie du grand duc, à un mille de Darmstadt. Cette fête peut donner une idée des amusemens d'été par lesquels les petits princes varient l'ennui éternel des diners d'apparat qui recommencent tous les jours. Lorsqu'on pense qu'il faut entreprendre un long voyage à travers des routes sablonneuses, pour aller dîner dans quelque vieux château, dont les longs corridors, bordés de cornes de cerfs, répètent le bruit des pas qui s'y font rarement entendre, et où le prince trouve de tous côtés sur les murs, ses ancêtres, les landgraves ou margraves, avec leur bourse, leur perruque, et leurs manchettes, qu'on distingue encore à travers les toiles d'araignée qui les couvrent, on conçoit alors toute la force du motif qui engage à aller chercher le plaisir aussi loin et dans un pareil endroit.

Les jardins de Bessungen sont petits, mais assez joliment dessinés ; au milieu est un ermitage, dans lequel dina la Cour, et une belle orangerie qui fut disposée précipitamment pour recevoir la compagnie ; le temps ne permettant pas de donner une fête champêtre dans les jardins, comme on l'avait projeté, la Cour avait diné à l'heure ordinaire, et les personnes invitées pour le soir, qui avaient obtenu la permission de déroger à l'étiquette d'usage, en venant, les hommes sans épée, et les femmes sans robes à queues, étaient assemblées à cinq heures. L'orangerie, vaste et spacieux édifice, dans un jardin dessiné à la française, était décorée de beaux orangers et de guirlandes de fleurs.

Lorsque la compagnie fut assemblée, la grande duchesse entra donnant le bras à son illustre sœur, accompagnée des dames et des gentilshommes de sa suite. Les deux princesses firent alors, suivant l'usage, le tour du cercle, commençant par les dames, et faisant souvent aux jeunes demoiselles l'honneur de les embrasser, tandis qu'elles adressaient seulement quelques mots de complimens à leurs mères et aux autres dames. Lorsque les deux grandes duchesses eurent fini leur pénible tournée, et se furent assises à côté l'une de l'autre, sur des fauteuils préparés pour elles au haut bout de la salle, du thé, du café et des gâteaux substantiels furent offerts successivement à la compagnie.

Une walse favorite, jouée par la musique militaire, cachée au milieu des orangers, fut le signal de la danse, signal auquel les jeunes

Alle  
polonaise  
menade  
ment par  
permet  
quans,  
cavaliers  
de leurs  
le petit  
ram de  
duchesse  
séder, d  
fait les  
alleman  
celle pas  
tion à l'in  
cher cari  
rés dans  
les éper  
ne les en  
de grâce  
Je ren  
rouetta  
habillée  
pendait s  
c'était un  
tume du  
fort, qui  
semens  
nobles pr  
lement ac  
venu am  
ont la ta  
leurs ord  
d'une ab

Allemands ne sont jamais sourds. Après la polonaise d'introduction, qui est une promenade plutôt qu'une danse, à laquelle prennent part les douairières, à qui leur âge ne permet plus de plaisirs plus vifs et plus piquans, la walse commença. En un instant les cavaliers furent à leur poste, serrant la taille de leurs belles walseuses, et ayant à leur tête le petit duc d'Anhalt Coethen, jeune souverain de quinze ans, petit-fils de la grande duchesse de Hesse, et qui paraît déjà posséder, dans la dernière perfection, l'art qui fait les délices du prince comme du paysan allemand. Les dames, qui toutes partagent cette passion nationale, firent à peine attention à l'inconvénient de walses sur un plancher carrelé, si funeste pour les cors resserrés dans des souliers étroits; et les bottes et les éperons des officiers en grand uniforme, ne les empêchaient pas de déployer autant de grâce que d'agilité.

Je remarquai une jolie walseuse qui pirouettait avec beaucoup de gaité; elle était habillée en noir, avec un cordon orange qui pendait sur son sein. On m'apprit ensuite que c'était une jeune chanoinesse, dans le costume du *couvent des dames nobles*, à Francfort, qui est du petit nombre de ces établissemens qui subsistent encore. Les dames nobles protestantes et catholiques y sont également admises; et indépendamment d'un revenu annuel de quelques cents florins, elles ont la table, le logement et un équipage à leurs ordres. Elles sont sous la surintendance d'une abbesse, et ne sont soumises à aucun

des réglemens sévères d'un ordre religieux. Elles quittent le couvent lorsqu'elles le veulent; quelquefois elles obtiennent la faveur de conserver leur pension lorsqu'elles se marient, ou la permission de vendre leur place dans le couvent. Ces institutions qui, autrefois abondaient en Allemagne, ont été, à l'exception d'un très-petit nombre, dépouillées de leurs revenus, et abolies depuis peu, au grand détriment de la noblesse pauvre et altière.

Dans les intervalles des walses, intervalles que l'impatience des jeunes gens cherche toujours à abrèger, les domestiques venaient offrir des gâteaux aux fruits, du punch, de la limonade, de la *kalt schale* et du lait aigre. Ces deux dernières boissons sont fort communes dans l'été, surtout dans les divertissemens champêtres. La *kalt schale* (boisson froide), est un mélange agréable de vin, de citron, de sucre, etc., qu'on sert dans des assiettes à soupe. Le lait aigre porte un nom très-significatif, et qui malheureusement n'est que trop juste, car ce n'est autre chose que du lait qu'on met dans un vase dans une cave, jusqu'à ce qu'il soit aigre et caillé; procédé curieux, semblable à celui qui produit la chou-croute (*sauer-kraut*). Ce mets célèbre n'est autre chose que des choux coupés par morceaux, qu'on entasse dans de grands vases, en les saupoudrant de sel, et qu'on laisse ainsi jusqu'à ce que la fermentation leur donne cette acidité putride, si agréable au palais allemand.

La fête de Bessungen fut animée et agréable, malgré le mauvais temps, et le froid

excessit  
y régn  
part des  
bles et  
se retr  
de l'éti  
et l'occa  
la grand  
cipale ré  
pas enc  
une tou  
ger de  
que le  
par une  
de neuf  
souper.  
vancères  
était dor  
traine  
Les deu  
après av  
prises. L  
leur cou  
de leur  
antiques  
noirs à l  
ciété par  
chaque p  
ble et cet  
à la sorti

(1) On no  
où se réu  
trouvent  
seraient tr  
On peut en

excessif qu'il faisait dans la salle du bal. Il y régna moins de cérémonie que dans la plupart des fêtes de la Cour. Les princesses, affables et prévenantes, comme à leur ordinaire, se retranchèrent moins derrière les barrières de l'étiquette que dans le salon du palais; et l'occasion que je trouvai de converser avec la grande duchesse de Weimar fut ma principale ressource pendant la soirée, n'ayant pas encore acquis l'art de tourner comme une toupie, sans être, comme elle, en danger de perdre la ligne perpendiculaire lorsque le mouvement cesse. Le bal fut terminé par une ronde, et à l'heure bien bourgeoise de neuf heures, la Cour se retira pour aller souper. Les voitures lourdes et massives s'avancèrent vers la porte vitrée. La première était dorée avec assez de magnificence, et traînée par deux beaux chevaux blancs. Les deux grandes duchesses y montèrent après avoir salué l'assemblée à plusieurs reprises. Les petits princes et le jeune duc, leur cousin, avec les dames et les officiers de leur suite, les suivirent dans les carrosses antiques de la Cour, traînés par des chevaux noirs à longues queues, et le reste de la société partit à mesure que les voitures de chaque personne s'avançaient, sans ce trouble et cette confusion qui règnent si souvent à la sortie d'une *rout* anglaise (1).

(1) On nomme ainsi en Angleterre une grande assemblée où se réunissent quelquefois 4 ou 500 personnes qui se trouvent resserrées et foulées dans des appartemens qui seraient trop étroits pour contenir la moitié de ce monde. On peut en voir une description dans *Six mois à Londres*.

(Note du Traducteur.)

Quelques jours après je fus présent, ou plutôt, pour me servir de l'expression qu'emploie un Français, lorsqu'il est seulement assis dans la galerie de la chambre des députés, pour entendre les harangues de ces messieurs, j'assistai à une autre fête champêtre, donnée par une jolie dame d'honneur de la grande duchesse de Hesse Homberg, dans le *Bosquet*, ou jardin anglais public, l'un des principaux ornemens de la petite capitale. La moitié des grandes villes de l'Allemagne ont un endroit quelconque qu'ils décorent du nom de jardin anglais. Ce n'est souvent qu'un petit bosquet où sont entassés des bancs et des sièges grotesques, des ponts rustiques sur des canaux tortueux, et des ruines et des hermitages à moitié cachés dans des touffes d'arbrisseaux, pour surprendre *l'étranger* qui se perd à chaque instant dans de petits sentiers qui tournent et retournent sur eux-mêmes.

Il est cependant quelques imitations plus heureuses, et qui montrent plus de goût et d'industrie. Tel est, par exemple, le jardin dont je parle, qui couvre quarante acres de terrain, et où des pelouses de gazon, et de jolis bocages forment une agréable diversité. Dans un bosquet écarté, est une petite urne fort simple, consacrée à la mémoire de la Landgrave, mère du grand duc actuel, avec cette inscription flatteuse, composée par Frédéric le Grand,

« SEXU FEMINA, INGENIO VIR. »

Une grande pièce d'eau, à laquelle, avec un peu d'emphase, on pourrait donner le

nôm de lac, entourant une petite île plantée de saules pleureurs, orne les jardins, et fournit, à la jeunesse folâtre, l'occasion de faire des excursions aquatiques entre l'île et la terre ferme, amusement pour lequel les petits princes semblaient passionnés, tandis qu'un pont volant offrait un passage plus sûr à la partie mûre de la société, qui n'aimait pas se confier à un fragile esquif. Cet excès de prudence ne manqua pas d'égayer beaucoup les jeunes navigateurs des deux sexes qui dirigeaient un feu roulant de railleries sur les personnes qui passaient tranquillement au-dessus de leurs têtes. Tout à coup les petits princes, pour rendre la scène plus piquante, font chavirer leur barque, en criant : « Naufrage ! naufrage ! » les dames poussent des cris effrayans auxquels les jeunes gens répondent par de grands éclats de rire. La barque reprend son équilibre; chacun est couvert d'eau; on rit de plus belle, et la scène se termine par l'heureux débarquement de chaque nymphe tremblante sous les auspices de son aimable cavalier.

Après ces amusemens préliminaires, nous entrâmes dans un pavillon plus champêtre qu'élégant, où des cartes et des rafraichissemens nous attendaient. Le *wisk*, le *boston* et le *zwingen*, espèce de jeu de hasard, qui ressemble assez à celui connu en Angleterre sous le nom de *loo*, sont les jeux les plus en vogue. Le temps s'écoula ainsi d'une manière assez agréable, en courant la chance de perdre ou de gagner une fortune de *kreutzers*, jusqu'à neuf heures, où la moitié de

la compagnie se retira, suivant l'usage, afin d'arriver à temps pour le souper de la Cour.

Le départ des grandes autorités sembla donner un nouvel élan à la gaité générale, et dissiper un reste de contrainte. Un homme accoutumé à voir la société dans une sphère plus active et plus animée, aurait peut-être trouvé quelque chose de froid au milieu de tous ces plaisirs; car ici la société est en quelque sorte provinciale, c'est-à-dire qu'il y règne généralement beaucoup de contrainte et de cérémonie qu'on ne peut secouer qu'en tombant dans l'excès contraire, et dans ce qu'on pourrait appeler la grosse gaité. Mais cependant ces défauts sont plus que rachetés par l'heureux naturel et la bonhomie vraiment recommandable des Allemands; et, comme leur caractère ne les porte pas à désirer des plaisirs plus vifs ou plus délicats, ils ont tous un air de contentement qu'on ne peut qu'envier.

Quand l'ignorance est un bonheur,  
C'est être fou que de vouloir s'instruire.

Coup d'oeil  
— A la  
thie d  
napo  
prince  
— Il es  
a cond  
tember  
— Con  
dilat  
— Sch  
auteu  
— Cot  
berg e  
duché  
fidélité

Les re  
sont d  
(9.600,  
ticulier  
(240.000  
domain  
devieno  
successe  
les prop  
querir  
petits é  
tractée  
du gran  
rable, e  
sterling  
présen  
montés

### LETTRE III.

Coup d'œil sur l'état politique du grand duché de Hesse.

— Agrandissement de la capitale. — Flegme et apathie des paysans. — Alliance du grand duc avec Buonaparte. — Noble conduite d'un de ses ministres. — Le prince Emile, son fils. — Sa fidélité et sa bravoure. — Il est accusé de buonapartisme. — Comparaison de sa conduite avec celle des rois de Bavière et de Wurtemberg. — Portrait du prince héréditaire de Hesse. — Connaissances littéraires de son épouse. — Sa prédilection pour les ouvrages de lord Byron. — Ossian. — Schiller. — Différence des jugemens portés sur les auteurs par des étrangers ou par des compatriotes. — Comment les expliquer. — Le prince de Hesse-Homberg et la princesse Elisabeth. — Ancienne alliance du duché de Homberg avec l'Angleterre. — Serment de fidélité payé cinq cents guinées.

LES revenus publics du grand duc de Hesse sont d'environ 400,000 sterling, par an, (9,600,000 fr.) Il a en outre un revenu particulier d'environ 10,000 livres sterling (240,000 fr.) provenant principalement de domaines qu'il a achetés, et qui, à sa mort, deviendront domaines de la couronne. Son successeur aura les mêmes droits sur toutes les propriétés particulières qu'il pourra acquérir pendant son règne. La plupart des petits états ont une dette nationale, contractée pendant les dernières guerres. Celle du grand duché de Hesse est assez considérable, et l'intérêt seul en monte à 80,000 livres sterling (1,920,000 fr.) Les fonds inspirent à présent beaucoup de confiance, et ils sont montés à environ 70 pour %; pendant la

guerre, ils n'étaient qu'à 40; mais la bonne foi du gouvernement qui, contre l'exemple donné par un grand nombre d'autres états, tant grands que petits, n'a jamais suspendu, même dans sa plus grande détresse, le paiement des intérêts, a inspiré de la confiance aux créanciers du trésor public, et a occasionné la hausse des fonds.

Le grand duc comme beaucoup d'autres petits souverains, est plus aimé dans la capitale que dans les provinces, popularité qu'il doit en partie aux petites immunités que ces princes accordent aux habitans de leurs résidences. Ceux de Darmstadt, par exemple, achètent tout le bois qu'ils consomment, des maîtres des forêts de leur souverain, à moitié du prix que paye le paysan non privilégié; et toute personne qui bâtit une maison dans la ville, sur le plan indiqué par le prince, est affranchie de toute taxe pendant vingt ans; a du bois de construction à un taux modique, et jouit de plusieurs autres avantages. C'est en partie à ces encouragemens, mais plus encore à l'augmentation de territoire et de population que le grand duc a acquise de Napoléon, et des arbitres du congrès de Vienne, qu'on doit attribuer le grand nombre de nouvelles maisons qui s'élèvent tous les jours dans sa capitale. Les frais de construction sont peu de chose, et les maisons se bâtissent en un instant. On accumule des pierres et du mortier, qu'on recouvre ensuite d'une jolie couche de plâtre blanc; on met sur les toits une ardoise qu'on fait venir des rives montagneuses du Rhin; et ces petits bâtimens

ont un air d'élégance et de propreté qui manque souvent à des édifices plus massifs, construits en briques et en tuiles.

Les paysans se plaignent de la hauteur des taxes, et de la cherté excessive des denrées, occasionnée par la mauvaise récolte de l'année dernière; et, quoiqu'il soit incontestable que l'entretien d'un corps de troupes nombreux, les appointemens d'une foule de membres du conseil privé, de conseillers de finances et de guerre, etc., qui ne font qu'entraver la marche des affaires, et les traitemens des chanteurs et des musiciens, qui sont aussi bien payés que dans les premières Cours d'Allemagne, augmentent encore les impôts dont ils sont accablés, vous les entendrez rarement proférer une seule plainte contre leur prince. Au milieu de la peinture animée de ses souffrances, peinture qui quelquefois le tire un peu de son apathie caractéristique, le paysan vous dira que son prince est un *guter mann*, un *recht ehrlicher mann*, (un brave homme un très-honnête homme), avec une sorte de loyauté machinale, qui peint tout à la fois la lourdeur de son esprit et sa bonté naturelle.

Le grand duc de Hesse fut l'un des derniers princes qui se joignirent à la confédération formée avec Buonaparte. Il hésita longtemps, et son hésitation finit par l'exposer lui et son territoire aux plus grands dangers. Cependant, par les conseils d'un excellent ministre, il n'en continua pas moins à tenter tous les moyens possibles pour effectuer une contre-alliance avec les grandes puissances

germaniques. Ce ministre, le baron <sup>\*\*\*</sup>, fut envoyé à Berlin, pour solliciter la coopération de la Prusse. Tout le monde connaît quels étaient les desseins de cette puissance sur le Hanovre en 1806, et se rappelle la manière dont elle temporisa, n'ayant en vue que son agrandissement, sans s'occuper des intérêts de l'Allemagne. Le baron quitta Berlin, après avoir jeté les fondemens d'une alliance garantie par la parole du roi. Quelques jours après, les vues de la Prusse changèrent, le roi retira sa promesse; et le grand duc, menacé par Buonaparte, et abandonné à ses propres forces, sans un seul allié pour le soutenir, fut forcé, comme ses voisins, de reconnaître le protecteur de la confédération du Rhin. Le premier acte d'autorité de son nouvel allié ou plutôt de son maître, fut d'ordonner le bannissement du ministre, dont Buonaparte craignait avec raison la noble fermeté et la haine. Le grand duc, qui était fort attaché au baron, refusa; et la menace même que lui fit l'implacable Napoléon de livrer sur-le-champ sa capitale au pillage, ne put l'intimider, ni le forcer à commettre une injustice; mais le ministre, ne voulant pas compromettre par sa présence la tranquillité de son pays, se retira de son propre mouvement avec sa famille; et il ne revint qu'après la bataille de Leipsic. Il fut alors reçu en triomphe, et son retour occasionna des transports de joie.

La conduite du baron fut d'autant plus héroïque, qu'elle était en opposition directe avec ses intérêts, la plus grande partie de ses

posses-  
qui e-  
s'atten-  
relle q-  
confis-  
elles  
époqu-  
de ses  
public-  
habile  
et ché-  
Darnus  
Ce fu-  
cham-  
lettre  
Un  
le gra-  
vir fid-  
dans  
de qu-  
nière  
mille  
le pl-  
cour-  
a que  
petite  
un ai-  
dans  
joven-  
tés  
A  
mée  
ceu-  
trou-  
tigue

possessions étant situées dans le Luxembourg qui était alors une province française ; aussi s'attendait-il tous les jours à recevoir la nouvelle qu'elles avaient été livrées au pillage ou confisquées ; mais par une espèce de miracle, elles furent respectées. Sa conduite à cette époque n'est pas la seule preuve qu'il donna de ses talens, et de son dévouement au bien public. Je regrettai que cet homme intègre et habile, aujourd'hui grand maître de la Cour, et chéri de tous les habitans, ne fût pas à Darmstadt pendant mon séjour en cette ville. Ce fut son aimable épouse qui donna la fête champêtre que j'ai décrite dans ma dernière lettre.

Une fois forcé de se joindre à Buonaparte, le grand duc eut assez de politique pour servir fidèlement son allié. Son contingent stipulé dans l'acte de la confédération du Rhin, était de quatre mille hommes ; mais pendant la dernière guerre en Allemagne, il mit jusqu'à dix mille hommes en campagne. Le prince Emile, le plus jeune de ses fils, plein d'ardeur et de courage, commandait ces troupes. Ce prince a quelque chose de très-remarquable dans sa petite figure ; c'est un oeil vif et perçant, et un air de finesse, qui se rencontrent rarement dans ceux de sa nation. Son esprit et son enjouement le rendent l'ame de toutes les sociétés où il se trouve.

A la retraite de Moscou où son corps d'armée fut presque anéanti, il gagna tous les cœurs par son humanité et sa prudence, et ses troupes, quoiqu'épuisées de besoin et de fatigue, lui conservèrent toujours le même

attachement. Dans la campagne de 1813, son courage lui attira de la part de Buonaparte des éloges qui semblent avoir augmenté encore son ardeur militaire. A la défaite de Leipsic, il resta fidèlement attaché à son chef, et, au lieu de suivre l'exemple du grand duc de Bade, du roi de Wurtemberg, et autres, qui l'abandonnèrent, lorsqu'ils virent la fortune se déclarer contre lui, le prince Emile combattit jusqu'au dernier moment, et fut fait prisonnier avec ses troupes par les alliés; disant qu'en qualité de général de son père, il n'avait pas le droit d'abandonner la cause pour laquelle il combattait par ses ordres. Dans la confusion de la défaite, on perdit de vue son altesse royale. Des officiers furent envoyés dans toutes les directions à sa recherche, et ils apprirent enfin qu'il était à Berlin sous la garde des alliés avec les débris de ses troupes. En compromettant le moins du monde la politique du grand duc, il eût pu obtenir sa liberté; mais il insista pour être traité strictement comme prisonnier de guerre, jusqu'à ce qu'il eût reçu des instructions de son souverain.

Cet attachement scrupuleux à ses devoirs a fait soupçonner le prince Emile de buonapartisme par les Allemands qui professent un ardent patriotisme. Je ne sais si ces reproches sont fondés. Il n'est pas impossible qu'il ait partagé cette aveugle admiration, qui paraît commune à toutes les troupes qui ont servi sous Buonaparte. Du moins, y a-t-il plus de grandeur dans sa conduite que dans celle des rois de Bavière et de Wurtemberg qui, plus

empres  
venne  
pour le  
ne se  
l'usur  
la for  
En  
Hese  
parte l  
avare  
de cel  
accro  
dans  
en po  
gemen  
qu'il a  
session  
Il a a  
mille  
exact  
duche  
Le  
rapp  
états  
il joi  
gouve  
bles et  
tent b  
soit c  
comm  
il a, s  
rite e  
La  
joli p  
face

empressés que le grand duc de Hesse de vendre leurs services pour des couronnes, et pour le privilège de piller leurs faibles voisins, ne se firent pas un scrupule d'abandonner l'usurpateur lorsqu'ils le virent délaissé par la fortune.

En récompense de ses services, le duc de Hesse Darmstadt eût pu recevoir de Buonaparte le titre de roi, dont celui-ci était si peu avare; mais il eut la sagesse de se contenter de celui de grand duc. Son territoire reçut des accroissemens considérables en Westphalie et dans l'électorat de Hesse Cassel. Il est encore en possession des premiers; mais par un arrangement postérieur, il a échangé les domaines qu'il avait dans l'électorat, pour les belles possessions situées sur la rive gauche du Rhin. Il a aujourd'hui environ six cent quarante mille ames sous sa domination, ce qui est exactement le double de la population de son duché, avant la confédération du Rhin.

Le grand duché est à présent sous tous les rapports l'un des plus considérables petits états d'Allemagne. La liberté de la presse dont il jouit, les améliorations introduites dans son gouvernement et dans ses lois, et les idées nobles et généreuses de la famille régnante, ajoutent beaucoup à son importance; et quoiqu'il soit classé après l'électorat de Hesse Cassel, comme neuvième puissance de l'Allemagne, il a, sous beaucoup de rapports, une supériorité effective.

La cour du prince héréditaire occupe un joli palais dans la grande place de la ville, en face de la chancellerie. Le prince est un

homme d'un caractère doux et tranquille. Simple et sans prétention presque jusqu'à l'excès, il a toutes les qualités qui caractérisent l'Allemand. Dans le premier moment sa simplicité peut être prise pour le symptôme d'un esprit faible, et qui sent sa nullité; mais en l'observant mieux, on découvre bientôt que le prince a beaucoup lu, beaucoup médité, qu'il a profité de ses lectures et de ses méditations, et qu'il observe plus qu'il ne parle. J'ai souvent rencontré des personnes de ce caractère en Allemagne où une parfaite égalité d'ame, et la lenteur des opérations intellectuelles, semblent comprimer ce besoin de parler que l'Anglais et le Français éprouvent souvent, celui-ci par instinct, celui-là par activité.

Le prince est marié à la princesse Wilhelmine de Bade, sœur de la grande duchesse de Bade, de l'impératrice de Russie, de l'ex-reine de Suède, etc. C'est le plus heureux ménage qu'il soit possible de voir. Leur petite cour, avec peut-être un peu plus d'étiquette, a toute l'apparence de la maison bien réglée d'un gentilhomme à son aise. Un grand maître, un aide de camp, deux dames d'honneur, et le gouverneur des jeunes princes, jeune Suisse fort aimable, composent toute leur suite. Le prince conduit lui-même sa maison, en règle la dépense, et soutient son rang d'une manière convenable, sans faire aucunes dettes, quoique son revenu soit fort modique. Il se promène souvent avec son épouse et ses enfans, à pied, ou dans une simple calèche. Il n'a aucune espèce d'ostentation. Qualité d'au-

tant plus agréable à ses futurs sujets qu'elle est rare, et qu'elle n'est aucunement dans l'esprit de la nation.

La princesse, avec une taille noble et majestueuse, n'a pas la beauté pour laquelle, l'impératrice de Russie et la reine de Suède, ses sœurs, sont renommées; mais sa figure a une expression riante et naïve, plus séduisante encore que la beauté; et sa voix est d'une douceur enfantine, qui donne un ton d'enjouement et de simplicité à tout ce qu'elle dit. Sa bienveillance et ses manières gracieuses lui ont attiré l'affection des Allemands. Elle est passionnée pour la littérature anglaise qu'elle étudie avec beaucoup d'assiduité; la timidité seule l'empêche de parler notre langue. Sa curiosité sur tout ce qui concerne nos manières et nos usages, et l'intérêt qu'elle prend à tout ce qui est anglais, rendaient sa conversation encore plus attrayante pour moi, et me procuraient plus souvent l'honneur de causer avec elle.

Les ouvrages de lord Byron qui de jour en jour font une plus vive sensation en Allemagne, sont la lecture favorite de son altesse. Elle a deux portraits de ce poète; et je me trouvai heureux de pouvoir lui offrir l'ouvrage où lord Byron a peut-être déployé le plus de génie, celui sans contredit qui inspire le plus vif intérêt, le troisième chant de *Child Harold*, que j'avais apporté d'Angleterre où il avait été publié quelques jours avant mon départ. Le langage de la poésie, et surtout un style aussi rempli d'images que celui de lord Byron, présente des difficultés

presque insurmontables à un étranger ; mais la princesse en comprend assez pour être dédommagée des peines qu'elle se donne, et être animée du désir de se familiariser davantage avec ses beautés. Sa curiosité sur le caractère et sur les qualités personnelles de l'auteur, était pour elle une source de questions intarissable.

Il existe entre les langues allemande et anglaise, une forte analogie qui facilite matériellement les communications littéraires entre les deux nations ; et la langue anglaise est, je crois, plus cultivée en Allemagne que dans toute autre partie du continent. Nul n'est prophète en son pays ; et il est curieux d'observer combien les jugemens des compatriotes et des étrangers diffèrent sur les ouvrages littéraires et sur les auteurs. Ossian, dont la réputation, soit que ses œuvres soient de lui ou de Macpherson, est au moins très-contestée en Angleterre, fait en Allemagne les délices de tous les amateurs de poésie, et forme la première étude de toutes les dames sentimentales qui commencent à pouvoir lire l'anglais. Le simple lecteur allemand goûte ses beautés par l'intermédiaire d'une traduction. J'encourus les reproches de la princesse de Hesse pour avoir osé avancer qu'il n'était pas impossible que les poésies qu'elle admirait tant, fussent de la fabrique de Macpherson ; et son altesse ne fut aucunement consolée par l'assurance que je lui donnai, que, si cette conjecture était vraie, elle pouvait se féliciter d'une sorte d'alliance généalogique avec son poète favori ; les Macpherson faisant remonter leur origine aux

Catti, d'où descendaient les comtes de Katzenellenbogen, ancêtres de la maison de Hesse, et premiers possesseurs du territoire de Darmstadt. Il en est de même des *voleurs de Schiller*, qui, en Allemagne, sont regardés comme une extravagance de jeunesse qu'on peut excuser, mais qu'il est impossible d'admirer; tandis, qu'en Angleterre, c'est de toutes les productions de l'auteur, celle qu'on lit et dont on parle le plus dans le monde littéraire.

Peut-être ces différences de goût et d'opinion ne sont-elles pas difficiles à expliquer. La grande majorité des lecteurs anglais et allemands ne connaissent mutuellement leur littérature réciproque, que par le moyen des traductions, et je crois que par cet intermédiaire imparfait, ce n'est pas l'ouvrage le plus soigné qui paraît le meilleur; au contraire, des ouvrages moins travaillés, et dont les traits marquans ont, en général, plus de force que de délicatesse, tels que les deux dont il s'agit, perdent moins à être lus dans une langue étrangère. Quant au petit nombre de personnes qui lisent, avec peine, les originaux, dans une langue qu'elles ne comprennent qu'imparfaitement, les beautés de style sont perdues pour elles en grande partie; des phrases ampoulées et gigantesques paraissent souvent d'heureuses hardiesses qu'une plus grande connaissance du génie de la langue ferait condamner; les mots acquièrent une valeur indépendante des idées qu'ils expriment par la peine que nous avons à les comprendre, et le clinquant est ce qui nous frappe le plus dans le style.

Entr'autres petits *grands*, je rencontrai à Darmstadt un prince de Hesse Homberg, officier distingué au service de l'Autriche, et fils du Landgrave de Homberg, dont le territoire *vor der hohe* (littéralement, avant la hauteur), n'était pas même ce que je pourrais appeler d'un format *in-douze*. Homberg est situé aux pieds des monts Taunus, près de Francfort. Avant l'introduction du nouveau système de faire et de défaire des souverains, c'était un apanage d'une branche cadette de la maison de Hesse Darmstadt, sous la souveraineté du duc, avec un territoire qui n'excédait pas beaucoup, en étendue, celui de Lilliput, tel qu'il est décrit par Gulliver : « douze milles de circonférence ». Il contenait alors environ six mille habitans. A présent le petit état s'est agrandi au point de devenir une monarchie absolue. Une portion de territoire lui a été donnée sur l'autre rive du Rhin; il compte de dix-huit à vingt mille sujets, et contient dix milles carrés d'Allemagne, environ cinquante milles anglais carrés.

Cet agrandissement énorme est dû à l'influence, auprès de la cour de Vienne, des quatre ou cinq fils du souverain régnant, officiers distingués et pleins de bravoure au service de l'empereur d'Autriche. Le prince Gustave, que je rencontrai à Darmstadt, est un homme d'un âge mûr, qui a des manières simples et aimables. Le bruit court que son frère aîné, le prince héréditaire, a fait envoyer des propositions de mariage à notre princesse Elisabeth qui, dit-on, a signifié à

son royal  
libat, dan  
l'état de  
à faire l'é  
et honnê  
soit pas  
sions terr  
réputation  
peut-être  
doit exige  
de sa ma  
une prin  
jolie pet  
et entou  
gnant, es  
de mérit  
viron 15  
C'est u  
Alleman  
première  
Homberg  
Homberg  
un fief d  
perein  
mélé ave  
qui était  
ce derni  
avec l'Eu  
guerre a  
les deux

(1) Le r  
depuis qu  
lébré à l

son royal frère son désir de changer le célibat, dans lequel elle vit à Windsor, pour l'état de mariage. Tout le monde s'accorde à faire l'éloge de ce prince, qui est un brave et honnête guerrier; et quoique l'alliance ne soit pas brillante sous le rapport des possessions territoriales du futur époux, une bonne réputation et des distinctions militaires, sont, peut-être, tout ce qu'une princesse anglaise doit exiger, dans la personne qu'elle honore de sa main (1). L'un des frères est marié à une princesse de Prusse. Homberg est une jolie petite ville, située dans un beau pays, et entourée de montagnes. Le souverain régnant, est un vieillard infirme de beaucoup de mérite. Les revenus de l'état sont d'environ 15,000 livres sterling (360,000 fr.)

C'est un fait assez curieux, que je tiens d'un Allemand de mes amis, que ce ne sera pas la première alliance du petit duché de Hesse Homberg avec l'Angleterre. Dès l'an 1294, Homberg devint, par un accord singulier, un fief de notre roi Edouard premier. L'empereur Adolphe de Nassau avait alors un démêlé avec Philippe, roi de France, et Edouard, qui était aussi disposé à chercher querelle à ce dernier, contracta une étroite alliance avec l'Empereur, et l'engagea à déclarer la guerre à Philippe. Le principal agent entre les deux souverains se trouva être le favori

(1) Je n'ai pas besoin de rappeler aux lecteurs que, depuis que ce passage a été écrit, ce mariage a été célébré à Londres.

(Note du Traducteur.)

d'Edouard, Eberhard, comte de Katzenlenbogen, et seigneur de Homberg. Le roi d'Angleterre, jaloux de l'attacher à ses intérêts, lui proposa de devenir son vassal, et il appuya sa proposition par un présent de cinq cents guinées. Il paraît que les guinées anglaises ont toujours eu beaucoup d'attraits pour les petits princes. Le comte ne put résister à cette offre, et en présence d'un ambassadeur anglais, il prêta serment de fidélité au roi d'Angleterre, pour la ville et le château de Homberg.

Routte de  
criptio  
berg.  
mat.  
colons  
Rome  
naent  
- Le C  
Danek  
maniq  
compo  
d'un a

FRAN  
langue  
réside  
l'empir  
merce  
chang  
sous t  
villes  
stadt,  
bois d  
toire c  
gradue  
tour r  
cher,  
la ville  
veres  
ses jo  
vallée  
suive  
geant  
nère,

## LETTRE IV.

Route de Darmstadt à Francfort, sur le Mein. — Description de cette ville. — Buonaparte et le baron Dalberg. — Diverses anecdotes. — Règne du prince Primat. — Indépendance de la cité libre: — Affaire du colonel Massenbach. — Cathédrale de Francfort. — Le Roëmen. — La bulle d'or. — Présages funestes qui menacent la maison d'Autriche. — Foire de St.-Michel. — Le Casino. — État des beaux-arts. — Belle statue de Danekker. — Société de Francfort. — La diète germanique. — Observations sur la manière dont elle est composée — Lenteur de ses opérations. — Réflexions d'un ambassadeur français à ce sujet.

FRANCFORT SUR LE MEIN, où se faisait jadis l'inauguration des empereurs d'Allemagne, où réside encore la diète qui doit réorganiser l'empire démembré, qui est le centre du commerce des colonies, et la grande place de change de l'Allemagne, peut être regardée, sous tous les rapports, comme l'une de ses villes les plus intéressantes. En venant de Darmstadt, on commence par découvrir un beau bois de hêtres, qui fait partie du petit territoire de la cité libre. La route monte ensuite graduellement jusqu'au pied d'une ancienne tour romaine, située sur le sommet d'un rocher, à un demi-mille de distance; et alors la ville, avec ses belles maisons blanches couvertes d'ardoises, sa vénérable cathédrale, et ses jolis jardins, se déploie au milieu d'une vallée très-fertile. Sur la gauche, vous pouvez suivre le cours majestueux du fleuve se dirigeant vers Mayence; et à quelques lieues derrière, s'élève la cime audacieuse des monts

Taunus, dont le point la plus élevé, au-dessus de Homberg, est exactement en face de Francfort. Jusqu'au faubourg, la route est bordée de jardins admirablement cultivés, et de vignobles entre-mêlés de jolies petites maisons dont l'extérieur agréable annonce déjà le goût et l'opulence de ceux à qui elles appartiennent.

Du faubourg de Sachsenhausen, vous traversez le Mein sur un vieux pont de pierre, pour entrer dans la ville. Le fleuve des deux côtés offre une petite forêt de mâts, et les quais avec leurs bâtimens antiques présentent continuellement une scène vivante et animée qui serait plus piquante pour tout autre qu'un Anglais qui a vu mille fois des tableaux semblables à Londres et à Bristol. Si la marine marchande de Francfort est comparativement de peu d'importance, la construction générale de la ville, est, sous quelques rapports, plus pittoresque et plus intéressante que celle des cités commerçantes que je viens de nommer. Cependant un badaud de Londres préférerait sans contredit les demeures étroites de Cornhill (1), qui prouvent la valeur de chaque pouce de terrain, aux vastes et spacieuses maisons de Francfort, où vous entrez dans une grande cour, par une porte cochère massive, qui ne paraît pas construite pour l'entrée et la sortie continuelle des marchandises sans cesse échangées par l'activité du commerce.

(1) Grande rue de Londres, située dans la cité, entièrement occupée par des marchands et où le terrain est excessivement cher, ce qui fait que les maisons y occupent peu d'étendue.

( Note du Traducteur. )

Dans presque toutes les villes d'Allemagne, le haut de l'une des tours des églises est habité par une famille qui veille pendant la nuit, et donne l'alarme en cas d'incendie. Ces gens sonnent d'un petit cor toutes les demi-heures, pour attester qu'ils sont éveillés, et en cas de feu ils sonnent aussitôt le tocsin pour éveiller les habitans. De la tour de l'église, qui est sur la grande place de la parade, et qui sert à cet objet, nous jouîmes de la vue d'une espèce de panorama de Francfort. La cité dans sa forme ovale, et avec ses rues symétriquement coupées, était à nos pieds, entourée d'un côté par le Mein, de l'autre par les superbes jardins des négocians. Le Zeil, rue large et belle, qui traverse la ville, est la seule qui soit vraiment remarquable; mais les vieilles rues étroites, avec leurs bâtimens élevés, leurs jolies fenêtres, et leurs toits avancés, rappellent par leur antiquité respectable la splendeur primitive de la cité impériale.

La partie plus moderne de la ville est remplie de jolies maisons dont quelques-unes méritent le nom de palais. Les vieux remparts sont abattus, les fossés comblés, et leur place est occupée par de belles promenades, dessinées dans le genre anglais. Ces embellissemens sont principalement dus au prince Primat, qui les fit exécuter pendant le temps de son gouvernement. Dans les beaux jours, vous y voyez le bon bourgeois et les beautés de la ville s'y promener avec une tranquillité silencieuse et un grave décorum qui pourrait former le contraste le plus parfait avec la gaieté folâtre d'une promenade parisienne.

Francfort est l'une des quatre cités impériales, auxquelles les législateurs de Vienne ont jugé convenable de rendre leurs anciens privilèges et leur constitution républicaine. Un petit territoire, d'une demi-lieue d'étendue de chaque côté de la ville, forme son apanage. Les deux bourgmestres, le sénat et le conseil, sont de nouveau investis des marques de la souveraineté républicaine. La ville a pour garnison cinq ou six cents hommes de garde nationale, indépendamment d'une milice d'environ trois mille hommes; et la république commerçante est rétablie en apparence sur le même pied qu'autrefois. Mais les cités libres sont des élémens de l'ancienne constitution, et je crains qu'elles ne puissent lui survivre sans perdre de leur ancienne splendeur. Aussi long-temps que l'empire exista, leur dépendance de son chef assurait à la république sans défense une protection contre les usurpations de voisins puissans et despotiques; et leur or cimentait leur union amicale avec la maison impériale : mais à qui les dignes bourgeois de Francfort peuvent-ils s'adresser aujourd'hui, s'ils sont jamais opprimés, supposition malheureusement trop probable, depuis que leurs paisibles voisins ecclésiastiques ont été renvoyés pour faire place à des souverains militaires, toujours aux aguets pour chercher l'occasion d'agrandir leurs domaines?

D'après les renseignemens que j'ai pu recueillir, le gouvernement du baron Dalberg, prince Primat de la confédération du Rhin, et grand duc de Francfort, avait acquis une

certains  
tions et  
sent, et  
excessi  
raire,  
jouissan  
peuple  
sites qu  
ronné,  
les bons  
rement  
dre de  
consid  
argent  
son gé  
à sa re  
que de  
sans lui  
au gén  
envoya  
pied de  
bles re  
revin  
gédiés  
Le p  
faible q  
est plu  
comme  
ancien  
gne. Il  
au co  
jours  
et, sin  
qu'on  
à haut

certaine popularité dans la ville. Les impositions étaient à peu près les mêmes qu'à présent, et une cour brillante dont les dépenses excessives facilitaient la circulation du numéraire, donnait des fêtes, et de grandes réjouissances publiques, qui plaisent souvent au peuple plus que des avantages solides. Les visites que Buonaparte rendait à son favori couronné, étaient, il est vrai, redoutables pour les bons négocians. Une fois, l'heureux événement de son arrivée fut annoncé par l'ordre de lever un emprunt forcé d'une somme considérable. Le simple Dalberg crut que cet argent lui était destiné, et il se mit à prier son généreux maître de ne pas ajouter encore à sa reconnaissance par cette nouvelle marque de bonté. Buonaparte lui tourna le dos sans lui répondre, partit aussitôt, et enjoignit au général \*\*\* d'exécuter ses ordres. La ville envoya des députés à Paris, pour déposer au pied du trône des pétitions, et faire d'humbles remontrances à l'empereur. Les députés revinrent après avoir été brusquement congédiés, et il fallut payer ce nouvel impôt.

Le prince Primat passe pour un homme faible qui a quelques talens littéraires, et qui est plus recommandable comme auteur que comme souverain. Sa famille est l'une des plus anciennes et des plus considérées de l'Allemagne. Il était d'usage qu'une certaine fonction au couronnement des empereurs fût toujours remplie par un membre de cette famille; et, suivant une ancienne formule, l'empereur qu'on couronnait, le demandait en criant à haute voix : « N'y a-t-il pas ici un Dalberg ? »

Le prince Primat avait été originairement coadjuteur de l'archevêque de Mayence, c'est-à-dire son successeur désigné. Lors de la destruction de l'électorat ecclésiastique, il fut fait évêque de Ratisbonne et prince Primat de l'empire. Ce fut là que Buonaparte le trouva prêt à seconder ses vues, en décidant les princes allemands à contracter une alliance avec lui. Il le récompensa de ses éminens services en lui donnant le grand duché de Francfort, Aschaffembourg, et un territoire dans les environs, indépendamment des présens dont il l'accabla. Son frère a servi la noble cause du roi en France, et a été créé duc Dalberg par Sa Majesté Louis XVIII.

Quoique Francfort ait beaucoup souffert dans la dernière, je ne trouvai pas parmi les citoyens avec lesquels je conversai, cette satisfaction que devait leur inspirer, selon moi, leur tranquillité actuelle. J'ai même remarqué dans quelques-uns un regret mal caché de n'être plus au temps de la guerre qui leur procurait de grands avantages. Ils avaient alors une cour, des généraux, un état-major, et des troupes. L'armée française, depuis la révolution, a presque toujours été bien pourvue d'argent, depuis le général jusqu'au simple soldat. Les Français faisaient beaucoup de dépenses, et se conduisaient assez bien; voilà ce que la plupart des habitans de Francfort se plaisent à répéter. Dans plusieurs villes d'Allemagne, ils étaient même préférés aux troupes du pays. Avec des attentions et de la politesse, il était facile de satisfaire les Français; mais les Allemands n'étaient jamais

conten-  
toujours  
Tu ar-  
mes am-  
exprim-  
officiers  
ment les  
par exp-  
commen-  
lui prêt  
quelque  
chétif v-  
nemen-  
tout le  
leur ma-  
de l'air  
les atte-  
petits a-  
remere-  
lorsque  
A l'a-  
de ses  
nne pa-  
Lorsq-  
chait,  
chands  
aller à  
leurs  
s'empr-  
d'hi-  
est ste-  
cians  
ruin-  
circu-  
nière

contens, ils se plaignaient toujours, étaient toujours de mauvaise humeur.

Un ancien domestique d'un Allemand de mes amis, vint un jour le trouver pour lui exprimer l'embarras où il était, avant deux officiers français à loger, et ne sachant comment les nourrir. L'Allemand qui connaissait par expérience le caractère français, lui recommanda de les traiter avec civilité, et il lui prêta quelques fourchettes d'argent et quelques plats sur lesquels il pût servir le chétif repas qu'il pouvait leur offrir. L'événement répondit à son attente. Servis avec tout le soin possible, les Français mangèrent leur mauvaise soupe et leurs pommes de terre de l'air le plus content, et ils récompensèrent les attentions du pauvre homme par tant de petits actes de générosité, que celui-ci vint remercier son maître, les larmes aux yeux, lorsque ses hôtes le quittèrent.

A l'arrivée de Buonaparte ou de quelqu'un de ses généraux, l'argent était répandu avec une profusion dont tous les rangs profitaient. Lorsqu'un corps de troupes françaises approchait, les pauvres ouvriers et les petits marchands sortaient aussitôt des portes pour aller à sa rencontre, sûrs de débiter toutes leurs petites marchandises que les soldats s'empressaient toujours d'acheter. Aujourd'hui on se plaint partout que le commerce est stagnant, la noblesse indigente, les négocians appauvris, les chefs de manufactures ruinés par leurs rivaux anglais, sans que la circulation de l'argent soit en aucune manière augmentée par le séjour des députés à

la diète qui vivent avec ce mélange d'ostentation et de parcimonie si commun parmi la noblesse allemande.

Les citoyens qui, par leur fortune et par leur naissance, occupent les premiers rangs dans la ville, ne sont guère plus contents de leur sort. Comme la plus forte partie des impôts et des emprunts forcés tombaient sur eux, ils conviennent que, pour le moment, leur condition est améliorée; mais ils n'espèrent pas que cet état dure, et ils n'ont aucun motif de sécurité. Sous le prince Primat, ils étaient attachés à un système qui pouvait les protéger tant qu'il existait; s'ils étaient opprimés, ils n'avaient qu'un seul maître effectif. Aujourd'hui ils sont en possession d'une liberté qu'ils ne sauraient défendre. Entourés de souverains ambitieux, ils sont comme un atome isolé au milieu du chaos de l'Allemagne désorganisée, sans autre appui que leur petite milice, ou leurs excellences les députés, composant la diète germanique.

L'affaire du colonel Massenbach, dont vous avez sans doute lu les détails dans les gazettes, a été une espèce de pierre de touche qui a prouvé la valeur de l'indépendance de la cité libre. Le colonel, poursuivi par le gouvernement prussien, se retira à Francfort. L'ambassadeur prussien auprès de la Cour de Hesse, fut chargé de demander qu'on le remit entre ses mains. Les Bourgmestres hésitèrent, délibérèrent, consultèrent les sénateurs, et tout cela pour prendre à la fin le seul parti que dictât la prudence, celui de

ne pa  
roi de  
condam  
cette a  
des pr  
être re  
gistras  
la politi  
dans ce  
était le  
les intér  
la ville  
Fran  
rable,  
numens  
bâtimen  
que par  
du cour  
célèbre  
moins  
vieux b  
plage B  
maison  
palité,  
lebre b  
fut écrit  
de l'em  
modern  
cette pi  
rend  
An-  
de l'em  
plus à  
nait la  
décore

ne pas hasarder un refus qui offenserait le roi de Prusse. Leur conduite est fortement condamnée par les citoyens qui regardent cette affaire comme une première violation des privilèges qui viennent à peine de leur être rendus; et personne ne doute que les magistrats n'eussent montré plus de fermeté, si la politique ne leur eût pas démontré que, dans cette occasion, obéir et se soumettre était le seul moyen de ne pas compromettre les intérêts et peut-être même la sûreté de la ville.

Francfort, pour une ville aussi considérable, a bien peu d'édifices publics ou de monumens remarquables. La cathédrale, grand bâtiment lourd et massif n'est intéressante que par son antiquité, et comme étant le lieu du couronnement des anciens empereurs. Le célèbre *Roëmer* (hotel de ville) a encore moins de beautés d'architecture. C'est un vieux bâtiment assez ordinaire, situé sur la place Roëmer, et confondu avec les autres maisons. Dans une vieille salle de la municipalité, l'un des commis vous montre la célèbre bulle d'or, parchemin moisi, sur lequel fut écrite la constitution de l'empire, du temps de l'empereur Charles IV. Le destructeur moderne de l'empire, avait transporté à Paris cette pièce précieuse; mais depuis elle a été rendue à la ville de Francfort.

Au-dessus, est le *Kayser Saal*, (le salon de l'empereur) grande chambre qui ressemble plus à une grange qu'à un salon, où se donnait la fête du couronnement. Les murs sont décorés de vieilles peintures représentant les

différens empereurs, et, par une singularité assez remarquable, le *dernier* compartiment de la salle, est rempli par le portrait de l'empereur d'Autriche actuel. Par une autre coïncidence non moins curieuse, on m'a assuré que, dans l'église de St-Etienne, à Vienne, où les statues des empereurs sont placées dans des niches autour des murs, l'empereur actuel occupe aussi la *dernière*. Enfin, pour compléter la liste des présages funestes qui menacent la maison d'Autriche, une dame qui était présente au couronnement de François II, en qualité d'empereur d'Allemagne, m'a assuré que la couronne, placée sur la tête de sa majesté, l'incommoda à un tel point, pendant la cérémonie, qu'elle fut obligée de la déposer.

La foire de Saint-Michel, pendant laquelle j'étais à Francfort, commence dans les premiers jours de septembre, et dure tout le mois. Mais les grandes opérations du commerce se terminent dans la première semaine, et alors un grand nombre de marchands courent à la foire à Leipzig. La bourse, petite cour carrée, entourée de boutiques et de magasins, appelés les Braunfels, est remplie, pendant la foire, d'une réunion respectable de négocians de toutes les nations, peut-être la vingtième partie de ceux qui s'assemblent tous les jours à notre bourse. Le fort des affaires est ordinairement vers midi, heure après laquelle les négocians vont dîner. Ils commencent généralement leurs opérations dès six à sept heures du matin, et travaillent jusqu'à dix ou onze heures du soir, n'ayant pas encore acquis cette célérité méthodique grâce à laquelle il

se fait commodément à Londres cent fois autant d'affaires entre neuf heures du matin et six heures du soir.

Les grandes salles dans les Braunfels sont disposées en petites boutiques comme celles d'*Exeter change* à Londres (1), et c'est là que sont exposées les marchandises utiles où les objets de luxe, apportés de tous les coins de l'Allemagne, de la Suisse, de la Hongrie, de la Bohême, etc., comme l'indiquent les enseignes portant le nom et le domicile de chaque marchand. Toutes les maisons, tous les logemens vacans dans le voisinage de la bourse, sont loués par les marchands étrangers qui y étalent leurs marchandises. Les foires, qui nécessairement avaient été moins brillantes pendant la guerre, commencent à être de nouveau fréquentées et à se montrer dignes de leur ancienne célébrité. Francfort qui à d'autres époques, n'est pas fort animé, est pendant la foire toute aussi vivante qu'aucune grande ville de commerce; les auberges, le théâtre, le casino, la bourse, tout est constamment plein, tout est rempli d'une foule de personnes que les affaires ou les plaisirs y appellent. Les rues présentent un grand nombre d'équipages; les boutiques sont remplies de dames remarquables par leur toilette et par leur beauté; et quoiqu'il n'y ait pas d'amusemens extraordinaires, rien en un mot qui puisse attirer le simple spectateur, il y a dans l'ensemble un mouvement et une variété qui anime la scène et lui donne de l'intérêt.

(1) Ou comme le passage des Panoramas, à Paris.

Le casino de Francfort, l'un des plus beaux de l'Allemagne, est un superbe établissement, occupant l'une des plus belles maisons de la ville, et où l'on trouve tous les journaux politiques ou littéraires de l'Allemagne, indépendamment des gazettes de presque toute l'Europe. L'ordre, le luxe, et la commodité s'y trouvent réunis et tenteraient le lecteur le plus indifférent. Des salles de billard, et d'autres jeux, sont ménagées dans les appartemens, qui sont décorés avec beaucoup d'élégance, et qui offrent entr'autres ornemens, de beaux tapis, luxe fort rare en Allemagne, où il ne s'en trouve que dans les cours, et dans un très-petit nombre de maisons particulières.

Les négocians de Francfort sont résolus à ne pas se laisser surpasser par leurs voisins, et ils veulent orner aussi leur ville des productions des beaux arts. Un riche banquier, M. Stadel, a légué dernièrement une somme de plus de 100,000 livres sterling, (2,400,000 fr.) pour la fondation d'une académie, ainsi qu'une collection, contenant quelques tableaux de l'école flamande, d'un très-grand mérite. Son testament est attaqué par sa famille; mais il est probable que la cause des beaux-arts triomphera. Les collections particulières sont fort nombreuses; à peine y a-t-il à Francfort un négociant ou un banquier, un peu à son aise, qui n'ait sa petite galerie de chefs-d'œuvre, et après la fatigue des affaires, ses tableaux et la musique forment ses délassemens favoris.

Mais de toutes les productions des beaux-

arts q  
celle qu  
partena  
quier.  
milieu  
est une  
mirable  
antique  
par Dan  
que j'ai  
une Ari  
qu'il é  
rendre  
Elle es  
appuyé  
avec u  
sante e  
l'autre  
La po  
l'art le  
relle. C  
renses  
ginati  
de la  
déesse  
tout à  
est si p  
les co  
que c  
Le  
deau  
pud  
puis  
disp  
lont

arts que j'eus occasion de voir à Francfort, celle que j'admire le plus, est une statue appartenant à M. Bethmann, le fameux banquier. Dans un pavillon d'été construit au milieu de son joli jardin, dans le faubourg, est une collection de statues et de bustes admirables, exécutés à Paris, d'après de célèbres antiques; et au milieu, une statue de marbre par Danekker, de Stutgard, qui surpasse tout ce que j'ai jamais vu en sculpture moderne. C'est une Ariane assise sur un lion, dans une attitude qu'il était de la plus grande difficulté de rendre; mais qui est on ne peut plus gracieuse. Elle est penchée d'un côté, le coude gauche appuyé sur l'épaule du lion, la tête tournée avec une grâce pensive. D'une main languissante elle tient l'écheveau de fil, tandis que l'autre soutient légèrement son pied droit. La position est si compliquée, qu'il fallait l'art le plus consommé pour la rendre naturelle. C'est l'une des conceptions les plus heureuses qui se soient jamais présentées à l'imagination d'un artiste. La figure est la perfection de la beauté. Ce n'est pas l'air imposant d'une déesse; ce sont les douces grâces de traits tout à la fois simples et voluptueux. Le travail est si parfait, que le marbre semble animé, et les contours sont aussi doux et aussi arrondis que ceux du Titien.

Le lion est majestueux, il est digne du fardeau qu'il porte. La statue est posée sur un piédestal qui tourne sur un pivot, afin qu'on puisse la voir sous différens jours. On a voulu disposer une fenêtre de manière à jeter à volonté sur le marbre une couleur de chair;

mais l'effet est manqué ; la couleur produite par ce procédé est plutôt celle de saumon , et la lumière naturelle est mille fois préférable. Danekker a travaillé pendant quinze ans à cet ouvrage admirable qui lui avait été commandé par M. Berhmann, et il reçut mille guinées pour ce chef-d'œuvre. On en a offert depuis à M. Berthmann près de trois fois cette somme. Le même artiste est occupé à présent à faire pour lui une autre statue qui doit être le pendant de celle d'Ariane.

La société à Francfort se divise en deux branches bien distinctes , les cercles de la diète et ceux des citoyens. A l'exception des rencontres dans les assemblées publiques, ces deux classes sont entièrement séparées, et leurs membres respectifs évitent de se mêler, les négocians aux nobles et les nobles aux négocians. Dans les bals, des altercations très-vives se sont quelquefois élevées pour la prééminence entre les épouses et les filles de leurs excellences les ministres, et celles de leurs seigneuries les magistrats de la ville ; mais je crois que les débats sont aujourd'hui terminés en faveur des dernières. Cependant les riches banquiers dont les maisons superbes éclipsent souvent celles des grands plénipotentiaires, sont pour les diplomates des amis que ceux-ci trouvent très-important de ménager, à cause de leur bourse et de leur crédit, et leurs jolies filles sont d'agréables ressources pour les jeunes nobles , d'autant plus que, dans leur classe, les beautés sont excessivement rares. De mon temps, un jeune comte, attaché à une légation, était l'attentif déclaré

d'une fe  
jeune  
vité et  
diploma  
l'avanta  
La li  
chie de  
jouren  
du parti  
fois les  
prendre  
tant la  
Les né  
table  
n'ont p  
pées,  
la bour  
vous o  
La lim  
de la n  
bouilli  
lieu d'a  
vous e  
versati  
La di  
tient se  
l'ambass  
sombre  
sur les  
Une esc  
compos  
vous do  
de l'Al  
lesquel

d'une femme de banquier charmante; et un jeune négociant de ma connaissance était invité et accablé de politesses à tous les bals diplomatiques, uniquement parce qu'il avait l'avantage d'être un excellent danseur.

La ligne de démarcation est souvent franchie de cette manière, et elle deviendra de jour en jour moins marquée. Aussi les citoyens, *du parti de l'opposition*, accusent-ils quelquefois les bourgmestres et les sénateurs de prendre des idées aristocratiques, en fréquentant la société des représentans de souverains. Les négocians sont fort hospitaliers, et leur table est toujours bien servie. Comme ils n'ont pas besoin de parure de cour, d'équipages, de chasseurs, etc., dépense qui épuise la bourse des *Von* (des nobles), ils peuvent vous offrir un bon dîner et d'excellent vin. La limonade qu'on offre le soir dans les cercles de la noblesse, est souvent remplacée par le bouilli substantiel chez les négocians, et au lieu d'un bavardage insipide ou sentimental, vous entendez dans leurs assemblées une conversation pleine de sens et de raison.

La diète qui a fait si peu et qui a tant à faire, tient ses séances à la résidence du président, l'ambassadeur d'Autriche, maison triste et sombre, qui n'est peut-être pas sans influence sur les opérations de l'auguste assemblée. Une esquisse de la manière dont la diète est composée ne sera peut-être pas inutile pour vous donner une idée de l'état politique actuel de l'Allemagne. Il y a dix-sept votes; parmi lesquels onze sont accordés aux onze puis-

sances, regardées comme assez importantes pour que chacun en possède un entier. Ces puissances sont l'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Saxe, le Hanovre, le Wurtemberg; le grand duché de Bade, la Hesse Electorale, le grand duché de Hesse, le Danemarck, pour le duché de Holstein, et les Pays-Bas pour celui de Luxembourg.

Viennent ensuite environ vingt principautés qui, avec les cités libres, partagent les six votes restant. Les différentes branches de la maison de Saxe en possèdent un entr'elles, dont le roi de Prusse a sa part, en qualité de duc de Saxe. Brunswick et Nassau ont chacun la moitié d'un vote; et Mecklenbourg-Strélitz, et Mecklenbourg-Schwerin, en frères équitables, en partagent aussi un entr'eux. Puis vient l'association respectable d'Anhalt, d'Oldenbourg, et de Schwarzbourg, le tiers de vote de la première de ces souverainetés se subdivisant encore entre Bernbourg, Cœthen, etc. Cette dernière principauté, est, entr'autres, si chétive qu'elle occasionna une séparation entre une dame anglaise, et son mari, Allemand, qui avait obtenu la place distinguée de gouverneur des enfans du prince de Cœthen; car lorsque le nouveau gouverneur écrivit à son épouse de venir le rejoindre dans la capitale de la principauté, celle-ci refusa d'aller le chercher dans un endroit qu'elle ne pouvait trouver sur aucune carte.

Hohenzollern est à la tête d'une autre compagnie, composée de cinq à six petits propriétaires; et, par une singulière dispo-

portion  
bourg  
chaque  
cians q  
qu'aucu  
de se  
quatre.  
ont dans  
Ainsi  
de dix-  
plupart  
ont, à  
près de  
la puis  
les occ  
lorsqu'il  
à la ba  
s'étendr  
soixante  
mûrem  
six gran  
est le d  
voix; l  
duché  
principe  
les occa  
cident à  
nombre  
soixante  
votes p  
Les  
trepren  
autres.  
à l'arb

portion, les quatre villes libres de Hambourg, Lubec, Brême et Francfort, dont chacune renferme une vingtaine de négocians qui ont plus de fortune et de crédit qu'aucun de ses petits roitelets, sont forcés de se contenter d'un seul vote pour elles quatre. On peut juger par là quel poids elles ont dans la balance.

Ainsi la diète est composée ordinairement de dix-sept plénipotentiaires. Outre cela, la plupart des grandes puissances de l'Europe ont, à Francfort, un ministre accrédité auprès de la diète, qui est regardée comme la puissance suprême de l'Allemagne. Dans les occasions d'une grande importance, ou lorsqu'il s'agira d'affaires qui auront rapport à la base de la confédération, l'assemblée s'étendra à soixante-neuf votans, afin que soixante-neuf têtes sages puissent encore plus mûrement approfondir les délibérations. Les six grands royaumes, dont le Wurtemberg est le dernier, auront alors chacun quatre voix; Bade, la Hesse Électorale et le grand duché de Hesse, chacun trois; et les autres principautés dans la même proportion. Dans les occasions ordinaires, les questions se décident à la simple majorité; mais lorsque le nombre des plénipotentiaires est porté à soixante-neuf, il faut les trois quarts des votes pour qu'une résolution soit adoptée.

Les puissances sont tenues de ne pas entreprendre de guerres les unes contre les autres, mais de soumettre leurs discussions à l'arbitrage pacifique de l'assemblée. Le

commerce, dans l'intérieur de tous les états, est déclaré libre, et rien ne met plus obstacle aux émigrations et aux transports de fortune d'un état à un autre, qu'autrefois on prohibait ou qu'on soumettait à des taxes. Elles ont promis de s'occuper promptement de faire des réglemens pour assurer la liberté de la presse, et le rétablissement des états généraux dans chaque état.

Les délibérations ont lieu en allemand, et sont secrètes. Jusqu'à présent des arrangemens territoriaux et statistiques ont principalement occupé l'attention. Pendant le temps que je passai à Francfort, la diète ne tint pas de séances. Bientôt l'opération la plus intéressante et la plus difficile leur sera soumise, celle de régler les constitutions de chaque état, et de déterminer l'étendue des concessions que les monarchies absolues doivent faire aux peuples.

Une adresse à la diète, demandant l'établissement des états dans tous les gouvernemens, conformément à l'engagement contenu dans l'acte de la confédération, circule à présent de maison en maison pour que chacun puisse la signer. Personne ne sait d'où elle vient. Un papier y est annexé, priant chaque citoyen d'y apposer son nom et de la faire circuler; elle est déjà convertie de noms d'habitans de presque tous les états. Est-il probable que l'auguste assemblée remplisse l'attente du peuple, et qu'elle tienne la balance avec autant de prudence que d'équité, comme étant à la tête de la confé-

dération  
que les  
fondir. L  
tentiare  
qu'ils pas  
rebattue  
neuve et  
au ridicul  
Jedem  
Allemani  
» lent, m  
» cours  
la bourg  
même r  
termes. L  
mêmes o  
rire de c  
à fait se  
présenc  
fonction  
est-il pr  
beaucou  
compos  
sances s  
qu'un jo  
penser à  
sura qu  
puissanc  
sadeurs  
leur inf  
titution  
beaucou  
tention  
voix d

dération germanique ? C'est une question que les Allemands semblent craindre d'approfondir. Les formes lentes que les plénipotentiaires ont adoptées jusqu'ici; le temps qu'ils passent dans des discussions puérides ou rebattues, au lieu de s'occuper de questions neuves et importantes, les ont déjà exposés au ridicule, et inspirent de la défiance.

Je demandais à un ambassadeur français en Allemagne, ce que la diète faisait : « Ils parlent lent, me répondit-il, ils font de beaux discours ; voilà tout » ; et parmi la noblesse et la bourgeoisie, j'ai souvent entendu faire la même remarque, presque dans les mêmes termes. Il n'est pas jusqu'aux diplomates eux-mêmes qui ne se permettent parfois un sourire de doute et un branlement de tête tout à fait sceptique, lorsqu'on discute en leur présence si la diète peut remplir les hautes fonctions qui lui sont assignées. Et au fond, est-il probable que le peuple soit traité avec beaucoup de considération par une assemblée composée de ministres nommés par des puissances souveraines ? Cependant je dois dire qu'un jour je laissais entrevoir ma façon de penser à l'un des augustes membres, il m'assura que la Russie, la Prusse et les grandes puissances de l'Europe, qui ont des ambassadeurs à Francfort, sont résolus à employer leur influence pour faire donner des constitutions aux états, malgré la répugnance de beaucoup de souverains. J'espère que ces intentions généreuses seront efficaces ; que la voix de la justice et de la raison sera enfin

écoutée, et qu'on veria s'exécuter les promesses réitérées que les souverains ont faites lorsqu'ils avaient besoin des services de leurs peuples.

Peites ferm  
de Hese,  
d'un jour  
leur. — Si  
partie d'u  
des troupp  
marades e  
etats voi  
Figure d  
seille d'  
Bataille  
dans une  
— Anecd  
mandatio  
cent mais  
des pays  
— Villag  
livrée. —  
mat. —  
poste cu

Nous r  
Wilhem  
vallée fé  
plusieurs  
en quit  
s'élever  
Mén tr  
parsem  
dins; d  
gnobles  
château  
ment s  
d'été d

---

## LETTRE V.

Petites fermes allemandes. — Vilhemsbad. — L'électeur de Hesse, maître d'hôtel garni. — Singulière bévüe d'un journaliste. — Hanau. — Despotisme de l'électeur. — Sa bizarrerie et ses caprices. — Adroite répartie d'un employé de Jérôme. — Mécontentement des troupes. — Punition de deux officiers. — Leurs camarades donnent leur démission. — Animosité entre les états voisins. — Visite de l'électeur à Darmstadt. — Figure de ce prince. — Femme enceinte à qui on conseille d'éviter sa vue. — Portrait du prince héréditaire. — Bataille d'Hanau. — Ville prise et reprise sept fois dans une nuit. — Reproches faits au prince de Wrede. — Anecdotes sur Buonaparte. — Lettre de recommandation d'une blanchisseuse. — Le propriétaire aux cent maisons. — Bâtiment à vapeur. — Noble résistance des paysans d'un petit canton, qu'on veut enrôler. — Village de Dettingen. — Célèbre bataille qui s'y est livrée. — Aschaffembourg. — Sermons du prince Primat. — Etudiant de Wurtzbourg. — Lenteur de la poste en Allemagne. — Arrivée à Darmstadt.

Nous nous rendîmes à Aschaffembourg, par Wilhemsbad et Hanau. La route traverse la vallée fertile du Mein; quelquefois, pendant plusieurs milles, nous vîmes, le long du fleuve, en quittant Francfort, les monts Taunus s'élever majestueusement à notre gauche. Le Mein traverse ici une plaine sablonneuse, parsemée de villages remplis de beaux jardins; des champs de blé et de superbes vignobles en garnissent les intervalles. Le beau château de Rumbelheim se dessine admirablement sur le bord du fleuve; c'est la résidence d'été du prince Frédéric de Hesse Cassel,

père de la future duchesse de Cambridge, princesse dont tout le monde s'accorde à faire l'éloge.

Toute la contrée depuis Heidelberg, jusqu'à Rhingau et Hombourg, et depuis le Rhin jusqu'aux montagnes de la forêt de Spessart, présente un seul et même aspect. La vaste plaine se partage entre de grandes forêts de pins (*pinus sylvestris*), entremêlés quelquefois de chênes et de hêtres, et de champs immenses de blé et de légumes, qui sont entièrement découverts, sans qu'un seul arbre, une seule haie en rompe la monotonie. Ces champs sont divisés en petites pièces par la différence de la culture qui indique souvent seule les limites de chaque petite ferme. Il n'y a pas de ferme très-considérable; et il en est fort peu qui soient louées. Le paysan cultive en général ses propres terres, en payant la dîme à son souverain. Lorsque le jeune paysan entre dans l'âge viril, le mariage est sa première démarche. Son père lui avance une somme suffisante pour acheter quelques acres de terre et quelques vaches. Si la donation n'est point considérable, afin d'être en état d'acquérir une terre qui fournisse à ses besoins, il emprunte quelque argent à un négociant de la ville en faveur de ce qu'il hypothèque sa terre, arrangement qui convient en même temps aux deux parties. L'hypothèque tient la place des fonds publics dans les états où il n'en existe pas, et leur est même souvent préféré dans les autres. Un habitant de Hanau me dit qu'il avait une partie de sa fortune disséminée

parmi les paysans des environs, qui étaient fort exacts à lui en payer les intérêts.

On arrive à Wilhelmsbad, qui est sur la gauche de la route, par une belle avenue de peupliers qui, comme j'arrivai de nuit, me parut doublement sombre et imposante. Cette avenue est terminée par un bois épais qui entoure une tour gothique, dont l'antiquité factice était heureusement cachée par les ombres de la nuit. La route se divise en cet endroit, tournant autour de la tour, d'où l'on entre dans le bois par un pont jeté sur un canal dont les chutes d'eau artificielles, faisaient un bruit très-formidable. Je fus obligé de chercher à tâtons mon chemin à travers cette accumulation d'horreurs, augmentée par l'omne ignotum pro magnifico, jusqu'à ce que les lumières de l'hôtel à Wilhelmsbad brillassent à travers les arbres, pour diriger mes pas.

Wilhelmsbad est une suite de jolies maisons blanches couvertes d'ardoises, situées dans un endroit écarté, et entourées de bois. Elles avaient été construites originellement par l'électeur de Hesse qui voulait en faire une résidence d'été pour y prendre des bains d'eau minérale. L'électeur, pour qui l'argent est le *summum bonum*, l'a maintenant convertie en hôtel garni, s'y réservant seulement un appartement complet. Pendant long-temps son altesse loua l'établissement pour son propre compte, et mit en poche les profits de la table d'hôte et des bains avec autant d'empressément qu'aucun Boniface plébéien. Quelques plaisanteries du roi de Prusse et de sa

Cour, aux dépens de l'illustre aubergiste, l'ont engagé à le louer à celui qui l'occupe actuellement.

Cet endroit est très-fréquenté pendant l'été par les personnes de tous rangs et de toutes conditions ; et outre des jardins pittoresques, il présente les agrémens ordinaires des lieux destinés aux bains de mer ou d'eaux minérales ; une table de jeu, une table d'hôte, des bals publics, des escarpolettes, des jeux de bague, etc. Le vieux électeur qui a une véritable passion pour Wilhelmsbad, a fait preuve de beaucoup de patience et de quelque goût dans l'arrangement des jardins. Les environs immédiats de la maison sont bien cultivés, mais deviennent de plus en plus sauvages, à mesure que vous vous enfoncez dans le bois. Cette place a ce que les Allemands appellent « un air amical, » malgré les petits canaux, les ponts et les îles, qui sont par trop prodigués. Le moment où il est du bon ton d'aller à Wilhelmsbad était passé lorsque j'y arrivai ; et le prince Paul de Wurtemberg, exilé de son propre pays, était, avec son épouse et ses enfans, presque les seuls hôtes qui s'y trouvaient encore.

Lors de l'occupation du territoire de Hesse Cassel par les Français, Wilhelmsbad fut donné par Buonaparte à l'un de ses généraux, et le palais électoral de Philipsruhe, qui en est fort près, à une princesse de sa façon (1) qui cependant ne l'occupait jamais.

---

(1) Sa sœur Pauline.

Han  
est d'une  
galière  
ment c  
dans le  
de rues  
place, a  
belle fon  
Haus (1  
beaucoup  
elle pers  
opulente  
prince  
habité  
Il se  
grés flat  
peuple  
établis,  
industr  
l'horlog  
rection  
trouver  
leur tr  
lemagn  
comme  
auf der  
nos sav  
ques an  
de ne p  
vièreq  
le seul  
dise d  
que Bu  
Han

Hanau est une assez belle ville; une partie est d'une antiquité remarquable et bâtie irrégulièrement, et dont l'autre a été principalement construite par les réfugiés français, dans le dix-septième siècle. Elle est composée de rues droites et régulières, avec une grande place, aux quatre coins de laquelle est une belle fontaine, et où se trouve l'ancien *Rath Haus* (hotel de ville). Son commerce est beaucoup tombé; et depuis quelques années elle perd beaucoup de sa splendeur et de son opulence. L'électeur y résidait lorsqu'il était prince héréditaire, mais le palais n'est plus habité depuis qu'il est monté sur le trône.

Il se trouve à Hanau beaucoup d'é migrants flamands : un grand nombre de Suisses, peuple que l'on rencontre partout, s'y sont établis, et y ont importé leurs talens et leur industrie dans les arts de la bijouterie et de l'horlogerie. C'est à présent la principale direction donnée à l'activité des habitans, qui trouvent un débouché pour les produits de leur travail en Russie et dans le nord de l'Allemagne où ils sont transportés par terre, ou, comme les Allemands disent familièrement, *auf der Achse* (sur l'essieu), phrase qu'un de nos savans journalistes traduit il y a quelques années : *sur la rivière achse*, en regrettant de ne pouvoir découvrir sur la carte cette rivière qu'un journal allemand indiquait comme le seul moyen de transporter des marchandises dans les villes situées sur l'Elbe, pendant que Buonaparte tenait ce fleuve bloqué!

Hanau, autrefois l'une des villes libres de

l'Allemagne, a reconvré en apparence depuis la paix quelques-uns de ses anciens priviléges. Les habitans de la ville sont assez contens. Les taxes sont modérées; et j'appris à ma grande surprise qu'elles l'étaient généralement sur toutes les terres de l'électeur de Hesse, prince aussi bizarre qu'absolu. A Hannau, chacun a la permission de faire lui-même la déclaration de ses revenus; et ceux qui possèdent au-dessus d'un certain nombre de florins (la somme fixée n'est pas très-considérable), payent environ quarante schellings par an. C'est le seul impôt direct auquel ils soient soumis.

Il est peu de princes, si l'on en excepte le dernier tyran de l'Europe, contre lesquels le cri de l'oppression se soit plus élevé que contre ce despote à cheveux gris. Il trafiqua du sang de son peuple en l'envoyant combattre pour des étrangers de l'autre côté de l'Atlantique, et c'est assurément une tache que rien ne peut effacer. Mais il faut considérer aussi que les acheteurs n'étaient guères moins blamables que le vendeur; et quoique rien ne puisse justifier le principe d'un pareil trafic, je suis porté à croire que, dans le fond, il ne causa pas tous les malheurs qu'on lui attribue. Les habitans des sables de la Westphalie n'étaient pas attachés à leurs tristes demeures par les liens qui ont fait de si ardens patriotes des montagnards de la Suisse ou du Tyrol. La plupart émigraient avec plaisir. Les Allemands sont bons soldats, et ils ont généralement montré une sorte d'indifférence phlegmatique

sur la  
sur le ch  
pelés à  
Mais  
sait au  
pas, je  
hauteur  
nantes.  
acheter  
un autre  
en accat  
au plus  
cerne s  
une per  
pas moi  
personn  
ris; cep  
mal pay  
raleme  
naire d  
occupé  
d'être l  
En eff  
de vrai  
uniform  
qu'ils se  
vêtus,  
Pend  
prince  
suivant  
val, ce  
flottait  
ressan  
verain  
au lit.

sur la position du sol qu'ils cultivaient, ou sur le choix des drapeaux qu'ils étaient appelés à défendre.

Mais quand même les malheurs qu'il causait auraient été plus grands, l'électeur n'eût pas, je crois, hésité davantage. L'avarice, la hauteur et l'égoïsme sont ses passions dominantes. Ne trouvant plus personne pour acheter ses sujets, ses spéculations ont pris un autre cours, et il les fait mourir de faim en accaparant le blé pour le revendre ensuite au plus haut prix. Avare dans tout ce qui concerne ses sujets, soit qu'il s'agisse d'accorder une pension ou une récompense, il ne l'est pas moins lorsqu'il s'agit de satisfaire ses goûts personnels. Ses soldats sont ses grands favoris; cependant il n'en est pas qui soient plus mal payés, plus mal habillés, et plus généralement mécontents; et, ce qui est extraordinaire dans un état où le prince est sans cesse occupé de détails militaires, l'armée est loin d'être bien disposée pour le gouvernement. En effet l'électeur traite ses soldats comme de vraies marionnettes, qu'il aime à voir en uniforme, faisant leurs évolutions devant lui: qu'ils soient bien nourris, bien logés, bien vêtus, c'est ce qui l'inquiète fort peu.

Pendant que j'étais à Hanau, le vieux prince était attendu; événement annoncé, suivant l'usage par une aune de crins de cheval, couverts de poudre et de pommade, qui flottait sur le dos des gardes, spectacle intéressant et agréable, sans lequel le vieux souverain ne saurait dîner, ni même se mettre au lit. Dès qu'il est reparti, ces accoutrements

incommodes sont déposés, pour être repris à la première visite électorale. Le jour même où il était attendu, je vis beaucoup d'officiers sans cette décoration. Ils aimaient mieux s'exposer au ressentiment du prince que de s'affubler comme des singes, et de se dégrader par un acte d'obéissance aussi servile.

Etre obligé de se soumettre à de semblables caprices suffit pour aigrir l'esprit généralement fier des soldats; mais l'électeur a pris des moyens encore plus efficaces pour aliéner de lui le cœur de ses troupes, ainsi que d'une grande partie de ses sujets. Rentré dans ses domaines où il était attendu avec une impatience, dont avec un peu de prudence, il eût pu tirer le plus grand avantage, il crut d'un trait de plume remettre ses états dans la position exacte où il les avait laissés. Il annulla la vente des domaines nationaux, les rendit aux émigrés sans indemniser les nouveaux propriétaires. Tous les actes du gouvernement de Westphalie furent déclarés nuls. Tous les employés de Jérôme reçurent leur démission, et la plupart furent obligés de quitter le pays. Les promotions des anciens serviteurs qui étaient restés au service des Français, furent annullées, les uns furent renvoyés, les autres replacés dans leurs anciens grades. L'armée fut traitée de la même manière, et plus d'un général redescendit au grade de simple lieutenant.

Un homme en place, plus adroit que les autres, sut détourner le coup qui le menaçait. Lorsque le gouvernement électoral fut abrogé, il était secrétaire d'un département

dont il  
roi de W  
sident c  
observa  
et il vit  
ne pas é  
l'envoya  
était, il  
secrétaire  
charmé  
même à  
au secr

La m  
contin  
engagé  
ciers su  
ter une  
s'entrep  
signée  
trois  
chargés  
dans u  
est si i  
puis m

« Le  
» tena  
» renf  
» insti  
» temp  
» nem  
» ral.  
» de  
» hab  
» d'a  
» nai

dont il fut nommé président par le soi-disant roi de Westphalie. L'électeur revint, et le président craignit alors de perdre sa place. Il observa bien la conduite tenue par l'électeur et il vit comment il fallait s'y prendre pour ne pas être destitué. Lorsque le vieux prince l'envoya chercher, et lui demanda ce qu'il était, il répondit avec humilité : « Je suis secrétaire du département de — ». L'électeur, charmé de le voir se soumettre ainsi lui-même à son système rétrograde, dit aussitôt au secrétaire de rester président.

La modicité de leur paie, et les vexations continuelles auxquelles ils étaient exposés, engagèrent, il y a quelque temps, les officiers subalternes à s'assembler, et à présenter une adresse aux états, pour les prier de s'entremettre en leur faveur. L'adresse fut signée par tous les officiers à l'exception de trois. Un capitaine et un lieutenant furent chargés de la présenter. Le compte rendu dans un journal allemand de cette affaire, est si intéressant et si peu connu, que je ne puis m'empêcher de vous l'envoyer.

« Le capitaine d'artillerie Huth, et le lieutenant en premier de Rottsmann, furent renfermés dans le château de Cassel, comme instigateurs de l'adresse. On ignora longtemps quel serait leur sort; et jamais événement n'excita un intérêt si vif ni si général. Les officiers reçurent, non-seulement de leurs frères d'armes, mais de tous les habitans de Cassel, des preuves réitérées d'attachement et d'affection. On leur donnait le soir des sérénades sur la rivière de

» Fulde qui coule sous le château. Un officier  
 » qui passait sur le pont avec sa compagnie  
 » pour aller monter la garde, voyant de  
 » Rottsmann à la fenêtre, cria à ses soldats  
 » de lui présenter les armes, et ils rendirent  
 » au prisonnier tous les honneurs militaires.  
 » Les pasteurs faisaient allusion à cet événe-  
 » ment dans leurs sermons, et ils prenaient  
 » occasion d'exhorter le peuple à la persé-  
 » vérançe, et de l'encourager à défendre sa  
 » liberté; quelques-uns d'entr'eux choisissant  
 » pour texte ce passage de Saint-Luc, cha-  
 » pitre XII. v. 32, « ne craignez rien, petit  
 » troupeau, car c'est le bon plaisir de votre  
 » Pasteur de vous donner le royaume ». La  
 » conduite des trois officiers qui avaient re-  
 » fusé de signer l'adresse, parut si lâche et si  
 » vile, que les personnes chez qui ils logeaient  
 » refusèrent de les garder dans leurs maisons.  
 » Telle était la disposition de l'esprit public,  
 » lorsqu'on publia le décret qui condamnait  
 » les deux officiers à six mois d'arrêt dans  
 » une forteresse, et à être dégradés, tandis  
 » que les trois capitaines qui avaient refusé  
 » de signer, furent comblés d'éloges pour  
 » leur conduite exemplaire et obtinrent de  
 » l'avancement. Comme il se passa fort long-  
 » temps avant que ce décret fût rendu, le  
 » bruit courut que l'électeur avait consulté  
 » le gouvernement prussien sur la conduite  
 » qu'il devait tenir; mais cette supposition  
 » n'est pas probable : l'électeur est d'un ca-  
 » ractère indépendant, et il est rare qu'il  
 » consulte personne lorsqu'il veut prendre  
 » une résolution. Craignant que la publi-

» cation  
 » ent se  
 » taillons  
 » et le p  
 » la nuit  
 » Ces pr  
 » et les cr  
 » pas lon  
 » la sédit  
 » que d'e  
 » times e  
 » voirs.  
 » fut pu  
 » mand,  
 » l'affair  
 » poste  
 » condu  
 » plus d  
 » vain i  
 » appor  
 » Vains  
 » plus a  
 » vrit le  
 » Une  
 » mer B  
 » un cri  
 » monta  
 » Dès q  
 » officiers  
 » demande  
 » prescri  
 » comman  
 » l'adress  
 » sur son  
 » cent à

» cation du décret ne causât une émeute, il  
 » eut soin de disperser la garnison; deux ba-  
 » taillons reçurent l'ordre de quitter Cassel,  
 » et le prince héréditaire n'osant point passer  
 » la nuit au palais, se retira à Wihelmschohe.  
 » Ces précautions n'étaient pas nécessaires,  
 » et les craintes qui les inspiraient n'étaient  
 » pas fondées. Tous les officiers détestaient  
 » la sédition, et ils n'avaient d'autres vues  
 » que d'obtenir justice par des voies légi-  
 » times et sans sortir des bornes de leurs de-  
 » voirs. Presqu'à l'instant même où le décret  
 » fut publié, le numéro de l'*Observateur alle-*  
 » *mand*, qui racontait le commencement de  
 » l'affaire, arriva à Cassel. Il fut saisi à la  
 » poste par ordre du gouvernement. Cette  
 » conduite impolitique ne servit qu'à donner  
 » plus d'importance aux opinions d'un écri-  
 » vain impartial. Les numéros prohibés furent  
 » apportés des états voisins, et lus avidement.  
 » Vains efforts pour cacher la vérité! Il n'est  
 » plus aujourd'hui de voile qui puisse cou-  
 » vrir les sourdes manœuvres du despotisme.  
 » Une injustice commise sur les bords de la  
 » mer Baltique excite dans toute l'Allemagne  
 » un cri d'indignation qui retentit jusqu'aux  
 » montagnes de la Rhétie ».

Dès que le décret fut publié, tous les  
 officiers subalternes de tous les régimens  
 demandèrent leur congé, suivant les formes  
 prescrites, chaque officier remettant à son  
 commandant la note suivante : « En signant  
 l'adresse aux états, le soussigné a contracté,  
 sur son honneur, des obligations qui le for-  
 cent à demander sa démission, puisqu'il ne

veut que servir son prince et son pays en homme d'honneur».

Les officiers agirent avec une unanimité et une grandeur d'ame qui augmentèrent l'estime du public et l'intérêt qu'on prenait à leur sort. Quelques-uns d'entr'eux qui étaient mariés et sans fortune, furent relevés par leurs frères d'armes de l'obligation de donner leur démission; mais ils refusèrent avec dédain de se séparer de la cause commune. Un seul officier ne voulut pas demander son congé; il fut insulté par le peuple à la parade, et lorsqu'il voulut s'adresser à ses supérieurs pour obtenir leur protection, il en fut reçu avec mépris. La plupart des officiers, qui se trouvèrent ainsi sans emploi, s'embarquèrent pour l'Amérique, et l'électeur perdit les services d'un corps, dont l'attachement eût été inviolable, s'il l'eût traité avec douceur, et qu'il n'eût pas dédaigné de satisfaire à des demandes appuyées sur la justice et sur la raison.

Contre l'ordinaire, l'électeur n'est nullement moins aimé que dans Cassel, sa propre capitale. La pauvreté de sa Cour, et son excessive avarice, y contrastent plus fortement que partout ailleurs, avec la splendeur et la magnificence déployées par l'usurpateur Jérôme et par sa suite. Ceux qui souffrent le moins de l'oppression du vieux tyran, sont les paysans, comme étant hors de sa sphère; les taxes qui pèsent sur eux sont très-modérées. Il est d'une très-bonne politique, de la part de l'électeur, d'éviter d'exaspérer en même temps la basse et la haute classe. Car

c'est généralement parmi le peuple que le mécontentement dégénère le plus vite en révolte; et il sait qu'en cas d'un semblable événement, il pourrait peu compter sur l'affection des troupes, qu'il traite avec autant d'injustice que de caprice.

Les petits états voisins ont leurs rivalités aussi bien que les grands empires. Une ancienne animosité a existé long-temps entre la maison de Hesse-Cassel et celle de Hesse-Darmstadt, et elle s'étendait même jusqu'à un certain point aux sujets des deux princes. Cette grave altercation qui avait empêché pendant nombre d'années son altesse électorale de voir le grand duc, son voisin, vint enfin d'être terminée; et, pour signaler cet heureux événement, les deux princes se sont envoyés réciproquement les ordres de leurs souverainetés, pour eux et pour leurs premiers ministres. En signe de réconciliation, un pont doit être construit sur le Mein, qui sépare les deux territoires. Il y a environ trois semaines, l'électeur, accompagné du prince héréditaire, alla rendre sa première visite au grand duc à Darmstadt, où il fut reçu avec la plus grande pompe, le maître des cérémonies ayant envoyé ordre aux principales personnes de la noblesse de se rendre à midi au château, afin de former un cercle pour recevoir son altesse électorale, en recommandant aux dames de venir en robes à queue.

La personne de l'électeur n'est pas plus attrayante que son caractère. Il est à présent avancé en âge, et a, sur le cou, une excrois-

sance énorme, presque de la grandeur d'un chapeau. On recommanda à une jolie dame de ma connaissance, qui était enceinte, de chercher une excuse pour se dispenser de voir un objet si peu propre à produire des impressions agréables. Elle voulut cependant en courir le risque, et se décida à affronter la vue de son altesse électorale; mais l'effet fut tel, que, dans le premier moment, elle ne put retenir un frémissement involontaire. J'espère et désire vivement que son imprudence n'ait pas eu de suites plus fâcheuses (1).

Le prince héréditaire est, sous beaucoup de rapports, le parfait contraste de son père, sans être pour cela plus estimable : dissolu, extravagant, criblé de dettes, sans mœurs comme sans principes, tels sont les principaux traits de son caractère. Il a épousé une princesse de Prusse qui souffre beaucoup de sa brutalité. Le peuple espère peu d'un pareil successeur; et ses malheurs ne feront probablement que changer de forme, « *dente lupus, cornu taurus petit* ». Il fera plus de dépenses, et, pour cela, il épuisera d'abord les trésors de son père, et ensuite, très-probablement, la bourse de ses sujets.

L'électeur revint le même soir de Darmstadt à Wilhemsbad, sa résidence favorite; tandis que son digne fils, pour qui l'aimable princesse héréditaire de Darmstadt avait pré-

---

(1) J'ai eu le bonheur d'apprendre depuis que la belle baronne était heureusement accouchée de deux garçons qui, jusqu'à présent, ne présentent aucunes traces de l'impression causée par la figure de son altesse électorale.

paré une fête champêtre, eut la délicatesse de se coucher à six heures du soir, et de s'amuser avec un cercle de courtisans rangés autour de son lit.

Au nord de la ville, derrière une petite rivière, est la plaine spacieuse, bordée par de vastes forêts, où se donna la bataille de Hanau, dernier effort des Français dans leur retraite précipitée de Leipsic. La ville était gardée par un corps de bavarois, et une armée austro-bavaroise s'était dirigée d'Aschaffembourg sur ce point, pour intercepter le passage des Français. Dans la mêlée, la ville fut prise et reprise plusieurs fois, et une grande partie des faubourgs l'attestent par leurs ruines. Dans la rue des Juifs, du côté du nord, les cris de *qui vive?* des Français, et de *wer da?* des Allemands, se succédèrent sept fois dans le cours de la nuit. Un moulin sur la petite rivière fut le théâtre de combats terribles. Le poste était occupé par les Bavarois, et l'écluse servait de communication entre le champ de bataille et l'autre côté de la rivière. Dans le cours de la mêlée les Bavarois et les Français, tour à tour, s'enfuirent souvent et se poursuivirent sur ce pont fragile. Le meunier favorisait les premiers en arrêtant l'eau lorsqu'ils passaient, et en la laissant couler ensuite, pour obstruer le passage de leurs ennemis. Ce manège perfide coûta la vie à plusieurs centaines de Français.

Quoi que les Français aient éprouvé une perte immense à la bataille de Hanau, il est des personnes qui prétendent que leur défaite n'a pas été aussi complète qu'elle aurait

pu l'être; et le prince de Wrede, qui commandait, est blâmé par les militaires de ne les avoir pas attendus dans un défilé entre les montagnes par lequel ils étaient obligés de passer, et où il eût pu leur couper entièrement la retraite. Il est difficile de décider jusqu'à quel point ces reproches sont fondés. Mais quand s'est-il jamais livré une bataille après laquelle les héros du coin du feu n'aient pas découvert que si tel général avait fait ceci, ou que tel officier n'eût pas négligé cela, la victoire aurait été bien plus complète, et l'on aurait épargné les jours de bien des soldats?

Un officier belge, qui était aide-de-camp du général Excelmans, à la bataille de Hanau, m'a donné une idée du caractère de Buonaparte. Il entraît souvent, m'a-t-il dit, dans une rage frénétique et ridicule, au-delà de toute expression. Lorsque quelque chose le contrariait, il grinçait des dents, trépidait des pieds, et lançait son chapeau contre terre, tandis qu'il ne pouvait prononcer que des mots entrecoupés qu'il était impossible d'entendre; puis tout à coup il passait du ton de la fureur à celui de l'ironie.

L'un de ses généraux qui avait commandé un corps de cavalerie dans un engagement, avait commis une faute; Buonaparte ordonna qu'un autre officier prît le commandement, et que le général se rendît, à l'heure même, auprès de lui. Dès qu'il le vit, il l'accabla d'un torrent d'invectives, choisissant les expressions les plus basses et les plus énergiques qu'il pût trouver, et termina ainsi: « cepen-

dant v  
à vous...  
vous ét  
ainsi rep  
pacité.  
délité, e  
dement  
Un sei  
près sem  
loves et  
disgrâce  
son cré  
cette oc  
ritablem  
cabla d'  
duisit ju  
lui, un  
ressenti  
lère à l  
aborda  
de polite  
ment se  
son opi  
gédie,  
Vous  
lettre d  
utile, et  
personn  
de Lon  
en servi  
d'un pa  
son ma  
ville. L  
glaise,  
années

dant vous êtes un brave homme... Je me fie à vous.... Mais vous ne valez pas quatre sous, vous êtes une ganache... » Et après avoir ainsi reproché au pauvre général son incapacité, il lui témoigna qu'il appréciait sa fidélité, en lui donnant aussitôt le commandement d'une garde autour de sa personne.

Un seigneur français me fit un récit à peu près semblable de ses accès de colère à ses levers et à ses audiences. Un diplomate en disgrâce, parut un jour au lever, comme si son crédit eût toujours été le même. Dans cette occasion, la rage de Buonaparte fut véritablement effrayante. Il se jeta sur lui, l'accabla d'outrages et d'invectives, et le conduisit jusqu'à la porte, en vomissant, contre lui, un torrent d'injures. Ses manières se ressentirent le reste de la journée de la colère à laquelle il s'était livré le matin; et il aborda ensuite tout le monde avec une sorte de politesse brutale, demandant à l'un, « comment se porte votre femme? » et à l'autre, son opinion sur un tableau ou sur une tragédie, d'une voix de tonnerre.

Vous rirez lorsque je vous dirai qu'une lettre de recommandation qui me fut très-utile, et que je présentai à Hanau, était d'un personnage très-important, ma blanchisseuse de Londres. La brave femme ayant une fille en service à Hanau, me chargea, pour elle, d'un paquet, qui était sous le couvert de son maître, l'un des premiers habitans de la ville. L'épouse de ce négociant étant Anglaise, et lui-même ayant résidé plusieurs années en Angleterre, ils me comblèrent

d'attentions. L'histoire de mon hôte n'est pas longue. Une querelle qu'il eut avec sa belle-mère l'engagea, dans sa jeunesse, à s'expatrier et à s'embarquer pour l'Angleterre. Ayant acquis dans le commerce une fortune assez considérable pour vivre avec honneur en Allemagne, il se maria et retourna dans son pays natal, où il trouva ses parens morts, et hérita de leurs biens.

L'immense maison qu'il habitait, lorsque je le vis, faisait partie de son patrimoine. Elle contient treize chambres à chaque étage, et est ornée de portraits d'anciens électeurs. Cette maison est surnommée l'arche de Noé, à cause de la singularité de sa construction, qui provient, dit la chronique, d'une cause assez singulière. Le second étage est une seconde maison complète, bâtie sur la première. Le propriétaire, citoyen prodigieusement riche, qui possédait quatre-vingt-dix-neuf maisons dans Hanau, avait l'ambition d'aller jusqu'à cent, et il voulut, en conséquence, en faire construire une nouvelle; mais la jalousie des habitans s'opposa à cette fantaisie bien innocente, en refusant de lui accorder l'emplacement nécessaire, à moins qu'il ne consentît à couvrir de rixdales un sentier qui conduisait à l'église, et qui avait quelques centaines de pieds de longueur. Il refusa de payer une taxe aussi exorbitante; mais ne voulant pas renoncer à son projet favori, d'avoir cent maisons, il contenta son orgueil en en faisant bâtir une centième, au-dessus de l'une de celles qu'il possédait déjà.

Ma co  
bourgeo  
un bâtir  
Mein e  
Amster  
à Hanau  
ques nou  
de ce g  
avantage  
fort ten  
qui, tou  
fois apr  
former  
fait éc  
sorte, se  
cution  
sente d  
dans l'h  
des di  
dont il  
tement  
leguen  
il faud  
bâtime  
écarter  
pavillo  
dront;  
vaissea  
paleux  
bilité c  
  
(1) M  
surime  
de cor  
fleuve.

Ma connaissance de Hanau, aujourd'hui bourgeois à son aise, s'amuse à construire un bâtiment à vapeur pour naviguer sur le Mein et sur le Rhin, entre Francfort et Amsterdam. Un ouvrier habile qu'il a trouvé à Hanau, se flatte d'avoir découvert quelques nouveaux moyens de parer aux dangers de ce genre de navire et d'ajouter à ses avantages. Malgré toute son adresse, je suis fort tenté de croire que le courant du Rhin qui, toujours très-rapide, se gonfle quelquefois après un seul jour de pluie au point de former un torrent irrésistible, et qui a déjà fait échouer plusieurs tentatives de cette sorte, sera un obstacle insurmontable à l'exécution de ce projet. En attendant il se présente des difficultés presque aussi formidables dans l'hésitation et les scrupules des députés des différens gouvernemens à Mayence (1), dont il est nécessaire d'obtenir le consentement. Quelques-unes des puissances alléguent l'embarras de savoir quel pavillon il faudra arborer; d'autres, le danger de ces bâtimens. Mon bon bourgeois est prêt à écarter la première difficulté, en portant les pavillons de toutes les puissances qui le voudront; et il construit un modèle de son vaisseau, qu'il portera aux diplomates scrupuleux, pour les convaincre de l'impossibilité du danger.

---

(1) Mayence est le siège d'un comité central pour la surintendance de la navigation du Rhin, comité composé de commissaires des différens états qui bordent le fleuve.

Après avoir pris congé de nos hôtes, nous partîmes pour Aschaffembourg. A la sortie de la ville, nous passâmes devant un bel obélisque, qui fut érigé par la reconnaissance des habitans à l'électeur, pour quelques embellissemens dont il orna cette cité, avant son avènement au trône. Un pays, ouvert et fertile, s'étendait devant nous jusqu'aux montagnes boisées de la forêt de Spessart, qui commencent précisément au-dessus d'Aschaffembourg.

Sur la gauche, à environ deux lieues de la route, se prolonge une chaîne de rochers, couverts de forêts et de terres cultivées; c'est le commencement d'un district appelé le *Frey Gericht*, auquel la simplicité de ses habitans donne beaucoup d'intérêt. Le *Frey Gericht* était autrefois un territoire *immédiat* de l'empereur; et c'est en partie à cette circonstance, et à leur éloignement du siège de l'empire, que les habitans durent beaucoup de privilèges que n'avaient pas leurs voisins. Au commencement de la guerre révolutionnaire, l'empereur céda ce district à l'électeur, en liquidation d'une dette. La première tentative de ce nouveau maître, fut de faire des soldats de ces bons habitans qui savaient à peine ce que c'était qu'un fusil. Ils s'opposèrent à cette attaque faite sur leur liberté, avec un courage et une indignation qu'on n'aurait jamais dû attendre d'un pareil peuple. Des escadrons de troupes furent envoyés dans les montagnes, et après un combat sanglant contre les paysans, qui se battirent en désespérés, avec leurs instrumens

de labour, ils parvinrent à en prendre un certain nombre, qu'ils amenèrent à Hanau.

Ces paysans y furent soumis à la discipline la plus rigoureuse, qu'ils supportèrent avec la ferme résolution de ne jamais devenir soldats que pour défendre leurs montagnes. Un acte de cruauté ayant été commis par un officier sur l'un de ces pauvres hommes pendant l'exercice, un de ses camarades le vengea aussitôt en perçant l'officier de sa baïonnette. Le coupable parvint à se cacher, et lorsque ses compagnons furent interrogés avec des menaces terribles, tous s'avancèrent à la fois chacun s'écriant qu'il était le coupable. Par le moyen d'une sévérité continuelle et de plus en plus rigoureuse, quelques-uns furent à la fin obligés de prendre du service. Les autres résistèrent avec courage, et persévérèrent dans leur noble obstination; désespérant de les soumettre, on finit par leur permettre de retourner dans leurs montagnes.

Ce que la dureté déplacée des officiers n'avait pu faire, les Français l'ont depuis exécuté sans peine; et un grand nombre de ces paysans se sont enrôlés dans leur armée pendant les dernières campagnes. Le courage avec lequel ils défendirent leur liberté, est la meilleure preuve qu'ils avaient les principales qualités d'un bon soldat, lorsqu'ils prenaient volontairement les armes.

Nous ne manquâmes pas de nous arrêter au petit village Dettingen, à environ trois lieues d'Aschaffembourg, célèbre par la bataille où Georges second commanda en personne en 1743. Nous prîmes des informations

à la petite auberge, concernant le champ de bataille, et la maison où notre monarque avait couché. Le premier est contigu à la ville; mais la maison qui existe encore, est à quelque distance. Lorsque le garçon auquel nous adressâmes nos demandes, en comprit le motif, il courut chercher son grand-père qui pourrait, disait-il, nous conter tout cela. Le vieillard goutteux vint en boitant, tenant à la main un lambeau de journal qui contenait le récit de la bataille, imprimé quelques jours après, avec de grands détails, et de longues listes de tués, de blessés et de prisonniers.

Le bon vieillard conservait ce papier avec le plus grand soin, et il refusa absolument de nous le vendre. Sans doute il trouvait que c'était une propriété lucrative; car les Anglais, nous dit-il, ne passaient jamais sans prendre des informations sur le lieu et sur les circonstances de la bataille. Il nous assura qu'il se rappelait fort bien avoir vu le *König von England* avec son uniforme rouge, monté sur un cheval blanc à longue queue; qu'il avait alors neuf ans, en ayant à présent quatre-vingt trois, âge qui s'accordait parfaitement avec son dos voûté et sa voix cassée.

Après Dettingen, la contrée n'offre plus que de vastes forêts et des déserts de sable au milieu desquels les sapins desséchés sont quelquefois à moitié ensevelis. En traversant la route qui est une longue avenue, vous croiriez voyager au milieu d'un monceau de neige. Vous ne pouvez avancer qu'avec la plus grande lenteur. Aschaffenburg paraît

devant  
tite émine  
Entre D  
passâmes  
la Bavièr  
Suran  
sur le M  
d'Aschaff  
de taille  
d'ardoise  
sentent u  
d'archit  
édifices  
sieurs s  
est parto  
château  
de Maye  
Primat  
jourd'h  
de Bavi  
agréable  
ble. Elle  
sen; c'e  
tember  
Ascha  
qui n'a  
donne la  
habitans  
pas la m  
Primat  
ment n  
Primat  
schene  
cipaux  
deval

devant vous admirablement situé sur une petite éminence au pied de la forêt de Spessart. Entre Dettingen et Aschaffenburg, nous passâmes de l'électorat de Hesse Cassel dans la Bavière moderne.

Sur une terrasse couverte d'arbustes, située sur le Mein, s'élève le vénérable château d'Aschaffenburg, grand édifice en pierres de taille rouges, dont les tourelles couvertes d'ardoises, et les ornemens grotesques, présentent un singulier mélange de tous les genres d'architecture. La plupart des palais et des édifices des environs, construits depuis plusieurs siècles, offrent la même variété qui est partout aussi bizarre qu'incohérente. Le château, où résidaient autrefois les électeurs de Mayence, et plus récemment le prince Primat de la confédération du Rhin, est aujourd'hui la résidence d'été du prince royal de Bavière, qui y tient une petite Cour assez agréable. La princesse est aussi jolie qu'aimable. Elle est de la maison de Saxe Hilburghausen; c'est la sœur de la princesse Paul de Wurtemberg, et de la grande duchesse de Nassau.

Aschaffenburg est une jolie petite ville, qui n'a d'autre importance que celle que lui donne la résidence de la Cour du prince. Les habitans se plaignent que cette Cour ne fasse pas la moitié des dépenses de celle du prince Primat qui vivait avec une magnificence vraiment royale. La promenade que le prince Primat fit planter autour de la ville, appelée *schoene thal*, (la belle vallée) est l'un des principaux embellissemens dont la ville lui est redevable. Elle règne le long de ce qui paraît

avoir été autrefois les fossés des remparts. Les bords en sont couverts d'arbres dont les branches entrelacées forment une voûte de verdure fort agréable. Cette promenade où l'on respire la plus douce fraîcheur, fait presque le tour de la ville, et est terminée par les jolis bocages qui entourent le château.

Les habitans de la ville sont catholiques, ayant toujours eu des souverains de cette religion. Le prince Primat pendant son règne y prêchait quelquefois dans les grandes occasions; et, au goût de la jolie fille de l'aubergiste, son altesse était un *recht schoener prediger*, (un très-bon prédicateur.) Descendant de la terrasse sur laquelle s'élève le château, nous passâmes sur le joli pont de pierre qui traverse le Mein, et conduit à Darmstadt. Nous vîmes sur notre route une maison de campagne et des jardins, appartenant autrefois aux électeurs de Mayence, et aujourd'hui au prince de Bavière. Cette résidence s'appelle *schoene busch*, (le beau buisson).

Une avenue de peupliers d'une lieue de longueur nous conduisit aux jardins dans lesquels les pelouses, les lacs, les bocages et les parterres sont disposés avec beaucoup de goût. Une foule grotesque et tumultueuse les parcourait alors; nous apprîmes que c'était des étudiants de l'Université qui emploient généralement leurs vacances à faire à pied des excursions dans la campagne. Nous n'aurions pas tardé à les reconnaître à leur costume étrange, et surtout au bruit qu'ils faisaient. L'un d'eux qui suivait la même

route que  
ravane.  
ans, dont  
épaules,  
rouge a  
sac sur  
paysan  
vent dan  
dépraien  
la médec  
joint de  
à Bensh  
ses am  
sur les  
favori d  
dimanch  
Avec  
son pan  
la boucl  
qui n'é  
voyages  
étions so  
gourde  
boulon  
temps à  
de tonne  
ajoutent  
meens p  
cinq cen  
terme r  
fureur.  
brillant  
tantôt d  
et la ga  
un peu

routé que nous, se joignit à notre petite caravane. C'était un joli garçon de dix-huit ans, dont les longs cheveux flottant sur ses épaules, le cou nu et sans cravate, le bonnet rouge avec la cocarde bavaoise, et le havresac sur le dos, costume qui va si mal aux paysans grossiers que vous rencontrez souvent dans un accoutrement semblable, ne déparaient pas trop sa jolie figure. Il étudiait la médecine à Wurzburg, université qui jouit de quelque réputation, et allait alors à Bensheim dans la Berg-Strasse, pour voir ses amis, anticipant avec une joie infinie sur les délices d'une walse à Auerbach, lieu favori du rendez-vous bourgeois, surtout le dimanche soir.

Avec son bâton noueux, sa veste brune, son pantalon de même couleur, et sa pipe à la bouche, il marchait d'un pas que nous, qui n'étions guères accoutumés à faire des voyages pédestres de dix lieues par jour, nous étions souvent obligés de modérer. Sa petite gourde, remplie d'eau-de-vie pendait à sa boutonnière, et il la portait de temps en temps à sa bouche, en vomissant un *million de tonnerres* contre la chaleur. Les Allemands ajoutent toujours de l'emphase à leurs jurmens par une progression numérique, et *cinq cent mille millions de tonnerres*, sont le terme moyen où s'arrête ordinairement leur fureur. Nous fîmes six lieues par un soleil brûlant à travers une forêt sablonneuse, tantôt de sapins, tantôt de chênes et de hêtres; et la gaité de notre jeune compagnon dissipa un peu l'ennui de la route.

Nous arrivâmes enfin à Dibourg, petite ville assez laide qui nous offrit les premières habitations que nous eussions vues depuis Aschaffenburg. Notre étudiant, voyageur fort économe, nous conduisit à la plus mauvaise auberge de l'endroit, jeta son havresac sur la table, serra la main de madame Klench, la jolie aubergiste, qui l'accueillit comme une ancienne connaissance, et se mit à raconter ses exploits aux paysans attentifs, rassemblés autour de la table de la cuisine.

Après nous être reposés quelque temps sur les bancs de cette auberge enfumée, et avoir fait un diner composé d'une soupe, de saucisses, et de mauvais vin de Bourgogne, nous prîmes la route de Darmstadt, entrant de nouveau dans une belle forêt dont les arbres courbés en voûte ombrageaient la grande route qui la traverse en serpentant avec une irrégularité pittoresque. Des sentiers de verdure pratiqués de distance en distance de chaque côté du chemin, offrent des passages de communication à ceux qui connaissent assez bien les détours du bois, pour ne pas craindre de se perdre dans ce véritable labyrinthe. Nous vîmes passer le courrier de la malle dans une méchante carriole traînée par un cheval qui suivait au pas la trace des ornières. Le bois retentissait non pas des coups de fouet, mais des éclats de rire du jeune messenger qui avait fait monter auprès de lui une grosse paysanne, pour charmer l'ennui du voyage. Vous pouvez juger d'après le caractère de ce Mercure que les correspondances épistolaires ne voyagent pas

en Allema  
France  
mands ne  
tages de  
nous, ap  
provinces  
change d  
amans. U  
en route  
arions éc  
amis en  
notre arr  
parvint  
puis plus  
Nous  
soir, à te  
Cour le  
Cour, à  
cupation  
petites c

en Allemagne avec la même rapidité qu'en France et en Angleterre, et que les Allemands ne jouissent pas des principaux avantages de cette heureuse invention qui, chez nous, apporte avec la rapidité de l'éclair, des provinces dans la capitale, et les lettres de change des négocians, et les promesses des amans. Une lettre est quelquefois dix jours en route de Hanovre à Francfort. Nous en avons écrit une des Pays-Bas à quelques amis en Allemagne, pour les prévenir de notre arrivée, et cette heureuse nouvelle leur parvint lorsque nous étions auprès d'eux depuis plus de quinze jours.

Nous arrivâmes à Darmstadt un samedi soir, à temps pour aller à la chapelle de la Cour le lendemain matin, au dîner de la Cour, à midi, et au grand opéra le soir, occupations invariables du dimanche dans les petites capitales.

bourg, petite  
les premières  
s vues depuis  
nt, voyageur  
la plus mau-  
son havre-  
de madame  
ni l'accueillit  
ce, et se mit  
ans attentifs,  
a cuisine.  
quelque temps  
enfumée, et  
e soupe, de  
Bourgogne,  
adt, entrant  
rêt dont les  
orageaient la  
en serpentant  
e. Des sentiers  
e en distance  
rent des pas-  
ux qui con-  
du bois, pour  
dans ce véri-  
asser le cour-  
ante carriole  
rait au pas la  
tentissait non  
des éclats de  
it fait monter  
e, pour char-  
pouvez juger  
reure que les  
voyagent pas

## LETTRE VI.

Département des forêts et des chasses. — La Berg-Strasse. — Visite rendue avec les jeunes princes de Hesse à un gentilhomme des chasses. — Différentes manières de chasser. — Sévérité des lois contre les braconniers.

LA quantité de forêts, et leur importance comme sources de revenus publics, rendent le département des bois et des chasses, une branche considérable de la constitution des petits gouvernemens. La place de maître des forêts est une charge très-importante à laquelle la noblesse seule peut aspirer. Il en est de même de celle de gentilhomme de chasse, (*Jagd Junker*), titre d'honneur qui permet d'accompagner le prince, en uniforme militaire, dans les grandes occasions.

J'allai rendre visite, avec les jeunes princes de Hesse et leur gouverneur, à un jeune ami qui venait d'être promu du grade de gentilhomme des chasses à celui de sous-maître des forêts, dans le district de Lorsch près de Worms. Après avoir fait quelques lieues à travers le beau pays de la Berg-Strasse, nous arrivâmes à Bensheim, petite ville à laquelle ses murailles massives donnent un air d'antiquité respectable. Elle est dans une position agréable au pied d'un rocher escarpé, entourée de ces jardins et vergers, qui donnent à toute la Berg-Strasse un air de fertilité. La Berg-Strasse, ou route de la mon-

tagne,  
depuis  
gauche,  
de mont  
sur lesq  
et qui l  
la droite  
travers l  
bornée p  
Vosges,  
distance  
sont da  
des m  
étender  
paris, e  
charman  
contrée  
jardin;  
l'empere  
de l'Ital  
Nous  
riger à t  
doise d  
emplac  
considé  
civilisati  
dans les  
nombre  
trentau  
trée est  
cienne  
une de  
une gra  
des for  
cloître;

tagne, est une belle chaussée s'étendant depuis Darmstadt jusqu'à Heidelberg sur la gauche, la route est bordée par cette chaîne de montagnes boisées et couvertes de vignes, sur lesquelles s'élèvent de vieilles forteresses, et qui forment les limites de l'Odenwald. Sur la droite s'étend une vaste plaine de sable à travers laquelle serpente le Rhin, et qui est bornée par le Mont-Tonnerre et par les Vosges, à cinquante ou soixante milles de distance. Les villages et les villes sur la route sont dans des positions charmantes au pied des montagnes. De jeunes ceps de vignes étendent leurs flexibles rameaux de toutes parts, et de jolis vergers se prolongent en charmantes avenues d'une ville à l'autre. La contrée est en quelque sorte un immense jardin; et son aspect romantique, fit dire à l'empereur Joseph, qu'elle singe les beautés de l'Italie.

Nous quittâmes ici la route pour nous diriger à travers la plaine vers les clochers d'ardoise de Lorsch, qui annoncent l'ancien emplacement de l'une des abbayes les plus considérables de l'Allemagne, centre d'où la civilisation se répandit pour la première fois dans les déserts de l'Odenwald. Des crucifix nombreux, plantés sur la route, nous avertirent aussi que nous étions alors dans une contrée catholique. Une partie de la nef de l'ancienne cathédrale subsiste encore; mais par une dégradation profane, c'est aujourd'hui une grange contiguë à la maison du maître des forêts, qui a usurpé l'emplacement du cloître; et les humbles catholiques de Lorsch

sont forcés d'entendre la messe dans une église affreuse et beaucoup trop petite pour contenir la moitié des fidèles.

C'était un dimanche , et les paysans , avec leurs habits bleus , faits à la mode de l'avant-dernier siècle , et leurs chapeaux retroussés , donnant le bras à leurs épouses revêtues de jolies robes bleues , descendant exactement au-dessous du genou , avec des tailles bien pointues et bien étroites , revenaient de l'église , sans être assez absorbés dans leurs méditations , pour ne pas remarquer la voiture et la livrée de leurs souverains , et ils s'arrêtèrent autour de nous pour examiner leurs petits princes. Le costume singulier de ces bonnes gens , leur physionomie grave et composée , et leur roideur extraordinaire avaient un caractère d'antiquité qui aurait pu faire oublier qu'ils étaient de ce siècle frivole , et les faire prendre pour leurs dignes bisaïeux.

Tout , dans la maison de notre ami le gentilhomme des chasses , annonce le chasseur enjoué. On sait d'abord de quelle croyance il est , par une petite vierge couverte de roses et de dentelles , placée au-dessus de la porte. Nous grimpâmes par un escalier ressemblant fort à une échelle , jusqu'à ses appartemens , que nous trouvâmes meublés d'une manière convenable à son emploi. Les murs étaient ornés de gravures représentant différentes sortes de chasses , entremêlés d'un assortiment complet de fusils , de sabres , de couteaux de chasse , de cors , et d'autres emblèmes de sa profession. Dans le véritable esprit

d'un chasseur, ses chevaux et ses chiens étaient beaucoup mieux logés que lui, dans des écuries supérieurement tenues, et décorées de cornes de cerf.

Après avoir pris le chocolat, nous parcourûmes le village, en écoutant le récit d'exploits de chasse merveilleux, et en recevant des explications détaillées sur toutes les lois forestières.

La plus grande partie des forêts, dans les petits états, sont des domaines du prince; et, comme il n'y a pas d'autres matières combustibles dans le pays, elles sont cultivées avec le plus grand soin, coupées à des époques fixes, et dans une proportion déterminée, et ne sont converties en champ de blé qu'en très-petite partie. Dans quelques-uns des grands états, tels que la Bavière et le Wurtemberg, on exporte en Hollande des quantités de bois considérables par le Rhin et par les petites rivières qui se jettent dans ce fleuve. La politique d'un état allemand est également de se rendre aussi indépendant que possible de ses voisins, en distribuant son territoire de manière à ce qu'il produise tous les objets de première nécessité. Il s'efforce donc d'avoir des bois et des champs de blé dans une proportion suffisante pour n'être pas obligé d'avoir recours aux contrées environnantes. Les forêts qui appartiennent à des particuliers sont aussi coupées et régies sous la direction des employés du gouvernement, les propriétaires n'ayant la permission ni de les abattre, ni même d'y faire eux-mêmes les coupes nécessaires. C'est

une manière de s'entremettre dans les affaires des particuliers, et de s'arroger l'administration de leurs propriétés qui tient beaucoup au despotisme.

Les revenus des forêts du grand duc de Hesse montent à 600,000 florins. La place de noble maître des forêts vaut rarement plus de trois à quatre mille florins par an, traitement qui ne laisse pas d'être considérable pour un serviteur d'un prince allemand. Il a aussi gratuitement une maison dans son district, où sa grande autorité et la circonstance non moins favorable d'être souvent la seule personne noble du canton, lui donnent une espèce d'importance provinciale qu'on pourrait comparer assez bien à celle d'un gentilhomme campagnard en Angleterre.

Étant revenus une seconde fois à Lorsch, nous allâmes présenter nos devoirs au grand maître des forêts, sous lequel notre ami était employé. Il demeurait au fond d'une cour horrible, dans une maison qui avait, au dehors, l'apparence d'une ferme anglaise, sans en avoir intérieurement aucune des commodités. Nous fûmes reçus avec beaucoup de cordialité par le baron \*\*\*, brave homme, passionné pour sa profession, qui avait métamorphosé le courtisan en seigneur campagnard, rôle qui lui convenait beaucoup mieux que le premier. Grand fumeur, parlant peu français, et ne paraissant jamais à la Cour que pour féliciter son prince le jour de sa fête. Son épouse, dame fort aimable, qui, sous tous les rapports, est fort supé-

rière à so  
visites qu  
à Franco  
ce village  
tourée de  
Nous trou  
lier de l'o  
de Hanov  
moi de G  
causer av  
je trouva  
Après  
teaux s  
au baro  
élevée, n  
de grand  
sauvages  
lit à l'un  
dant tou  
avec son  
des leço  
compagn  
çais de  
située p  
plus d'u  
harmonie  
A trois  
fenêtres  
une lieue  
fais et  
la forêt,  
heure il  
cloche l  
qui som  
à rôder

rieure à son mari , à l'exception de quelques visites qu'elle rend quelquefois à des amis à Francfort, passe tranquillement sa vie dans ce village isolé , mais non pittoresque , entourée de paysans, de forêts et de sangliers. Nous trouvâmes avec eux un parent , chevalier de l'ordre du Bain, et officier au service de Hanovre, qui parlait anglais. Sujet comme moi de Georges III, au plaisir que j'avais à causer avec lui, il me semblait presque que je trouvais un compatriote.

Après avoir pris du thé, mangé des gâteaux substantiels, parlé mauvais allemand au baron, et français à son épouse, mieux élevée, nous nous retirâmes, afin de pouvoir, de grand matin, rendre une visite aux hôtes sauvages des forêts. Mon ami, qui céda son lit à l'un de mes compagnons, s'amusa pendant toute la nuit à jouer des duo sur son cor avec son domestique, à qui il a fait prendre, des leçons uniquement pour qu'il pût l'accompagner; et le sommeil, que je m'efforçais de goûter dans une mauvaise auberge, située précisément en face de sa maison, fut plus d'une fois troublé par les accords peu harmonieux des deux musiciens.

A trois heures, notre ami parut sous nos fenêtres, équipé pour la chasse. Nous fîmes une lieue à travers les sables, armés de nos fusils et de nos gibecières, pour arriver à la forêt, où, après avoir attendu pendant une heure le lever de l'aurore, en écoutant la cloche lointaine de la cathédrale de Worms, qui sonnait les matines, nous commençâmes à rôder autour du bois pour guetter le

gibier lorsqu'il reviendrait des champs; mais le sort ne nous favorisa pas; et, après une promenade tout à fait agréable, au milieu de la rosée, sans avoir eu occasion de tirer un seul coup de fusil, nous nous en retournâmes avec la consolation d'avoir vu une petite chevrette, et d'en avoir entendu un grand nombre. Cette sorte de chasse s'appelle le *Buschgang*; elle est très-incertaine, et encore plus ennuyeuse. C'est par là qu'un chasseur allemand commence sa journée; mais, pour nous, nous ne fûmes pas tentés de pousser plus loin ce genre de plaisir; nous en eûmes assez de ce premier essai. Notre ami, qui a plus de patience et plus d'enthousiasme, interrompt brusquement son paisible sommeil trois ou quatre fois par semaine, pour l'espoir très-précaire de tirer un coup de fusil en quatre ou cinq matinées.

L'autre sorte de chasse la plus ordinaire est appelée le *Track*, et c'est vers le milieu de la journée qu'on la commence. Les chasseurs se postent d'un côté, le long d'un bois, tandis que des paysans entrent par l'autre, battent la forêt, et font sortir le gibier que les chasseurs ajustent à mesure qu'il passe. Si leur proie n'est pas blessée et leur échappe, les chiens sont dressés à se mettre à sa poursuite, en la faisant rentrer dans le bois. Les chasseurs les suivent au grand galop, jusqu'à ce que l'épaisseur de la forêt les oblige à se frayer à pied un passage. Lorsque le sanglier se retourne pour attaquer le chasseur, celui-ci tire de sa ceinture son couteau de chasse, et il le lui plonge dans la gorge au moment

où il ap  
plus que  
quera p  
adresse.

Une  
lâche bo  
tion d'un  
blent à c  
de gibier  
troupe

mant un  
vres ar  
renferm

filets,  
gentilsh

formes,  
autant

des pou  
cour. L

dans ce  
le cours  
bach et  
hécator

forêts.  
et des p

sons, on  
peintres

Notre  
ger de s  
bracom

d'ardeur  
heureux  
un long  
vaux fo  
entre le

où il approche. S'il manque son coup, il est plus que probable que le sanglier ne le manquera pas, et le fera repentir de sa maladresse.

Une autre sorte de chasse, ou plutôt de lâche boucherie, fait quelquefois la récréation d'un cercle de princes qui se rassemblent à cette occasion. Un parc bien peuplé de gibier est assiégé de tous côtés par des troupes de piqueurs et d'écuyers qui, formant une grande chaîne, chassent les pauvres animaux jusqu'à ce qu'ils se trouvent renfermés dans un petit espace entouré de filets, où les illustres chasseurs, avec les gentilshommes de leur suite en grands uniformes, tirent sur eux et les massacrent avec autant de facilité qu'on en aurait à tirer sur des poules et sur des cochons dans une basse-cour. Le feu roi de Wurtemberg excellait dans ce genre de chasse. Il a immolé, dans le cours de sa vie, assisté du comte d'Erbach et d'autres illustres favoris, bien des hécatombes de ces paisibles habitans des forêts. Ces exploits, la terreur des sangliers, et des paysans, dont on ravageait les moissons, ont été transmis à la postérité par les peintres de la Cour.

Notre ami trouva bientôt à se dédommager de son malheur, en chassant un pauvre braconnier, gibier poursuivi avec autant d'ardeur que le plus beau renard. Le malheureux parvint à s'échapper, et évita ainsi un long emprisonnement, ou même les travaux forcés. Il règne une guerre continuelle entre les chasseurs titrés et les chasseurs sans

licence. Il n'y avait pas long-temps qu'un garde-chasse avait été tué par un braconnier dans le bois même où nous nous trouvions. Les braconniers sont, pour ainsi dire, hors la loi; un chasseur peut tirer sur eux, dans la forêt, avec autant d'impunité que sur un cerf. Au reste, il n'est pas surprenant de trouver une pareille sévérité dans les lois sur la chasse en Allemagne, puisque dans notre pays, où les coutumes féodales sont bien plus complètement abolies, elles sont aussi d'une rigueur qui révolte l'humanité.

Nous retournâmes déjeûner à Lorsch, rendus de fatigue, et non moins affamés. Notre ami courut se mettre au lit pour compenser, en dormant le jour, la nuit qu'il avait passée à faire de la musique, et nous le laissâmes dormir, sans pouvoir nous empêcher de rire de la singularité de la vie qu'il menait, et des agrémens d'une chasse allemande.

Mais j'ai fait une longue digression, et il est temps que je reprenne le récit de la première visite que je rendis à mon ami avec les petits princes et leur gouverneur. Lorsque nous revînmes de notre excursion nous trouvâmes un excellent dîner qui nous attendait. De la soupe au riz, mets très-ordinaire dans un dîner allemand, de la venaison provenant de la forêt, du poisson pêché dans la petite rivière qui traverse le village formaient la base du festin. La chair du cerf qu'on nous servit est plus savoureuse, mais moins délicate que celle du daim. Le Champagne et le vin du Rhin circulèrent conti-

nuellement autour de la table pendant le repas, et furent ensuite remplacés par le dessert et le café; car les Allemands, sans être d'une sobriété invariable, ne savent pas, à la fin du dîner, causer longuement comme nous avec la bouteille. C'est plutôt dans la solitude qu'ils se livrent à ce plaisir, et la légèreté de leurs vins prévient les fâcheux résultats qui suivent souvent chez nous les excès de table.

Les jeunes princes, qui sont élevés avec beaucoup de simplicité, s'amuserent en vrais enfans; mangeant beaucoup, jouant avec les fusils, puis descendant à l'écurie, montant sur les chevaux, enfin, tenant l'attention de leur gouverneur constamment en activité. Aussi, fatigués des plaisirs du jour, dormirent-ils pendant toute la route dans la voiture lorsque nous retournâmes à Darmstadt. Le prince Louis, l'aîné des enfans, montre déjà, au milieu de la candeur et de la simplicité de son âge, un caractère ferme et décidé.

Lorsque nous prîmes congé de notre ami, la soirée était superbe, et les vignes et les bois, sur les montagnes de la Berg-Strasse, commençaient à se couvrir des couleurs vives et purpurines du soleil couchant. La cloche de Lorsch appelait les fideles aux vêpres. Les paysans étaient tous en mouvement, les uns, pour aller à l'église, les autres, pour terminer, par une promenade, la journée consacrée au repos. Les villages que nous traversâmes respiraient la joie la plus pure, et célébraient gaiement le dimanche. Les jolies

paysannes et les garçons du village , ou revenaient de bonne heure de quelque rendez-vous lointain , ou erraient solitairement sous l'ombrage des arbres à fruit , qui font de la route une avenue continuelle. Les cabarets étaient remplis de paysans , et les cafés , de galans d'une classe supérieure , qui , la pipe à la bouche , et assis en face de leurs belles , les regardaient le sourire sur les lèvres. Tous prenaient quelques rafraîchissemens , après une excursion entreprise souvent sous les auspices de l'amour , dans les montagnes voisines.

L'usage allemand , d'ôter son chapeau à chaque personne qui passe , tint nos mains dans une activité continuelle , pour rendre les saluts dont nous étions accablés à chaque pas. Enfin , nous arrivâmes à Darmstadt au moment où l'horizon entier paraissait en feu , éclairé par les derniers rayons du soleil couchant qui s'éclipsait derrière la majestueuse forêt.

Excursion  
— Sites  
Mans  
délié.  
ence d  
Descrip

Je fis  
dans l'  
désert e  
d'étend  
jusqu'a  
Berg-St  
allâmes  
village  
qui res  
sont su  
un ces  
ment s  
Un cou  
des ro  
village.  
linge ,  
les oies  
cour  
Nous  
heim , e  
rivière  
milieu  
de vig

---

---

## LETTRE VII.

Excursion dans l'Odenwald. — Château de Starkenbourg. — Sites pittoresques. — Contrée rappelant l'Arcadie. — Mauvaise réputation de ses habitans. — Village de Lindelfels. — Pauvreté des habitans. — Schonberg, résidence du comte d'Erbach. — Vallée d'Auerbach. — Description d'une partie de campagne.

Je fis l'autre jour une courte excursion dans l'Odenwald (la forêt d'Odin), canton désert et pittoresque qui a environ dix lieues d'étendue ; il se prolonge depuis Darmstadt jusqu'au Necker, en longueur, et depuis la Berg-Strasse jusqu'au Mein, en largeur. Nous allâmes en poste jusqu'à Heppenheim, petit village sous les montagnes de la Berg-Strasse, qui ressemble tant à tous les villages qui sont sur cette route magnifique, qu'en décrire un c'est les décrire tous. Ils sont généralement situés à l'entrée d'une vallée étroite. Un courant d'eau rapide descend du haut des rochers, et serpente dans les rues du village. Les paysannes viennent y laver leur linge, les enfans y prendre leurs ébats, et les oies et les canards se plonger dans son cours limpide.

Nous prîmes un *both*, ou guide, à Heppenheim, et suivîmes à pied le cours de la petite rivière, qui se précipitait dans la vallée, au milieu de deux collines escarpées, couvertes de vignes et de hêtres. La montagne, sur

la droite, est couronnée par les murs ou plutôt les débris du vieux château de Starkenbourg. Ce sont les ruines les plus considérables que l'on rencontre le long de la Berg-Strasse. Ce château fut bâti en 1066, par un ancien abbé de Lorsch. C'était un boulevard qu'il voulait opposer aux attaques de son rival, l'évêque de Brême, qui convoitait son riche monastère. Dans la suite, il tomba au pouvoir de l'électeur de Mayence, et fut la résidence d'un burgrave, qui y avait une garnison. Starkenbourg (château fort), donna son nom au pays environnant qui aujourd'hui fait partie du grand duché de Hesse.

Après nous être avancés dans la vallée, nous traversâmes les champs et montâmes sur un rocher, d'où les sites sauvages de l'Odenwald s'étendaient devant nous à perte de vue. Nous nous trouvions alors transportés dans un nouveau monde. La plaine de sable interminable et les forêts de sapins qui se prolongent à l'ouest des montagnes de la Berg-Strasse étaient remplacées par un spectacle riche et varié, offrant une succession continuelle de rochers et de vallons, de forêts et de terres à blé. Quoique le pays soit fertile et cultivé, la hauteur des montagnes, l'épaisseur des forêts de hêtres qui les couvrent, les masses de granit qui en remplissent les fentes, ou qui suspendues sur le bord des rochers, semblent menacer le voyageur, et le sentier étroit et raboteux à travers lequel le piéton seul peut se frayer un passage, donnent à l'ensemble un air de solitude sauvage qui excite l'intérêt et ins-

pire l'ent  
dix lie  
montagn  
une irrè  
les sépa  
et couv  
prairies  
rivières q  
se frayen  
aller se je  
Le sol  
coup plu  
nous avi  
il cultiv  
fermes q  
acres de t  
auxquels  
mière, d  
reusement  
et de pr  
grange,  
truisent e  
vaches co  
le lait est  
les chev  
de ces fe  
par ces j  
lentement  
avec sa ve  
animent ag  
et les bou  
nière que  
mode qu  
chevaux.  
Malgré

pire l'enthousiasme. Pendant une étendue de dix lieues, on est entouré d'un chaos de montagnes, jetées l'une contre l'autre avec une irrégularité pittoresque. Les vallées qui les séparent, sont profondes, romantiques, et couvertes de clochers et de villages. Les prairies et les vergers sont arrosés par des rivières qui, tombant du haut des montagnes, se frayent un passage à travers la vallée pour aller se jeter dans le Rhin.

Le sol n'est plus un sable aride; il est beaucoup plus fertile que dans les plaines que nous avons traversées auparavant; aussi est-il cultivé avec le plus grand soin. Les petites fermes qui ont depuis dix jusqu'à cinquante acres de terre, sont exploitées par les paysans auxquels elles appartiennent. Une petite chaumière, dont le dedans ne répond malheureusement pas à son air extérieur d'aisance et de propreté, et une cabane qui sert de grange, un charriot que les paysans construisent eux-mêmes, et deux ou trois petites vaches couleur de faon, dont non-seulement le lait est utile, mais qui remplacent encore les chevaux; voilà ce qui compose chacune de ces fermes. Les charriots légers, traînés par ces jolis petits animaux, qui montent lentement la colline, conduits par le paysan avec sa veste bleue et son chapeau retroussé, animent agréablement le paysage. Les vaches et les bœufs sont attelés par les cornes, manière que les Allemands trouvent plus commode que celle qui est adoptée pour les chevaux.

Malgré ces tableaux de simplicité primitive

qui rappellent l'heureuse Arcadie, je suis fâché de dire que mes amis les habitans de l'Odenwald ne sont pas renommés pour leur probité et leurs vertus. La moitié des crimes commis dans le grand duché leur sont imputés; et c'est toujours dans leurs bois et dans leurs retraites sauvages que les gendarmes font leurs premières recherches. Mais leur pays offre des retraites si sûres, qu'il est très-possible qu'ils doivent uniquement leur réputation au grand nombre de criminels qui viennent s'y réfugier.

A deux grandes lieues de Heppenheim, nous descendîmes dans un petit village appelé Furth, traversé par la Weschnitz, rivière dont la source est sur l'un des pics les plus élevés de l'Odenwald, et qui, par une analogie assez difficile à saisir, tire son nom si l'on en croit les savans, d'un dieu Visucius. Ils prétendent qu'on voyait autrefois un monument avec une inscription en l'honneur de ce dieu, à l'embouchure de cette rivière. Nous entrâmes dans la première auberge que nous trouvâmes, et qui, suivant l'usage, avait pour enseigne une couronne de feuilles d'arbres desséchées, placée au-dessus de la porte. La cuisine, sale et enfumée avec un poêle dans un coin, et dont le plancher était couvert d'une couche épaisse de poussière, était remplie de paysans qui vidaient, en fumant, leur chopine de vin de Berg-Strasse.

La bière est très-mauvaise et l'on en boit peu dans ces cantons de vignobles. Ceux qui n'ont pas les moyens d'acheter du vin de

raisin, bo  
rin de  
savour,  
d'eau-de  
mérite e  
vage fail  
au moins  
paysans  
hommes  
tonle esp  
avoir les  
toute l'a  
au tom  
sablonn  
donne ra  
cées qui  
dirait qu  
et aucu  
nent ord  
et qui, d  
apanage  
Après  
laquelle  
un autre  
vers Lin  
tance. L  
village,  
et de lég  
à travers  
travaill  
tentissie  
pâtres qu  
chant des  
Lindel  
mantiq

raisin, boivent, en été, de l'*appel wein* (du vin de pommes), cidre sans goût et sans saveur; et dans l'hiver, le *schnapps* (espèce d'eau-de-vie de genièvre), dont l'unique mérite est de n'être pas cher. C'est à ce breuvage faible et délétère qu'on doit attribuer, au moins en partie, l'air pâle et maladif des paysans allemands. Vous voyez souvent des hommes forts et robustes, capables d'endurer toute espèce de fatigue, et taillés en Hercule, avoir les joues pâles, les yeux enfoncés, et toute l'apparence de gens prêts à descendre au tombeau. Le soleil, qui dans les plaines sablonneuses a extrêmement de force, leur donne rarement ces couleurs brunes et foncées qui semblent naturelles au paysan. On dirait que le sang est glacé dans leurs veines, et aucun d'eux n'a cet air de santé que donnent ordinairement les travaux champêtres, et qui, dans les autres contrées, est l'heureux apanage des habitans de la campagne.

Après avoir demandé une soupe au vin à laquelle nous fîmes honneur, et avoir pris un autre guide, nous continuâmes notre route vers Lindelfels qui est à une lieue de distance. La route va en serpentant jusqu'au village, d'abord à travers des champs de blé et de légumes, fort bien cultivés, et ensuite à travers une belle forêt de hêtres. Les femmes travaillaient dans les champs, et les bois retentissaient du bruit des fouets des jeunes pâtres qui gardaient les vaches sur le penchant des collines.

Lindelfels est un des endroits les plus romantiques de l'Odenwald; situé sur le sommet

d'un rocher qui s'élève en forme de cône, il est entouré de tous les côtés de vallées profondes, couvertes de forêts, de vergers et de pâturages. La colline par laquelle vous montez d'abord, semble toucher à Lindelfels. Lorsque vous êtes près du sommet, le château vous paraît à une portée de fusil de distance; mais, parvenu au point le plus élevé, vous découvrez que Lindelfels est sur une montagne détachée, autour de laquelle il faut tourner pendant près d'un mille avant d'arriver au village. Les vieilles ruines du château couronnent la partie la plus élevée de la montagne, au-dessus de Lindelfels. C'est une masse de murailles grossières au milieu desquelles on découvre les vestiges d'une vaste tour octogone, et d'un rempart extérieur.

Le village, comme la plupart de ceux qui sont dans les environs, a de loin une apparence pittoresque, qu'on oublie lorsqu'on voit la misère qui semble y régner. L'*amt-mann*, ou bailli, demeure dans une grande maison fort triste, construite au milieu d'une vaste cour. Ses jardins sont agréablement situés sur le penchant de la colline. L'*amt-mann* est le grand seigneur de son petit district; c'est lui qui administre la justice parmi les paysans. Ces charges qui, sans être fort lucratives, procurent assez de considération, sont remplies par des hommes qui n'ont ni naissance ni fortune, et qui appartiennent à ce que je pourrais appeler la troisième classe de la bourgeoisie.

Notre longue promenade, d'autant plus

fatigant  
descend  
cils sur  
trâmes  
je ne cr  
ber plu  
mauvais  
il fallait  
neur; et  
la fatigu  
qu'ils ne  
sive pro  
Le le  
nouvea  
paysann  
veux rel  
remises  
même v  
continu  
irréguli  
hêtres,  
nous ét  
nous ar  
tout à co  
rivière q  
souvent,  
dessus de  
tourner  
gantesqu  
resque q  
continua  
gramit,  
seur pro  
des chan  
hêtres,

fatigante, qu'il fallait sans cesse monter et descendre, nous empêcha d'être fort difficiles sur le choix d'une auberge. Nous entrâmes dans la première qui se présenta, et je ne crois pas qu'il eût été possible de tomber plus mal. Du lait, du pain noir et de mauvais beurre, composèrent notre souper; il fallait tout notre appétit pour y faire honneur; et nous couchâmes dans des lits que la fatigue nous fit trouver excellens, quoiqu'ils ne fussent ni bien doux, ni d'une excessive propreté.

Le lendemain matin, sous les auspices d'un nouveau *both*, qui cette fois fut une jolie petite paysanne, avec son tablier bleu, et ses cheveux relevés au haut de sa tête, nous nous remîmes en route. Le paysage offrait la même variété que le jour précédent, et nous continuâmes à suivre un sentier raboteux et irrégulier qui traversait tantôt des bois de hêtres, tantôt de riches vergers; quelquefois nous étions agréablement surpris, lorsque nous arrivions sur le haut d'une colline, de voir tout à coup un joli village à nos pieds. La petite rivière qui serpente dans le village, remonte souvent, par le moyen d'écluses, beaucoup au-dessus de la hauteur de son lit, et fait alors tourner une roue de moulin grossière et gigantesque, d'une construction plus pittoresque qu'ingénieuse. Les flancs des rochers continuaient à être couverts de masses de granit, de toutes les formes, et d'une grosseur prodigieuse. On en voit aussi au milieu des champs de blé, et dans les bois de jeunes hêtres, où elles sont couvertes d'une mousse

verdâtre qui les fait ressortir encore d'avantage.

Dans l'Odenwald, les grandes masses de granit, qu'on y appelle les côtes de la terre, sont disséminées sur la surface sablonneuse, comme si elles y avaient été jetées par quelque commotion terrible. Tout le pays, d'une irrégularité bizarre, offre à chaque instant des traces de violens tremblemens de terre qui ont dû ébranler ces climats. Les vastes plaines de sable, à travers lesquelles le Rhin se précipite, n'ont pas non plus le caractère que la main de la nature semble avoir imprimé sur des contrées semblables. On a trouvé des ossemens et des squelettes d'animaux gigantesques dans les plaines de Darmstadt; ils sont conservés dans le musée du grand duc. Ces circonstances ajoutent à l'intérêt d'un pays. On aime à retrouver, au milieu des débris des temps, quelques-uns des traits primitifs de la nature.

Après avoir déjeûné, pour environ dix sous, avec des œufs et du lait, au joli petit village de Godenheim, nous allâmes à pied à Reichenbach, bourg plus considérable, dans une belle vallée, et résidence d'un pasteur. Nous nous y procurâmes avec peine de gros chevaux de paysans, pour aller à Auerbach qui n'en est pas très-éloigné. Je n'ai jamais vu de route plus romantique. Elle suit le cours de la rivière qui baigne Reichenbach, et qui coule en murmurant sur un lit de cailloux. Une riche vallée s'enfonce entre des montagnes irrégulières, et présente à chaque instant des points de vue toujours

variés et  
sauvages  
plus fert  
Schoe  
apparte  
tisé, au  
est le p  
tagues,  
prennen  
se saluer  
sus de  
plus es  
laire,  
le chât  
la parti  
douce.  
et la ro  
qu'au c  
De S  
vallée  
et ses p  
par le  
ses rés  
travers  
du villa  
truire.  
couvert  
groupée  
l'on déce  
Je par  
journée  
compag  
comme r  
nous fin  
quel les

variés et pittoresques, où les déserts les plus sauvages se trouvent mêlés aux plaines les plus fertiles et les plus riantes.

Schoenberg, village avec un ancien château, appartenant au comte d'Erbach, prince médiatisé, aujourd'hui sujet du grand duc de Hesse, est le plus bel endroit sur la route. Les montagnes, couvertes de bois majestueux, y prennent un caractère plus hardi, et semblent se saluer en inclinant leurs sommets au-dessus de la vallée. Sur le bord du rocher le plus escarpé, qui est presque perpendiculaire, et qu'on appelle l'*Altanberg*, s'élève le château du comte dont les jardins couvrent la partie de la colline où la pente est la plus douce. Le village est plus bas dans la vallée, et la route monte par de longs circuits jusqu'au château.

De Schönberg, nous descendîmes dans la vallée d'Auerbach, que ses eaux minérales, et ses promenades délicieuses, ont fait choisir par le grand duc de Hesse, pour l'une de ses résidences d'été. Une route de gravier traversant une avenue de peupliers, conduit du village au château que le duc a fait construire. Les montagnes environnantes sont couvertes de maisons de campagne qui sont groupées d'une manière pittoresque, et d'où l'on découvre des points de vue magnifiques.

Je passai il y a environ quinze jours, une journée délicieuse à Auerbach, avec une compagnie charmante. Le chambellan du comte nous prêta les clefs du château où nous fîmes un dîner en pique-nique, dans lequel les omelettes faites sur le lieu par les

mains d'une jolie comtesse française et d'une baronne allemande, et le Champagne fourni par un plénipotentiaire bavarois, ne furent pas les mets les moins agréables. Une autre partie des convives auxquels un séjour de quelques années en Angleterre avait donné une sorte de prédilection pour la cuisine anglaise, s'était chargée de surveiller les apprêts d'un bon *rosbif*, et d'un *pouding* aux pommes, auxquels nos amis français rendirent une partie des éloges accordés à leur cuisine nationale.

Nous nous abandonnâmes sans contrainte pendant toute la journée au *dulce est desipere in loco* d'Horace. Un paysage animé, un temps magnifique, des dames aimables, et la résolution prise d'avance de nous amuser à tout prix, firent que la gaiété, ou si vous voulez, la folie, présida à tous nos plaisirs. Nous courions dans les bois, nous nous reposions dans les grottes, nous escaladions les rochers, nous examinions les appartemens de la Cour, riant des histoires scandaleuses qu'on racontait sur telle salle, des aventures romanesques arrivées dans telle autre. Nulle anecdote n'était oubliée, et toutes étaient suivies de grands éclats de rire que n'interrompit point le dîner, quoiqu'il fût dévoré avec un appétit que nos charmantes convives étaient toutes surprises d'éprouver. Un Français de mes amis, dont la gaiété est la moindre qualité, fut encore plus enjoué et plus aimable qu'à l'ordinaire : sans la moindre affectation d'esprit, il avait toujours quelque chose de piquant ou de gracieux à dire : il ne lâchait

jamais un bon mot, en s'arrêtant bien vite pour en rire le premier, manie si ridicule et malheureusement si commune en société, où le beau parleur en s'applaudissant lui-même dispense les autres de l'applaudir, et en riant aux éclats de sa plaisanterie, rembrunit les fronts prêts à se dérider. Sa conversation était toujours animée et amusante, mais sans apprêt, et sa gaîté pour ainsi dire électrique, se communiquait à chaque convive.

La journée finit comme les vraies parties de plaisir finissent presque toujours. Le soleil était déjà couché depuis long-temps, que nous ne nous en étions pas encore aperçus; et, en consultant nos montres, nous vîmes qu'en riant nous avions oublié l'heure. Il nous restait pourtant encore mille choses à voir, des points de vue qu'on disait magnifiques, et le château sur la montagne. Il fut convenu que tout cela serait pour un autre jour. Les dames craignaient l'humidité; les carrosses étaient prêts, et il fallut partir; mais nous ne nous séparâmes qu'après nous être bien promis de revenir.

Le voyageur qui traverse la Berg-Strasse ne doit pas négliger de parcourir les environs d'Auerbach, l'un de ses villages les plus pittoresques. L'église, élégante, avec son clocher d'ardoises, s'élève sur une petite terrasse qui couronne une colline couverte de vignes. De l'autre côté, la montagne, plus hardie, s'élance jusqu'aux nues. On aperçoit des vignes jusqu'à la moitié de sa hauteur, d'où une forêt épaisse se prolonge jusqu'à son sommet. C'est du milieu de ce bois que

sortent les tours élevées et les ruines crénelées du château d'Auerbach.

Le château, qui, suivant la tradition, fut bâti par Charlemagne, devint, par la suite, la résidence des comtes de Catzenellenbogen, dont les propriétés passèrent par alliance dans la maison de Hesse-Darmstadt. On voit encore la trace des boulets lancés contre les murs par les Français dans la dernière guerre. Ce château ressemble, par son architecture et sa position, à ceux dont on aperçoit quelques ruines dans les environs. De grandes tours rondes, si minces, que de loin on pourrait les prendre pour des colonnes, avec un chapiteau crénelé, tantôt rond, tantôt octogone, en forment les traits les plus pittoresques. Presque toutes les montagnes de la Berg-Strasse, et plusieurs de celles de l'Odenwald, sont couronnées par quelqu'un de ces vestiges des temps de la chevalerie, qui, placés au milieu des beautés les plus variées de la nature, ajoutent au charme du paysage l'intérêt des souvenirs.

Il y a à Auerbach une bonne auberge où s'assemblent tous les jours de fêtes et les dimanches, les badauds de Darmstadt et les beautés des environs. La pipe et la walse sont des plaisirs qu'on est toujours sûr d'y trouver.

J'eus la curiosité d'entrer. Le salon était plein d'un nuage de fumée. Quelques violons jouaient dans la petite galerie qui l'entoure, et vingt à trente couples de presque tous les âges, et de toutes les conditions, à l'exception du bas peuple et de la première

nobl  
le  
que  
saien  
fatig  
s'ess  
tem  
leur  
tre  
cher  
La  
que  
avait  
le l  
pou  
ce d  
chan  
situé  
lèvre  
man  
bles  
même  
carac  
et l'o  
pour  
valser  
gaité  
Nou  
le len  
pagnes  
nous  
reine  
peut-  
Rhine

noblesse , tournaient autour de la salle sur le mouvement d'une walse très-vive , tandis que des danseurs moins intrépides se reposaient dans l'embrasure d'une fenêtre des fatigues de la walse précédente ; les hommes s'essuyant le front et envoyant de temps en temps des bouffées de tabac à la figure de leurs danseuses , celles-ci occupées à remettre une épingle ou à rajuster une boucle de cheveux.

La première personne de ma connaissance que je rencontrai était un jeune pasteur qui avait à la bouche une pipe aussi longue que le bras. C'était sa canne de voyage , qu'il pouvait métamorphoser à volonté en pipe , ce compagnon indispensable. Après avoir chanté les vêpres , il était venu de sa cure , située à quatre lieues de distance , pour célébrer le dimanche soir , à la manière allemande. La passion , pour ces sortes d'assemblées , est poussée si loin , qu'elle triomphe même quelquefois de la fierté aristocratique , caractère distinctif des seigneurs allemands , et l'on a vu une princesse , trop connue pour qu'il soit besoin de la nommer , venir valser dans ces réunions avec tout autant de gaieté qu'une belle plébéienne.

Nous partîmes de bonne heure d'Auerbach le lendemain , et , montant à cheval , accompagnés d'un paysan qui nous servait de guide , nous nous dirigeâmes vers le Mélibocus , la reine des montagnes de la Berg-Strasse , et peut-être même de toute la contrée du Rhin.

En sortant de Zwingenberg, village où l'on remarque un ancien château des comtes d'Erbach, nous allâmes à Alsbach, petit bourg dans une situation charmante, au pied du Mélibocus. Après nous être procuré une clef de la tour qui en couronne le sommet, nous entrâmes dans une épaisse forêt de hêtres, en montant par un sentier escarpé et difficile, qui ne nous obligea pourtant pas de mettre pied à terre. Nos chevaux, véritables animaux allemands, passaient avec tout le sang-froid de leur maître, qui marchait à leur côté par un défilé fort étroit, et bordé à droite et à gauche de profonds précipices. La montagne est presque cônica, et le riche feuillage dont elle est couverte, lui donne un air de majesté, que la tour blanche qui la couronne rend plus apparente encore, lorsque le soleil l'éclaire de ses rayons.

De cette tour, la vue est l'une des plus belles et des plus étendues qui existent dans toute l'Europe. Il était environ sept heures du matin lorsque nous arrivâmes sur le sommet. Les vapeurs qu'exhalent le Rhin et les rivières qui coulent dans les vallées étaient encore suspendues dans les airs et obscurcissaient l'horizon qu'on ne voyait qu'à travers un épais nuage. Lorsque le soleil commença à dissiper le brouillard, les clochers et les villages parurent successivement sous nos pieds. Les plaines semblaient s'étendre avec l'horizon. Mannheim et ses monumens à la gauche, Worms et sa cathédrale gothique plus loin sur le même plan, et Mayence sur

la droite , se déployaient l'un après l'autre à nos regards.

La tour est bâtie sur le bord du sommet. Les plaines de sables, les forêts de pins, et les villages de la Berg-Strasse, que nous venions de quitter, étaient immédiatement au-dessous de nous. Nous suivions des yeux le cours du Rhin, sur lequel le soleil dardait alors ses rayons, et qui paraissait peu éloigné du bas de la montagne, quoiqu'il en fût à quatre lieues de distance; nous suivions, dis-je, son cours depuis Manheim jusqu'à Bingen, distance de près de soixante milles, où il se perd dans les montagnes du Rhingau, qui, de ce côté, bornent la perspective. Le cours du Neckar et sa jonction avec le Rhin se distinguent aisément, ainsi que le Mein. Il y a dans la tour un bon télescope, par le moyen duquel vous pouvez, m'a-t-on dit, lorsque le temps est très-clair, apercevoir la tour de la cathédrale de Strasbourg, qui est à plus de cent milles d'Angleterre de distance.

Du côté opposé, vers le nord, la vue s'étend jusqu'aux montagnes qui sont près de Giessen, dans la Hesse septentrionale, à soixante milles du Mélibocus. Vers l'est, au-dessus des rochers romantiques de l'Odenwald, qui sont sur le premier plan, vous découvrez jusqu'aux environs de Wurtzbourg, distance de soixante à soixante-dix milles, tandis que vers l'ouest, la vue est bornée par le Mont-Tonnerre, et par les Vosges à une distance presque égale. Nous descendîmes

charmés d'avoir vu cette superbe perspective , après avoir inscrit nos noms sur un grand registre que l'on conserve à la tour , et où nous reconnûmes les noms de plusieurs de nos compatriotes.

---

---

## LETTRE VIII.

Villages Allemands. — Singulier usage des voitures du grand duc de Hesse. — Le Riesensäule, ou colonne du géant. — Conjectures sur son origine. — Superstitions,

Je ne dois point passer entièrement sous silence une autre excursion que je fis dans l'Odenwald pour voir le Riesensäule, grande colonne de granit bien proportionnée, qui est dans un bois, sur le sommet du Mont-Felsberg, l'une des montagnes les plus hautes et les plus sauvages de l'Odenwald. Accompagné d'un Allemand de mes amis, j'allai jusqu'à Seeheim dans un Droski, sorte de voiture russe, sur laquelle vous êtes assis comme sur un cheval. La route traversait une de ces forêts sablonneuses, couvertes de pins d'une couleur pâle, dont la tige nue et élancée, contrastant en été avec la richesse du feuillage des arbres qui les entouraient, a un aspect triste et monotone, mais qui, dans l'hiver, reprend ses avantages, et anime à son tour la forêt, lorsque les autres arbres sont dépouillés de leurs feuilles.

Seeheim est un joli petit village sous les montagnes de la Berg-Strasse. Une maison de plaisance du grand duc de Hesse est située sur une terrasse agréable dominant la vallée, à l'entrée de laquelle est bâti le village. Si vous apercevez de la route une maison blanche quelconque, entourée de bosquets, et

perbe perspec-  
s noms sur un  
erve à la tour,  
ms de plusieurs

qui semble aspirer au titre de pied à terre champêtre, vous pouvez être certain que le propriétaire est un prince. Une maison de campagne de particulier, ou même un vieux château qui soit habitable, sont des objets très-rares, et un village allemand ne saurait offrir une seule demeure qui puisse convenir à une personne un peu au-dessus du commun. Tout le monde court s'entasser dans la ville, et la campagne est abandonnée aux paysans, dont les cabanes, serrées les unes contre les autres, forment de petits villages entourés de murs.

Les plus considérables de ces villages, contenant un vieil hôtel-de-ville, un marché et une couple d'églises, sont occupés par de petits marchands en détail, des ouvriers, etc. Les grands personnages de l'endroit sont les baillis du district, le pasteur, quelquefois un avocat ou *schreiber*, et les petits employés provinciaux, dont les titres et les airs sont si plaisamment décrits dans la farce de Kotzebue, intitulée : *Les petits fonctionnaires allemands*.

A Seeheim, nous fîmes l'agréable rencontre de la jolie *Prima Dona* de l'opéra de Darmstadt, qui faisait une excursion champêtre dans une voiture de la Cour, et qui voulut bien paraître s'amuser dans la promenade où nous l'accompagnâmes, autour des jardins. Dans le grand duché de Hesse, en conséquence de la passion du prince pour les spectacles, les chanteurs, les acteurs, et *id genus omne*, peuvent être mis au nombre des classes privilégiées. Sans parler du bras

du grand duc à la sortie de l'opéra, et de sa bourse particulière, qui sont souvent au service de la *Prima Dona*, tout le corps dramatique jouit, ainsi que le chambellan et le boucher du prince, son premier ministre et son maître tailleur, et autres dignitaires de l'état, du privilège de se servir des chevaux et des équipages de leur souverain; et le *stall-meister* (l'écuyer) a l'ordre d'accéder à leurs demandes toutes les fois que les devoirs de leurs fonctions respectives les forcent à voyager; ainsi, lorsque vous rencontrez sur la route les carrosses de la Cour brûlant le pavé, avec les laquais en grande livrée et les chevaux à longues queues, et que vous approchez dans l'espoir d'apercevoir quelque prince ou quelque princesse, vous êtes souvent tout surpris de voir mademoiselle la figurante prenant l'air avec monsieur le *primo buffo*.

Laisant notre *droski* à Seeheim, nous suivîmes à travers les champs un sentier qui nous conduisit à Jugenheim, joli village sur la montagne, à l'entrée d'une vallée romantique. Un brouillard épais nous en déroba malheureusement une partie des beautés, mais sans cacher entièrement les masses informes de granit, à moitié couvertes de broussailles, au milieu desquelles un ruisseau descendant rapidement du haut de la colline, après avoir fait tourner un moulin solitaire, tombait en cascade de rocher en rocher jusqu'au bas de la vallée où il faisait mille détours. La pente des montagnes

couverte de bois ou de champs de blé, était également obscurcie par cette vapeur épaisse qui jetait sur tous les objets une couleur sombre et lugubre.

Étant arrivés à un petit hameau où les paysannes étaient occupées à faire sécher des graines de chanvre, nous prîmes un sentier détourné qui nous conduisit au pied du Feldsberg, que nous commençâmes à gravir. Lorsque nous fûmes parvenus à la moitié de la hauteur, nous aperçûmes un ciel bleu et brillant à travers le brouillard, que nous ne vîmes plus que sous nos pieds, lorsque nous eûmes atteint le sommet. Toutes les plaines n'étaient en quelque sorte qu'un vaste Océan de vapeurs et de brouillards. Les points les plus élevés des montagnes de l'Odenwald apparaissaient comme des îles boisées au milieu d'une mer qui les entourait. Le Feldsberg est couvert d'une forêt de hêtres, au bout de laquelle, sur le sommet de la montagne, s'élève la maison d'un chasseur, au milieu d'un champ de blé bien cultivé.

Après avoir gravi une montagne aussi escarpée, nous ne fûmes pas fâchés de pouvoir nous reposer dans une jolie chambre tapissée de fusils et de tableaux de chasse, et l'excellent pain, le beurre, le fromage et la bouteille de vin du Rhin que nous offrit la femme du *jager*, ne nous furent pas moins agréables. Pendant que nous faisons honneur à ce repas champêtre, elle nous fit la description du blocus complet dans lequel ils se trouvaient pendant l'hiver, à cause des

monceaux de neige qui barrent toutes les issues, et qui les obligent à avoir toujours des provisions suffisantes pour plusieurs mois, ne pouvant aller en chercher dans les villages qui sont au bas de la montagne. On ne voit pas de moineaux sur le sommet du Feldsberg; les oiseaux y sont aussi en fort petit nombre, à l'exception des hirondelles.

Le *Riesensäule* ou colonne du géant est au milieu d'un bois sur le penchant de la montagne. Après avoir descendu un sentier étroit et irrégulier, conduits par la petite fille du *jager*, nous vîmes bientôt la grande colonne étendue par terre, et à moitié ensevelie au milieu des broussailles, dans un trou creusé par son propre poids. Elle a plus de trente pieds de long et environ quatre pieds de diamètre. Elle est presque cylindrique. A un bout est une espèce d'entaille semi-circulaire qui semble faite, soit pour l'enchâsser dans quelque autre pierre, soit pour recevoir quelque machine destinée à faire mouvoir cette masse énorme. Elle est du même genre de granit qu'on retrouve partout dans cette contrée, dans les plaines, sur les rochers, au milieu des forêts. La vue de cette colonne gigantesque, et admirablement taillée, dont la dureté extraordinaire résiste depuis des siècles à toutes les attaques du temps, fait une singulière impression. On s'attend peu à trouver un aussi extraordinaire monument de la force et de l'adresse de l'homme dans un lieu sauvage et isolé où l'on ne peut en expliquer ni le but ni l'usage.

Cette colonne a été l'objet de beaucoup de projets en Allemagne. L'électeur palatin Charles-Théodore aurait bien voulu la tirer de cette montagne pour en orner Manheim, sa capitale; mais sa pesanteur et sa masse furent un obstacle impossible à vaincre. On essaya de la couper en plusieurs morceaux pour en rendre le transport praticable; mais la dureté de la pierre se joua des efforts des ouvriers, qui ne purent parvenir qu'à y faire deux légères entailles, qui ne servent qu'à attester leur impuissance. Kotzebuë, dont la fécondité lui permet d'écrire tant bien que mal sur presque tous les sujets imaginables, a proposé d'ériger cette colonne sur la plaine de Leipsick, en commémoration de la victoire qui a délivré l'Allemagne de l'esclavage; mais ce projet est plus aisé à concevoir qu'à exécuter. Il n'a, d'ailleurs, pas réfléchi que le grand duc de Hesse, à qui elle appartient aujourd'hui, quoique Allemand et plein de patriotisme, n'aimerait sans doute pas beaucoup à fournir un monument pour célébrer une bataille dans laquelle son fils et ses troupes furent mis en déroute.

Non loin de la colonne nous vîmes un immense bloc de granit informe. On l'appelle l'Autel du Géant. On trouve dispersés, dans le bois, un grand nombre d'autres blocs qui tous paraissent avoir été travaillés, et sur quelques-uns desquels on voit l'empreinte des dents d'une scie aussi parfaitement que si elle y eût été faite depuis peu. Quelques antiquaires ont attribué la colonne et ces

vestig  
les reg  
temple  
Odin,  
rage.  
mands  
Odin,  
des ma  
descend  
peuvent  
attribue  
il y a p  
aux Ro  
partie  
cents a  
roit par  
faisait p  
nion, q  
magne,  
quaire c  
devant c  
et son c  
faisait d  
français  
presque  
et la pro  
cherchan  
données  
de l'emp  
minant  
« Folia,  
En des  
vez une  
remarqu

vestiges de l'art aux anciens Allemands, et les regardent comme le commencement d'un temple qu'ils voulaient élever à leur dieu Odin, qui donne son nom à ce canton sauvage. Mais est-il probable que les bons Allemands, du temps où ils adoraient Thor et Odin, fussent versés dans l'art de travailler des masses de granit dans lesquelles leurs descendans éclairés du dix-huitième siècle peuvent à peine faire une entaille ? D'autres attribuent ces ouvrages au moyen âge ; mais il y a plus de raisons pour en faire honneur aux Romains, qui furent établis dans cette partie de l'Allemagne pendant près de trois cents ans, et des campemens desquels on voit partout des traces dans l'Odenwald, qui faisait partie des *Agri Decumates*. Cette opinion, que partagent plusieurs savans d'Allemagne, était aussi celle d'une espèce d'antiquaire de village des environs qui s'arrêtait devant chaque bloc de granit, tirait sa règle et son compas, mettait ses lunettes, et me faisait de belles dissertations en mauvais français que son accent allemand rendait presque inintelligibles pour moi, sur la forme et la profondeur de telle et telle entaille, cherchant à lier ses observations avec les données historiques qu'il avait sur les légions de l'empereur Commode, etc., etc., et terminant toujours ses raisonnemens par un « *Foilà, Monsieur, ce que che bense* ».

En descendant encore un peu, vous trouvez une merveille de la nature non moins remarquable que celle de l'art, que vous

venez d'admirer; c'est la *Falsen Meer* ou Mer de Rochers, nom qui décrit exactement l'objet auquel il est approprié. C'est une espèce de canal dans le flanc de la montagne, rempli de masses énormes de granit, entassées les unes sur les autres dans le plus grand désordre. La singularité de ce spectacle est augmentée par la forme de ces débris, qui, au lieu d'être angulaires et couverts de mousse comme les masses de granit qu'on trouve dans les environs, sont ici nus et de forme ronde. On dirait qu'ils ont été arrondis sur le bord de la mer. A voir cet amas énorme, qui s'étend presque jusqu'au bas de la montagne; on dirait que c'est en quelque sorte une avalanche de rochers qui, par une convulsion terrible de la nature, ont été précipités dans l'endroit où ils sont entassés aujourd'hui. Cependant la superstition, qui est la même partout, attribue ce déplacement de rochers à de certains géans qui, en combattant les uns contre les autres, se les lançaient réciproquement à la tête.

Une contrée telle que l'Odenwald doit nécessairement entretenir au milieu du peuple allemand beaucoup de traditions également romanesques ou superstitieuses. A peu de distance du Feldsberg est le château de Rodenstein, sur le sommet d'un roc escarpé. C'est là, dit la chronique, que réside le chevalier de Rodenstein, ou le *Iager* sauvage, qui, sortant de ces ruines, annonce l'approche de la guerre, en traversant les airs avec

un cortège bruyant, pour aller au château de Schnellerts, qui est en face. Les bruits étranges entendus la veille des batailles sont certifiés sur les lieux par des actes de notoriété, et quelques personnes affirment avoir été convaincues de la vérité de ces rapports, non-seulement par leurs oreilles, mais même par leurs yeux. C'est de cette manière que le peuple fut averti d'avance des victoires de Leipsick et de Waterloo.

Cette superstition en rappelle une encore plus sauvage des habitans des plaines qui avoisinent les Andes; ils s'imaginent qu'un orage est une bataille entr'eux-mêmes et leurs ennemis, et ils poussent des cris de joie lorsqu'ils voient les nuages se diriger vers le territoire du peuple avec lequel ils sont en guerre, ce qu'ils regardent comme le signal de sa fuite et de sa défaite. L'armée aérienne de Rodenstein doit probablement être attribuée à une cause tout aussi simple que les batailles de nuages des habitans d'Araucana. C'est sans doute le vent qui produit tous ces miracles. Il est très-violent dans ces contrées, et ébranle, jusque dans leurs fondemens, ces vastes cantons couverts de forêts. Dans les bois de pins, il déracine quelquefois mille arbres dans une seule nuit, ravages qui, dans quelques-unes des petites Cours, ont causé la suppression de l'ancienne et honorable charge de grand veneur, ou grand maître des forêts et de la chasse, dont les émolumens consistaient dans tous les arbres abattus par le vent. Pour peu qu'il fût fa-

vorisé de Borée, cette attribution rapportait quelquefois au dignitaire, de cinquante à soixante mille florins par an, revenu cinq ou six fois plus considérable que celui de la moitié des premiers ministres de l'Allemagne.

Prot  
qu  
vi  
L  
—  
D  
enc  
tan  
son  
voca  
me  
côte  
bor  
Dar  
tern  
me  
sen  
l'en  
dar  
L  
me  
peu  
me  
d'en  
ren  
la  
tail  
rais  
alle

---

---

## LETTRE IX.

Protestans français réfugiés en Allemagne. — Villages qu'ils occupent. — Visite à leur pasteur. — Sa pauvreté. — Attachement des réfugiés à leur patrie. — L'usage du français continué chez eux depuis 130 ans. — Protection que leur accorde le gouvernement.

DANS le grand duché de Hesse, il existe encore plusieurs petites colonies de protestans français, descendans des émigrés qui sont venus se réfugier dans ce pays à la révocation de l'édit de Nantes. La curiosité me fit diriger l'une de mes excursions du côté de Rohrbach, l'un de ces villages, au bord de l'Odenwald, à quelques lieues de Darmstadt. De belles collines, couvertes alternativement de forêts et de champs de blé, me conduisirent à ce joli bourg qui ne ressemble à aucun des villages allemands qui l'entourent; mais je ne puis dire s'il ressemble davantage à ceux de la France.

La première personne à qui je m'adressai me parla en français, français peut-être un peu mêlé de germanisme, mais du reste très-intelligible. Ce fut une nouveauté pour moi d'entendre parler cette langue, qui ordinairement n'est connue que des personnes de la noblesse, par un gros villageois dont la taille répondait à l'embonpoint, et qui paraissait, sous tous les rapports, un vrai paysan allemand. « Oui, nous sommes tous Français

tion rapportait  
le cinquante à  
revenu cinq  
que celui de  
tres de l'Alle-

ici », répondit-il à une question que je lui fis, avec un feu et une vivacité qui rappelait son origine mieux que son extérieur. Le maître de la petite auberge, où je m'arrêtai, avait quelque chose de plus décidé dans la figure. Ses yeux étincelans, ses traits fins et délicats, et son air de malice, n'étaient sûrement pas allemands. Il parlait encore mieux français, et avait même quelque chose de la causticité française. Du reste, ses épaules larges et carrées, et sa taciturnité ordinaire; rappelaient parfaitement le pays où il vivait.

Ces villages ont chacun un pasteur français et une école française pour les enfans. Je rendis visite au pasteur de Rohrbach, vieillard de quatre-vingts ans, que je trouvai couché sur son lit, dans une chambre sale et obscure, qui servait, en même temps, de salon et de chambre à coucher, et qui était ornée de planches couvertes de livres pondreux, et de fioles à moitié pleines. Il me reçut avec beaucoup de bonne humeur, ordonna qu'on me servît ce qu'il avait de meilleur dans sa maison; du pain assez bon, du beurre, du fromage, et du mauvais vin du Rhin. Il remplit mon verre, me coupa du pain sur lequel il étendit lui-même du beurre, et me fit des instances si vives pour que j'acceptasse son modique repas, que je n'aurais pu le refuser sans incivilité.

Pendant notre diner, le bon vieillard me raconta son histoire. Il habitait ce village depuis cinquante ans. Son père avait été pasteur à Waldorf, autre village français des environs. Il avait une nièce qui vivait

avec lui, et ils n'avaient tous deux d'autres moyens de subsistance que sa pauvre pension de 200 florins. C'était, avec sa maison et son petit jardin, tous les émolumens de sa cure.

Il y a environ douze ans qu'il recevait, ainsi que ses confrères, une pension de notre gouvernement, pension qui, par une méprise inconcevable, si elle n'était pas volontaire, paraît avoir été payée pendant près d'un siècle de plus que le temps pour lequel elle avait été accordée originairement. Lorsque les colonies d'émigrés s'établirent d'abord dans le pays, le landgrave de Hesse les affranchit de toutes taxes, et leur accorda d'autres privilèges, pour l'espace de quinze ans. Au bout de ce terme, s'ils restaient, leurs pasteurs devaient jouir des mêmes privilèges que ceux du pays, et être payés par le gouvernement. Il devait en être de même de leurs écoles. Pour leur fournir les moyens d'instruire leurs enfans, et de suivre les rites de leur religion, des pensions leur furent accordées par les Hollandais et par les Anglais. Les premières ont cessé depuis longtemps. Mais les autres, après avoir été payées pendant plus d'un siècle, n'ont été annullées que depuis douze ou quatorze ans; époque où l'on s'aperçut qu'elles n'avaient été accordées que comme un secours momentané pour les quinze premières années, après lesquelles elles auraient dû cesser, si l'on avait exécuté la loi à la rigueur.

Le pauvre vieillard se trouva donc réduit au modique salaire qu'il recevait du grand duc de Hesse, et qu'il comparait avec amer-

tume aux immenses émolumens de ses confrères allemands, qui continuent à percevoir les dimes, et dont quelques-uns, l'année dernière, par suite du prix énorme du blé, ont gagné jusqu'à près de dix mille florins. Dès que le vieux pasteur sut que j'étais Anglais, il en conclut que je devais avoir beaucoup d'influence auprès de mon gouvernement, et me pria de l'employer à lui faire rendre sa pension. Il me conduisit ensuite dans toute sa maison, me montra une collection de livres de théologie latins et français, couverts en parchemin, et entassés dans un mauvais grenier; le portrait de sa nièce qu'il paraissait aimer beaucoup; son jardin rempli de choux et de pommes de terre, sa grange, sa cuisine; il avait dépensé, me disait-il d'un air d'orgueil, plus de cent louis d'or depuis qu'il était dans cette maison, pour l'entretenir sur le pied où elle était.

Le pasteur, comme ses paroissiens, parlait beaucoup mieux allemand que français; mais ses sermons sont toujours dans la langue de ses ancêtres, ce qui ajoute beaucoup à la difficulté pour lui de les faire, et pour sa congrégation de les comprendre. La petite colonie en s'alliant indistinctement ou avec des compatriotes ou avec les Allemands leurs voisins, a perdu presque toute trace d'une origine étrangère. La constance avec laquelle ils continuèrent pendant plus de cent trente ans, à se servir exclusivement de leur langue dans l'exercice de leur religion, et dans l'éducation de leurs enfans, est d'autant plus

extraordinaire, que du reste ils sont devenus entièrement Allemands, et que leurs voisins sont protestans, comme eux, et même en grande partie, comme eux, calvinistes. Comme la langue allemande leur est à présent devenue plus familière que la langue française, cette dernière distinction finira sans doute aussi par s'évanouir. Si la politique avait pu triompher de l'habitude et de l'attachement national, ils auraient entièrement renoncé à parler cette langue, afin de s'incorporer entièrement aux Allemands. Confondus et mêlés avec eux, ils auraient acquis tous les privilèges des habitans du pays; à présent ils sont encore regardés comme une colonie d'étrangers à l'égard desquels le gouvernement montre beaucoup de bienveillance en leur accordant sa protection, et quelques secours pour l'entretien de leurs pasteurs, et l'établissement de leurs écoles.

de ses con-  
nt à percevoir  
uns, l'année  
me du blé,  
mille florins.  
e j'étais An-  
s avoir beau-  
n gouverne-  
er à lui faire  
luisit ensuite  
tra une col-  
atins et fran-  
et entassés  
trait de sa  
ucoup; son  
ommes de  
it dépensé,  
plus de cent  
s cette mai-  
ed où elle

ens, parlait  
nçais; mais  
a langue de  
ucoup à la  
et pour sa  
. La petite  
nt ou avec  
mands leurs  
raee d'une  
ec laquelle  
cent trente  
leur langue  
et dans l'é-  
tant plus

---

---

## LETTRE X.

Heidelberg. — Bruchsal. — Carlsruhe, capitale du grand duché de Bade. — Tombeau du margrave Charles. — Inscription singulière qu'il fit graver sur son château. — Description du palais actuel. — Eglise luthérienne. — Jardin anglais de la margrave, retraite favorite du feu duc de Brunswick. — Bibliothèque de la Cour. — Galerie des tableaux. — Système d'éducation. — Patriotisme des élèves du Gymnase. — Les petits Brutus.

TRAVERSANT encore une fois la Berg-Strasse, la *Strata Montana* des Romains, nous prîmes la route d'Heidelberg; et, quoique la nécessité plutôt que le goût, nous eut fait choisir la nuit pour notre voyage, ces sites pittoresques que nous avons vus éclairés par les rayons brillans du soleil, avaient un nouveau charme, aperçus à travers une lumière douteuse qui répandait sur l'horizon ce vague indéfinissable qu'une belle figure acquiert derrière un voile transparent. Heppenheim, Weinheim, et les autres villes, avec leurs montagnes escarpées, et leurs châteaux en ruines, étaient tantôt enveloppées dans une obscurité profonde, tantôt éclairées à demi par la pâle lueur de la lune que des nuages nous dérobaient de temps en temps.

Wenheim est une ville antique et entourée de murs, autrefois célèbre, aujourd'hui abandonnée, située dans l'un des plus beaux sites de la Berg-Strasse. Une belle montagne, couverte de vignes, et couronnée par le

vieux château de Windek, s'élève au-dessus de la ville, dont la place du marché est construite sur le penchant d'une colline; tandis qu'au-dessous, l'impétueux Weschnitz sort, en bouillonnant, d'une étroite vallée, après s'être égaré dans les montagnes de l'Odenwald. Un château gothique, appartenant autrefois aux électeurs palatins, et les murs et les portes de la ville, qui tombent en ruines, sont les seules traces qui rappellent son ancienne splendeur.

Nous étions au milieu du beau pont qui traverse le Neckar à Heidelberg, lorsqu'une exclamation d'un de mes compagnons me fit ouvrir les yeux que la fatigue et le mouvement lent de la voiture avaient fermés. La scène eut, pour moi, quelque chose de magique, au sortir de l'assoupissement dans lequel j'avais été plongé. La rivière argentée, que nous traversions, la chaîne de montagnes, que nous venions de quitter; de l'autre côté, le sommet du mont *Koenigsthal*, avec la ville à ses pieds, et les ruines du vieux château, groupées sur le flanc du rocher, étaient éclairées par une lune magnifique, loin de laquelle le vent avait chassé tous les nuages. Cette première impression, causée par la vue d'Heidelberg, fut trop vive pour que j'aie pu l'oublier; mais je dois attendre que je repasse par cette ville avant de vous en faire une description plus détaillée; car, tout ce que je me rappelle, de cette première visite, dans cette docte cité, c'est que j'y suis entré à deux heures du matin, que j'ai traversé

ses rues désertes sans entendre d'autre bruit que le fouet du postillon, et qu'après avoir pris du café pendant qu'on changeait les chevaux, nous sommes partis deux heures après pour Carlsruhe.

Le jour se leva pendant que nous étions sur la route; mais il ne nous montra que des sites bien inférieurs à ceux que nous avons admirés près d'Heidelberg. Le chemin était alors parallèle avec le Rhin, à la distance de quatre à cinq lieues, et traversait des plaines plates et ouvertes où l'on ne voyait que des plantations de tabac ou des champs de légumes. Sur la gauche, une chaîne de petites collines bordait la vallée. Nous passâmes par Wisloch, petite ville fort triste, et nous arrivâmes à Bruchsal, capitale de l'ancien évêché de ce nom, réuni autrefois à celui de Spire, et faisant aujourd'hui partie du grand duché de Bade. Le palais du ci-devant prince-évêque, est un édifice spacieux et remarquable, dont les vastes cours et les superbes corridors proclament l'ancienne magnificence. La vieille duchesse douairière de Bade y passe une partie de l'été; et les dames de sa Cour se plaignent amèrement de l'ennui qu'elles éprouvent dans cette triste demeure.

Nous arrivâmes, le soir, dans la belle capitale du duché de Bade. Une grande revue des troupes du grand duc, au nombre de trois à quatre mille hommes, qui devait avoir lieu très-incessamment, causait la plus grande sensation dans la ville et dans les environs, et il était difficile de se procurer des

logen  
une a  
cham  
de les  
où n  
la sir  
nous  
ques  
Car  
bien l  
condu  
mille  
caser  
qués  
de d  
un ce  
avec  
moins  
tectu  
fut f  
ne pa  
et d  
form  
belle  
Les p  
même  
le pal  
persp  
march  
qui  
rinth  
quoi  
s'élev  
honn  
pecta

logemens. Cependant ayant à la fin trouvé une auberge où il restait encore quelques chambres vacantes, nous nous pressâmes de les retenir; puis nous courûmes à l'opéra où nous entendîmes madame Weikelbaum, la sirène de la Cour et de la ville; et nous nous déterminâmes à passer au moins quelques jours dans cette jolie capitale.

Carlsruhe est une petite ville régulière et bien bâtie. Les avenues de peupliers qui y conduisent, la grande rue qui a plus d'un mille de longueur, les portes modernes, les casernes, les arsenaux sur lesquels sont braqués, avec un pompeux étalage, des canons de douze et de vingt-quatre, lui donnent un certain air d'importance. Elle est bâtie avec plus de singularité que de goût, du moins d'après nos idées modernes d'architecture; car je ne doute pas que lorsqu'elle fut fondée, il y a environ un siècle, elle ne passât pour un chef-d'œuvre de bon goût et d'élégance. Elle est construite dans la forme exacte d'un éventail, au bord d'une belle forêt qui touche aux jardins du château. Les principales rues de la ville partent du même point comme les rayons d'un cercle, le palais formant le noyau, et terminant la perspective de chacune d'elles. La place du marché, qui est au centre de la ville, et qui est ornée par le portique d'ordre corinthien de l'église luthérienne, est très-belle, quoiqu'une vieille pyramide en bois, qui s'élève au milieu, la dépare, sans faire grand honneur à la mémoire de l'ancêtre respectable, fondateur de la ville et du grand

ordre de la fidélité, le margrave Charles, dont les cendres reposent sous ce monument.

Ce prince, qui paraît n'avoir pas manqué de véritable philosophie, avait d'abord fait bâtir cette ville pour y établir sa résidence, voulant quitter Durlach, sa capitale, et vivre dans la retraite, et il lui donna le nom de Carlsruhe, ou repos de Charles. Cependant ses sujets voulurent suivre leur prince, et ils abandonnèrent aussi Durlach pour venir s'établir auprès de lui. Le vieux margrave en parut très-mécontent, et ne pouvant plus continuer à mener la vie solitaire, qui, disait-il, faisait ses délices, il en témoigna ses regrets dans une inscription curieuse, gravée sur le vieux château :

« *Sylva domicilium ferarum fuit anno 1715;*  
 » *Cosmopolita pro requie inveniendâ stationem*  
 » *meam hîc elegi, ut mundo fastidiisque abs-*  
 » *traherer. O Vanitas! nullam inveni. — Ubi*  
 » *homo, ibi mundus. — Contra meam volun-*  
 » *tatem populus affluxit, civitatemque erexit.*  
 » — *VIDE VIATOR — Homo proponit. — Deus*  
 » *disponit. — Non voluntas sed gratia ter op-*  
 » *timi Requiem animi dat quam sperat Ca-*  
 » *rolus. Anno 1728* ».

Le château actuel, bâti par le dernier grand duc, est un bel édifice qui doit son aspect imposant, plus à la place immense devant laquelle il s'élève, qu'à la beauté de son architecture. Les ailes du château, qui partent en rayons de chaque extrémité du

corps de logis, sont continuées par une chaîne de bâtimens occupés par la bibliothèque, le théâtre, la boutique de l'apothicaire de la Cour, et autres dépendances de la maison du grand duc. L'espace qui sépare ces deux ailes obliques, forme une place superbe, plantée de petits arbres qui, sans intercepter le grand air qu'elle donne au château, rompent la monotonie du coup-d'œil. Des bâtimens réguliers, réunis par de jolies arcades, forment un demi-cercle, qui, venant aboutir aux angles du château, ferment cette vaste enceinte. Ces maisons sont les plus belles et les plus distinguées de Carlsruhe, et elles sont habitées par la noblesse dont les équipages se trouvent comme perdus dans la vaste place que je viens de vous décrire.

L'intérieur du château n'offre rien de remarquable. Les tentures de papier satiné, les parquets de bois de chêne cirés, les salles d'audience, les pendules, les canapés, etc., y sont de la magnificence ordinaire. Les portraits des anciens margraves de Bade, et des princes de Pforzheim et de Zahring, dont les titres ont passé au grand duc, sont suspendus autour des murs, et donnaient lieu, de temps en temps à une explication généalogique que nous faisait notre guide en livrée. La salle à manger, l'un des plus beaux appartemens, donne sur l'intérieur de la tour octogone, appelée le *Bleyturm* (la tour de plomb), au milieu du château. De l'extérieur, la vue est superbe et fort étendue. D'un côté, elle domine sur une belle forêt de hêtres et de

chênes qui , pour répondre à la manière dont est coupée la ville , est divisée en vingt-deux allées droites qui toutes viennent aboutir au même endroit; quelques-unes ont plusieurs lieues de longueur , et le sommet bleuâtre des Vosges termine la perspective. De l'autre côté , la ville , avec ses divisions mathématiques , présente un tableau entièrement analogue. Autour du château , s'étendent des jardins spacieux , toujours dessinés dans le même goût; des allées droites , des cercles et des carrés. Les promenades sont bordées de très-beaux orangers , dont quelques-uns sont d'un grand prix.

La nouvelle église luthérienne , bâtie sur l'emplacement de l'ancienne , qu'une augmentation de population plutôt que de piété avait rendue trop petite , est , aujourd'hui , l'un des ornemens les plus remarquables de la capitale. C'est l'ouvrage de Weinbrenner , architecte de Carlsruhe , d'une grande réputation , qui a voyagé en Italie , a étudié à Dresde et a contribué à l'embellissement de plusieurs des principales villes d'Allemagne. Le grand portique , d'ordre corinthien , est la partie la plus frappante de l'édifice; mais les colonnes sont lourdes et massives , et trop élevées pour le fronton , qui se trouve , pour ainsi dire , perché en l'air; elles sont sans grâces et sans légèreté. Les chapiteaux , les corniches et les autres ornemens semblent travaillés avec le plus grand soin; mais il n'y a ni effet dans l'ensemble , ni hardiesse dans l'exécution. Le dôme est mesquin; on le prendrait plutôt pour celui d'une chapelle

de province que pour celui d'une grande cathédrale. L'intérieur est loin de racheter ces défauts, par des colonnes gigantesques, avec des chapiteaux dorés, de mauvais goût, et par les ornemens recherchés et souvent bizarres dont les murs sont couverts.

Parmi le grand nombre de belles promenades qui entourent la ville, le jardin anglais de la margrave est un des plus agréables. Une maison de plaisance, petite, mais très-jolie, s'élève au milieu des bosquets, dans lesquels la vieille duchesse avait projeté de donner une fête champêtre; mais le mauvais temps renversa ses projets, et il fallut donner la fête champêtre au château. Dans un coin du jardin est un petit bâtiment gothique, contenant un monument fort simple, élevé à la mémoire du margrave, son époux, qui mourut avant de monter sur le trône, des suites d'une chute qu'il avait faite de voiture, en revenant de voir sa fille, la reine de Suède. Le second étage se compose de deux petits appartemens, ornés principalement de gravures anglaises. Ce fut pendant quelque temps la retraite favorite du feu duc de Brunswick, le héros de Waterloo. Ayant perdu sa charmante épouse, fille du vieux margrave, il vint voir à Carlsruhe la famille de celle qu'il regrettait, et se renferma dans cet endroit isolé, où, se livrant à l'étude, il passa plusieurs semaines sans recevoir presqu'aucune visite.

La bibliothèque de la cour à Carlsruhe, qui a été augmentée de celle de Radstadt,

est rare que les nobles envoient leurs enfans dans les basses classes; un peu de faveur fait souvent entrer dans les classes supérieures les jeunes barons, qui seraient beaucoup mieux placés dans la dernière. Les élèves s'adonnent en général aux exercices de la gymnastique, et apprennent souvent aussi à chanter des chansons patriotiques.

Vous auriez cru sans doute que de petits gouvernemens monarchiques n'auraient pas dû aimer beaucoup ces leçons indirectes d'indépendance données dans des institutions dont ils sont les protecteurs immédiats, et vous verrez bientôt qu'elles ne sont pas sans effet sur l'esprit des jeunes gens, lorsque je viendrai à parler du système de l'université. Gardez-vous cependant d'attribuer cette conduite à des principes libéraux. Une indifférence excessive, un aveuglement incroyable qui les empêche de distinguer les causes, même après avoir éprouvé plusieurs fois les effets, sont les traits caractéristiques des petits gouvernemens. La plupart des princes ne balanceraient pas à changer le système de l'enseignement, s'il leur venait jamais dans l'esprit, à eux ou à quelqu'un des nombreux conseillers qui les entourent, que ce qui paraît futilités et bagatelles, comme les jeux ou les chansons des écoles peut avoir quelquefois des conséquences plus importantes qu'une alliance avec une grande puissance, ou une visite à une petite. Les partisans les plus éclairés du monarchisme voient clairement que les générations naissantes sont élevées au gymnase et à l'université dans des idées

d'indépendance qui conviennent mal aux intérêts des petits monarques; mais l'apathie générale des princes, dans cette circonstance comme dans mille autres, laisse les événemens suivre leur cours naturel, et favorise, sans le savoir, la propagation des idées qui doivent tôt ou tard ou imposer des entraves à la marche de ces gouvernemens, ou même les faire écrouler.

Le costume adopté universellement par les élèves du gymnase est une nouvelle preuve de leur *patriotisme*. Leurs longs cheveux flottans, leurs habits bruns, avec des pans fort courts, de petits bonnets qui leur donnent l'air des jeunes vauriens qu'on voit représentés dans les vieilles peintures sur bois, d'Albert Durer, sont une imitation exacte de l'uniforme des universités où ce costume a été adopté, dans l'espérance qu'en ramenant les anciennes modes allemandes il servirait à faire revivre en même temps le bon vieil esprit allemand. Mais les parens ne feraient pas mal de mettre leur *veto* à ces ébullitions d'esprit public, car elles peuvent nuire beaucoup à leurs chers petits *patriotes* de huit à neuf ans; et, après tout, je crains qu'elles ne soient beaucoup plus propres à en faire des polissons que des Brutus ou des Hampden.

Indépendamment du gymnase ordinaire, Carlsruhe contient beaucoup d'établissemens publics fort utiles, tels qu'une institution des sourds et muets, une école publique de dessin, où les enfans des deux sexes reçoivent gratuitement des leçons de dessin, de

géométrie, etc., etc.; une école militaire, une école pour les ingénieurs, une autre pour ceux qui se destinent pour le département des forêts et des chasses. Cependant les instructions données dans cette dernière école, se bornent nécessairement aux connaissances théoriques indispensables, telles que la botanique, la minéralogie, les mathématiques, etc., et les jeunes nobles qui suivent cette carrière distinguée, apprennent, sous la direction de quelque surintendant des forêts, qui prend des élèves, la science de cultiver les bois, d'en surveiller les coupes, et d'aller à la chasse des cerfs et des sangliers, d'après les méthodes les plus célèbres et les plus généralement suivies.

Portra  
—  
sol  
le p  
d'un  
duch  
des l  
et so  
trait  
—  
de  
de

PEN  
duc  
l'acco  
chess  
son p  
l'esp  
un l  
et ce  
duch  
La  
sa pe  
ville  
par  
de l  
duc  
Hes  
de  
cour

## LETTRE XI.

Portrait de la duchesse douairière. — Soirées à la Cour. — Jeune dame Russe qui en fait l'ornement. — Le salut à la Russe. — Le jeune prince de Waldeck, et le perroquet de la margrave. — La langue française d'un usage général à la Cour. — M.<sup>lle</sup> Tascher, grande duchesse de Bade. — Son amabilité. — Comparaison des Françaises et des Allemandes. — Seigneur français et son épouse. — Leurs vertus domestiques. — Portrait du duc héréditaire de Mecklembourg-Schwerin. — Anecdote d'un prince turc. — Le prince héréditaire de Weymar. — La margrave Frédérique. — Le chien de Lady Castlreagh.

PENDANT mon séjour à Carlsruhe, le grand duc cessa de recevoir à la Cour, à cause de l'accouchement prochain de la grande duchesse, époque que le souverain, ainsi que son peuple, attendaient avec impatience; mais l'espoir qu'ils avaient conçu de voir naître un héritier fut déçu pour la troisième fois, et ce fut encore une petite princesse que la duchesse donna à ses sujets.

La respectable mère du grand duc tient sa petite cour dans une jolie maison de la ville, appelée le Palais, et qui est indiquée par deux sentinelles placées de chaque côté de la porte. Son altesse est sœur du grand duc de Hesse, de la vieille landgrave de Hesse-Homburg et de la grande duchesse de Weymar. Sans avoir ni l'esprit ni les connaissances supérieures de son illustre

sœur, la grande duchesse de Weymar, elle a beaucoup de la simplicité de son caractère. Je fus présenté à la bonne vieille dame dans une des soirées qu'elle donne de temps en temps au palais, soirées qui, sauf quelques cordons et quelques uniformes qu'on y rencontre, ressemblent à celles des simples particuliers dont les cartes, la limonade, le punch et les jeux de société font le principal agrément.

La cour était alors en deuil d'un prince d'Anhalt, ou de quelque autre cousin illustre de cette famille qui ne finit pas. Le grand maître, blanchi dans ses fonctions de régulateur des cérémonies, le corps droit, la tête rejetée en arrière, l'air affairé et important, les remplissait avec autant de pompe que de solennité. La duchesse douairière, qui a donné le jour à quelques-unes des plus aimables et des plus jolies princesses de l'Europe, a maintenant plus de soixante-dix ans. Sa taille majestueuse est un peu courbée par l'âge; et au milieu des rides imprimées par la vieillesse, on découvre encore des traces de la beauté de ses filles. L'ex-reine de Suède lui ressemble beaucoup pour les traits et pour les manières, et je ne doute pas que cette ressemblance n'augmente encore avec l'âge.

Les assemblées de la duchesse douairière sont agréables, et il y règne en général un peu moins de cérémonie que dans les cercles des cours allemandes. Pendant le thé, elle cause familièrement avec chaque personne, à mesure qu'elle passe devant elle;

ensuite elle s'assied devant une table, et commence une partie avec les personnes les plus distinguées de la société. Les branches et les rejetons de la souveraineté sont si nombreux en Allemagne, que les différentes Cours en sont ordinairement remplies, et qu'il est rare que la partie de boston de la vieille duchesse ne soit pas honorée par une ou deux têtes couronnées. A défaut d'autres, la carte est présentée à quelque prince *médiatisé*. Le reste des personnes de la société se livrent aux amusemens qu'elles préfèrent, soit qu'elles veuillent perdre ou gagner quelques *kreutzers* au boston, au wisk ou au zwingen, soit que les officiers aient mieux se poster contre les portes du salon d'un air de nonchalance, et en même temps de contrainte, ou qu'enfin chacun se range autour d'une table ronde, où l'on se livre aux charmes de la conversation, et sur laquelle, en cas de besoin, on trouve de jolis ouvrages de dames, de ces riens ingénieux qui offrent une énigme ou un problème à résoudre, et d'autres ressources contre l'ennui, qui trop souvent se glisse au milieu des cercles les plus brillans.

Une jeune Russe, dame d'honneur de la princesse Amélie de Bade, dont la gaité et la naïveté brillaient d'autant plus, qu'elles formaient un contraste parfait avec le flegme et la tranquillité des belles Allemandes, animait ordinairement ces parties. Mademoiselle de <sup>\*\*\*</sup>, sans être belle, avait les manières les plus séduisantes. Sa douceur, sa vivacité, sans prétention, lui donnaient le privilège

de dire et de faire tout ce qui lui passait par la tête. Elle était l'ame de toutes les assemblées, l'ordonnatrice de toutes les parties de plaisir, et l'objet de plus de passions que la moitié des beautés les plus célèbres de la cour. Son éducation, surveillée par l'impératrice de Russie, qui l'avait placée dans un couvent de dames nobles, lui avait donné une foule de talens agréables et de connaissances utiles; et, ce qui m'étonna le plus, ce fut de l'entendre parler anglais comme une Anglaise, avantage qu'il est bien rare de trouver dans une étrangère. Elle m'assura que notre langue était cultivée beaucoup à Saint-Petersbourg, où elle avait eu continuellement occasion de la parler. Les Russes et tous les Esclavons apprennent les langues avec une facilité admirable, que leur belle compatriote attribuait en partie aux sons barbares que leurs organes sont accoutumés à articuler dans la leur, et qui leur font paraître toutes les autres faciles en comparaison. Le docteur Gall l'aurait sans doute attribuée à l'organisation de leurs crânes, et peut-être eût-il découvert aussi quelque nouvelle protubérance, pour cause de la célébrité que les Russes paraissent avoir acquise sous un autre rapport, comme je vais vous l'apprendre.

Lorsque la vieille princesse se retira avec les dames de sa Cour, je remarquai qu'un des officiers supérieurs la saluait toujours d'une manière fort extraordinaire, retirant le pied en arrière par une glissade, baissant la tête jusqu'à terre comme par secousse, et

la relevant aussitôt en reculant de quelques pas. Je crus d'abord que c'était un homme qui, n'ayant aucun usage du monde, saluait gauchement; mais combien je me trompais! c'était un salut à *la russe* du dernier genre. Je vis plus d'une fois cette mode suivie en Allemagne, et un de mes amis prétendait malicieusement qu'elle était empruntée de certains quadrupèdes respectables du vaste empire, qu'en Angleterre nous confions quelquefois aux soins d'un maître à danser, mais que nous ne nous sommes jamais avisés de prendre pour des modèles de grâces.

Les dîners donnés par la mère du grand duc ont toute la splendeur d'une Cour allemande, avec un peu moins de cérémonial. Une table ronde est généralement occupée par douze ou quinze convives qui arrivent du salon avec la pompe d'usage. Dans ce nombre, cinq ou six personnes sont ou des habitans de la ville, ou des étrangers; les autres sont des personnes de la Cour. La compagnie est donc assez peu nombreuse pour que la conversation soit générale, qu'elle soit aussi animée qu'elle peut l'être à une table allemande, lorsqu'une princesse est au nombre des convives.

A la fin du dîner, le sommelier de la duchesse douairière apporte quelquefois pour l'amusement de son altesse royale un perroquet favori qui se perche sur son épaule, mange dans sa main ou présente ses respects à la compagnie de différentes manières bizarres, jusqu'à ce qu'après avoir parcouru le cercle habituel de ses tours et de ses exer-

cices, l'oiseau ducal effectue sa sortie dans un accès de rage, les yeux étincelans, et le plumage hérissé, au grand amusement de toute la Cour.

Le perroquet fut un jour plus divertissant qu'à l'ordinaire, par considération pour un petit prince de Waldeck, souverain de quatorze ans, qui voyageait accompagné de deux gouverneurs, et qui daigna rire aux éclats des efforts que le bipède comique fit pour lui plaire. Il était fort plaisant de voir ce petit prince, rond comme une boule, avec son habit bien roide, ses petites culottes de soie noire, et ses boucles d'or, faisant la cour à la vieille princesse qui cherchait à l'amuser avec la bonté la plus affable, tandis que les deux précepteurs recueillaient avidement les bons mots et les réparties du précieux rejeton confié à leurs soins.

Le français est la langue qu'on parle généralement à la Cour et dans les cercles distingués de Carlsruhe, ainsi que dans toutes les Cours d'Allemagne. Cependant, la proximité de la France, et l'alliance étroite de la confédération du Rhin avec leur *généreux* protecteur, l'ont rendu d'un usage plus général dans le midi que dans le nord, où particulièrement dans les grandes villes marchandes, beaucoup de personnes refusent de le parler, même avec des étrangers. Les Prussiens, en particulier, sont d'une affectation ridicule sur ce point; et les soldats de cette nation que leur arrogance, depuis les succès de la dernière campagne, fait universellement détester, regardent comme une

insulte suffisante d'entendre parler français, pour chercher querelle à celui qui fait usage de cette langue.

L'allemand n'est cependant pas entièrement exclu de la Cour. Il se glisse souvent dans la conversation, comme à la dérobee; Le prince et la princesse font d'ordinaire en allemand les questions amicales qu'ils adressent à leurs compatriotes. C'est encore la langue de l'intimité; mais le français est celle du bon ton: c'est en quelque sorte une partie du costume de Cour, aussi indispensable que l'épée et les boucles, et dont on se débarrasse également lorsque la fête est terminée. La nécessité de posséder ce talent pour être admis dans la grande société, est portée à un point si ridicule, que dans une ville où il n'y avait pas de Cour, j'entendis un Allemand de la première distinction, en parlant avec éloge de quelques personnes d'un rang inférieur, mais qu'à cause de leurs qualités et de leurs talens il eût voulu pouvoir introduire dans le grand monde, opposer la fatale objection; « mais voyez-vous, ils ne parlent pas français ».

Que des nobles allemands se trouvent seuls dans un cercle, ils se mettront insensiblement à parler leur langue naturelle, comme ils la parlent chez eux avec leurs épouses et leurs filles; mais qu'ils viennent à apprendre que l'une des personnes de la compagnie ne parle pas français, leur dignité prend aussitôt l'alarme, et ils s'empressent de faire parade de leurs connaissances dans la crainte d'être confondus avec le vulgaire. Si cette

manie de la Cour devenait jamais commune parmi la bourgeoisie, il est plus que probable qu'elle cesserait d'être à la mode parmi les nobles. Mais l'esprit patriotique qui fait de rapides progrès dans la moyenne classe, se manifeste par une opposition violente à l'introduction de tout usage étranger, et surtout à celle de la langue française, qui lui est odieuse, non-seulement parce qu'elle semble être devenue l'une des marques distinctives de l'aristocratie, mais encore parce qu'elle lui rappelle ses anciens oppresseurs.

Les courtisans de Carlsruhe n'osent cependant pas être d'une délicatesse aussi rigide que leurs voisins, sous le rapport de la naissance, en voyant sur le trône une personne qui est elle-même issue de la bourgeoisie. Vous savez que la grande duchesse de Bade est une demoiselle Tascher, nièce de l'impératrice Joséphine, que le grand duc, lorsqu'il n'était que prince héréditaire, fut forcé par Buonaparte de prendre pour épouse. Si la grande duchesse est aujourd'hui assise tranquillement sur le trône, elle le doit principalement à sa prudence, et à ses qualités, qui l'ont rendue chère au grand duc et à sa famille. Buonaparte, suivant son usage, consulta peu les inclinations du jeune prince, et celui-ci fut si contrarié d'avoir pour épouse une étrangère, et une Française sans naissance, que pendant long-temps il fixa sa résidence à Carlsruhe, tandis que la grande duchesse était à Manheim. Cependant, il y a environ quatre ans, le grand duc se décida à accompagner son père, qui allait rendre

visite à la princesse française, pour laquelle il avait toujours montré beaucoup d'égards, et il fut si frappé des grâces de sa personne et de son amabilité, qu'il ne l'a jamais quittée depuis ce temps. Il lui est à présent fortement attaché, et il règne entre eux la plus douce intelligence (1).

Son altesse joint, m'a-t-on dit, à la figure la plus gracieuse, toute l'amabilité d'une Française. Tout le monde fait son éloge; mais tout le monde n'est pas sincère. Les hommes le sont, lorsqu'ils vantent son esprit et ses charmes; mais les belles Allemandes, comme je l'ai observé plusieurs fois, ne rendent pas autant de justice à une rivale Française, dans laquelle elles ne sauraient voir ce qu'on admire. Cette vivacité, cet enjouement naturel, ce je ne sais quoi qui rend une Française l'âme de la société dans laquelle elle se trouve, forme un trop grand contraste avec leur caractère pour pouvoir leur plaire. Sa présence leur cause un déplaisir évident; et, s'il ne provient pas précisément du sentiment de leur infériorité, c'est du moins cette sensation que la froide gravité éprouve souvent à la vue d'une gaieté folâtre.

L'épouse ou la fille de l'ambassadeur français est ordinairement la personne la plus intéressante du cercle de la Cour. Lorsque la Française entre dans le salon d'un air tout à la fois léger et gracieux, tout dans sa

---

(1) En 1817.

personne, depuis sa coiffure élégante jusqu'à  
 ses souliers mignons, sert à faire ressortir  
 ses moindres avantages. Les dames alleman-  
 des sont souvent plus belles, mais elles n'ont  
 ni sa taille svelte et dégagée, ni son air  
 d'aisance, au milieu duquel il serait impos-  
 sible d'apercevoir la plus légère trace de  
 gêne ou de contrainte. Elles sont roides et  
 sérieuses; elles croiraient se déshonorer par  
 un sourire, et ne font aucuns frais pour  
 plaire, si ce n'est ceux de la toilette, à la-  
 quelle elles paraissent confier exclusivement  
 le soin de faire des conquêtes. Poussant l'af-  
 fectation jusqu'au ridicule, elles se retran-  
 chent derrière leur dignité, et ne semblent  
 occupées que de leurs plumes et de leurs  
 robes de satin. La Française est aimable et  
 enjouée; elle n'a pas l'air de songer à sa toi-  
 lette, quoiqu'elle ne l'oublie pas; elle jouit  
 paisiblement de son triomphe au milieu du  
 cercle d'adorateurs qu'elle est sûre d'attirer  
 autour d'elle. Veut-elle introduire quelque  
 jeu dans la société, ou proposer quelque  
 partie de plaisir, c'est avec une grâce irré-  
 sistible qu'elle a triomphé, avant même que les  
 dames allemandes aient eu le temps de con-  
 sulter la dignité et le décorum. Jamais, du  
 reste, ces dames ne passent entre elles les  
 bornes de la simple politesse; et un échange  
 scrupuleux des titres des deux côtés, un  
 sourire de malice de la part de la Française,  
 un surcroît de dignité de la part des Alle-  
 mandes, semblent mettre obstacle à ce qu'elles  
 les franchissent jamais. « Les dames françaises  
 sont si légères! » me disait languissamment

une Allemande, qui, par une erreur innocente, prenait la lourdeur pour de la dignité, et qui s'imaginait que ses compatriotes possédaient la qualité diamétralement contraire au défaut qu'elle reprochait.

L'une des connaissances les plus agréables que j'aie faites en Allemagne, est celle d'un seigneur français et de son épouse, de l'une des familles les plus distinguées de France, mais qui, par leur urbanité, leurs qualités aimables, et la douce intelligence qui règne entre eux, ont des droits encore plus puissans à l'estime. La comtesse de F.\*\*\*, aujourd'hui mère de six enfans, a une délicatesse de physionomie et d'expression qui prête un charme à tout ce qu'elle dit. Sa tendresse pour son époux et pour ses enfans, qui n'est affaiblie ni par les plaisirs du monde, ni par les discours perfides de la flatterie; cette vivacité innée, qui, n'ayant pas besoin d'être aiguillonnée par la vanité, se déploie avec autant de charme dans un cercle d'amis, au milieu de sa famille, que, dans les grandes assemblées de la Cour, sont les rares qualités qui la distinguent

Le comte a toute la gaité et toute l'aisance de ses compatriotes, avec une candeur et un mérite réel, qu'il est souvent à la mode en Angleterre de ne pas accorder aux Français. Mais nous sommes trop portés à critiquer les caractères, en Anglais, plutôt qu'en cosmopolites; et parce que la gaité et la grâce sont, chez nous, des qualités artificielles que nous ne pouvons acquérir qu'aux

dépens du naturel et de la sincérité, nous sommes trop portés à croire qu'à moins d'être d'un sérieux de glace et d'une gravité imperturbable, on ne saurait être ni franc ni loyal. Le comte et la comtesse de F.\*\*\* ne sont pas les seuls étrangers que je connaisse, qui, sous un air superficiel en société, cachent des qualités solides, et qui, pleins d'amabilité et de prévenance dans le salon, remplissent, avec la vertu la plus exemplaire, tous les devoirs de la vie privée. Je ne puis m'empêcher de citer un exemple qui prouvera et la délicatesse de leurs principes et la fermeté avec laquelle ils savent les suivre.

Les théâtres de société, où la noblesse s'amuse à jouer dans les longues soirées d'hiver, forment l'un des plaisirs les plus attrayans d'une Cour allemande. En remplissant la liste des acteurs pour l'hiver suivant, le nom de madame de F.\*\*\* fut le premier qui se présenta sous la plume. Mais lorsque les courtisans se félicitaient d'avoir fait une acquisition aussi précieuse pour leur troupe, je fus surpris de l'entendre refuser de se rendre à leurs désirs, en donnant quelque excuse triviale. Les instances redoublèrent, et elle finit par avouer qu'elle avait consulté son mari, qui ne pensait pas qu'étudier des rôles et des gestes, aller à des répétitions et jouer la comédie, fussent des occupations bien convenables pour une mère de famille. Toute la Cour ne manqua pas alors de tomber sur le pauvre époux, en l'accablant de reproches et de prières; mais le comte, dans

lequel, à la première vue, vous auriez pu ne trouver que légèreté et qu'inconséquence apparente ; fut ferme comme un roc. Fort de ses principes, il repoussa les attaques de la noblesse et celles même du souverain ; et son épouse, non moins gaie, mais non moins vertueuse, renonça sans regret à un amusement dans lequel elle était sûre de briller, pour ne pas lui déplaire, et ne pas sacrifier ses devoirs à la vanité.

Parmi les hôtes illustres qui se trouvaient alors à Carlsruhe, était le duc héréditaire de Mecklembourg-Schwerin, prince jovial et de bonne humeur, mais ayant en même temps toute la politesse et tout le vernis des Cours. Avec sa figure pleine, son teint coloré, ses manières tout à la fois nobles et distinguées, il a quelque chose de l'air d'un franc officier de marine anglais. Son épouse, qui n'est plus, était sœur de l'empereur de Russie ; alliance illustre, qui lui valut une fois l'honneur d'être distingué dans une grande fête à Paris, où un petit prince d'Allemagne court quelquefois le danger de rester confondu dans la foule, comme un roi de Lilliput au milieu des Brobdignaciens.

Un diplomate français devait présenter son altesse ducale à un prince turc, qui était alors l'objet de l'attention universelle aux Tuileries et dans les cercles les plus brillans ; et, voulant lui procurer une réception distinguée, il se creusa la tête pendant quelques minutes pour chercher quelque titre sous lequel il pût le présenter, plus imposant que

celui de simple prince allemand. A la fin il se rappela heureusement la haute naissance de l'épouse du duc, et il présenta aussitôt son altesse au prince turc, comme « le petit-fils de l'Impératrice Catherine ». Le Turc avait de trop bonnes raisons de se rappeler parfaitement l'Impératrice Catherine, pour ne pas accabler de civilités orientales son illustre petit-fils.

Le duc de Mecklembourg fait depuis longtemps la cour à la princesse de Hesse-Homberg, sœur unique du futur époux de notre princesse Elisabeth; mais le vieux souverain de Homberg est si attaché à sa fille, qu'il ne pouvait se résoudre à s'en séparer. J'apprends cependant qu'enfin il a consenti, les larmes aux yeux, à cette union; mais il ne saurait prendre sur lui de rester à Homberg pendant la célébration du mariage, et il n'y reviendra que lorsque son fils ramènera d'Angleterre la princesse, son illustre épouse. Le vieux landgrave est parfois d'un caractère assez bizarre, et, par exemple, lorsqu'il consentit à la fin au mariage de sa fille, ce fut à condition qu'il aurait lieu le premier avril.

Un autre personnage distingué, qui se trouvait alors à la Cour, était son altesse le prince héréditaire de Weymar, qui, comme le duc de Mecklembourg, a épousé une sœur de l'empereur de Russie. Ce prince a quelques traits de ressemblance avec son illustre mère, sans avoir ni sa dignité ni ses talens. La tête penchée en avant, l'air sérieux et hautain,

qui, de loin en loin, fait place à un sourire affecté, il parcourt le cercle, disant des choses agréables avec une solennité grave, et portant son chapeau et son plumet énorme devant lui, comme s'il voulait en faire offrande aux dames ; en un mot, ses manières ressemblent assez à celles de ces pauvres acteurs qui jouent les *utilités*, et qui débitent trois mots de message ou de compliment, du même ton dont ils déclameraient une oraison funèbre.

La Cour, séparée de la veuve du margrave Frédéric, oncle du grand duc, offre, de temps en temps, les attrait d'un cercle ou d'un diner. La résidence d'un prince allemand, présente ordinairement une ou deux de ces Cours subsidiaires, sortes de satellites de celles du souverain ; et négliger de s'y faire présenter, ce serait violer toute espèce d'étiquette. Son altesse est une femme pleine de sens et de raison, et nous eûmes l'honneur, lorsque nous lui fûmes présentés, d'avoir une demi-heure d'entretien avec elle, entretien qui fut employé en dissertations sur le temps, sur notre voyage, sur la suspension de *l'habeas corpus*, sur la malheureuse rencontre des dents d'un chien avec de la main de lord Castlreagh (1), etc., etc. ;

(1) C'est à cette époque qu'un chien de lady Castlreagh mordit le noble lord à la main. Cette blessure donna quelques inquiétudes. Les journalistes de l'opposition feignirent de craindre que le chien ne fût enragé, et ils y trouvèrent l'occasion de faire quelques plaisanteries aussi indécentes que de mauvais goût.

(Note du Traducteur.)

après quoi, son altesse nous évita la peine de lui rappeler que nous étions restés assez long-temps avec elle, en se retirant, après nous avoir fait une révérence gracieuse, et nous avoir dit quelques mots obligeans pour nous témoigner l'espoir de nous revoir.

Etat a  
son  
—  
—  
pol  
  
Le n  
le gr  
de V  
après  
teur  
teur  
de B  
les d  
pren  
alors  
Wur  
adrai  
en s  
de B  
altes  
Qu  
n'aur  
souve  
de d  
duc e  
gnité  
  
(1)  
repré

---

---

## LETTRE XII.

État actuel du grand duché de Bade. — Réflexions sur son alliance avec Buonaparte. — Son armée de paix. — Épuisement du pays. — Caractère du grand duc. — Déplacemens et nouvelle organisation. — Opinions politiques.

LE nouveau régime de l'Allemagne a placé le grand duc de Bade, au septième rang de l'illustre Confédération, immédiatement après le roi de Wurtemberg, et avant l'électeur solitaire de Hesse-Cassel, autant électeur à présent, en réalité, qu'un habitant de Birmingham ou de Manchester (1). Dans les derniers temps de l'empire, l'électeur prenait rang avant les ducs de Wurtemberg, alors très-petits ducs; mais les ducs de Wurtemberg et de Bade ont profité plus adroitement de la tournure des affaires; et, en s'enrôlant avec zèle sous les bannières de Buonaparte, ils ont obtenu le pas sur son altesse électoral.

Quelques personnes diront que les alliés n'auraient pas dû permettre qu'un ancien souverain légitime fût obligé de descendre de deux crans pour faire place à un grand duc et à un roi de deux jours dont les dignités proviennent d'une source un peu

---

(1) Ces deux villes n'ont pas le droit de nommer de représentans au parlement d'Angleterre.

(Note du Traducteur.)

équivoque; mais les politiques de Vienne en ont jugé autrement; vous concevez d'ailleurs sans peine que des souverains, dont les soldats étaient encore sur pied, pouvaient faire des négociations beaucoup plus efficaces qu'un prince émigré revenant d'exil. L'union étroite du grand duché de Bade avec la Russie, et du Wurtemberg avec l'Angleterre, peut aussi avoir donné quelque poids aux notes présentées par leurs ambassadeurs; tandis que l'alliance du vieil électeur avec la Prusse, alliance cimentée par son propre mariage, par celui de son fils, et par plusieurs autres mariages entre les deux maisons, ne lui a procuré que l'appui d'un roseau qui se relevait à peine après la tempête qui avait anéanti sa puissance.

La population du grand duché de Bade, aujourd'hui puissance considérable, est d'environ 1,200,000 ames, ce qui est près du triple de ce qu'elle était avant la confédération du Rhin. Les revenus étaient, avant cet événement, d'environ trois cent mille livres sterling (7,200,000 fr.); ils ont, je crois, augmenté dans la même proportion que le territoire. Indépendamment de l'avantage d'être neveu par alliance de Buonaparte, le grand duc fut, volontairement ou malgré lui, c'est ce que je n'entreprendrai pas de décider, un membre fort utile de la confédération. Il appauvrit l'état et saigna son peuple pour entretenir son contingent de troupes, qui, en certain temps, ne monta pas à moins de 20,000 hommes. Dans son zèle, forcé ou volontaire, j'ai déjà dit que

je ne me permettrais pas de décider sur ce point, le grand duc mit en campagne plus de troupes que le Wurtemberg, plus en état que lui d'en fournir un grand nombre. Son altesse ne fut pas souvent à leur tête. La guerre convient peu à son caractère; mais elles étaient équipées supérieurement avec l'or de son peuple, et avaient pour commandans les jeunes comtes d'Hochberg, sous les ordres desquels elles se couvrirent de gloire.

Son armée sur le pied de paix est d'environ 8,000 hommes; c'est quatre fois plus que ses sujets ne croient nécessaires pour former la garnison de la ville, monter et relever la garde, et passer des revues en grand uniforme devant le palais. Dans ce nombre, il y a environ trente-trois généraux, ce qui fait un général pour environ deux cent quarante hommes, proportion, ou plutôt disproportion qui nous rappelle les jeux de notre enfance, où dans nos armées d'étain ou de carton, nous étions dans l'habitude de créer autant d'officiers que de simples fantassins, parce qu'ils avaient des uniformes plus beaux et plus brillans. Mais malheureusement pour les finances de Bade, les officiers-généraux sont des jouets plus coûteux que les soldats, et le peuple se plaint hautement que cinq ou six de ces illustres commandans soient seulement en activité de service, tandis que les autres reçoivent une paie comme favoris de la Cour, et que leur nombre augmente continuellement; cette place étant une espèce de

retraite qu'on accorde aux fonctionnaires que la Cour est bien aise d'écarter pour faire place à d'autres aspirans.

Les troupes de Bade sont des plus belles et des mieux équipées que j'ai vues en Allemagne; mais c'est assez l'ordinaire dans les légions des petits souverains. Comme elles forment le principal amusement de son altesse, et l'ornement de sa capitale, elles sont généralement équipées avec plus de luxe et de clinquant que celles des grands potentats pour qui leurs armées immenses sont un objet d'utilité plutôt que d'agrément. L'uniforme des soldats du grand duc de Hesse est fait à la française; mais dans le duché de Bade, l'alliance avec le grand autocrate du nord fait suivre servilement les modes russes et prussiennes; et les tailles longues allant en pointe, les poitrines rembourrées avec de la laine ou du crin, donnent aux troupes l'air grotesque et efféminé d'un soldat russe ou prussien. Les Prussiens portent ce système de se rembourrer le corps pour se faire une belle taille jusqu'au plus haut point de caricature; et beaucoup d'élegans d'Allemagne qui, même de cent lieues de distance, se font toujours habiller par les tailleurs de Berlin, doivent la voûte arrondie qui s'élève sur leur poitrine, aux coussinets garnis de bourre, que la main de l'artiste insinue habilement dans le devant de leurs habits.

Il est difficile de vous donner une idée du gouvernement et de l'état politique du grand duché de Bade. Les sacrifices que le peuple

a été  
de  
et  
pales  
oblig  
empl  
élev  
cont  
sionn  
Le  
par se  
zarres  
mère  
racté  
mabl  
facher  
gâtes.  
Carls  
Son  
sous  
refuse  
le feu  
respe  
même  
pour  
de lui  
Frédér  
est à p  
sitation  
fiance  
consa  
aux pl  
qu'il a  
trop,  
en les

a été forcé de faire continuellement à la fin de la dernière guerre, et le caractère faible et irrésolu du grand duc, sont les principales causes de l'épuisement des finances qui oblige souvent à retarder le paiement des employés du gouvernement. Les taxes sont élevées, et le peuple est généralement mécontent, principales causes qui ont occasionné tant d'émigrations l'année dernière.

Le grand duc est entièrement gouverné par ses favoris, et par ces inclinations bizarres; tandis que ses sœurs et son illustre mère sont des modèles de sagesse. Le caractère de son altesse, originairement aimable, penche à éprouver des modifications fâcheuses; ce qui arrive à tous les enfans gâtés. Son éducation se fit toute entière à Carlsruhe, et à peine a-t-il vu d'autre ville. Son excellente mère, la prudence même, sous tout autre rapport, ne pouvait rien refuser au jeune prince Charles. Son aïeul, le feu grand duc, l'un des princes les plus respectés de l'Allemagne, avait pour lui le même faible, et son indulgence excessive pour son héritier, empêchera la postérité de lui confirmer le beau nom de *Charles-Frédéric le sage*. Le caractère de son altesse est à présent un mélange d'indolence et d'hésitation, d'inaptitude aux affaires, et de défiance contre tous ceux qui l'entourent. Il consacre la plupart de son temps au jeu et aux plaisirs de la table; et, lorsque les papiers qu'il a négligé d'examiner s'accumulent par trop, il se débarrasse de l'ennui de les lire en les jetant au feu. Cependant la passion

qu'il vient d'éprouver subitement pour l'aimable grande duchesse, semble lui faire adopter une conduite un peu plus régulière, et peut-être ses sujets finiront-ils par en retirer quelque avantage.

Dans un petit état despotique, le caractère du prince est la roue secrète qui fait mouvoir toute la machine; et dans le grand duché de Bade tout semble partager l'instabilité du souverain. Des changemens et de nouvelles organisations sont sans cesse projetés et mis à exécution; de nouveaux comités, de nouveaux collèges sont créés sans qu'il en résulte aucune amélioration visible pour tout ce qui regarde la liberté politique, l'établissement des états, la liberté de la presse, etc., etc. Le peuple est ici, comme dans les autres états d'Allemagne, renvoyé aux décisions de la diète, qui n'a encore rien décidé. La diète étant spécialement chargée de cette matière importante, les souverains suspendent toutes leurs opérations jusqu'à ce que l'auguste assemblée ait fait un modèle général de constitution pour tous les états.

Le congrès des ambassadeurs entreprend naturellement à regret un travail dont le but est de restreindre le pouvoir de leurs illustres maîtres, et peut-être aussi d'amener des troubles interminables; mais c'est l'opinion générale, que des constitutions représentatives doivent être accordées aux peuples qui les demandent. Depuis les derniers événemens, les Allemands ont le sentiment de leurs droits; je désire qu'ils aient aussi celui de leurs

devoirs. Les partisans les plus déclarés des gouvernemens absolus voient clairement qu'il est impossible d'é luder plus long-temps de faire des concessions. Puissent d'incalculables malheurs ne pas être la suite de cette tendance générale des esprits !

ment pour l'ai-  
ble lui faire  
plus régulière,  
ils par en re-

ue, le cano-  
crète qui lit  
dans le grand  
partager l'in-  
gements et de

sans cesse pro-  
nouveaux co-  
ont créés sans  
oration visible

rté politique,  
liberté de li-  
st ici, comme

gne, renvoyé  
a encore rien  
ment chargés  
es souverains

ations jusqu'à  
t fait un mo-  
pour tous les

urs entrepren-  
rail dont le but  
leurs illustres  
d'amener les  
c'est l'opinion  
ns représente  
ux peuples qui  
erniers événe-  
timent de leurs  
si celui de leurs

---

## LETTRE XIII.

Départ de Carlsruhe. — Château de Rastadt, ancienne résidence du margrave Louis de Bade. — Salle du congrès de Rastadt. — massacre des députés français, Bonnier et Roberjot. — Arrivée à Bade. — Sources d'eaux chaudes. — Description d'un aubergiste allemand et de sa famille. — Maisons de jeux. — Anecdote d'un général russe. — Eglise collégiale. — Ses anciens statuts. — Modestie coquette d'une bienfaitrice de l'église. — École des Jésuites. — Couvent. — Hôpitaux pour les pauvres. — Château de Bade. — Cachots souterrains. — Conjectures à ce sujet. — Le *Vehm Gericht*, ou tribunal secret. — Détails sur cette institution. — Son abolition dans le 16.<sup>e</sup> siècle.

DE Carlsruhe nous fîmes une excursion agréable à Bade, capitale de l'ancien margraviat de Bade, aujourd'hui ville tout aussi fréquentée pour ses eaux et ses bains chauds, dans cette partie de l'Allemagne, que le sont vers le nord, Toeplitz, Pyrmont et Carlsbad. L'été dernier, la moitié des têtes couronnées et de la noblesse de l'Allemagne, s'y trouvèrent rassemblés en même temps. Nous louâmes, pour ce voyage, une *lohn kutsch*, vieille calèche, trainée par deux vrais chevaux de fiacre, faisant, suivant l'usage, une lieue par heure; car ces termes pour mesurer la distance et le temps, correspondent si exactement en allemand, qu'ils sont synonymes dans la langue; et qu'une lieue et une heure sont toutes deux exprimées par le mot laconique *stunde*.

Nous allâmes à Rastadt par la belle plaine du Rhin, et la route est bordée de jeunes arbres fruitiers, plantés régulièrement de distance en distance, pendant plus de cinq lieues. Rastadt est une jolie ville, située sur la Murg, et qui conserve encore des traces de son ancienne splendeur, du temps où elle était la résidence des margraves de Bade-Bade. Le château, sorte d'imitation en miniature de celui de Versailles, est un édifice orné d'un belvédère, surmonté d'un Jupiter doré, sur les jambes duquel Phébus a mis un vernis tout à fait remarquable. Le dieu tient à la main un sceptre usé, et semble regarder les colonnades désertes, et les cours couvertes d'herbe, qui distinguent à présent le palais du grand héros, le margrave Louis de Bade, dont les exploits contre les Turcs, sont rappelés par les traditions du temps et par les trophées conservés dans le palais.

La physionomie et le costume du guerrier, représenté dans de grands portraits qui ornent la galerie du château, sont remarquables, quoiqu'ils ne soient aucunement caractéristiques. En voyant sa figure fine et spirituelle, enfoncée sous une énorme perruque, on dirait un homme de loi plutôt qu'un guerrier; et il forme un parfait contraste avec ses grands pères et ses grands oncles, portant de larges moustaches, et armés de pied en cap, qui sont rangés autour de lui, et qui paraissent tous beaucoup plus propres que lui à piller un harem et à prendre les queues d'un bacha. On montre

comme des témoignages de sa vaillance, un grand coffre en verre, rempli d'épées, de turbans, de housses brodées, et d'autres apanages de la pompe orientale, ainsi qu'un portrait d'une beauté de l'Orient, la Briséis, qui orna son char de triomphe. Indépendamment d'une infinité de tableaux de famille, les murs du château sont couverts d'une collection de bois de cerfs, et de portraits de monstres sauvages, tués à une époque et à une place désignées, par tel et tel margrave; mais ce que nous vîmes de plus curieux, à cause des souvenirs qui s'y rattachent, c'est la salle du fameux congrès.

Les négociations mémorables dont elle a été le théâtre, donnent un intérêt particulier à cette salle nue et solitaire. Ce fut là que le prince Eugène et Villars conclurent la paix d'Utrecht; ce fut là que plus récemment se tint le fameux congrès de Rastadt, sur lequel les yeux de l'Europe furent fixés depuis 1797 jusqu'à 1799. Vous vous rappelez la sanglante catastrophe qui termina ce combat diplomatique, le meurtre de deux des députés français qui périrent victimes de la plus noire perfidie. Un monument, élevé à l'entrée de la ville, rappelle l'endroit où Bonnier et Roberjot furent massacrés par des hussards autrichiens, au moment où ils sortaient du congrès avec les passeports ordinaires. Le dernier fut massacré entre les bras de son épouse, qui, le couvrant de son corps, s'efforçait d'empêcher qu'ils ne pussent l'entraîner hors de la voiture. Jean Debry, le troisième député, à qui les assassins avaient

cru porter aussi un coup mortel, trouva moyen de se traîner jusqu'à la ville où il rencontra les femmes, les enfans et les domestiques de ses malheureux compagnons. Dans le nombre de crimes politiques qui ont souillé ce siècle, il en est peu qui excède la barbarie inhumaine, et l'atroce perfidie de ce meurtre horrible, dont le commandant autrichien se disculpa tant bien que mal.

Après avoir diné à une table d'hôte, remplie de négocians suisses, revenant de la foire de Francfort, nous traversâmes la Murg; et, quittant la grande route de Bâle, nous entrâmes dans une belle vallée, au fond de laquelle Bade est située. Les villages sur le bord de la route paraissaient vivans, et la plupart étaient dans des positions agréables, et les collines quelquefois couvertes de vignes, mais plus souvent d'un riche feuillage qui commençait à prendre les teintes variées de l'automne, devenaient plus escarpées à mesure que nous avançons dans la vallée.

Bade est romantique sans être sauvage. D'un côté se prolonge la chaîne des montagnes de la Forêt noire, tandis que le derrière de la ville est masqué par un rocher dont le sommet est couronné par les ruines du vieux château de Bade. La ville est située sur une pente rapide au bas de laquelle coule la rivière qui baigne la vallée. Le château moderne s'élève sur une terrasse qui la domine. Les rues sont étroites, et ne sont pas remarquables par leur propreté.

La résidence d'été de la grande duchesse de Bade, et de quelques autres, appartenant à différens princes, sont dans des positions charmantes; mais les beautés de la nature et la vertu des eaux sont les seuls attraits qu'offre cette ville dont le séjour paraît être fort triste; nous l'éprouvâmes surtout lorsque nous nous y rendîmes. La saison des bains étant passée, les salons étaient fermés, les acteurs partis, les tables de jeu désertes et couvertes de poussière; et une douzaine environ de gros Allemands restaient seuls de l'assemblage grotesque de toutes les nations qui avaient animé la ville aux mois de juillet et d'août.

Nous logeâmes dans l'un des principaux hôtels, contenant à peu près vingt-quatre salles de bains, et trente à quarante chambres, assez bien meublées, mais qui alors étaient toutes vides. Il y a dans la ville sept à huit autres auberges d'une égale grandeur; en outre un tiers des maisons particulières offrent des appartemens garnis dans la saison où les étrangers abondent. Bade ne contient pas moins de trente sources d'eaux chaudes; la chaleur de la principale d'entre elles est d'environ 54 degrés. Leurs noms sont assez curieux; tels que la source du Juif, la source du Maure, la source Infernale, qui coule dans une partie de la ville appelée l'Enfer; la source surnommée l'Échaudoir, parce qu'elle sert à échauder les cochons, la volaille, etc. Je vis une grosse servante d'auberge s'épargner la peine de plumer une demi-douzaine de pigeons en les plongeant

dans la source ; et, après cette cérémonie, il suffisait de les frotter légèrement pour que les plumes se détachassent avec une facilité incroyable. La célébrité de ces sources augmente tous les ans, et l'on dit qu'elles opèrent des cures merveilleuses, et qu'elles guérissent surtout la goutte, les rhumatismes, les indigestions, et les maladies qui sont du ressort de la chirurgie. L'air de Bade est pur et frais, et les environs offrent des sites magnifiques, dont de bonnes routes rendent l'accès facile.

Malgré le peu de monde qui se trouvait alors à Bade, la table d'hôte était assez bien garnie. A la tête, était, suivant l'usage, le gros aubergiste, et, en face de lui, sa jolie femme qui faisait l'admiration des convives, et qui entretenait la conversation, tandis que son époux, véritable Allemand, entassait morceaux sur morceaux, avec un air d'importance tout à fait comique. Lorsqu'il apprit de quel pays j'étais, il me nomma un grand nombre d'Anglais qui étaient venus dernièrement à Bade ; mais qui auraient pu être tout aussi bien Hindous, à en juger d'après les noms que le bon hôte leur donnait. Cependant ils étaient tous ou *lords* ou *vornehme leute* (gens de distinction) ; mais, pour la plupart, ajouta-t-il d'un air consterné, « *sie machten nicht viele aufwande, nicht viele pomp* », ils ne faisaient pas beaucoup de dépenses, et ne menaient pas très-grand train ; circonstances qui semblaient ne pas s'accorder avec ses idées d'un lord anglais.

Un aubergiste allemand préside à la table d'hôte, découpe, et sert ses convives avec une sorte de dignité taciturne, qui est quelquefois comique au plus haut degré. Les officiers subalternes, et les autres habitués de la table, briguent l'honneur de sa conversation, et cherchent à captiver la bienveillance de ce grand personnage qui est généralement un homme bien portant et de bonne mine, et qui surtout s'il se trouve être un fonctionnaire public, tel que, par exemple, maître de poste de l'endroit, se croit alors l'être le plus important de l'état, et a grand soin de vous apprendre les divers avantages que possède sa famille. Son fils aîné a une commission dans l'armée, ou bien il aide monsieur son père dans ses fonctions; madame la maîtresse de poste a été ou est encore une beauté; ou bien il a une nuée de charmans enfans, qui, dans ce cas, ornent le salon, et que j'ai vus paraître souvent après le diner, dans leur plus belle parure, comme si leur compagnie devait être aussi intéressante pour les convives que celle des enfans d'un ami.

Si les fils et les filles dînent à table, ils occupent ordinairement les meilleures places autour de leur papa et de leur maman, parlant peu avec les hôtes auxquels ils semblent ne faire aucune attention, mais babillent entre eux avec la plus grande liberté, et témoignent, par leurs manières, qu'ils se croient au moins les égaux des autres convives. L'un des fils remplit souvent les fonc-

tions  
garç  
le res  
je l'a  
au v  
qu'u  
sonn  
geai  
tenis  
y fit  
Il  
bergi  
vena  
ban  
reux  
seuls  
avec  
en u  
trou  
Bade  
tacit  
et le  
un p  
qui  
être  
dépen  
merai  
quelq  
autres  
monsi  
l'égar  
daign  
des p  
Bad  
resson

tions de *herr ober-keller* (monsieur le maître garçon), et après avoir servi ses sœurs et le reste de la compagnie, pendant le dîner, je l'ai vu quitter la serviette pour jouer au wisk avec les amis de sa famille. Lorsqu'une fois il avait les cartes en main, les sonnettes avaient beau l'appeler, il ne bougeait pas; et les cris de «*herr keller*» retentissaient dans toute l'auberge, sans qu'il y fit la moindre attention.

Il est fort rare, en général, que les aubergistes allemands aient beaucoup de prévenance pour leurs hôtes; quelques phrases banales, telles que «bon appétit, un heureux voyage», etc., sont ordinairement les seuls mots qu'ils vous adressent, encore est-ce avec une hauteur qui dégénère, il est vrai, en une servile bassesse, dès que leur hôte se trouve être de qualité. Notre aubergiste de Bade, l'homme le plus sentencieux et le plus taciturne de l'univers, devint le plus affable et le plus prévenant, dès qu'il vit paraître un petit homme décoré de la croix de Malte, qui vint souper fort tard, et qui se trouva être un baron qui remplissait quelque charge dépendant du gouvernement. «Sa Grâce aimerait-elle ce plat, ou bien irait-il chercher quelque autre chose pour Sa Grâce»? Et mille autres attentions semblables prouvèrent que monsieur l'aubergiste était aussi servile à l'égard des grands, qu'il était fier et dédaigneux envers ceux qu'il ne croyait pas des personnes de qualité.

Bade présente, pendant l'été, toutes les ressources qu'on trouve toujours en Alle-

magne dans les villes où la noblesse se rassemble pour prendre les eaux : un théâtre, des bals, des promenades, et des maisons de jeux. A l'exception peut-être des grandes capitales, il n'est pas d'endroit où la passion du jeu soit plus générale que dans ces villes où elle forme la principale ressource de tous les rangs; et les sommes que perdent des princes et même de simples particuliers, dans un seul été, paraîtraient considérables même dans des pays où les fortunes sont plus colossales qu'en Allemagne. Avec des protecteurs aussi distingués, il est aisé de concevoir que le gouvernement de Bade est plus porté à mettre des taxes sur les maisons de jeux, qu'à les défendre. Ces sortes d'établissements payent un droit considérable pour le profit des pauvres, et presque autant au propriétaire de chaque maison de bains où ils tiennent leur banque. Malgré cela, les banquiers trouvent ce métier fort lucratif; et il ne s'en établit jamais moins de trois ou quatre tous les ans.

Un célèbre général russe, dont je fis la connaissance à Carlsruhe, avait perdu à Bade une partie des dépouilles que ses cosaques avaient accumulées dans la dernière guerre. Sa passion pour le jeu était trop invétérée pour que l'expérience pût le guérir; car ses dettes avaient déjà été payées une fois, et sa fortune avait été augmentée par l'empereur d'Autriche, en récompense de la célérité avec laquelle il avait apporté de Paris à Vienne la nouvelle de la naissance du jeune Napoléon; voyage que le zélé général fit à cheval en

cinq jours et cinq nuits. Les personnes mûres  
 et réfléchies se plaignent hautement des fun-  
 nestes effets que causent de semblables éta-  
 blissemens. Les dames, comme c'est l'usage  
 sur le continent, partagent cette passion,  
 et s'y livrent avec une ardeur qui peut ri-  
 valiser avec celle des hommes. L'agitation et  
 l'anxiété occasionnées par le jeu, détruisent  
 l'effet salutaire des eaux; et les malheureux  
 joueurs sont souvent obligés d'abrèger leur  
 séjour, et de partir sans que leur maladie  
 soit guérie, et sans que leurs dettes soient  
 payées.

L'une des principales banques s'établit  
 dans l'ancien couvent des Jésuites, aujour-  
 d'hui converti en *maison de conversation*,  
 le chœur de l'église servant par un usage  
 profane de salle à manger. Le bâtiment est  
 situé agréablement sur la pente d'une espèce  
 de rocher couvert d'arbrisseaux, et l'on  
 monte au salon par un escalier tournant pra-  
 tiqué dans le roc. Une caverne qui servait  
 de cave aux Jésuites, est employée au même  
 usage par le restaurateur de l'établissement.  
 C'est là et dans la maison de la Promenade,  
 que se donnent les bals et les assemblées. Le  
 dimanche est le jour où l'on s'y porte surtout  
 en foule, et, par une disposition assez bizarre,  
 c'est, même dans les plus grandes chaleurs  
 de l'été, de quatre à huit heures, immédia-  
 tement en sortant de table, qu'on se livre  
 de préférence à l'exercice échauffant de la  
 walse.

Les habitans de Bade sont en grande partie  
 catholiques; mais le margraviat de Bade-Bade,

principauté catholique, est aujourd'hui dévolue à la famille de Bade-Durlach, qui est depuis long-temps protestante.

La ci-devant collégiale est un bâtiment gothique de mauvais goût, avec un clocher en minaret, comme la plupart des églises dans cette partie de l'Allemagne. C'est aujourd'hui l'église paroissiale. Les revenus en ont été affectés au gymnase, ou lycée, dont les professeurs officient tour à tour, et prennent place dans le chœur. Leur traitement, comme celui de tous les ecclésiastiques, est fort modique; cependant il a été augmenté un peu depuis l'époque de la fondation du collège dans le quinzième siècle, époque où le doyen la moitié de cette somme, et il en était ainsi des autres en proportion. Les prêtres modernes de Bade regarderaient sans doute les anciens statuts établis par le fondateur comme aussi déraisonnables que le traitement qu'il leur avait fixé : l'un d'eux prescrivait « qu'aucune des personnes du chœur ne rira ni ne fera des signes pendant le temps de l'office divin; qu'aucun chanoine n'entrera en sabots ferrés dans le chœur; et que si quelqu'un d'entr'eux déshonore sa profession par quelque commerce illicite, en se livrant à la passion du jeu, ou à d'autres excès condamnables, le chapitre ne lui paiera pas son traitement, soit qu'il consiste en argent, en fruits, ou en vin, qu'il n'ait renoncé au *concubinatum publicum*, au jeu, ou aux excès quelconques qui l'auront fait suspendre ».

L'église qui, ainsi que le château, et la plupart des autres édifices considérables, fut dévastée en 1689 par les Français, ne contient de remarquable que les monumens des margraves catholiques de Bade. Sur le tombeau d'une bienfaitrice de l'église est gravée une inscription qui commence modestement par ces simples mots : « ci-git N. I. ; » mais qui explique ensuite qu'elle a légué cinq mille florins à l'église, sous la condition expresse que son nom resterait caché. Il y a assurément quelque coquetterie dans la modestie de madame N. I. car la singularité de l'inscription fixe l'attention de tous ceux qui entrent dans la paroisse, tandis qu'en faisant graver simplement son nom, elle eût été confondue parmi les autres donateurs, et sa bienfaisance à laquelle sa modestie apparente donne un nouveau prix, n'eût pas excité tant d'admiration.

Le lycée était autrefois entre les mains des Jésuites qui, lors de la dissolution de leur ordre, cherchèrent à force d'intrigues, et en mettant le peuple dans leurs intérêts, à en rester quelque temps en possession malgré le gouvernement. Pour les en expulser insensiblement, on commença par introduire dans l'établissement un seul professeur séculier de philosophie ; mais les cabales qui s'élevèrent contre lui furent si violentes, qu'il fut obligé de battre en retraite. Le célèbre Martin Wierhl fut alors mis à sa place, et les Jésuites combattirent aussitôt avec acharnement ses dogmes philosophiques, et entrèrent avec lui dans des discussions qui furent

soumises aux six universités. Mais Wierhl était protégé par le margrave Charles Frédéric, et les Jésuites furent à la fin obligés d'abandonner le lycée.

Il y a à Bade un joli petit couvent de religieuses de l'ordre du Saint-Sépulcre, qui vinrent originaires de Liège, et qui ont évité la sécularisation, en ouvrant une école pour les filles des pauvres de la ville. Elles ont aussi quelques pensionnaires d'un rang plus élevé, qui ne payent guères plus de onze à douze louis par an pour leur nourriture et les frais de leur éducation. Le couvent contient des salles de bain, et les religieuses sont d'une exactitude scrupuleuse à ne pas se montrer.

Les pauvres paraissent moins malheureux à Bade qu'ils ne le sont dans beaucoup d'autres contrées. Indépendamment d'un hôpital considérable, ou maison pour les pauvres, et d'un autre plus petit appelé la maison des *Bonnes gens* (moins à cause du caractère de ceux qui l'occupent que de la charité des personnes qui l'ont fondé), ils ont une maison de bains, où les malades vont prendre les eaux, et où ils trouvent en outre de bonnes soupes à la Rumford, et reçoivent tous les autres secours que les fonds de l'établissement permettent de leur accorder. La taxe sur les maisons de jeux, et une quête qu'un officier de police fait toutes les semaines pour les pauvres, et à laquelle contribuent principalement les personnes qui viennent prendre les eaux, fournissent aux principaux frais de l'établissement.

Le château de Bade bâti en 1579 par le margrave Philippe II, est un grand édifice carré qui mérite peu de fixer l'attention. Le roi et la reine de Bavière, la reine de Suède, et différens princes alliés à la famille royale, y fixent quelquefois leur résidence lorsqu'ils viennent prendre les eaux.

Les seules curiosités qu'il renferme sont les passages et les donjons souterrains, qui ont donné lieu à tant de conjectures relativement à leur origine et à leur usage. Un escalier étroit y conduit de la tour du château. Ils consistent en un grand nombre de passages et de petites salles voûtées, communiquant l'une à l'autre, et qui sont évidemment de la plus grande antiquité. Les deux principales ont encore d'immenses portes de pierre, de neuf à dix pouces d'épaisseur, et d'environ six pieds de hauteur, qui ouvrent en dedans, et qui tournent avec peine sur leurs gonds. Dans d'autres, vous voyez encore l'encadrement des portes de fer qui les fermaient autrefois. Il existe dans l'une des voûtes une communication secrète avec la principale entrée du château; et une autre salle, connue sous le nom de la chambre de torture, contient une rangée de cercles de fer enfoncés dans le mur, et qui servaient à l'usage qu'indique le nom de la chambre.

Un donjon profond, aujourd'hui presque comblé, qui y est contigu, était, dit-on la place dans laquelle les criminels condamnés étaient précipités. Ce donjon était toujours resté vide, lorsqu'il y a environ trente ans, suivant une autre tradition, un chien y

tomba par accident; et en descendant pour le chercher, on découvrit à une très-grande profondeur les débris de deux roues armées de couteaux pointus. La dernière et principale chambre a un double rang de trous creusés dans le mur, et des appuis en pierre qui semblent faits pour soutenir des planches; on suppose que c'était la chambre des séances de quelque tribunal.

Il est clair d'après la dimension et la construction de ces caveaux, qu'ils ne peuvent pas avoir été destinés à servir simplement de refuge en cas de siège ou de danger. L'air et le jour n'y pénètrent point; et ils sont trop petits pour contenir un grand nombre de personnes. Sans parler des assurances réitérées du bon vieux concierge qui me les montra, les traditions du pays rapportent qu'ils étaient le siège de ces institutions terribles, les *Vehm Gerichts*, ou tribunaux secrets de Westphalie, si communs en Allemagne jusqu'au règne de Charles V. Les procédés de ces cours redoutables sont si curieux et si intéressans que vous me pardonnerez de vous envoyer quelques détails à ce sujet.

La sainte *Vehm*, ou ligue de sang, était un tribunal mystérieux qui exista originellement en Westphalie, et qui de là se répandit dans toute l'Allemagne. Il était aussi appelé *Frey Gericht*, tribunal libre, et la place de ses séances se nommait *Frey Stuhl*, chaire libre; et il n'est pas rare de trouver en Allemagne un canton qui s'appelle encore *Frey Gericht*, du nom de ces tribunaux.

Le plus grand secret présidait à leurs assemblées ; rien ne transpirait, tout était arbitraire, terrible et sanguinaire. Les membres d'un tribunal consistaient en un juge suprême, ou *Stuhlgraf* et en quatorze assistants, ou assesseurs libres, *Frey Schœpper* ; il se trouvait des membres de tout rang et de toute condition, des princes, des nobles, de simples particuliers, chacun s'empressant de se mettre à couvert des poursuites du tribunal terrible, en en devenant membre lui-même.

Dans le quinzième siècle, à l'époque où le tribunal fut le plus redoutable, il y avait environ cent mille juges libres en Allemagne. Les juges, qui ordinairement étaient appelés les *Wissenden*, ou initiés, se reconnaissaient l'un et l'autre à un signe qui ne pouvait être aperçu de personne qui ne fût pas de la fraternité. Le tribunal était ainsi l'instrument puissant de l'ambition, de la haine, ou de la vengeance. Personne ne connaissait ni son accusateur ni son juge. Ce pouvait être son voisin, ce pouvait être celui qui se disait son ami. Lors de leur initiation, les membres s'engageaient par les sermens les plus solennels à traduire devant les tribunaux tous ceux qui méritaient d'être punis, ne respectant ni amis, ni parens ; ou, suivant la formule de leur serment terrible, « à défendre et à cacher la sainte *Vehm*, avant » femme et enfant, avant père et mère, avant » sœur et frère, avant feu et vent, avant tout » ce que le soleil éclaire et tout ce que la pluie

» mouille, avant tout ce qui flotte entre le  
» ciel et la terre ».

On s'imagine sans peine que les procédures n'étaient pas longues. Les officiers du tribunal se rendaient secrètement pendant la nuit dans le lieu de la résidence de l'accusé, et affichaient sur les portes une sommation judiciaire à tel prince ou à tel citoyen de comparaître devant la *Frey Stuhl*, tel jour et à telle place, pour être interrogé sur tel sujet. Si la sommation était répétée trois fois, sans effet, l'accusé était condamné par contumace, sommé encore une fois de comparaître, et, s'il s'y refusait, déclaré hors la loi, et pendu sur le bord de la route, dès qu'on pouvait s'emparer de lui. S'il résistait, on le perçait d'outre en outre, et l'on attachait son cadavre à un arbre, en laissant le couteau du bourreau enfoncé dans la terre à côté de lui, pour montrer qu'il n'avait pas été assassiné, mais que c'était un criminel exécuté par l'ordre du *Frey Gericht*.

Le tribunal avait coutume de s'assembler à minuit dans le cimetière de la ville où il voulait tenir une séance. A la pointe du jour, le son des cloches annonçait aux habitans la présence de ces hôtes formidables. Tous étaient obligés de s'assembler dans une plaine découverte, autour de laquelle ils se rangeaient en cercle, tandis que le président était assis au milieu avec les juges du tribunal. Devant lui étaient les emblèmes terribles de sa puissance, une épée et une corde. Lorsqu'il paraissait dans le cercle un homme d'une

mauvaise réputation, l'un des juges s'avant-  
çait vers lui, et le touchant de sa baguette  
blanche, lui disait : « Ami, il y a d'aussi bon  
» pain à manger ailleurs qu'ici ». Si celui-ci  
ne croyait avoir aucun reproche à se faire,  
et ne voulait point profiter de l'avertisse-  
ment, il pouvait rester dans l'assemblée, et  
courait alors le danger d'être mis en accu-  
sation, mais il était généralement plus pru-  
dent de se retirer aussitôt.

Lorsque le juge touchait trois fois quel-  
qu'un de la baguette formidable, il indiquait  
par là que le malheureux était un grand cou-  
pable, déjà secrètement accusé et convaincu,  
et il était pendu sans perdre de temps au  
premier arbre qui se présentait. C'était alors  
le châtiment invariable des criminels, quel  
que fût leur rang. Quoiqu'il ne soit plus au-  
jourd'hui en usage dans la plupart des pays  
d'Allemagne, et que les plus vils criminels  
aient l'honneur d'être décapités. Le plus  
jeune des juges était ordinairement chargé  
de l'exécution, qui se faisait avec tant de  
secret, que le bourreau était rarement connu.  
Les crimes dont les *vehm gericht* prenaient  
connaissance étaient principalement l'héré-  
sie, l'infidélité, le sacrilège, la haute trahi-  
son, le meurtre, le rapt, le brigandage, et  
la contumace envers le tribunal, ses juges ou  
ses messagers.

Les actes inouis, de cruauté et d'injustice,  
auxquels ces tribunaux finirent par se porter  
par la suite, occasionnèrent des ligués fré-  
quentes que formèrent les princes, pour res-  
treindre leur pouvoir; et les empereurs Maxi-

milien et Charles V, ayant perfectionné la jurisprudence criminelle, l'un en constituant la chambre impériale, et l'autre en introduisant un nouveau code, l'association des *vehm gericht*, diminua insensiblement, et à la fin du seizième siècle elle fut entièrement dissoute.

La tradition que les caveaux du château étaient le lieu des séances de l'un de ces tribunaux, paraît d'autant moins dénuée de fondement, qu'il est certain qu'un *Vehm Gericht* exista autrefois quelque part dans le margraviat de Bade-Bade. En 1459, le margrave Charles I.<sup>er</sup> accorda sa protection à la ville d'Esslingen, à cette seule condition qu'aucun des citoyens ne deviendrait ni juge ni assesseur dans un tribunal secret de Westphalie. Le conseil privé du margrave contenait cependant plusieurs de ces juges secrets, et, cinq ans après, il fit une ligue avec l'électeur palatin Frédéric et avec d'autres princes, pour anéantir ce tribunal inique et sanginaire. Les caveaux souterrains sont évidemment plus anciens que le château sous lequel ils se trouvent, et il serait difficile d'expliquer d'une manière plus probable l'usage auquel ils furent destinés originairement qu'en présumant que c'était le lieu des séances de l'une de ces terribles assemblées.

Retour  
d'Ele  
— Si  
pour le  
sement  
du ju  
gauche  
ses enf

Nous  
bach et  
Helvét  
tiques,  
pittore  
mençâ  
irrégul  
des ro  
travers  
d'épais  
du bor  
la Foré  
montag  
Stanten  
de l'au  
noirs;  
aperce  
tours e  
noire,

---

## LETTRE XIV.

Retour à Carlsruhe par la Forêt noire. — Montagne d'Eberstein. — Château de la margrave Frédérique. — Sites romantiques. — Bal allemand. — Passion pour la walse. — Réflexion d'une dame sur cet amusement. — S'il convient aux Anglaises. — Générosité du jeune prince de Furstemberg. — Mariage de main gauche du feu grand duc de Bade. — Légitimité de ses enfans reconnue.

Nous retournâmes à Carlsruhe par Gernsbach et par la belle vallée de la Murg, qu'un Helvétien appelait, à cause de ses sites romantiques, la préface de la Suisse. La route est pittoresque au plus haut degré. Nous commençâmes par monter une colline étroite et irrégulière, que l'Os, descendant du haut des rochers où il prend sa source, arrose en traversant, tantôt de riches pâturages, tantôt d'épaisses forêts. Quelquefois la route s'écarte du bord de la rivière pour s'enfoncer dans la Forêt noire qui couvre le penchant des montagnes. A travers les arbres, les pics du Staufenberg et du Mercuriusberg paraissaient de l'autre côté de la vallée, couverts de sapins noirs; et, en regardant derrière nous, nous apercevions de temps en temps Bade avec ses tours et ses clochers. Les sapins de la Forêt noire, dont la tige ardoisée retombe jusqu'à

terre, donnent, aux montagnes qu'elles couvrent, une sorte de grandeur funèbre qu'augmente encore la sombre clarté qui pénètre à travers les arbres.

En sortant d'un beau bois de hêtres qui termine la forêt, nous nous trouvâmes sur le sommet d'une chaîne de montagnes brisées, la vallée de la Murg à nos pieds. La vue était belle et variée; les montagnes s'élevaient devant nous avec une irrégularité pittoresque; et, sur la gauche, on apercevait la belle plaine du Rhin, qui présente un parfait contraste avec les sites sauvages qui nous entouraient. Gernsbach, autrefois petite capitale des comtes d'Eberstein, est au pied de la montagne sur laquelle nous nous trouvions. Notre *Kutscher*, qui, pendant la montée, avait plusieurs fois témoigné son mécontentement contre ses chevaux, par quelques *hundert tausend heilige sacrament und donner wetter*, ralluma sa pipe, remonta sur son siège, et, fouettant ses chevaux, en les accablant de nouvelles invectives, se vengea d'avoir été obligé de monter au pas, en descendant au grand galop la pente rapide qui conduit à Gernsbach.

La petite ville est située dans une position romantique, sur la Murg qui est traversée par un pont; et les bois de sapin arrivant sur des radeaux de la Forêt noire, et qu'on déposait dans les chantiers des charpentiers sur les deux rives, jetaient de la variété sur le tableau qu'ils animaient. C'est la résidence d'un grand maître des forêts et d'un bailli, et elle con-

tient m  
tant  
s'éleve  
la Murg  
Le ch  
Ce son  
dalité  
Frédé  
dant/l  
d'exam  
et la be  
de son  
Au  
chape  
où l'o  
quitte  
monte  
forêt  
teau.  
pour  
rait pr  
par la  
sont  
d'Ebe  
une ro  
relles  
dépit  
le cèle  
d'un ja  
de sim  
pante  
roule  
s'élev  
et ses  
vallée

tient une école et deux églises, l'une protestante et l'autre catholique. Au sortir de la ville, s'élève la montagne d'Eberstein qui avance sur la Murg sa tête couronnée de pins sauvages. Le château d'Eberstein en couvre le sommet. Ce sont de vieilles ruines du temps de la féodalité, qui ont été réparées par la margrave Frédérique de Bade qui y fixe sa résidence pendant l'été. Cette princesse m'avait recommandé d'examiner sa demeure lorsque j'irais à Bade, et la beauté du site me déterminait à suivre l'avis de son altesse.

Au pied de la montagne, est une jolie petite chapelle où la lampe brûlait, suivant l'usage, et où l'on dit la messe tous les dimanches. Vous quittez ici la grande route, et commencez à monter un étroit sentier, qui, à travers la forêt de pins tourne en zigzag jusqu'au château. Après avoir suivi ces détours, nécessaires pour adoucir la montée, qui autrement, serait presque perpendiculaire, nous entrâmes par la grande porte extérieure sur laquelle sont encore gravées les armes des comtes d'Eberstein, un porc sur un champ d'or et une rose. Le château dont les murs et les tourelles conservent encore leur air antique, en dépit des enjolivemens de M. Weinbrenner, le célèbre architecte de Carlsruhe, est entouré d'un jardin dessiné avec autant de goût que de simplicité. De la terrasse, la vue est frappante et romantique. Sous vos pieds, la Murg roule avec fracas; et, plus bas, sur ses rives, s'élève Gernsbach avec ses moulins, ses écluses et ses nombreux chantiers. En regardant la vallée qui se rétrécit graduellement, l'oeil suit

le cours de la rivière qui traverse un ou deux villages, et va se perdre dans les défilés entre les sombres montagnes qui bordent les détours de la vallée. Du côté du midi, les coteaux sont couverts de vignes à travers lesquelles circule une route conduisant au village qui les couronne. Il est difficile de donner une idée de la beauté de cette vue où tous les grands traits de la nature se retrouvent en miniature, et où, au milieu de rochers sauvages, on découvre les vallées les plus riantes et les plus fertiles.

Après avoir dîné à la meilleure auberge de Gernsbach, où nous goûtâmes le vin nouveau du margraviat, nous trouvâmes la Murg, et suivîmes la grande route en passant par plusieurs petits villages qui sont sur la rive gauche de la rivière. Dans chacun de ces villages est une écluse qui traverse la Murg obliquement, et qui fait tourner les moulins; et l'industrie active des habitans se dirige principalement vers le commerce de bois, comme le prouve un grand nombre de chantiers qu'on voit partout.

Près du petit village de Gaggenau, est un monument fort simple élevé par le feu grand duc de Bade, en l'honneur d'un de ses sujets. Il est sur le bord de la grande route et porte cette inscription: « L'Electeur Charles-Frédéric  
« remercie Antoine-Rindenschwender, l'ar-  
« chitecte de l'Amalienberg, et le propagateur  
« de l'agriculture, de l'industrie et du com-  
« merce de son pays ».

Les montagnes de chaque côté de la route, s'abaissaient alors graduellement, et nous sortîmes bientôt de la vallée de la Murg pour entrer dans celle du Rhin, à travers laquelle nous

retournâmes à Carlsruhe en passant par Etlingen.

Nous arrivâmes à temps pour aller à un bal où nous étions invités chez son excellence le baron..., et que nous trouvâmes en pleine activité à sept heures. Les salons décorés avec plus d'élégance qu'on n'en trouve ordinairement dans les demeures de la noblesse allemande, étaient remplis de lustres magnifiques, et de glaces qui répétaient le beau coup d'œil que présentait l'assemblée. Les officiers des gardes du grand duc, corps de troupes superbes, étaient dans leur grand uniforme rouge, réservé exclusivement pour briller à la Cour et dans les salons. Un bal allemand s'ouvre par une polonaise (promenade lente qu'on fait autour de la salle en se tenant par la main), aussi invariablement qu'un dîner allemand commence par une mauvaise soupe; mais la suite n'offre pas dans un balla même variété que dans un festin; c'est la walse qui en fait tous les frais, et si l'on danse de loin en loin une anglaise, ou une contredanse, c'est pour revenir ensuite avec plus de plaisir à la walse favorite. A Carlsruhe, où l'on est passionné pour tout ce qui vient du nord, les danses russes et polonaises sont fort en vogue. Ce sont des danses très-animées, mais qui, pour être exécutées en perfection, exigeraient au moins des souliers ferrés, semblables à ceux dont sont armés les guerriers qui avant de combattre se menacent en dansant et en frappant du pied, dans une pantomime. Le bruit est une partie si essentielle de ces sortes de danses, qu'une dame me disait en parlant d'un célèbre danseur: « Oh! si vous.

l'aviez vu danser l'autre jour, lorsqu'il avait ses bottes et ses éperons! »

La walse, telle qu'on la danse en Allemagne, est vive et animée. Les airs sont en général bien choisis, et il y a, dans les mouvemens des différens couples qui semblent se poursuivre, une précision et une égalité, qui, malgré leur monotonie, leur donne de la grâce et de l'élégance. C'est maintenant la mode de valser avec la plus grande rapidité, mode importée de Vienne, et qui n'ajoute aucunement ni à la beauté ni au plaisir de la danse. Elle dégénère même quelquefois en une espèce de lutte terrible, où chaque couple s'élançe en pirouettant autour de la salle, en cherchant à se devancer l'un l'autre, à la grande crainte des spectateurs dont les pieds ont souvent beaucoup à souffrir de cette pétulance. Cette nouvelle mode, dans l'opinion de quelques personnes, a pourtant un inconvénient de moins que la walse lente, inconvénient qui fait bannir la walse de plusieurs salons anglais, et qu'une dame auprès de laquelle je me trouvais, exprima très-heureusement en appelant la walse lente une danse à sentiment. Le témoignage de ma belle voisine sur un tel point était irrécusable; et il est certain que la lenteur du mouvement donne à la walse une langueur et une volupté qui peut la rendre plus gracieuse, mais qui en augmente peut-être aussi les dangers. Sa rapidité actuelle en détruisant ces périls, en fait naître d'autres moins romanesques, tels que de tomber ou du moins se heurter violemment, ce qu'on n'évite qu'avec beaucoup d'adresse dans un petit salon. Je ne désire

pas voir  
valseuses  
priver le  
sont au  
contred  
de l'am  
férence  
Les An  
les sent  
lesquels  
n'est do  
peuvent  
mêmes  
même  
de qui  
souvent  
excessi  
danseu  
bras ar  
embar  
mens  
de lin  
et elle  
à pre  
par l'  
l'enfan  
peuve  
mens,  
sais m  
ce ser  
harm  
leurs  
j'esp  
satisf  
natur

pas voir mes belles compatriotes devenir des valseuses ; mais je ne voudrais pas non plus priver les Allemandes de ce plaisir. Les walses sont aussi innocentes en Allemagne que les contredanses en Angleterre. L'inconvenance de l'amusement dépend seulement de la différence de l'éducation et du caractère national. Les Anglaises ne sauraient valser sans blesser les sentimens de délicatesse et de réserve dans lesquels elles ont été élevées. L'amusement n'est donc pas convenable, parce qu'elles ne peuvent s'y livrer sans savoir fort bien en elles-mêmes qu'il ne l'est pas. Mais il n'en est pas de même des Allemandes. Une jeune Allemande de quinze ans dont la vive rougeur exprime souvent, en toute autre occasion, la timidité excessive, pose la main sur l'épaule de son danseur, et lui permet d'entrelacer ses deux bras autour d'elle, sans manifester le moindre embarras, la moindre confusion. Les sentimens qu'elle éprouve sont la meilleure preuve de l'innocence du plaisir auquel elle se livre, et elle ne voit pas la moindre inconvenance à prendre part à un amusement sanctionné par l'usage, et auquel elle est habituée depuis l'enfance. Comme mes belles compatriotes ne peuvent se livrer à ce plaisir avec les sentimens, ni avec la grâce des Allemandes, si j'osais me permettre de leur donner un conseil, ce serait de ne pas imiter ce qui n'est point en harmonie avec leurs usages, j'ajouterais même, leurs vertus nationales. Quant aux Allemandes, j'espère au contraire qu'elles continueront à satisfaire un goût qui leur est en quelque sorte naturel : car la walse leur sied admirablement ;

et il n'est point d'amusement qui leur convienne mieux, ni dans lequel elles paraissent avec plus d'avantage.

Le prince de Furstemberg, jeune prince médiatisé, plein d'amabilité, et danseur intrépide était à ce bal ainsi qu'à plusieurs autres auxquels je me trouvai. Il avait quitté sa petite capitale, située dans la Forêt noire, à l'embouchure du Danube, pour venir jouir des plaisirs de Carlsruhe. Il était accompagné d'un secrétaire et d'un grand maître; car ces princes dépouillés de leur sceptre et devenus sujets, cherchent à s'entourer autant que possible des marques et des apanages de la souveraineté. Plusieurs d'entr'eux ont leur petite Cour, montée sur un ton de luxe et de magnificence auquel leur fortune seule met des bornes; et leur chute est trop récente pour leur permettre de prendre part cordialement avec la noblesse aux fêtes des Cours dont ils sont les sujets. Ils se contentent souvent de goûter dans leurs retraites le plaisir de la chasse, sans honorer de leur présence la capitale de leurs souverains respectifs.

Le prince de Furstemberg, aujourd'hui sujet du roi de Wurtemberg, a des domaines considérables, contenant près de 80,000 ames. Ses revenus montent à environ 8,000 livres sterling (192,000 francs), revenu immense, même pour un prince, en Allemagne. Il n'est pas très-bien vu à la Cour de son souverain, ayant, comme les autres princes médiatisés du Wurtemberg, embrassé vivement la cause des états du royaume. J'ai entendu raconter un trait de générosité de sa part qui mérite

d'être rapporté. Le jeune prince de Hohelohe, aide-de-camp du roi de Wurtemberg, et qui était, malgré cela, président de l'assemblée, et partisan zélé des états, épousa la sœur du prince. Le roi de Wurtemberg, offensé de sa conduite politique, lui ayant ôté sa place et ses pensions, le prince se trouva presque entièrement ruiné, et son beau-frère eut la générosité de lui céder aussitôt une grande partie de ses revenus.

Dans ce bal, ainsi que dans toutes les grandes assemblées de la ville, je vis la famille de la comtesse, aujourd'hui princesse d'Hochberg. Les jeunes comtes sont des officiers distingués, au service du grand duc. La princesse Amélie, sa fille unique, est l'une des femmes les plus aimables que j'aie connues en Allemagne. Elle joint à toute la douceur et à toute la simplicité de ses belles compatriotes, une grâce qui leur manque quelquefois. La vieille comtesse d'Hochberg est la veuve du dernier grand duc de Bade, qui l'avait épousée, suivant la mode allemande, *de la main gauche*. Depuis mon départ de Carlsruhe, le grand duc actuel, n'ayant point d'enfant mâle, a reconnu, par un acte public, la légitimité des jeunes comtes, et leurs droits au trône, en cas qu'il mourût sans héritier direct. A cette occasion, les jeunes comtes furent élevés au rang des princes. Il y avait long-temps qu'on représentait au grand duc les raisons qui devaient l'engager à rendre ce décret; mais son irrésolution le différait toujours. Il s'y décida au moment où la grossesse de son épouse

pouvait le rendre inutile. Il saisit aussi cette occasion pour déclarer que, de toute manière, ses états étaient indivisibles, précaution qu'il crut devoir prendre, parce que, d'après une convention particulière, la province de Brisgaw, appartenant autrefois à l'Autriche, devait retourner à cette puissance, au cas que le grand duc n'eût pas pour successeur un descendant direct. L'événement montrera jusqu'à quel point ce *sic volo, sic jubeo* de son altesse l'emportera sur des arrangemens solennels pris antérieurement.

Distinct  
la bo  
blesse  
fabric  
Hauter

Nous  
forme  
rée co  
de tou  
que im  
autres.  
aux tal  
pensal  
exclus  
point  
aussi n  
il reg  
lange  
croyar  
formen  
de Sal  
toyen,  
que rie  
extrém  
un po  
avaient  
aristoc  
point d  
soin qu

---

---

## LETTRE XV.

Distinction des rangs. — Nouvelle importance donnée à la bourgeoisie. — Son exclusion des cercles de la noblesse. — Début à la Cour, d'une baronne de nouvelle fabrique. — Mélange de tous les rangs au Casino. — Hauteur de la noblesse.

Nous avons souvent remarqué que ce qui forme la supériorité de l'Angleterre, considérée comme société, est cet heureux amalgame de toutes ses parties, cet enchaînement presque imperceptible des rangs les uns dans les autres, qui laisse le chemin libre à l'ambition et aux talens, et qui conserve les gradations indispensables, sans exposer aucune classe à des exclusions absurdes et révoltantes. Il n'est point de contrée où il y ait une aristocratie aussi noble, et il n'en est pas cependant où il règne autant de véritable égalité, un mélange aussi libre de tous les rangs. Ceux qui croyaient éteindre toutes les distinctions, et former une société aussi égale que la plaine de Salisbury, en s'appelant l'un l'autre citoyen, finirent (et c'est une nouvelle preuve que rien ne se touche de plus près que les extrêmes) par ériger une dignité plus haute, un pouvoir plus arbitraire que celui qu'ils avaient détruit, et par créer une foule d'ultra-aristocrates... Les Suisses affectent de n'avoir point de titre; mais le seigneur suisse a grand soin que son nom ne soit jamais inscrit dans

aucun acte sans être précédé du mot *noble*, et il regarde comme l'un des résultats les plus déplorables des dernières calamités qui ont affligé son pays, que ses fils soient obligés de souiller leurs mains en se livrant au commerce.

Le fait est que, soit que des distinctions titulaires la distinguent ou non, une aristocratie effective est un apanage aussi nécessaire de la société, qu'une inégalité de talens ou de stature. Le nain respecte involontairement le géant; l'homme ordinaire, le génie supérieur; tel est exactement le respect que le peuple doit aux grands; qu'il le leur rende, et le rang obtient ce qu'il mérite, et n'a pas de raison pour se plaindre. Mais l'abus commis en Allemagne fut, non-seulement de permettre à la noblesse d'accaparer tous les titres et tous les honneurs, mais encore de fermer à tout autre le chemin de la fortune. Pour obtenir une place quelconque, la première qualité indispensable était de pouvoir justifier d'un certain nombre de quartiers de noblesse.

Ces privilèges exclusifs, vains attributs de la naissance, et non pas du mérite, sont déjà abrogés en partie, et bientôt, sans doute, il n'en restera plus de trace. Les dernières commotions politiques leur ont porté un coup terrible. « *Externus timor, maximum concordie vinculum* ». Ce motif rassembla tous les rangs, toutes les classes, et leur fit faire cause commune ensemble. Les souverains et leurs courtisans, tremblans, se trouvèrent heureux, dans l'heure du danger, de se voir

déliv  
leur tét  
béiens,  
pre. Le  
eurent  
tribua  
et à d  
préjug  
était su  
avec sa  
voir, a  
teur d  
retiren  
toute  
reau  
éviter  
un gé  
coméd  
il ne  
déput  
croix  
créanc  
de se  
quart  
avec n  
peut-é  
quel é  
En  
quant  
lespet  
siant d  
nobles  
petit  
coup  
la nob

délivrés de la verge de fer qui pesait sur leur tête, par la force énergique des plébéiens, qui seuls étaient en état de la rompre. Le commerce que ces nobles arrogans eurent avec les enfans de la révolution, contribua aussi à rabattre de leur orgueil et à déraciner quelques-uns de leurs vieux préjugés. Si l'Allemand, gonflé de ses titres, était stupéfait de voir son souverain se rendre avec sa Cour sur les frontières, pour recevoir, avec une soumission servile, le protecteur de la Confédération du Rhin, ou se retirer, avec les princes, les princesses et toute leur suite, au Mouton d'or ou au Taureau rouge d'une ville de province, pour éviter de se trouver dans sa capitale, avec un général français qui peut-être avait été comédien, et auquel il eût été obligé d'obéir, il ne devait guère l'être moins, de voir un député de haute naissance, chamarré de croix et de rubans, et armé de lettres de créance à moitié remplies de l'énumération de ses titres, partir en tremblant pour le quartier-général, afin d'entrer en négociation avec un aide-de-camp ou un secrétaire qui peut-être aurait été fort embarrassé de dire quel était le nom de ses parens.

En sécularisant les chapitres, en confisquant les revenus des riches abbaies, dans lesquelles on ne pouvait entrer qu'en justifiant de je ne sais combien de quartiers de noblesse, et dont il n'existe plus qu'un très-petit nombre aujourd'hui, on a porté un coup plus direct aux anciens préjugés; car la noblesse allemande n'ayant souvent pour

tout bien que des titres à l'infini, c'étaient des ressources fort précieuses pour les nombreuses familles de jeunes barons et baronnes, qui, aujourd'hui, sont obligés de végéter dans une noble oisiveté, au milieu de tous leurs parchemins, sans même souvent trouver à s'établir.

C'est en partie à ces causes qu'on doit attribuer le peu de considération qu'attire, dans ces jours de dégénération, la rouille précieuse qui constate l'antiquité des armoiries. Aussi, à l'exception de quelques grandes charges dans la maison du souverain, et des grands-croix de quelques ordres, qu'il faut plusieurs quartiers de noblesse pour obtenir, un titre nouveau est-il une recommandation presque aussi puissante qu'un titre qui, depuis des siècles, a passé de génération en génération au représentant d'une grande famille. Si même votre nom n'est pas précédé de la particule *von* (de), le grand symbole de la noblesse, ce malheur ne vous est plus très-nuisible aujourd'hui, et la seule faveur à laquelle vous ne puissiez aspirer, c'est d'être admis aux dîners de la Cour et dans les nombreuses assemblées des grands. Un médecin de la Cour, de ma connaissance, a même osé écrire un traité sur la noblesse, où il admet la nécessité de l'ordre en soi-même, mais où il avance, et c'est en cela qu'il attaque les préjugés allemands, que la nouvelle noblesse est décidément préférable à l'ancienne. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le digne docteur est de la nouvelle fournée.

Les places du gouvernement, les premières

charges politiques, tout, enfin, à l'exception des brillans salons, est aujourd'hui rempli principalement par la bourgeoisie. Ce sont des hommes intègres qui travaillent nuit et jour, et qui sont de bons conseillers privés, d'excellens secrétaires d'état, etc., etc., tandis que l'activité et l'intelligence de leurs nobles rivaux leur permettent rarement d'aspirer à de plus hautes faveurs qu'à un brevet d'officier dans les cheveu-légers, ou dans les hussards, ou aux charges très-importantes de la maison du prince, charges qui attirent beaucoup plus de considération qu'aucun des premiers postes de l'état. Vous pourriez rester un mois auprès d'une Cour allemande sans entendre jamais parler du premier ministre. Je me trouvais un jour au dîner de la Cour, placé à côté d'un homme qui paraissait contraint et embarrassé, et qui semblait à peine de la même classe que la compagnie qui l'entourait, quoiqu'il fût décoré d'une étoile et d'un cordon. Était-ce ou non l'ordre célèbre du *Hareng bleu*? c'est ce que je ne saurais dire. Je demandai quel était ce personnage, et ma voisine me répondit d'un air distrait et nonchalant : « Oh ! c'est le ministre du » prince ».

Mais il est impossible de passer un jour dans la capitale, sans entendre le nom de son excellence le grand chambellan, ou le grand maréchal, qui commande le dîner de la Cour, et qui annonce lorsqu'il est servi ; ou bien de son excellence le grand écuyer qui promène tous les matins les chevaux du grand duc. Je vous plains si jamais il vous

fait entendre la longue kyrielle de tous les titres et de toutes les qualités de ces grands personnages. Ces « hautes fonctions », c'est ainsi qu'on les appelle, ne demandant pas une trop grande portion de talent ni d'activité, sont encore remplies exclusivement, sans aucun détriment pour le public, par les nobles de l'ancienne roche.

Tandis que la bourgeoisie occupe toutes les places auxquelles peut aspirer véritablement l'ambition, elle continue à être scrupuleusement exclue de l'élégance insipide de toute société noble; et il résulte de cette exclusion ridicule les inconséquences les plus bizarres. On pourrait comparer alors la société à une fiole remplie d'huile et d'un liquide plus pesant. Vous avez beau secouer la fiole; les deux substances refusent opiniâtement de s'amalgamer; mais elles tournent séparément autour de la bouteille, se repoussant l'une l'autre sans jamais se mêler, et paraissant tour à tour sur la surface.

Le cabinet d'une Cour se compose d'un conseil des ministres qui sont à la tête des différens départemens, qui communiquent immédiatement avec le souverain, et qui sont les principaux ressorts de la grande machine politique. Les places de conseillers, demandent plus de jugement qu'il n'en échoit souvent en partage aux purs rejetons de la noblesse, sont naturellement occupées par la bourgeoisie; mais cependant, faute de posséder le *von* indispensable, ces ministres du cabinet, les personnages les plus impor-

tans de l'état, n'obtiennent jamais la permission de paraître dans les salons de la Cour, qui sont remplis des jeunes rejetons de la noblesse qui occupent sous eux les places secondaires du gouvernement. Un de mes amis qui représente aujourd'hui un souverain allemand auprès d'une grande Cour étrangère, faute d'avoir devant son nom ce talisman magique, n'a jamais eu l'honneur d'être admis à celle de son prince.

Les maîtres des forêts, sont, comme je l'ai déjà dit, choisis exclusivement parmi les nobles; mais ils dépendent sous tous les rapports d'un collège des forêts, qui est établi dans la capitale, qui est chargé de la partie administrative et des finances, et dont les membres sont presque tous des bourgeois actifs et pleins d'énergie. Il en résulte une opposition continuelle entre les membres du collège, et les nobles maîtres; les premiers étant enchantés de trouver l'occasion de satisfaire d'anciens ressentimens; les autres non moins charmés de contester leur autorité à des hommes qui leur sont supérieurs sous le rapport du rang et des talens, mais qui ne sont pas dignes de jouer au boston, ni de prendre des glaces avec les belles baronnes de la Cour.

La bourgeoisie, en un mot, obtient tous les jours de si grands avantages, et ses membres deviennent des personnages si importants, que j'ai su que le directeur en chef d'une bibliothèque de la Cour, ci-devant valet de chambre, refusa de prêter un livre à une princesse du sang; et qu'un prince,

fil d'un souverain , allait prendre le thé en famille avec un bourgeois qui était dans l'administration des finances ; qu'il flattait sa grosse épouse , et poussait même la condescendance jusqu'à courtiser mademoiselle sa fille , dans le désir d'être ami de l'administrateur de la trésorerie.

Ces exemples vous donneront une idée des avantages que la classe mitoyenne , à force d'activité et d'énergie , obtient tous les jours sur la noblesse , qui ne lui oppose que son indolence et ses titres , ne pouvant concevoir que les talens puissent jamais l'emporter sur la naissance. Les nobles sont continuellement renversés par quelque nouvelle explosion d'autant plus terrible , qu'ils ne la prévoient jamais. Les places , les faveurs , pleuvent sur leurs rivaux qui les obtiennent , personne ne sait comment. La noblesse ne manque pas d'attribuer ces succès aux moyens bas et peu délicats qu'ils en emploient pour parvenir ; mais quoiqu'il paraisse que ce reproche n'est pas absolument dénué de fondement , c'est surtout à sa propre inertie qu'elle doit s'en prendre , et les simples particuliers ne font souvent que profiter des occasions qu'elle n'a pas su saisir.

Les nobles tiennent d'autant plus à leurs suprématie dans les salons , qu'ils perdent tous les jours davantage de leur importance partout ailleurs. Leur nullité politique les rend doublement jaloux du titre d'*arbitri elegantiarum*. Mais les signes et les chuchotemens qui critiquent la parure , les ma-

nières, et l'air commun des personnes sans titre qui paraissent aux bals du Casino, et des baronnes de nouvelle fabrique, qui font leur entrée à la Cour, ne sont qu'une vengeance impuissante de l'ancienne noblesse qui en est réduite à se contenter d'une supériorité vaine et superficielle. Je me trouvai avoir un jour pour voisine à une fête de la Cour, l'épouse d'un ministre d'état, nouvellement ennoblie : elle faisait son début à la Cour, à l'âge intéressant de soixante ans, y étant autorisé par sa patente, sa robe de satin, et ses couches de rouge (1). Mon aimable voisine semblait assez embarrassée de sa personne, et les observations des beautés aux yeux d'Argus qui l'entouraient, n'ajoutaient pas peu à sa confusion. J'en eus réellement pitié, et je m'empressai de venir à son secours en causant avec elle, conversation que j'avais beaucoup de peine à soutenir, son éducation bourgeoise n'ayant eu strictement pour objet que la simple connaissance de sa langue natale. Ma compassion pour cette pauvre débutante me rendit pendant toute la soirée l'objet des railleries et des sarcasmes des fières beautés de ma

---

(1) Ce dernier ornement est un passeport si nécessaire pour être admis dans les cercles de la Cour, que les couleurs vermeilles et naturelles d'une jolie baronne qui n'avait pas voulu les flétrir en les couvrant d'une couche artificielle, ne purent satisfaire le feu roi de Wurtemberg, qui lui fit une sévère réprimande, pour ne pas s'être conformée à l'étiquette.

connaissance qui, comptant plusieurs quartiers de noblesse, s'amusaient beaucoup de mon dévouement héroïque.

Les seules occasions où les deux classes soient pour ainsi dire en contact, c'est aux bals et aux assemblées publiques qui ont lieu alternativement toutes les semaines au Casino. Les bourgeois sont admis dans ces réunions, parce qu'il serait difficile de se passer des souscriptions qu'ils paient pour l'entretien de ce bel établissement. Quelquefois, dans les grandes occasions, la Cour les honore de sa présence. Elle occupe alors un bout du salon, qui est ordinairement plus élevé d'une marche que le reste de l'appartement, et elle est entourée de la noblesse qui cherche à entretenir autour de son souverain un foyer de splendeur et de magnificence, propre à éblouir la roture qui, parée plus modestement, examine de loin les grâces et l'élégance des dames et des seigneurs de la Cour, qu'elle n'a que cette seule occasion d'admirer.

Dans la walse, la Cour et la noblesse sont naturellement à la tête de la bande joyeuse, et il est quelquefois curieux d'observer les différentes gradations dans la manière de valser plus ou moins distinguée des différens couples qui passent successivement devant vous, depuis le prince et la princesse dont les mouvemens gracieux indiquent une étude approfondie de l'art de la danse, faite sous la direction des premiers maîtres, jusqu'au gros bourgeois, paré de son mieux

et faisant tourner sa valseuse , avec une ardeur qui n'est pas toujours modérée par les grâces.

Quoique les beautés de la Cour soient les modèles du bon ton et de l'élégance dans ces réunions, les charmes de leurs humbles rivales les exposent quelquefois à de dures mortifications. Leurs cavaliers inconstans profitent souvent de l'occasion pour varier leurs plaisirs, et dansent pendant toute la soirée avec les heureuses bourgeoises, tandis que les filles d'honneur et les baronnes sont obligées de rester tranquilles spectatrices des triomphes de leurs rivales. Aussi les dames de la Cour, à moins d'être forcées d'accompagner la princesse, ne vont-elles pas souvent à ces réunions; et elles s'y rendraient encore plus rarement, si l'attrait d'un bal, d'une walse n'étaient pas presque irrésistible pour tous les rangs.

Les assemblées ou cercles du soir, qui ressemblent beaucoup aux réunions particulières, ne sont pas aussi suivies. Le thé, les cartes, la conversation, les rafraîchissemens, et les petits jeux de société en forment, suivant l'usage, les principaux plaisirs. Les salles de billard absorbent une grande partie des cavaliers. Toute la jeunesse, sans distinction de rangs, joue entr'elle à des petits jeux, avec beaucoup de bonne humeur et de gaiété, et quelquefois même se livre en impromptu au plaisir de la danse. Mais il n'en est pas de même des douairières tant de la Cour que de la ville,

qui ont grand soin de ne jamais franchir la ligne de démarcation tracée par les préjugés, et qui ont leurs tables de jeu séparées. Il règne entr'elles une réserve et une froideur qui est égale des deux côtés; car les dames de la ville sont en général aussi guindées et ont autant de répugnance à faire les avances, que leurs rivales titrées.

C'est le caractère assez ordinaire des nouveaux parvenus, de vouloir aussitôt singer la noblesse. Les exclusions ridicules auxquelles cette classe est encore soumise, lorsqu'elle occupe les postes les plus importants de l'état, sont pour elle une mortification cruelle qu'elle ne saurait endurer de sang-froid; car cette philosophie, qui se contenterait de sourire de ces petites frivoles, en se rappelant les avantages réels et bien supérieurs qu'elle possède, est bien au-dessus de la portée de la digne bourgeoisie. La noblesse lui reproche de se plaindre amèrement de ne pas être admise à partager les plaisirs du grand monde, et affecte de s'étonner qu'après avoir obtenu les charges lucratives, elle convoite encore l'entrée des salons; mais ce sentiment est fort naturel. Des distinctions absurdes, quelque frivole qu'en soit l'objet, sont toujours pénibles pour la classe qu'elles proscrivent, et se voir exclu en masse de ce qui, au fait, est la seule société dans une petite ville, n'est assurément pas très-agréable. Les bourgeois, généralement livrés à leurs affaires, ne sauraient former entre eux une société régulière. Leurs plaisirs ne

s'étendent guère au-delà des réunions du Casino, ce grand théâtre des rivalités et des conquêtes des beautés nobles et roturières.

Dans quelques Cours, la règle d'exclusion contre tout ce qui n'est pas noble commence à se relâcher un peu, et de hautes fonctions diplomatiques sont quelquefois un passeport à défaut du *von* tout-puissant; mais cette indulgence ne s'étend jamais aux dames. Un jour que je m'étonnais de ne pas voir dans une grande assemblée deux dames charmantes que je connaissais à Carlsruhe, on me ferma la bouche, en me répondant : « Elles » ne sont pas de la société; elles sont de la » bourgeoisie ». Tous ces enfantillages auront sans doute une fin, et cesseront avec le temps, ainsi que cet amas de préjugés qui s'est déjà écroulé; mais vous savez que les bons Allemands vont doucement dans tout ce qu'ils font; et, renfermés dans leurs forêts, tenant à leurs usages, ils semblent en arrière de leur siècle, et sont lents à adopter des innovations que leurs voisins, plus superficiels, sont quelquefois trop prompts à introduire.

---

---

## LETTRE XVI.

Royaume de Wurtemberg. — Entzweihingen. — L'hôte questionneur. — Stuttgart. — Description de la ville. — Son agrandissement. — Magnificence du palais. — État des beaux-arts. — Statues de Danekker. — Décrets du feu roi. — Arrêté qui proscriit la pipe. — Ménagerie royale. — Bibliothèques. — Ecuries. — Manie d'équitation.

APRÈS avoir pris congé de nos amis de Carlsruhe, nous partîmes pour Stuttgart. La route ne nous offrit presque rien de remarquable. Nous traversâmes Durlach, capitale de l'ancien margraviat de Bade-Durlach, dont le château, tombant aujourd'hui en ruines, fut dévasté par les Français en 1689. Dans un village où nous nous arrêtâmes pour relayer, nous vîmes tous les paysans rassemblés pour célébrer la *kirch weih*e, ou commémoration de la consécration de l'église, fête qui se célèbre dans les villages protestans d'Allemagne, comme une veillée anglaise, par des danses et des réjouissances qui durent souvent plusieurs jours et plusieurs nuits sans interruption. Un mai immense, qui ne manque jamais de décorer un village allemand, est, dans ces occasions, orné de rubans et de guirlandes, et les paysans dansent autour. Les principaux lieux de rassemblement sont cependant les cabarets, où la bière et le vin coulent à longs traits en honneur de la fête.

Après avoir fait quelques lieues à travers

une contrée presque inhabitée, nous arrivâmes à Pfortzheim, situé dans une vallée profonde, mais non romantique. Cette ville, autrefois capitale importante des princes de Pfortzheim, ancêtres du duc de Bade, est aujourd'hui sombre et déserte. Il s'y fait un petit commerce d'horlogerie, qui seul la soutient un peu. Nous dinâmes dans une petite auberge, où, comme c'est assez l'usage dans ce pays, le dîner fut servi avec une propreté, je dirai presque une élégance, qui contrastait fortement avec les murs enfumés de la salle et la misère apparente de la maison. Une serviette propre et des fourchettes d'argent ne furent même pas oubliées. La serviette est un objet de luxe, qu'on est sûr d'obtenir, même dans les plus pauvres auberges. Les fourchettes d'argent n'y sont pas moins ordinaires. J'en ai même vu quelquefois avec de la vaisselle d'étain. Dans les auberges, et même dans les grandes maisons, on les nettoie rarement, parce que, disait une dame de qualité à l'un de mes amis, le frottement les use et les amincit. C'est acheter bien cher la solidité de ses fourchettes ! Dans un diner allemand, même à la Cour, où l'or et l'argent brillent ordinairement sous toutes les formes, un seul couteau et une seule fourchette servent invariablement pour les vingt ou trente plats dont se composent les différens services.

Auprès de moi se trouvait un jeune Allemand qui lisait très-attentivement un roman d'Auguste Lafontaine, auteur comparable à Kotzebuë, tant pour sa réputation que pour

sa fécondité. Ses ouvrages occupent trois ou quatre des pages les plus serrées du catalogue d'un libraire ; et, au milieu de beaucoup de sentences et de fatras sentimental, on y rencontre souvent des tableaux naturels et bien tracés.

Après avoir traversé une contrée presque inculte, où s'éleve de temps en temps une montagne couvertes de vignes à moitié desséchées, nous entrâmes dans le royaume de Wurtemberg, dont les frontières sont marquées par une jolie petite colonne. En nous arrêtant à la première barrière, nous fûmes surpris de nous entendre demander quatre florins, au lieu de quelques *kreutzers*, qui étaient la taxe ordinaire ; mais nous apprîmes que ce paiement nous exempterait de toutes demandes semblables sur les routes du royaume, des barrières n'étant établies que sur les frontières. Les routes du Wurtemberg sont peut-être les meilleures de l'Allemagne, et il en est même plusieurs qui ne le cèdent guère aux nôtres.

Quoique le passage d'un petit état dans un autre ne soit pas marqué par ces différences frappantes dans les habitudes et dans les manières que vous observeriez en allant d'Allemagne dans un pays étranger, cependant il est toujours annoncé par quelques petites variations qui ne sauraient échapper à l'œil du voyageur, et qui indiquent quelquefois l'importance relative des deux principautés. L'uniforme des postillons change à la première poste, et le *schwager* du plus considérable des deux états est mieux mis et

mieux monté que son humble confrère. Dans le grand duché de Bade, les postillons ont des vestes de buffle, bordées de rouge; et, sous tous les rapports, l'emportent autant sur ceux de Hesse, que les vestes rouges, les longs manteaux jaunes, et les chevaux des postillons du Wurtemberg l'emportent sur ceux de Bade. Le postillon a un grand cor de chasse pendu à sa ceinture, et, lorsqu'il entre dans la ville, il en sonne souvent avec beaucoup de talent et d'harmonie. Lorsque vous avez quatre chevaux à votre voiture, il monte sur l'un des chevaux de derrière, et conduit les autres avec son fouet, qu'il fait claquer d'une manière terrible. Il ne sait pas conduire du siège quatre chevaux. Le cocher du duc d'Anhalt Coethen l'essaya quelquefois, mais d'une façon qui me faisait trembler pour le cou de son altesse.

De jolies bornes placées au bord de la route marquaient pour la première fois, régulièrement les distances. Les armes royales posées au-dessus des maisons de poste avaient quelque chose de la splendeur des enseignes anglaises. Nous aperçûmes les noms de chaque paroisse et bailliage écrits en beaux caractères allemands sur des poteaux. Il était clair que nous étions alors dans le royaume de Wurtemberg, sixième puissance de la Confédération germanique.

Entzweihingen est le seul endroit de quelque importance, entre Pfortzheim et Stuttgart. C'est une ville antique, entourée de murs, sur la rivière d'Entz dont on suit les bords pendant quelque temps pour y arriver. Le château,

bâti sur une petite montagne couverte de vignes, et qui domine la ville, était autrefois la résidence de deux fleurs de la chevalerie dont la tradition a conservé les exploits. Pendant que le postillon s'arrêtait, suivant l'usage, pour donner à ses chevaux du pain bis, régime qui produit, dit-on, l'heureux effet de les rendre *hitzig* (fougueux), nous primes du café dans l'auberge. L'hôte dont la seule occupation paraissait être d'impatienter les voyageurs, nous accabla de questions, suivant l'usage de ses dignes confrères dont la curiosité sur le pays, la route et les affaires de chaque personne qui descend chez eux, réveille seule l'apathie naturelle.

Comme je parlais mauvais allemand avec assez de facilité, on me faisait quelquefois le compliment de me prendre pour un Westphalien, d'où je conclus qu'en Westphalie on ne le parle guères mieux. Notre hôte cependant montra plus de discernement; car il commença par me dire : « Pardon, monsieur n'est pas Allemand? — peut-être Hollandais? — Français, sans doute? — Accumulant ses questions avec une rapidité qui me donnait à peine le temps de lui répondre par un court monosyllabe. Alors il ajouta, toujours au milieu d'une foule de pardons et d'excuses, « Monsieur n'est pas Suisse? » Lorsque j'eus une fois satisfait sa curiosité sur mon pays, son bavardage n'eut plus de bornes, et je me repentis mille fois de ma fatale complaisance. « Pardon, mais monsieur est en deuil, d'un proche parent peut-être? — Non?... ah! je vois; de quelque cousin éloigné? Mais pardon. — Logerez-vous à Stuttgart au

Roi de Wurtemberg, ou bien à l'Empereur romain? Moi, je vous conseille l'Empereur romain. — Excellente maison, table somptueuse. — L'hôte est un très-brave homme, mon meilleur ami, vous n'avez qu'à dire que c'est M. Müller, de l'Aigle noir, qui vous envoie, et je vous réponds que vous serez bien reçu. — Mais pardon » ; — et avec ce bavardage officieux, accompagné de saluts réitérés, il nous conduisit jusqu'à la portière de notre voiture, qu'il referma sur nous, en nous lançant une bordée « d'adieux, de bons voyages, et de souhaits d'heureuse arrivée ».

Nous arrivâmes au milieu de la nuit à Stuttgart, et nous trouvâmes tout le monde couché à l'Empereur romain. Cependant, après avoir sonné et frappé pendant près d'un quart d'heure, nous parvînmes à réveiller une grosse servante qui vint nous ouvrir en se frottant les yeux, et qui nous prépara des lits que toute notre fatigue ne put nous faire trouver passables.

Il est peu de villes en Allemagne qui inspirent aussi peu d'intérêt que Stuttgart. Je n'en ai point vu où les rues, les maisons, sans être laides, car il en est encore même d'assez jolies, eussent autant de cette médiocrité uniforme dont la monotonie ennuie et fatigue. Une longue et large rue, honorée, depuis l'élevation de la maison de Wurtemberg, du nom de *Koenigs-Strasse*, où rue Royale, traverse la ville, depuis la porte conduisant à Tubingen, jusqu'au Ludwigsbourg, aujourd'hui Porte du Roi, grand portail moderne, près duquel la *Koenigs-Strasse* est bâtie régulière-

ment et avec goût. D'un côté sont quelques-unes des plus belles maisons de Stuttgart, entr'autres l'hôtel de l'ambassadeur d'Angleterre, et ceux de plusieurs autres ambassadeurs, et d'un autre sont les belles écuries royales, édifice qu'un étranger pourrait souvent en Allemagne prendre pour le palais. La ville est dans un enfoncement, entourée de tous côtés de montagnes qui ne sont pas fort élevées et qui seraient beaucoup plus pittoresques si quelques arbres rompaient du moins le coup d'œil monotone que présentent les vignes dont elles sont couvertes. Cette position de la ville l'expose à des pluies et à des brouillards presque continuels, qui, en marquant sans cesse la perspective, la rendent triste et lugubre.

Dans ces petites *villes de résidence*, si la capitale du royaume de Wurtemberg, avec ses 20,000 ames, ne s'offense pas de ce titre, tout ce qui mérite de fixer l'attention est moderne. Les bâtimens nouvellement construits sont dignes en général du degré de splendeur auquel est monté l'état, et vous pouvez suivre aisément les différentes gradations de l'architecture et de la beauté des ornemens, depuis l'humble administration des margraves, des landgraves, et des comtes de l'Empire, d'abord jusqu'à la puissance moins limitée des électeurs, et ensuite jusqu'à l'orgueilleuse indépendance des grands ducs et des rois. Les princes emploient la plus grande partie du loisir, on ne peut pas encore dire des richesses, que leur procure la paix, pour mettre leur capitale au niveau de l'agrandissement presque miraculeux de leurs états. De nouvelles églises, de

nouvelles casernes s'élèvent de toutes parts; de nouvelles rues sont percées, et si la ville ne renferme pas de ces monumens antiques sur lesquels la main du temps a imprimé un caractère de grandeur, elle offre du moins quelques jolis édifices modernes.

L'antiquité ne se rattache ici qu'à des souvenirs de trop d'importance pour offrir quelque intérêt. Remonter un fleuve majestueux jusqu'à sa source au milieu des traits hardis et gigantesques de la nature, épars sur les rives, c'est un voyage aussi intéressant qu'instructif; mais personne ne s'amuse à suivre le cours d'un ruisseau qui n'aboutit qu'à un étang. La décadence de la grandeur offre un intérêt puissant, et ouvre un champ immense aux méditations; mais tout ce qui est ancien, dans ces petites capitales, porte un caractère de petitesse et de mesquinerie qui n'inspire que le dégoût. De vilaines rues, des bâtimens publics sans grandeur et sans majesté, qui n'ont pas même l'intérêt des traditions, tout rappelle combien le comte, il y a plusieurs siècles, était un personnage bien moins important que le roi d'aujourd'hui.

Cette absence de tout intérêt historique, est l'une des causes cachées, mais certaines, de l'enlui en quelque sorte contagieux, attaché au séjour d'une petite capitale allemande. On a dit que l'Amérique était un pays sans souvenirs; on en pourrait dire autant des états d'Allemagne! car s'ils ont quelque intérêt local, il est de si peu d'importance qu'on n'est pas même tenté de chercher à se la rappeler.

Le palais de Stuttgart n'est pas, dans son ensemble, indigne d'un roi; c'est-à-dire d'un roi de Wurtemberg; car en Angleterre, à peine pourrait-on le comparer à l'extérieur du château de quelque petit seigneur, et il est certainement loin d'égaliser la splendeur massive de Blenheim ou d'Arundel. Il est situé au bout de la *Königs-Strasse*, (rue Royale) et devant lui s'élève un massif de grands arbres qui masquent la vue de l'édifice. C'est un bâtiment moderne construit en pierre, qui fut achevé par le feu roi. La façade et les deux ailes occupent trois côtés d'un carré; les galeries sont ornées de belles statues, et l'entrée est surmontée d'une énorme couronne, posée sur un coussin doré, qui ferait une enseigne d'auberge admirable. « On est toujours fier de ce qu'on ne possède que depuis peu », me dit une Allemande de mes amies, en me la faisant remarquer; et la justesse de sa remarque fut confirmée par plusieurs salles d'audience dont les murs étaient décorés de cet ornement pompeux surmontant les armes de la famille.

L'intérieur du palais est de toute magnificence. Les glaces, les sofas, les tables, les ornemens, tout est d'une richesse dont il est difficile de se faire une idée. L'or et l'argent s'y reproduisent sous toutes les formes. Tel vase a coûté tant de mille florins, tel autre est inappréciable. Au milieu de tant de luxe, à peine remarque-t-on les meubles de bois de rose et les tables de porphyre. Ce magnifique ameublement où le goût se trouve souvent réuni à la richesse, fut principalement l'ouvrage du

feu roi qui aimait beaucoup la pompe et la splendeur. Malheureusement il n'en était pas de même de ses sujets qui auraient beaucoup mieux aimé un peu moins de magnificence au palais, et un peu moins de misère dans le royaume. Plusieurs salons sont ornés de tapisseries des Gobelins, présens faits par l'insolent despote de la France à son humble allié le feu roi; et parmi les appartemens, on montre encore comme remarquables ceux qui furent occupés une ou deux fois par Buonaparte, par Marie-Louise, par sa majesté l'empereur de Russie, par le duc de Cambridge, etc, etc., ainsi que la chambre où le roi mourut, en octobre 1816.

A l'exception de quelques tableaux de l'école flamande, et d'une ou deux statues de Canova, les monumens des beaux-arts sont tous des productions des artistes du pays, car le feu roi fit voir qu'il se connaissait en magnificence vraiment royale, par les encouragemens qu'il donnait aux artistes de son petit royaume; mais pour acquérir une véritable gloire, il eût fallu qu'il n'eût pas songé exclusivement aux beaux-arts, et qu'il eût également accordé sa protection au commerce, première source de la richesse d'un état, au lieu de l'opprimer en écoutant des préjugés puérils et indignes d'un monarque, contre tout ce qui n'avait pas le clinquant de la Cour; il poussa même la folie jusqu'à former une fois la résolution de n'avoir pas dans ses états un marchand qui eût cent florins de rente.

Stuttgard a été, pendant quelques années, le centre des beaux-arts. Danekker, que

Pon ne loue pas trop en l'appelant le Canova de l'Allemagne, est né dans cette ville et l'habite encore. Le palais est orné de plusieurs petits chefs-d'œuvre qui sont ses ouvrages, et j'en vis dans ses ateliers un grand nombre d'aussi parfaits. Il venait de finir, entr'autres, une belle tête colossale de Schiller, un buste du feu roi qui avait une physionomie caractéristique, et qui ressemblait beaucoup à notre vénérable souverain, et une petite statue de l'amour, l'un des morceaux de sculpture les plus délicats et les plus fins que j'aie jamais vus.

Les ouvrages de Danekker se distinguent en général de ceux de Canova par un mélange moins marquant de l'idéal, par une imitation plus stricte des simples formes de la nature. Et tel est le talent et le goût exquis qu'il déploie, qu'il est impossible de voir rien de plus touchant ni de plus gracieux. Il n'avait pas à Stuttgart de statue qui valût son Ariane que j'avais admirée à Francfort; mais dans tous ses ouvrages on reconnaissait sa touche et son génie. C'était partout la même harmonie de composition heureuse et d'exécution délicate, la même rondeur de contours, la même douceur d'expression, le même mélange admirable de la poésie de l'art avec la vérité touchante de la nature. Le palais est aussi orné d'un grand nombre de tableaux de messieurs Hetsch et Seele, peintres de la Cour. Quelques-uns sont assurément d'un grand mérite. Le dessin est en général correct, et le travail d'un grand fini; mais le coloris est souvent froid

et le style maniéré et académique. Ces peintres jouissent d'une grande réputation en Allemagne, et recevaient du feu roi de grands encouragemens.

Les jardins, derrière le palais, sont étendus et dessinés partie à l'anglaise, partie dans le goût français. Contre la petite terrasse, sur laquelle s'élève le château, est une grande place circulaire, divisée en parterres et en allées sablées, avec une grande pièce d'eau au milieu, remplie d'oiseaux aquatiques assez curieux, restes de la passion zoologique du feu roi. Au bout de cette espèce de cour, et toujours en vue du château, est une longue route qui traverse le jardin anglais et conduit aux fermes de la Cour et au village de Canstadt. Les bocages qui, jusqu'à une certaine distance, bordent les deux côtés de la route, sont coupés par de jolies allées, dont les nombreux detours, distribués avec beaucoup de goût, ne déparent pas le nom que porte le jardin. Au bout du jardin, est la ferme de la Cour, et un vaste salon destiné aux bals et aux amusemens publics; et la route continue alors jusqu'à Canstadt, à travers de jolies avenues de rosiers. Il y a une double route pour les voitures, et de chaque côté un sentier pour les piétons. La police, toujours active dans les petits états, lorsqu'il s'agit de minuties, a grand soin d'empêcher que personne ne sorte par le chemin réservé pour entrer, et *vice versa*. Marcher dans la grande route, est un aussi grand sacrilège que d'aller à cheval dans le sentier; et, pour avoir

commis cette infraction à la loi, je fus un jour rappelé sévèrement à l'ordre par un vieux gendarme suisse, qui se promène dans les jardins, paré des marques de sa dignité, et ayant un petit chapeau à trois cornes, qui rappelle le bon vieux temps.

Parmi les réglemens de police, affichés dans les auberges, et qui sont en général très-sévères pour les étrangers, pour leurs passeports, etc.; il en est un qui défend de fumer dans les rues sous peine d'une amende de plusieurs florins, et de « confiscation de la pipe ». Cet édit rigoureux fut rendu par le feu roi qui paraît avoir été assez anti-allemand, pour ressembler à notre Jacques I.<sup>er</sup>, dans son antipathie, pour ce que ce dernier avait coutume d'appeler les « vapeurs du Styx »; et la sensation que cet événement causa dans la capitale, fut si grande, qu'elle est décrite dans une chronologie de la ville, au milieu des visites de princes étrangers et d'autres événemens remarquables. Un autre édit du roi défendit d'aller le soir dans les rues sans lanterne; sollicitude pour les jambes de ses sujets, que des souverains plus puissans ont été bien éloignés de montrer.

La grande allée qui conduit vers Canstadt, dans le jardin anglais, est la promenade favorite du beau monde de Stuttgart, et c'est presque la seule, près de la ville, qui soit agréable, à moins qu'on ne veuille gravir les collines. Contre les jardins sont: la Retraite royale, joli pied à terre; les Bains de sa majesté, et les bâtimens de la Ménagerie royale, aujourd'hui réunion inhabitée d'étables, de

cages, de bassins et de demeures adaptées au caractère et à la taille des divers habitans qui l'occupaient autrefois. On suppose aisément que les favoris de la royauté étaient logés avec plus de magnificence que leurs parens plébéiens, que nous admirons à Exeter-Change (1). Ils étaient aussi beaucoup plus nombreux et plus rares. La collection était l'une des plus précieuses de l'Europe. Les singes, pour lesquels le roi avait une affection particulière, s'y trouvaient rassemblés au nombre de trente à quarante. A peine y avait-il une branche de la famille qui n'eût son représentant parmi eux. Elle comprenait ordinairement deux ou trois éléphants, des moutons espagnols et africains, un nil-gaut, sans parler des animaux plus ordinaires, grands ou petits, dont il y avait au moins un de chaque espèce.

Le roi avait coutume d'aller voir tous les jours ses sujets favoris; et de leur donner à manger de sa main royale. Ce que ces plaisirs coûtaient à l'état est presque incalculable; et ce que les convives dévoraient tous les jours, de viande fraîche, de foin, de légumes, surpasse tout ce que l'imagination peut se figurer. Le roi actuel n'eut rien de plus pressé que de congédier cette troupe oisive de consommateurs, qui fut obligée de courir de ville en ville pour vivre aux dépens de

---

(1) Ménagerie d'animaux étrangers à Londres, appartenant à un particulier.

(Note du Traducteur.)

la curiosité ; et cette sage démarche dut être pour lui une consolation, lorsqu'au commencement de l'année dernière, il entendit de toutes parts les gémissens de ses sujets périsant de besoin.

La détresse occasionnée par la mauvaise récolte qu'on avait faite, fut grande dans toute l'Allemagne ; mais nulle part elle ne fut plus cruellement sentie que dans le Wurtemberg. Toutes les denrées coûtaient le triple du prix ordinaire, et quelquefois même des personnes riches pouvaient à peine se les procurer pour de l'argent. Le blé de Turquie, qu'on cultive en grande quantité pour l'usage de la volaille et des animaux, devint la nourriture ordinaire des pauvres ; encore ne pouvaient-ils s'en procurer suffisamment, et dans la Forêt noire, beaucoup d'habitans périrent victimes de la famine ou des maladies causées par les écorces d'arbres, les racines et autres végétaux malsains, dont ils se nourrissaient. Le roi fut obligé de déclarer chaque commune responsable de la mort de ceux de ses habitans qui mourraient d'inanition. Heureusement la récolte a été abondante cette année, et la première charrette de blé qui entra dans Stuttgart fut décorée de fleurs, et traînée dans toute la ville avec des cérémonies et des réjouissances, représentées aujourd'hui dans des gravures qui sont exposées dans toutes les boutiques.

Le palais de Stuttgart a toutes les dépendances ordinaires de la Cour d'un souverain allemand. Le théâtre, où l'on joue le dimanche et deux fois dans la semaine, est un bel

édifice qui termine l'une des ailes du château, avec lequel la loge du roi communique. Le roi et la reine entrent dans la salle sans toute cette pompe, si commune dans les petites Cours; ils n'ont aucune suite, et ne font pas un vain étalage de grandeur. Aussi leur présence ne jette-t-elle pas un froid mortel sur la représentation, en gênant et contraignant tout à la fois les spectateurs et les acteurs, et chacun peut rire et admirer à son aise.

Il y a à Stuttgart deux bibliothèques royales, dont l'une contient plus de 150,000 volumes, entassés sans ordre dans un grand bâtiment situé sur la place du marché. Ce qu'elle renferme de plus curieux, c'est une collection de bibles dans toutes les langues, la plus complète qui existe. Il y en a environ 3,000, indépendamment de 6 à 7,000 volumes de commentaires et d'ouvrages sur l'Écriture. Les bibles viennent en partie de bibliothèques particulières de Copenhague et de Nuremberg. La collection particulière du roi, qu'on appelle *Leib bibliothek*, occupe l'une des ailes du palais, et contient près de la moitié du nombre des volumes que renferme l'autre. Elle est arrangée avec soin, et s'enrichit tous les jours de tous les bons ouvrages modernes qui paraissent. J'y remarquai beaucoup de livres anglais, entr'autres toutes nos belles éditions d'ouvrages concernant les beaux-arts.

Tout près est le *Leibstall*, ou écuries du corps, établissement distinct et séparé du *Marstall*, ou écuries de la Cour. Ces dernières contiennent les chevaux qui servent en

général à la famille royale et aux officiers de la Cour, et qui sont au nombre de deux cents environ. Les écuries du corps ne sont que pour les chevaux réservés à l'usage exclusif de sa majesté et de ses écuyers; et il pouvait y en avoir alors une centaine. Les chevaux sont la passion dominante du roi actuel. Sa Majesté en monte quelquefois une douzaine dans un seul jour, et l'on ne voit près du palais que des chevaux qu'on dresse ou qu'on équipe.

L'équitation est une science portée beaucoup plus haut en Allemagne que parmi nous. Tous ceux qui montent à cheval croient nécessaire de s'exercer comme s'ils devaient entrer dans les dragons. Chacun veut que son cheval soit aussi souple, aussi agile que s'il était destiné à manœuvrer dans les rangs. Les jeunes seigneurs wurtembergeois apprennent l'équitation dans le manège du prince, et ne pas se tenir aussi droit et aussi ferme sur les arçons, dans toutes les allures, que si l'on était armé de pied en cap, prêt à enfoncer un bataillon, est le comble de l'ignorance. J'ai vu son excellence l'écuyer du prince, à force de coups de fouet et d'éperons, faire répéter pendant plus d'une demi-heure, à un pauvre animal couvert d'écume, une manœuvre qu'il ne faisait pas dans la dernière perfection. Il n'est pas un bourgeois dans le Wurtemberg dont le cheval ne soit caparaçonné à la militaire, et ne cabriole sous son maître comme le coursier d'un général. Les chevaux allemands sont durs et pesans, capables d'endurer la fatigue,

et faciles à dompter ; mais il n'en est pas de même des chevaux anglais, qui sont ici fort estimés, et qui, pour l'encolure et pour la vivacité, sont de beaucoup supérieurs à ceux du pays. Les chevaux du Mecklembourg sont ceux qui ressemblent le plus aux nôtres, et ce sont les meilleurs de l'Allemagne.

ux officiers  
re de deux  
rps ne sont  
usage ex-  
yers; et il  
ntaine. Les  
nte du roi  
quefois une  
on ne voit  
on dresse

ortée beau-  
que parmi  
val croient  
ls devaient  
vent que  
i agile que  
les rangs.  
rgeois ap-  
manège du  
oit et aussi  
es allures,  
cap, prêt  
comble de  
ce l'écuyer  
le fouet et  
plus d'une  
al couvert  
faisait pas  
est pas un  
ont le che-  
laire, et ne  
le coursier  
mands sont  
la fatigue,

---

---

LETTRE XVII.

Le roi et la reine de Wurtemberg. — L'impératrice d'Autriche, première épouse du roi. — Anecdote à ce sujet. — Portrait du roi. — Parti de l'opposition. La constitution est rejetée par les États. — Ils sont dissous. — Portrait de la reine. — Vie retirée qu'elle mène. — Amours du roi de Prusse et de la fille d'un ambassadeur — Le roi la suit à Paris sous le nom de comte Rupin. — Indignation des Prussiens. — Haine que leur portent les Saxons.

PENDANT mon séjour à Stuttgart, la Cour n'offrit pas le moindre attrait. Le roi et la reine, épris l'un de l'autre, et heureux dans la retraite, vivent sans pompe et sans ostentation; et, à l'exception du corps diplomatique ou des voyageurs illustres, qu'ils sont obligés de recevoir de temps en temps, ils n'ont presque jamais de cercles ni de grandes assemblées. Leur mariage fut un mariage d'inclination mutuelle, ainsi que de politique de la part du roi. Sa Majesté répudia sa première femme, aujourd'hui impératrice d'Autriche, qui lui était fortement attachée, pour épouser la duchesse d'Oldenbourg, sœur de l'empereur de Russie, qu'il aimait passionnément, et qui le payait de retour. Quoique des arrangemens de cette sorte soient fort à la mode en Allemagne, ce fut un coup cruel pour son excellente épouse, qui le supporta cependant avec autant de

résignation que de dignité. C'était une princesse de Bavière. Elle n'est pas jolie ; mais elle est remplie d'amabilité. Lorsque le roi , alors prince héréditaire , l'alla voir chez sa tante , la duchesse des Deux-Ponts , et , par ordre de son père , lui offrit sa main , la conduite de la princesse fut tout à la fois noble et délicate ; elle ne lui déguisa pas combien ce mariage lui serait agréable. Elle dit franchement au prince qu'elle n'ignorait pas qu'elle n'avait point en partage le don de la beauté ; mais elle ajouta avec la même franchise qu'elle croyait avoir des qualités aimables , et elle le pria de prolonger sa visite , et de juger ensuite si ces qualités pouvaient compenser ce qui lui manquait sous d'autres rapports. Le prince l'épousa par convenance , mais sans lui être attaché , et il la traita toujours avec une froide politesse. Elle était adorée de tous ses sujets dans le Wurtemberg , et , lorsqu'elle quitta Stuttgart , elle fut universellement regrettée , et le peuple lui témoigna son amour de la manière la plus touchante. Cet événement n'acquies pas au roi beaucoup de popularité.

Le mariage de cette princesse avec l'empereur d'Autriche la soumit aux pénibles informations nécessaires pour faire prononcer le divorce d'une femme catholique. C'est du moins une consolation , d'apprendre qu'aujourd'hui elle reçoit la récompense de ses malheurs ; car elle est adorée de l'empereur , qui sait apprécier dignement son mérite , et elle est aussi aimée des Autrichiens qu'elle l'était des habitans de Wurtemberg.

Si la vie retirée que mènent le roi et la reine rend un excellent témoignage de leur simplicité et de leurs goûts domestiques, elle n'augmente aucunement leur popularité dans leur capitale, qui, comme toutes les autres petites capitales de l'Allemagne, ne fait qu'imiter le ton de la Cour, vivante et animée lorsque la Cour donne des fêtes et des assemblées, autrement triste et monotone. Les cercles de la noblesse sont ici plus nombreux qu'à Carlsruhe; mais il y règne encore moins de gaieté et plus de contrainte. On pourrait supposer que la retraite dans laquelle vit la cour, laissant plus de liberté aux habitans, ceux-ci s'empressent d'en profiter, pour se livrer entre eux aux plaisirs qu'ils peuvent aimer, avec d'autant plus d'abandon, qu'ils ne sont pas gênés par la présence royale; mais il n'en est pas ainsi d'une petite capitale allemande, où la Cour est tout. La société s'y compose de courtisans, de ministres et d'employés qui, devant leur existence à la Cour, ont grand soin de régler sur elle leur ton et leurs manières. C'est l'estomac d'où les membres tirent leur subsistance, et qui lui obéissent servilement. Se livrer à des plaisirs que la Cour ne partage point, paraît, dans tous les temps, une inconvenance que l'envie ne manque pas d'attribuer à quelque esprit de parti ou d'indépendance; mais, s'y livrer, lorsque la tranquillité et l'absence de tout amusement est à l'ordre du jour à la Cour, ce serait être aussi inconsideré, aussi irréfléchi que l'enfant qui n'arrêterait pas sa toupie lorsque son père a mal à la tête.

De plus, les nuages politiques qui roulent continuellement sur la tête des petits états, ont, depuis peu, descendu assez bas sur l'horizon pour obscurcir la tranquillité renaissante du Wurtemberg, et ont créé, même dans les plus hauts rangs, quelques mécontents qui, dans tous les pays, n'égayent jamais beaucoup la société.

Le roi est un homme actif, plein de courage et de fermeté, d'une taille petite, mais néanmoins imposante, d'un caractère froid et réservé, ayant, comme son père, plus de jugement que de sensibilité, mais néanmoins constant et sincère dans ses affections. Ses qualités guerrières, l'opposition constante qu'il manifesta dès l'enfance à la rigueur déployée par son père, sa haine pour les Français, qui l'engagea à feindre une maladie, pour ne pas commander les troupes de son père dans l'armée de Buonaparte, lui avaient acquis beaucoup de popularité, comme prince héréditaire; mais, lorsqu'il monta sur le trône, il ne remplit pas l'attente générale, sans que peut-être il y eût de sa faute. Sa Majesté trouva le royaume dans une position très-critique; et, quoique au jugement des personnes impartiales, il se conduisit de la manière la plus noble, il vit bientôt qu'il serait impossible de satisfaire un parti de mécontents, plutôt que de patriotes, dont les clameurs augmentaient de jour en jour.

Par l'effet de l'une de ces convulsions politiques, qui amalgament quelquefois les

intérêts les plus opposés, ce parti de l'opposition se composait des princes *médiatisés* et des champions du peuple qui avaient opéré leur jonction. Les premiers, encore étourdis du coup terrible qui les avait renversés, et qui, de souverains, les avait rendus sujets, étaient naturellement prêts à saisir toutes les occasions de se venger du gouvernement qui les avait ainsi avilis; et ils se sont empressés de faire cause commune avec le peuple, dans l'espoir de regagner quelques-uns des privilèges qu'ils avaient perdus.

Il est curieux de voir ces alliés mal assortis combattre les propositions du roi avec une unanimité parfaite, quoique dans les vues les plus opposées. Dans la constitution proposée par Sa Majesté, le parlement du royaume devait consister en une chambre haute et en une chambre basse. Les états s'y opposèrent fortement. Les princes *médiatisés*, parce qu'ils avaient l'ambition de former entre eux une chambre séparée, au lieu d'être confondus avec le reste des nobles; et le peuple, parce qu'il espérait donner à la démocratie un plus grand ascendant dans une seule chambre composée de ses représentans et des nobles. Les princes *médiatisés* voulaient conserver le privilège de taxer arbitrairement les habitans de leurs anciennes souverainetés. Le roi proposa que les taxes fussent votées par l'assemblée des États, et qu'elles fussent également réparties sur tous les sujets; mais ce ne fut pas encore assez pour les États, et ils demandèrent à grands cris que la garde

de la caisse publique leur fût confiée, comme elle l'était sous leur ancienne constitution, qui est toujours leur grand cheval de bataille. Après avoir voté les impôts, ils voulaient en rester dépositaires, et n'ouvrir la caisse au roi qu'autant qu'ils croiraient que les besoins de l'état le demanderaient. Le roi regarda cette prétention comme un empiètement sur le pouvoir exécutif, et la caisse publique devint un grand sujet de discussions.

Aujourd'hui tout reste *in statu quo*, et il n'y a encore rien de décidé. Lorsque les États, après les discussions les plus tumultueuses, refusèrent la constitution proposée, qui assurait la liberté civile et religieuse, la liberté de la presse, et tout ce que des sujets raisonnables pouvaient, à ce qu'il semblait désirer, Sa Majesté n'eut qu'un parti à prendre, ce fut de les dissoudre. Leurs partisans outrés, qu'on rencontre de temps en temps, même dans le plus grand monde, assurent que cette démarche doit être attribuée à l'influence des ministres des différentes puissances de l'Allemagne, qui étaient intéressés à empêcher que les habitans du Wurtemberg n'obtinsent une constitution libre, parce qu'ils redoutaient les conséquences d'un pareil exemple.

Depuis la dissolution, le roi a gouverné de la manière qu'il a jugée la plus convenable, sans avoir besoin de consulter personne. Quelques-uns de ses sujets ont refusé de payer les impôts levés d'après ses ordres; mais il n'a pas éclaté de mécon-

tentement sérieux. Tous les actes émanés du trône paraissent dictés par la prudence et par l'économie. Le roi a réduit les dépenses énormes de sa maison ; il a réformé un grand nombre d'abus ; et le peuple n'est plus opprimé par les édits sévères et par les caprices tyranniques qui rendaient le règne de son père odieux. Aussi jouit-il d'une certaine popularité parmi *le peuple* ; mais la grande société est remplie de mécontents qui se plaignent de la tristesse de la Cour, de la réserve et de la froideur du roi, et qui l'accusent d'injustice pour avoir renvoyé les vils serviteurs du vieux monarque qui, comme Rosencrantz et Guildenstern, épiaient basement les actions du fils pour en rendre compte à son père.

Un seigneur, qui remplit aujourd'hui une charge près de la reine douairière, avait toujours paru se distinguer de la foule des courtisans par son amitié pour le prince héritaire, et par son impartialité dans les différens que celui-ci avait continuellement avec son souverain. Lorsque le monarque actuel examina le cabinet de son père, les premiers papiers qui lui tombèrent sous la main, furent des lettres écrites par ce faux ami au feu roi, lettres dans lesquelles il se démasquait, et se montrait sous son véritable caractère, celui d'espion titré épiant par ordre la conduite du jeune prince.

Le roi, lors de son avènement au trône, fut donc obligé de renvoyer la plupart des ministres et des officiers de la Cour en même temps que les chameaux et les sapajous de

son père; et cette destitution fut un coup sensible pour des personnes dont plusieurs avaient de la naissance, mais peu de fortune. La reine, qui est une femme d'esprit, et qui a une influence sans bornes sur son époux, est dit-on la directrice suprême de toutes les affaires, et règne en despote dans le petit conseil. Elle a tout le tact et toute la vivacité d'une Russe, des yeux pleins de feu, une figure gracieuse, et des manières séduisantes qui cependant captivent, plutôt qu'elles n'inspirent la confiance de ses sujets. J'ai déjà dit que du reste elle menait la vie la plus retirée, et c'est un spectacle intéressant de la voir se promener en voiture, avec sa petite fille sur ses genoux. Elle a deux filles de son mariage avec le roi, indépendamment des deux petits princes d'Oldenbourg.

J'ai expliqué les causes qui rendent les plaisirs de la société presque nuis à Stuttgart. Il est cependant quelques maisons qui ne sont pas sans agrément, et où l'on est sûr de rencontrer tous les soirs une réunion choisie. Celle de l'ambassadeur de Prusse et du grand maître de la Cour sont de ce nombre. La famille de l'ambassadeur se distingue particulièrement par son amabilité, et possède ces manières nobles et supérieures, cet esprit cultivé qui distinguent souvent les habitans du nord de l'Allemagne. Ce fut à la bienveillance de ces personnes aimables, et à leur conversation pleine de sens et de jugement que je dus les instans les plus agréables que je passai à Stuttgart.

Ce qui fait le sujet de la conversation de tous les grands cercles, c'est la conquête faite par une charmante personne du cœur sensible de Sa Majesté le roi de Prusse, conquête sur laquelle l'inégalité de l'âge et des conditions contribue à jeter tout l'intérêt d'un roman. Cette heureuse beauté est la fille d'un ambassadeur à une Cour d'Allemagne, qui joint à toute la fraîcheur de la jeunesse, des charmes qui méritent bien l'admiration d'un monarque. L'amour qui ne reconnaît ni titres ni distinctions, a exigé de son puissant prosélyte des preuves de dévouement tout aussi pénibles que le Dieu en eût pu demander à un simple berger; et le roi a suivi les pas de cette nymphe favorisée, à Dresde, à Tœplitz et à Berlin, avec le même empressement qu'il eût pu mettre à s'assurer le cœur de l'héritière de la maison la plus ancienne de la chrétienté. Lorsque la jeune personne se rendit à Paris l'été suivant, vous savez que Sa Majesté, sans perdre un instant, endossa aussitôt l'incognito pour aller la surprendre sous le nom du Comte de Rupin; et tandis que les politiques de l'Europe s'épuisaient en conjectures sur cette réunion amicale des souverains, les salons de l'Allemagne admiraient la constance du monarque, et portaient envie à l'objet de ses affections.

Cependant les Prussiens qui auraient partagé l'admiration universelle, si la belle amante de leur souverain eût été Allemande, ne pouvaient cacher leur mécontentement qu'une personne d'une nation qu'ils haïssent, qu'ils imitent, et qu'ils affectent de mépriser, tint leur monarque enchaîné à son char, et lors-

que le bruit se répandit qu'un mariage de la main gauche ou existait déjà, ou était sur le point de se conclure, leur indignation ne connut plus de bornes. Quelques Allemands de mes amis qui allèrent à la Cour de Dresde vers l'époque de l'excursion du roi de Prusse à Paris, m'assurèrent que c'était le sujet de toutes les conversations. Les Prussiens se mordaient les lèvres de l'honneur rendu à leurs rivaux, à l'amusement inexprimable des Saxons, dont on ne saurait se figurer la haine pour leurs voisins qui se sont agrandis à leurs dépens. Des personnes dont l'unique désir est que les choses restent dans l'état où elles sont aujourd'hui, m'ont assuré que les Saxons de toutes les classes témoignent hautement leur envie de trouver l'occasion de se venger des Prussiens.

---

---

## LETTRE XVIII.

Esquisse générale de la société dans les petites Cours d'Allemagne. — Capitales in-f.<sup>ol</sup>, in-8.<sup>o</sup>, in-12. — Dépendance des courtisans. — Cercles du soir. — Superstitions. — Diverses anecdotes. — Le jeune bourgeois sorcier. — Insipidité de la conversation. — Jour de la fête du souverain. — Bals. — Prérogatives dont jouissent les officiers dansans. — Esprit de médisance. — Dépravation des mœurs. — Observations critiques.

APRÈS vous avoir donné un ou deux échantillons des plaisirs des capitales des grands duchés de Bade et de Hesse, je ne vous exposerai pas à l'ennui de m'accompagner dans les salons de la métropole du Wurtemberg; mais comme la vie s'écoule de la même manière, et qu'à l'exception de quelques petites différences presque imperceptibles, les plaisirs et les occupations sont les mêmes, dans toutes les petites capitales, je préfère vous envoyer une esquisse générale de la société qu'on y trouve ordinairement, et des ressources que cette société présente.

Des vingt-cinq à trente Cours et Capitales que renferme l'Allemagne, il n'en est que quatre, Berlin, Vienne, Dresde et Munich, qui soient plus, considérables que celles que j'ai vues, qui sont de dimension in-8<sup>o</sup> en exceptant donc ces quatre in-folio, et Weymar,

la petite Athènes, on peut dire de toutes les autres, *ex his disce omnes*; et vous pouvez vous faire une idée assez exacte de l'importance des petites principautés *in-12* de Hohenzollern, de Homberg, de la Lippe, de Waldeck, etc, qui ont un tiers ou un cinquième de vote à la Diète, en considérant que l'armée nationale est forte de cinquante à cent hommes; que le premier ministre jouit d'un traitement d'environ 200 livres sterling, (4800f.) et que la Cour se compose d'un grand maître, d'un aide-de-camp, et d'une seule fille d'honneur résidant dans un grenier du palais, et ayant le titre d'Excellence, trente livres par an (720f.), et son éclairage en bougies.

Les réunions dans les petites capitales ne consistent guères qu'en assemblées et en cercles du soir; car les dîners sont aussi rares dans les maisons particulières qu'ils sont communs à la Cour. C'est principalement une conséquence des fortunes bornées de la noblesse, qui ne lui permettent pas de vivre avec ostentation dans le monde, à moins de s'imposer des privations dans son intérieur. Le noble allemand gémit d'être réduit à cette extrémité; mais son choix n'est pas douteux, et il préfère végéter chez lui et briller dans le monde. Il est peu d'hommes qui savourent plus délicieusement que lui les plaisirs de la table, et il le prouve de la manière la plus évidente aux dîners de la Cour; cependant, pour avoir son équipage et ses chevaux, et ses laquais en livrée, il se soumet à voir figurer sur sa table de la soupe au pain, et des pommes de terre

petites Cours  
°, in-12. —  
la soir. — Se-  
e jeune bou-  
versation. —  
Prérogatives  
Esprit de mé-  
Observations

eux échan-  
des grands  
vous expo-  
ner dans les  
berg; mais  
e manière,  
tites diffé-  
s plaisirs et  
dans toutes  
us envoyer  
été qu'on y  
sources que

et Capitales  
en est que  
et Munich,  
que celles  
sion in-8° en  
et Weimar,

assaisonnées par l'espoir de faire bientôt un repas plus brillant chez le prince.

L'influence toute puissante de la petite Cour empêche aussi qu'il ne puisse se donner de grands dîners. Sans parler des courtisans qui sont trop fins et trop bons politiques pour chercher à rivaliser de luxe avec leur souverain, un tiers de la noblesse dîne tous les jours au palais *ex officio*, tandis que le reste conserve jusqu'au dernier moment l'espoir de recevoir une invitation gracieuse de la part du prince qui, soit qu'il accorde une faveur ou qu'il donne un ordre, est absolu dans ses volontés et n'admet point d'excuse. Il n'est donc que l'humble roturier qui soit véritablement maître de son temps; les autres ne peuvent prendre d'engagemens que *Duce volente*. Le dîner de la Cour finit vers six heures, et chacun se voit libre d'aller déposer, les hommes leurs épées, les dames leurs robes de soie. On va passer alors une ou deux heures au spectacle, en partie par déférence pour l'altesse royale, prince ou princesse, avec laquelle on a dîné, et qui quelquefois dit amicalement à ses convives, « vous allez au spectacle ce soir? » Question indiquant trop bien les désirs du souverain, pour qu'un bon courtisan puisse hésiter.

Les cercles du soir sont en général agréables, et il y règne beaucoup de familiarité. Vous êtes accueillis avec un empressement amical qui prouve l'hospitalité naturelle des Allemands. Une ou deux maisons de la première noblesse ou d'ambassadeurs, sont ouvertes

généralement tous les soirs au grand monde, et, une fois présenté, vous êtes sûr d'y être bien reçu. Les salons sont ouverts; et le thé, préparé par mademoiselle la comtesse, ou baronne, circule depuis sept ou huit heures, jusqu'à neuf ou dix. Lorsque l'assemblée est nombreuse, et que la conversation languit, faute d'intérêt pour la soutenir, ou de nouvelles pour l'alimenter, on dresse des tables de jeu pour les papas, chamarrés de croix et de décorations, tandis que les jeunes gens trouvent une ressource qui ne leur manque jamais, dans une walse impromptu, ou dans les jeux de *Comment l'aimez-vous? Pourquoi l'aimez-vous? Qu'en voulez-vous faire?* et autres petits plaisirs de société, parmi lesquels le *Colin-maillard* et le *furet* ne sont nullement dédaignés.

L'art de tirer les cartes, la bonne aventure et toutes les petites sorcelleries de salon, amusent souvent un cercle de douairières pendant toute une soirée; et, à l'aide d'un talent supérieur dans ces arts mystiques, et d'autres qualités agréables, un jeune bourgeois entreprenant peut parvenir quelquefois à franchir la barrière de la naissance, et à se faufiler dans les cercles du grand monde. D'abord on le regarde un peu de mauvais oeil; personne ne l'a jamais vu à la Cour, et ses prétentions, pour être admis dans la société, ne sont appuyées par aucunes décorations, pas même par des épauettes; mais on le trouve amusant; il fait rire les douairières; suggère de nouveaux

jeux, entremêle ses tours et ses conjurations cabalistiques (1) de douceurs et de flatteries agréables à tout âge; les vieilles comtesses le déclarent charmant, et les jeunes baronnes, trop sentimentales pour être très-fières, lui donnent à la fin un brevet de bon ton. C'est en partie le résultat de la bonhomie allemande, qui ne peut s'empêcher de percer souvent même à travers la fierté, du rang et de la naissance, et en partie la conséquence de l'ennui qui fait rechercher avec empressement tout ce qui peut y faire diversion.

La conversation est une source fort précieuse d'amusement. Les hommes y sont en général supérieurs aux femmes. Les ambassadeurs des grandes puissances joignent quelquefois, à une grande connaissance du monde, un esprit cultivé; mais les nobles de la Cour sont souvent de lourds petits maîtres, ou de vils débauchés, les premiers s'efforçant d'ornez la société, tandis que les autres ont du moins le bon sens de l'éviter. Un ministre de la guerre de ma connaissance, dont le plus grand désir est de briller au salon, met

---

(1) Tout ce qui tient à la superstition est parfaitement en harmonie avec le caractère allemand. Un prince fort grave, que j'ai l'honneur de connaître, ne va jamais à Paris, sans se faire dire sa bonne fortune par M.<sup>lle</sup> Le Normand, et une princesse aimable qui regarde tout ce qui est d'une couleur foncée comme un sinistre présage, arrêta un jour l'empereur de Russie, qui portait un verre de Bourgogne à ses lèvres, pour boire à sa santé, en suppliant Sa Majesté impériale d'y substituer un verre de vin du Rhin.

un corset et se fait lacer tous les matins ; tandis qu'un grand maître des forêts et un ministre d'état vont s'enivrer tous les soirs à la maison de la poste.

Mais le manque de sujets raisonnables de conversation qui puissent offrir un intérêt général, est la principale cause qui lui donne une frivolité insipide. Les Allemands sont une nation littéraire ; mais ici, comme partout ailleurs, c'est rarement parmi la noblesse qu'on rencontre le génie ; et, sans la naissance, les lauriers ne sont qu'une bien pauvre recommandation auprès des grands. Il est rare que le savant soit un *Herr von* (1) ; son épouse, bonne femme de ménage, ne sait pas le français, et, sans cela, il n'est point possible d'être admis à la Cour et dans les salons de la noblesse. A Weymar seul les poètes sont autorisés, par patentes, à prendre place à la table de leur nouvel Auguste ; et je tiens d'un ami que le grand Goethe et ses confrères portent l'épée et la bourse avec autant de grâce qu'ils manient la plume. Mais dans le midi de l'Allemagne le littérateur est toujours aux yeux du monde le misérable auteur que son habit et sa tournure excluent à jamais du salon. Les dames, en général, ne connaissent que les titres des ouvrages de Schiller. Elles ont versé des larmes sur les malheurs de Werther, et connaissent quelque

---

(1) *Herr von* — Monsieur *de*. *Von* est, en allemand, la particule indicative de la noblesse.

(Note du Traducteur.)

chose de Kotzebuë. Quelquefois même elles ont étudié la poésie dans les beaux almanachs de la Cour.

La politique, qui est en Angleterre un point de ralliement, même pour les esprits les plus stupides, n'offre ici aucun intérêt. La politique de la *nation allemande* est trop vague; celle de la *petite monarchie* est de nature à n'intéresser que les employés et les commis de la chancellerie. Les seuls sujets qui soient à la portée de tout le monde, et qui soient discutés avec un intérêt général, c'est l'opéra, la première représentation d'une pièce, ou le début d'un acteur, la fête qui se prépare en l'honneur de l'arrivée de quelque prince; les spéculations sur la longueur de son séjour, et s'il logera ou non à l'hôtel, pour n'être pas obligé de donner, aux domestiques du palais, les cent louis d'usage; la perspective d'un deuil de cour; les amours d'un grand ou d'un petit prince, ou des remarques sur l'annoblissement d'une couvée de femmes de généraux, qui, les pauvres créatures! ne savent pas trois mots de français. Tel est le cercle invariable que parcourt la conversation; et, s'il se trouve une personne dont l'esprit plus cultivé pourrait varier la monotonie, elle ne se hasarde jamais à interrompre ces propos frivoles par quelque raisonnement qui ait du moins l'ombre du sens commun.

Le jour de la fête du souverain, ou de quelque personne de sa famille, est une époque qui met toute la ville en mouvement, et qui fait quelque diversion à l'ennui. De

grandes promotions ont lieu ; beaucoup de simples barons sortent du cabinet transformés en Excellences ; les croix et les cordons pleuvent de tous côtés , depuis la grande croix de l'ordre de son altesse , qui brille sur la poitrine des grands dignitaires de la Cour , jusqu'aux décorations de la quatrième ou de la cinquième classe , que porte le fourrier ou le majordome , qui figure à table , derrière la chaise du prince. La parade est d'une splendeur plus qu'ordinaire ; toutes les troupes sont dans leur plus bel uniforme. La noblesse , le corps diplomatique , et les employés , comprenant ceux des provinces qui , dans ces occasions , accourent dans la capitale , vont présenter , le matin , le tribut de leurs hommages et de leurs respects à leur souverain. Toutes les personnes , sans distinction de sexe , qui ont le bonheur de porter le même nom que son altesse , partagent les honneurs de la fête ; et c'est une tâche assez difficile pour un étranger , de connaître , sur l'extérieur , tous les Louis ou les Louises , les Frédéricis ou les Frédéricques auxquels il ne doit pas omettre d'offrir les félicitations d'usage.

A deux ou trois heures , le grand banquet commence à la Cour ; il se distingue des dîners ordinaires par la présence d'un grand nombre d'étrangers , par les livrées neuves des domestiques , les costumes superbes des courtisans , les longues queues , la double quantité de rouge et de diamans dont les dames sont couvertes , et par la longueur extraordinaire , ainsi que le surcroît de cérémonial.

La représentation qui se donne le soir à l'Opéra est la plus brillante de l'année. Tout l'orchestre est en grand uniforme, et il est souvent de l'étiquette de contribuer à la beauté du coup d'œil, en y venant en grand costume de Cour. La journée se termine ordinairement par un grand bal donné par un ambassadeur ou par quelque auguste personnage de la capitale, qui a la satisfaction inexprimable de voir ses salons remplis de croix et de grands cordons, et qui, pour augmenter encore la foule, envoie une invitation générale au colonel, qui la répartit ensuite sur ceux de ses officiers qu'il juge les plus propres à figurer dans une brillante société (1).

Il est assez curieux d'observer comment l'esprit de médisance de la petite ville se mêle à la licence du bon ton de la Cour, et comment les dignes courtisans savent saisir le milieu pour se réserver le plaisir de critiquer leurs voisins, et en même temps celui de les imiter. Nos respectables matrones des

---

(1) On fait ordinairement, en faveur du militaire, une exception aux règles de la naissance; et les officiers du rang de capitaine, vont à la Cour, qu'ils soient nobles ou non. Mais dans les grandes fêtes données par le Souverain ou par les premiers personnages de l'état, il y a une si grande pénurie de walseurs, en comparaison du nombre de belles walsenses, qui sont infatigables, qu'on envoie souvent une invitation générale au régiment pour les officiers dansans. Ceux qui viennent sont naturellement obligés de remplir la condition qu'on a mise à leur réception, en ne cessant jamais un seul instant de pirouetter, tant qu'une dame est prête à danser.

trois royaumes, qui, tout en buvant leur thé, composent leur code moral, sont d'autant plus sévères, que, fortes du sentiment de leur pureté et de leur innocence, elles ne craignent pas d'établir des statuts dont elles auraient elles-mêmes à redouter la rigueur. Mais il n'en est pas de même des salons allemands, qui, craignant la censure, et cependant voulant censurer, sont obligés de prendre de grandes précautions, et d'employer des ménagemens dont chacun peut à son tour avoir besoin.

Par suite des réglemens introduits par les législateurs des grands cercles, les moindres peccadilles sont punies avec la dernière rigueur; mais les offenses capitales trouvent grâce auprès du tribunal, et le grand criminel est honorablement acquitté par des juges qui tremblent de comparaître à leur tour devant lui. Si vous parlez à une jeune beauté cinq minutes de plus qu'aux autres personnes; si vous faites l'agréable auprès de votre belle voisine au dîner de la Cour, chaque œil est aux aguets, et fait ses conjectures. C'est assez pour enfler le catalogue des événemens qui doivent faire, le soir, le sujet de la conversation, et personne ne vous abordera sans vous demander, d'un air malin, des nouvelles du joli pied ou des doigts de rose de celle qu'on soupçonne être votre favorite. Mais, êtes-vous sur le pied de l'intimité la plus étroite avec une dame; êtes-vous son attentif déclaré, et publiquement reconnu, oh! dès-lors, rien de plus simple; vous n'avez plus rien à craindre; tout est en règle. Vos

connaissances auront soin de vous inviter en même temps, et rien ne troublera votre douce intelligence.

« Il faut que j'invite monsieur un tel, et » par conséquent, son épouse », disait une dame qui préparait ses invitations pour son assemblée. « C'est un homme aimable; mais, pour le tenir en bonne humeur, il faut que j'aye sa belle baronne; et il faudra bien alors se décider à avoir aussi son attirail de mari, qui, comme vous le savez, a moins l'air d'un baron que d'un garçon d'écurie ». Le hasard me plaça près de l'épouse négligée, femme remplie d'amabilité, qui, contre l'usage, paraissait sentir la position où elle se trouvait. Son mari était continuellement avec la baronne, non pas occupé à lui faire tendrement la cour; non, c'était la douce intelligence d'une liaison cimentée par l'habitude. Pendant ce temps, le baron se promenait dans le salon avec l'heureuse tranquillité de l'indifférence, et de temps en temps il allait même causer avec le galant de son épouse, avec un air d'intimité et de bonhomie vraiment admirable.

Cependant il règne généralement entre les deux sexes, en public, une réserve qui semble inspirée par le sentiment le plus délicat des convenances. C'est tout au plus si l'on ose présenter la main à une dame pour la conduire jusqu'à sa voiture; et jamais une dame ne prend le bras d'un cavalier dans la rue. Mais les imprudences les plus graves, qui devraient appeler toute la sévérité de ces censeurs rigides, s'ils étaient conséquens,

sont excusées par la tolérance , et bientôt oubliées. Au fait, la société est remplie de ces *unions complexes de sentiment*. C'est ainsi qu'on les appelle; et, qui oserait blâmer bien hautement ce qu'il fait peut-être aujourd'hui lui-même, ce qu'il a fait hier ou ce qu'il fera demain? car il n'est ici personne à qui Cupidon ne puisse dire :

« Qui que tu sois, voilà ton maître!  
» Il l'est, le fut ou le doit être ».

La seule différence qui existe véritablement entre les petites capitales et les grandes métropoles, telles que Berlin et Vienne, dont la licence est passée en proverbe, ne paraît guère être autre chose que celle qui existe entre l'effronterie qui brave tout, et l'hypocrisie, plus timide, qui veut garder des ménagemens entre le vice, qui se cache, et le crime, qui fait gloire de se montrer. Ici tout sent la province. Il y a quelques jours qu'un seigneur de la première distinction fut roué de coups par un simple soldat, amant d'une pauvre fille, à qui il faisait des propositions offensantes. Un Lovelace de Vienne a perdu la vie dans un duel pour une duchesse. Voilà toute la différence.

La petitesse de la ville, qui souvent ne renferme qu'une seule société, donne, à l'opinion publique, un peu plus d'influence sur la conduite, qu'elle n'en exerce dans une grande capitale, où le vice peut aisément se cacher dans la foule; mais, lorsque la vertu n'a pas de base plus solide, cette influence

ne rend personne vertueux ; elle ne fait que des hypocrites, qui, sous le masque, sont tout aussi pervers que les partisans du vice les plus déhontés.

Les petites capitales réunissent donc souvent l'immoralité d'une grande métropole à l'insipidité et à la monotonie d'une ville de province. L'absence de toute occupation politique de quelque importance, ne laisse aucune ressource pour varier, je ne dirai pas la gaité naïve, mais la lourde frivolité, le bavardage insipide et les plaisirs licencieux de la société. Le ton de la cour et des cercles les plus distingués est souvent aussi commun, aussi provincial que celui d'un petit bourg de la Grande-Bretagne. La plupart des filles d'honneur, bonnes personnes, qui toutes sont d'une famille irréprochable, n'ont peut-être jamais passé les frontières du petit état, si ce n'est à la suite de la princesse allant rendre visite à quelque cousin, monarque dans les environs, et les nobles demoiselles qui s'efforcent de prendre d'elles des leçons de grâces et de bon goût, ont beaucoup plus l'air et les manières des *miss* guindées d'une ville de province, que des brillantes constellations du cercle de la Cour.

L'influence contagieuse de la sphère étroite dans laquelle la société se trouve resserrée, se communique aux esprits, aux manières, aux occupations ; et, comme l'idée d'habiter la capitale de l'état, quoique cette capitale soit un véritable Lilliput, donne, à chacun des habitans, la plus haute idée de son impor-

tance, leur curiosité s'étend rarement à ce qui se passe sur la grande arène qui les entoure. Chaque petit état forme un tout bien distinct, et le souverain de quelques arpens de terre est tout aussi fier que le plus grand monarque. Leurs sujets partagent l'aveuglement de leur maître. Leur grand duc et leur landgrave, leur palais et leur théâtre, leur poignée de livres décorée du nom de bibliothèque de la Cour, quelques Teniers du troisième ordre, quelques vases et quelques insectes conservés dans le vinaigre, appelés le muséum de la Cour, tout cela paraît, aux habitans émerveillés, le nec plus ultra du goût et de la magnificence.

La gazette et les journaux de la capitale, horriblement imprimés sur le plus vilain papier, ne contiennent que des notes et des avis officiels donnés par des autorités dont les titres remplissent des colonnes entières; les promotions et les nominations nouvelles; la liste des personnes arrivées aux différentes auberges; sans un seul article original, sans même la plus petite anecdote remarquable. Lorsqu'il reste de la place, on la remplit en copiant dans les journaux étrangers ce qui peut seul intéresser la Cour, les audiences, les départs, et les voyages de princes ou d'ambassadeurs, etc.

Avec de semblables ressources, au milieu d'un peuple aussi peu enjoué que les Allemands, faut-il s'étonner que la capitale d'un petit prince soit aussi triste, aussi morte qu'une rue d'Herculanum? Le roulement uniforme des tambours lorsque l'on monte

et qu'on relève la garde, et le bruit que fait dans les rues la pesante calèche d'un vieux baron qui se fait cahoter jusqu'à la Cour, sont des symboles de la sombre monotonie qui règne dans toute la ville. Si vous voulez trouver le repos et la tranquillité, ou plutôt éprouver jusqu'où peut aller l'en-nui, je vous recommande d'employer votre crédit sur le ministre pour vous faire nommer chargé d'affaires auprès d'une petite Cour d'Allemagne.

Louis  
ven  
cri  
du  
com  
du f  
relat

L  
et ré  
comp  
sage  
La j  
les a  
beau  
orne  
nant  
bord  
de la  
avent  
En t  
une  
royal  
de fe  
taine  
blées  
De c  
mais  
mass

---

## LETTRE XIX.

Louisbourg. — Portrait de la reine douairière de Wurtemberg. — Son affection pour le feu roi. — Description des jardins. — Monument élevé à la mémoire du comte Zeppelin. — Quelques détails sur la vie du comte. — Regrets du peuple à sa mort. — Portrait du feu roi. — Sa tyrannie et sa politique. — Anecdote relative à Danekker.

**L**ouisbourg, demeure favorite du feu roi, et résidence actuelle de sa veuve, notre compatriote, est située au milieu d'un paysage pittoresque à trois lieues de Stuttgart. La jolie ville, le vaste palais, les jardins, les avenues et les plantations ont un air beaucoup plus imposant que tout ce qui orne la capitale royale. Vous entrez en venant de Stuttgart par une belle rue qui est bordée d'un côté par les bâtimens réguliers de la ville, et de l'autre par les superbes avenues du petit parc qui entoure le palais. En tournant à droite, vous entrez dans une rue très-large qui cotoye l'enceinte royale, et qui est séparée par une grille de fer du jardin de plaisance orné de fontaines, d'urnes, de parterres et d'allées sablées, au bout duquel s'élève le château. De ce côté, la façade est belle et imposante; mais cependant je préfère le corps de logis massif, qui forme la façade de derrière du

palais, et qui est la résidence de la reine douairière.

Lorsque j'allai à Louisbourg, je regrettai que l'indisposition de Sa Majesté me privât de l'honneur de la voir. Le comte de \*\*\* , son grand maître, homme plein de sens et de jugement, me fit la description touchante des qualités aimables de la reine, et me peignit ses manières comme simples et affables au plus haut degré. Toutes les personnes avec qui je me trouvai à Louisbourg, ainsi qu'à Stuttgart, m'en parlèrent dans les mêmes termes. C'est une « *recht brave wohlthätige dame* », « une digne et bien-faisante dame » ; « *man hat sie gern in Ludwigsburg* », littéralement : « on l'a avec plaisir à Louisbourg » ; étaient les expressions plébeïennes de la reconnaissance et de l'affection, expressions au-delà desquelles le flegme des idiômes allemands ne s'élève jamais pour louer personne.

La reine douairière mène la vie la plus simple. Elle dîne à une heure, c'est-à-dire, une ou deux heures plutôt que la plupart des autres princes et princesses du pays ; elle voit peu de monde, mais reçoit avec plaisir les Anglais, et après avoir pris le thé à six heures, elle passe la soirée au milieu de sa petite Cour composée entièrement d'Allemands. Elle assiste très-régulièrement au service divin qui se célèbre en allemand dans une petite salle du palais, disposée pour servir de chapelle. Tout le monde s'accorde à dire qu'elle fut toujours sincèrement at-

tachée au feu roi. Celui-ci apprécia sans doute intérieurement sa tendresse ; mais suivant l'usage ordinaire des monarques dont les passions sont violentes et impétueuses, il fut tyran dans sa maison aussi bien que sur le trône. La reine eut même quelquefois à se plaindre de traitemens indignes de la part de son époux : mais rien ne peut ébranler son affection constante. Elle eut pour lui pendant sa dernière maladie les soins les plus touchans ; elle était au chevet de son lit lorsqu'il expira. La reine montre la plus grande bienveillance à l'égard de tous les vieux serviteurs du roi, qui pour la plupart sont aujourd'hui sans place. Le roi actuel va voir ordinairement sa belle-mère deux fois par semaine, et il a pour elle tout le respect et toutes les attentions possibles.

Le comte m'accompagna dans les jardins qui sont vastes et dessinés dans le goût anglais, avec les ornemens indispensables ; savoir : lacs, cascades, rivières, pavillons, volières, etc., toutes merveilles qui sont fort agréables à voir ; mais très-insipides à décrire. Les traits sauvages et encore vierges de la nature peuvent intéresser dans une description ; mais la nature déjà retouchée par un jardinier de la Cour, qui voudrait perdre son temps à la peindre ! Cependant les ruines simulées que je rencontrai çà et là, me parurent des *fac simile* plus heureux de l'antiquité que n'en offrent ordinairement les jardins allemands. Je remarquai surtout l'Emichsbourg, tour ronde dont la vétusté factice et les dé-

combres artistement épars ne sont pas sans intérêt. Elle est assise sur un roc assez sauvage du sommet duquel une cascade s'élançe avec une impétuosité respectable. Du haut de cette tour, la vue est superbe, et pour ajouter encore à son intérêt gothique le feu roi l'appela l'Emichsbourg, du nom d'un vieil ancêtre, le comte Emich de Wurtemberg.

La *Spiel Platz* ou Place de Jeu, offre la plupart de ces amusemens délectables qui animent une foire anglaise, des escarpolettes, des jeux de bague et de quilles, etc. Un beau pavillon contient quatre jolis chevaux de bois, sellés avec beaucoup de magnificence, qui galopent avec une rapidité incroyable, par le moyen d'un mécanisme caché sous terre. Les jardins doivent toute leur beauté au feu roi qui n'épargna aucune dépense pour embellir sa résidence favorite. Ces jardins sont très-célèbres en Allemagne. Les ruines, les rochers, les cavernes, tout est imité en grand, et l'on a du moins évité le reproche fait en général à ces sortes d'ornemens; mais s'ils se rapprochent davantage de la nature, c'est uniquement comme la poupée qu'on fait de grandeur naturelle, mais qui après tout n'est qu'une poupée.

On voit aisément que le feu roi n'est plus là pour présider à l'embellissement des jardins. Ils sont négligés aujourd'hui et ne sont pas entretenus avec soin. Les ornières tracées par les roues des voitures dans les allées sablées, et les herbes qui croissent de

toutes parts firent dire au comte « ah! il en serait autrement si Sa Majesté vivait encore ! » Le soupir dont il accompagna ces paroles me fit soupçonner que le changement survenu dans sa situation depuis la mort du roi, était alors tout aussi présent à la pensée de son excellence que les traces des ornières.

Le monument érigé par le feu roi au comte Zeppelin, son ministre et son ami, est ce que les jardins offrent de plus intéressant. C'est un temple fort simple, d'ordre dorique. Pour y arriver il faut franchir une porte de fer dont la sombre apparence vous prépare à la vue d'un mausolée. Un petit sentier couvert de saules pleureurs et de cyprès funèbres, vous conduit au temple qui est plaqué de marbre gris, et autour duquel sont creusées des niches qui contiennent des candelabres de bronze. En entrant, la première chose qui frappe vos regards, est une statue de l'amitié, dont la tête est inclinée sur un sarcophage massif de marbre noir. Cette statue est du ciseau admirable de Danekker. L'attitude et l'expression annoncent le plus profond chagrin en même temps qu'une pieuse résignation. Au-dessus du tombeau, sur le mur du temple est le portrait du comte en bas-relief. Une faible lumière pénètre dans l'intérieur par une petite ouverture ménagée dans la coupole, et une simple lampe suspendue au milieu du temple la remplace pendant la nuit. Sur le piédestal sont gravés ces mots

en grandes lettres d'or, « *Dem vorangegan-  
genen Freunde* » ; « A l'ami parti le premier » ;  
et au-dessus de l'entrée, en plus petits ca-  
ractères,

« *Die der Tod getrennt  
Vereinigt das grab* ».

« Le tombeau réunit ceux que la mort sépare ».

Je contemplai ce témoignage de la recon-  
naissance d'un roi avec d'autant plus d'in-  
térêt que j'avais beaucoup entendu parler  
des qualités et des vertus du comte Zeppelin.  
Le comte fut de bonne heure attaché au feu  
roi; il le suivit dans ses campagnes lorsqu'il  
était général au service de Russie, et il lui  
resta fidèle dans ses malheurs, lorsqu'en  
1786, sa majesté fut obligée de quitter la  
Russie. Son maître lui confia la négociation  
de son mariage avec notre princesse, négo-  
ciation que le comte conduisit tout à la fois  
à la satisfaction de son maître, et à celle de  
la famille royale d'Angleterre.

Lors de l'avènement du roi au trône, le  
comte fut nommé premier ministre, à la  
joie du peuple entier dont il fut toujours  
adoré; et jusqu'à sa mort il conserva la  
confiance et l'amitié de son souverain. Les  
tracas des affaires, et la fatigue des missions  
politiques dont il fut accablé lors de la pre-  
mière entrée des Français, contribuèrent  
à accélérer sa mort. Il fut malheureux dans  
sa vie privée; il avait fait un mariage de  
convenance, et adorait une dame d'une

grande beauté et d'un plus grand mérite, qui lui était sincèrement attachée. Tous deux étaient trop vertueux pour franchir l'obstacle qui s'opposait à leur bonheur. La femme du comte mourut quelques jours après lui; et celle qu'il aimait végéta encore quelque temps; mais sa santé avait reçu une atteinte irréparable, et, toujours fidèle à son amour pour le comte, elle le suivit de près au tombeau.

Le roi prit soin des deux enfans du comte, et les fit élever sous ses yeux avec l'attention d'un père. La douleur que le peuple manifesta à la mort de cet excellent homme, fut le tribut le plus touchant qui ait jamais été rendu au mérite; et l'amitié invariable que le roi lui témoigna ainsi qu'à sa famille prouve que ce prince possédait quelques bonnes qualités qui n'étaient que trop souvent obscurcies par des passions violentes ou vindicatives.

Vous vous formeriez une fausse idée du feu roi, si vous le regardiez comme un despote ordinaire, ou si vous ne le jugiez que d'après sa ménagerie, ses parties de chasse si funestes à ses sujets, ou l'échancrure de sa table pour contenir sa corpulence. C'était à ce qu'il paraît un de ces composés de bien et de mal, qui sont en si grand nombre ici bas, et qui mettent continuellement en défaut la pénétration humaine. Buonaparte, qui certes devait se connaître en despotes, avait coutume de dire que le roi de Wurtemberg était le seul souverain en Allemagne, qui fût capable de régner. C'était un homme

d'un grand jugement, et d'un esprit cultivé, mais c'était un tyran sans courage. Il avait dans l'extérieur quelque chose d'imposant, qui lui donnait sur tous ceux qui l'entouraient un ascendant que la violence et l'emportement ne suffisent pas toujours pour assurer. Ses passions étaient effrénées; rien ne pouvait les modérer; mais elles n'avaient pas entièrement corrompu son cœur. Il faisait souvent des réparations à ceux qu'il avait offensés. Ses manières étaient nobles et agréables. Une dame qui avait beaucoup fréquenté les cercles et assemblées de Louisbourg, sans être de la Cour, m'assura qu'elle n'avait jamais connu d'homme « qui possédât mieux l'art de parler ».

Le roi déploya la plus grande sévérité pendant son règne; mais à l'exception de ce qui concerne la chasse, et de quelques autres actes arbitraires, il appesantit son joug principalement sur les nobles, c'est-à-dire sur ceux qui étaient le plus en état de le supporter. Il diminua les privilèges de la noblesse; fit servir ceux de cette classe comme simples soldats dans son armée, et les tourmenta constamment de la manière la plus tyrannique, tandis que ses faibles voisins achetaient leurs flatteries aux dépens de leurs autres sujets. En un mot c'était un tyran, mais un tyran habile, qui, au milieu de beaucoup d'orgueil, de férocité et de petitesse, avait quelques sentimens de noblesse et de grandeur.

Je regrettai que des circonstances particulières me privassent du plaisir de voir

Danekker, l'artiste célèbre dont je vous ai déjà vanté les ouvrages. Il est natif de Stuttgart, né de parens pauvres, et il dut les moyens de cultiver ses dispositions naturelles à la protection et à la générosité du duc Charles, prédécesseur du feu roi. Dès sa plus tendre enfance, son génie commença à se manifester. Il crayonnait toute la journée, et trouvant un jour sous sa main quelques pierres lisses et polies, il les creusa et les travailla avec la pointe d'un clou jusqu'à ce qu'il fût parvenu à y sculpter quelques fleurs. Il paraît que sa passion pour l'étude devint trop forte pour être comprimée par l'opposition de ses parens. Lorsque le duc offrit d'admettre un de leurs enfans dans un excellent collège, ses parens le remercièrent dans la fausse persuasion que les étudians n'étaient destinés qu'à faire des recrues. L'enfant sollicita en vain la permission d'accepter cette offre; pour se débarrasser de ses importunités, on finit par l'enfermer dans sa chambre.

Le jeune prisonnier employa le temps de sa captivité à penser aux moyens d'obtenir ce qu'il désirait, et il ne tarda pas à imaginer un complot en règle. Il parvint à communiquer, de la fenêtre de sa prison, avec huit à neuf de ses camarades, qu'il sut attirer dans son parti, et il les décida à l'accompagner hardiment à Louisbourg, pour aller parler au duc en personne, et obtenir d'être admis à l'académie. A peine conçu, ce projet fut exécuté; les enfans partirent, arrivèrent à Louisbourg, se firent annoncer,

et furent reçus avec bonté par le duc qui fut charmé du courage et de la résolution du jeune aspirant de treize ans à l'académie. Danekker fut aussitôt placé dans le collège où il reçut une bonne éducation et acquit une foule de connaissances utiles dans sa profession. Il y étudia neuf ans et fit alors à pied le voyage de Paris et celui de Rome, saisissant toutes les occasions qui se présentaient de se perfectionner dans son art favori.

Dannekker fut reçu avec bienveillance, en Italie, par Canova et par Trippel; et, en 1790, à sa grande douleur, il fut rappelé par son prince, et obligé de quitter le beau ciel et les nobles antiquités de Rome, pour les brouillards et le séjour peu inspirateur de Stuttgart. Par forme de récompense, il fut nommé sculpteur de la Cour, et professeur à l'académie, avec un traitement de 800 florins, qui, aujourd'hui, est beaucoup augmenté, et pour lequel il est obligé d'exécuter tout ce que lui commande la Cour. L'histoire de Danekker offre un nouvel exemple de la constance avec laquelle un génie du premier ordre surmonte tous les obstacles pour s'asseoir à la place à laquelle il se sent appelé par la nature.

---

---

## LETTRE XX.

Incommodité des diligences allemandes. — Naïveté d'une jeune fiancée. — Arrivée à Heilbron. — Description de la ville. — Descendant de Goetz von Berlichingen, le héros à la main de fer. — Neckers-Gemund. — Le jeune baron amoureux. — Vallée de Necker. — Heidelberg. — Effet du soleil couchant sur le paysage.

APRÈS avoir pris congé du grand maître, dont la complaisance m'avait été d'un grand secours pour voir ce que Louisbourg offrait de curieux, je partis à minuit pour Heilbron, dans la diligence, voiture qui, en Allemagne, surpasse, par sa malpropreté et sa lenteur, enfin par tous les désagrémens imaginables, tout ce que vous pourriez vous figurer après avoir vu celles de France et des Pays-Bas. Elle offre une preuve curieuse de l'amour enraciné des Allemands pour les formalités et pour les minuties les plus vétilleuses, quelques inconvéniens qui puissent du reste en résulter. Il y a presque autant de réglemens pour cette diligence, qu'il en faudrait pour régir un état. Toutes les places sont exactement numérotées, et le *Herr diligence secretaïr*, monsieur le secrétaire de la diligence, vous donne une carte imprimée avec des numéros correspondans, et qui vous indique la place que vous devez occuper dans cette charmante voiture; mais les numéros sont généralement si couverts

de poussière, qu'il est impossible de les distinguer, de sorte que les voyageurs sont une demi-heure à se renvoyer de place en place avant de tomber à celle qui leur est assignée. Votre bagage doit être envoyé deux ou trois heures d'avance; autrement le *herr conducteur* ne se dérangera pas pour un empire pour chercher à le placer quelque part. Il faut qu'il soit enfermé sous clef dans un grand panier; encore est-il souvent perdu. Il y a une taxe réglée pour les postillons, mais ils murmurent toujours si vous ne leur donnez pas davantage. Tout enfin n'est que confusion systématique et inconvéniens organisés.

M'y étant pris trop tard pour retenir ma place, j'eus le bonheur d'être entassé avec trois autres personnes dans une *bey-chaise* (succursale), voiture fort étroite et dans le plus mauvais état, qu'on tirait de la remise dans les grandes occasions, pour transporter le surplus des voyageurs. J'avais pour compagnons de voyage, deux gros Allemands qui n'ouvrirent pas une seule fois la bouche pendant la route, et une jeune fiancée aux yeux noirs qui allait à Wurtzbourg rejoindre son *brautigam* (son futur), sur lequel ainsi que sur sa famille, son état, sa personne et ses qualités, elle nous donna les détails les plus circonstanciés. C'était son *brautigam* qui lui avait donné la bague qu'elle portait au doigt; son *brautigam* était un charmant garçon, d'un excellent caractère, qui ferait un bon petit mari; et tous ses parens étaient de très-braves gens; et ils l'aimaient beaucoup; et elle était

sûre qu'elle serait bien heureuse. En moins d'une demi-heure, cette bonne fille, dans la simplicité de son cœur, nous avait tous fait ses confidens. Je puis dire cependant que je fus le seul; car à peine étions-nous montés dans la voiture, que nos deux compagnons s'étaient étendus chacun dans leur coin, et ils nous régalerent pendant toute la route d'un duo nasal, fort peu harmonieux, en dépit du souffle glacial de Borée, qui parvenait sans peine jusqu'à nous à travers les larges fentes de la voiture.

Après avoir été cahotés, pendant quatre mortelles heures, nous nous arrêtàmes avant le jour à Besigheim, petite ville célèbre pour ses vins. Au lieu de s'empresser d'arriver au but de leur voyage, et de ne pas prolonger le plaisir de rester dans une voiture où la pluie commençait à pénétrer, les Allemands préférèrent attendre patiemment une heure, que le conducteur fût parvenu à réveiller la servante d'une misérable auberge, afin de prendre leur tasse de café et leur verre d'eau-de-vie. La pauvre fille dormait bien profondément; mais à la fin pourtant elle vint nous ouvrir. Au bout de quelques minutes, un feu de bois commença à pétiller sur l'un des fourneaux. Une cafetière remplie de café, préparé d'avance, et qu'il ne fallait que faire réchauffer, fut placée au milieu; et alors la servante active en broya une quantité additionnelle, alla chercher de nouveaux fagots, fit bouillir le lait, passa le café, et tout cela avec un air de gaité, qu'une bonne Allemande pouvait

seule conserver en pareille circonstance. Elle ne s'attendait pas à recevoir la moindre chose des voyageurs, et elle nous accabla de remerciemens pour quelques *kreutzers* que nous lui donnâmes. Après que mes compagnons eurent pris bien posément plusieurs tasses de café, accompagnées d'autant de verres de mauvaise eau-de-vie, nous regagnâmes à tâtons la voiture, et après avoir été cahotés encore pendant cinq heures, nous arrivâmes à Heilbron, ville bien déchue de sa splendeur, située sur le Neckar, au milieu d'une belle contrée.

Heilbron, autrefois célèbre parmi les cités libres de l'Allemagne, appartient aujourd'hui au royaume de Wurtemberg; il s'y trouve encore de douze à quinze maisons de commerce, et c'est l'entrepôt des marchandises coloniales, qui arrivent par le Neckar, et qui de là sont transportées par terre dans différentes parties de la Souabe et de la Bavière. Le roi de Wurtemberg a essayé différens moyens pour transporter le centre du commerce à Canstadt, petite ville, où il établit sa résidence pendant l'été. Mais ses efforts ont été inutiles; et, malgré les avantages attrayans qu'il offrait aux marchands, l'avantage de la situation a toujours fait préférer Heilbron. Plusieurs familles nobles y demeurent encore, et la ville a l'air assez vivante, quoiqu'elle soit bien différente de ce qu'elle était autrefois.

Heilbron et ses environs sont riches en souvenirs du vieux champion de l'Allemagne, le héros à la main de fer, Goetz von Berli-

chingen. Je vis sur les remparts la vieille tour dans laquelle il fut enfermé, et l'on conserve encore dans les archives de la ville, la lettre qu'il écrivit au bourgmestre et aux magistrats.

Mais de tous ces souvenirs, le plus curieux pour moi est, sans contredit, un M. Von Berlichingen, avec lequel nous nous trouvâmes à la table d'hôte de l'auberge, et qui nous apprit, avec emphase, que le pur sang du chevalier coulait dans ses veines, quoiqu'il n'eût ni sa main de fer ni son caractère indomptable. C'était un ancien maître général des postes; il était décoré de l'ordre de Wurtemberg. Cassé de vieillesse et tombé en enfance, il était l'esclave de l'aubergiste et des garçons qui prenaient sur lui une autorité absolue. Ce descendant du héros farouche, pouvait à peine manger, boire ou changer d'assiette, sans la permission de l'hôte, restrictions qui semblaient d'autant plus cruelles, que le bon vicillard avait réellement l'air noble et respectable. Mais tels sont les ravages inévitables causés par le temps et par l'âge; telle est la dépendance à laquelle nous réduit la vieillesse; et si son illustre ancêtre eût vécu, peut-être se serait-il vu également, à la fin de sa carrière, le jouet et l'esclave d'un garçon d'auberge.

Depuis Heilbron jusqu'à Neckers-Gemund, la contrée ne présente rien de bien remarquable, quoique l'ensemble ne soit pas sans agrément. Ce sont de jolies collines, des champs bien cultivés, de petits villages, et des avenues agréables. Nous nous arrê tâmes

pour laisser reposer un instant nos chevaux dans un petit village appelé Turfeld, où nous trouvâmes quelques voyageurs rassemblés autour du poêle de la maison de poste. Parmi eux, je reconnus un petit baron de seize ans, dont j'avais fait la connaissance à Carlsruhe, où il étudiait la tactique à l'école militaire des cadets. Il était venu à pied de Carlsruhe, pour voir son oncle, vieux noble de l'ancienne roche, qui était seigneur du village; mais il était aisé de voir que mon jeune ami se trouvait beaucoup plus heureux dans le petit parloir, auprès des jolies filles du maître de la poste, qu'au milieu de tous les honneurs aristocratiques du château de son oncle.

Il était obligé de retourner à Carlsruhe le jour même, et comptait faire la route à pied, quoique la distance fut de plus de cinquante milles. Mais il nous assura qu'il connaissait tous les petits sentiers à travers champs, qui abrégeaient beaucoup, et il était évident que la peine qu'il éprouvait ne venait pas du chemin qu'il avait à faire, mais de l'obligation où il était de se séparer des deux jolies sœurs qui, dans la simplicité de leur ame, exprimaient éloquentement par leurs regards combien elles partageaient sa douleur.

Cependant le jeune *Frei-Herr*, rassemblant tout son courage, mit son havresac sur le dos, embrassa la bonne maîtresse de poste, serra la main au père flegmatique, donna un baiser d'adieu à chacune des jeunes

Et

filles  
précipit  
scène é  
rappel  
vertue  
triomp  
naissan  
avec l  
de l'im  
Souabe  
lage av  
peut-è

Un  
nous  
boisées  
vant n  
qu'alo  
contin  
passage  
vâmes  
une ou  
passait  
traverse  
trâmes  
majest  
un inst  
du Ne  
tandis

filles, et nous saluant, s'éloigna avec une précipitation qui trahissait son émotion. La scène était simple, mais touchante; elle en rappelle une de Fielding; et l'attachement vertueux d'un cœur simple et sans art triomphait des préjugés du rang et de la naissance, même dans le pays où ils règnent avec le plus de tyrannie. Le jeune baron de l'une des plus anciennes familles de la Souabe, embrassa l'humble hôtesse de village avec la tendresse d'un fils se rappelant peut-être l'avis du poète :

« *Credo non illam tibi de celesta  
Plebe delectam, neque sic fidelem  
Sic lucro aversam potuisse nasci  
Matre pudenda* ».

Un peu avant d'arriver à Neckers-Gemund, nous nous trouvâmes près des montagnes boisées qui depuis long-temps bornaient devant nous l'horizon. Nous avons cru jusqu'alors que les rochers formaient une chaîne continue à travers laquelle il n'existait aucun passage, et ce ne fut que lorsque nous arrivâmes à leurs pieds, que nous aperçûmes une ouverture par laquelle la grande route passait dans la vallée étroite que nous devions traverser pour arriver à la ville. Nous entrâmes dans la vallée entre deux montagnes majestueuses, couronnées de forêts, et en un instant nous nous trouvâmes sur les bords du Neckar dont la route suit les détours, tandis que de l'autre côté elle est bordée

par une chaîne de rochers qui se groupent sur la rive de la manière la plus pittoresque.

Le site est en quelque sorte une miniature des beautés des rives du Rhin, beautés dont je n'oublie pas que je dois vous parler à mon retour. Le Necker n'a pas la moitié de la largeur ni de la majesté du dieu de tous les fleuves; les montagnes sont en proportion plus petites; mais, comme sur les rives du Rhin, leur sommet est couvert de vignes riantes qui, contrastant avec les traits sombres et sauvages des rochers qu'elles couronnent, rappellent la guirlande de lierre qui décore le front sourcilieux du vieux Silène. La rive opposée est la limite des montagnes sauvages de l'Odenwald, dont le sommet couvert de broussailles s'élève en amphithéâtre, au-dessus des jolies collines qui bordent immédiatement le fleuve et qui sont ornées de vignes, de vergers, et de jolis enclos entourant les villages qui sont dans une position charmante sur les bords du Necker. Quelquefois un couvent avec sa chapelle et son petit clocher, ou bien une espèce de château moderne, entouré d'arbrisseaux et de peupliers, semble pour ainsi dire reposer à l'abri des forêts et des montagnes.

Necker-Gemund est une jolie petite ville dans laquelle nous entrâmes par une porte décorée des armes des anciens électeurs palatins. Elle est située sur le bord même du fleuve; et en face sur la rive opposée s'élève une masse de rochers rouges qui

se prolonge fort avant dans les terres, et qui forme l'une des carrières d'où l'on tire les matériaux avec lesquels on construit ces maisons rouges si fréquentes en Allemagne. Les ouvriers détachent du rocher de grosses masses de pierre que, du sommet du roc perpendiculaire, ils font rouler dans la vallée, où elles sont divisées en plus petits morceaux qu'on transporte par le Rhin et le Necker dans tout le pays.

Continuant à suivre cette route où les sites les plus sauvages contrastaient à chaque instant avec les paysages les plus riens, nous arrivâmes à Heidelberg, ville autour de laquelle la nature semble avoir voulu réunir toutes les beautés éparses dans les environs, sur la fin d'un beau jour d'automne. Nous n'aurions pu choisir un instant plus favorable, et il n'est pas un habitant qui ne s'étende sur le charme particulier que le soleil couchant jette sur ce beau paysage. Heidelberg est situé à l'entrée de la superbe vallée du Necker, où la double chaîne des montagnes parallèles se trouvait interrompue par la plaine sablonneuse du Rhin. Ces plaines se remplissaient graduellement des vapeurs du soir, suspendues sur la ville, sur les rochers, et sur les murs et les remparts du château qui, d'une hauteur qui commande tous les environs, semble dominer sur Heidelberg. Les couleurs rouges et ardentes du soleil couchant qui faisaient paraître l'horizon tout en feu, contrastaient avec la sombre obscurité qui commençait

à descendre sur les tours et sur les clochers de la ville, ainsi que sur le grand pont de pierre qui traverse le fleuve.

Nous entrâmes dans la ville par la *Carls-Thor* (Porte de Charles), beau monument érigé par l'électeur Charles-Théodore; et après avoir traversé de petites rues sales et étroites, car Heidelberg, n'est remarquable que par les beautés de la nature dont il est entouré, nous arrivâmes à l'hôtel de la Cour de Bade, *Badischer Hof*, où nous soupâmes dans un beau salon, orné de soi-disant tableaux de chasse anglaise, dans lesquels une foule de chasseurs rien moins qu'Anglais, malgré leurs habits rouges, gravissaient au grand galop des rochers sauvages et des montagnes couvertes de neige, qu'un chasseur aux renards du comté de Leicester ne serait pas très-charmé d'avoir à parcourir.

---

---

## LETTRE XXI.

Universités allemandes. — Portrait des étudiants. — Leur indépendance. — Université d'Heidelberg. — Son recteur, ses professeurs, ses éphores. — Leur manque d'autorité sur les élèves. — Désordres commis par les étudiants. — Leur patriotisme. — Fréquence des duels. — Amour de l'égalité. — Mécontentement des professeurs contre le gouvernement. — Congrès des étudiants à Warthbourg. — Excès auxquels ils se portent — Réflexions sur le système des universités. — Improbabilité d'une réforme. — Situation d'Heidelberg favorable à l'étude.

IL est impossible d'imaginer un contraste plus parfait que celui qui existe entre les universités anglaises et allemandes. Dans les premières, les bâtimens gothiques, les collèges magnifiques, les belles bibliothèques, les chapelles, les promenades solitaires, l'uniforme tout à la fois simple et noble, tout rappelle l'antiquité et la splendeur de l'institution. L'université d'Heidelberg est l'une des plus célèbres de l'Allemagne; mais, ainsi que dans toutes les universités allemandes, il n'est pas un monument d'architecture, pas un édifice remarquable qui en dépende. *L'universität Gebäude*, ou bâtiment public, contenant la bibliothèque et les salles où les professeurs font leur cours, est une maison fort ordinaire qu'on prendrait plutôt pour l'habitation d'un simple particulier que pour le temple de la science.

Un Anglais pourrait traverser douze fois la ville, sans remarquer aucunes traces de cet établissement, à moins que le hasard ne lui fit rencontrer une bande de jeunes gens à moustaches, dont les cheveux flottent sur leurs épaules, sans cravate, la pipe à la bouche, se donnant en spectacle dans les rues où ils se font remarquer par leur impudence et leur effronterie. Ce sont les étudiants, qui se ressemblent dans toutes les universités, tant par le costume que par le caractère. Il est à peine nécessaire de dire que ce n'est pas un costume académique. Un étudiant allemand, me dit l'un d'entr'eux, dédaignerait de porter un uniforme qu'il n'aurait pas choisi lui-même; et, dans son ardent patriotisme, il cherche, en en donnant lui-même l'exemple, à faire reprendre l'*alt Deutsche Kleidung*, ou l'ancien costume des dignes Allemands du 16<sup>m</sup> siècle. « C'était de zélés » patriotes, et de bons Allemands, et ils » combattirent vaillamment contre l'empereur Charles et contre les princes pour défendre leur liberté. Nous avons besoin d'un » peu de cet esprit aujourd'hui; commençons » par imiter leur habillement, afin d'imiter » ensuite leur conduite, et que tout le monde » suive notre exemple ». Tel est le raisonnement des philosophes indépendans de quatorze à vingt-cinq ans, qui suivent les cours qu'ils veulent, et lorsqu'ils le veulent à l'université.

Toutes les universités sont, à de légères variations près, établies sur le même plan. Elles ne sont pas comme en Angleterre,

composées de colléges, où les étudiants sont forcés de demeurer, et qui forment de grands établissemens sous la direction d'un chef, établissemens qui sont soumis à des réglemens sévères, tant pour la conduite que pour les études des élèves. Une université allemande n'est guères autre chose qu'un endroit où il se trouve une bonne bibliothèque, et une réunion de professeurs qui font différens cours pour ceux qui veulent les suivre. Elle fournit de simples occasions de s'instruire; en profite qui veut; point de contrainte, point de discipline, point de subordination. Le professeur fait son cours, l'étudiant le paye pour cela. Que celui-ci le suive ou non, peu importe, c'est son affaire, et il est entièrement maître du choix. En sortant de la salle, il est aussi indépendant du professeur, qu'un jeune homme l'est de son maître de dessin à la fin de la leçon. Il y a en outre des maîtres particuliers qu'on peut prendre à titre de répétiteurs dans les heures de loisir.

A Heidelberg, l'université se divise en quatre facultés, la théologie, la jurisprudence, la médecine, et la philosophie. Il y a plusieurs professeurs pour chaque branche d'instruction, et un sous-recteur, choisi tous les ans parmi eux, en est le chef effectif. Le grand duc de Bade, dans les états duquel Heidelberg se trouve compris, en est le chef titulaire sous le nom de recteur. Il y a en outre un petit et un grand sénat, choisi parmi les professeurs, le premier s'assemble tous les quinze jours pour régler

les affaires de l'établissement. Quatre *éphores* sont chargés de surveiller les travaux et les mœurs des étudiants, de correspondre avec leurs parens, etc. ; mais c'est un emploi fort délicat, et qu'il leur est impossible de remplir efficacement ; car ils peuvent bien donner des conseils ; mais voilà tout ; ils n'ont du reste aucune autorité ; et, à l'exception du pouvoir de la police dans les offenses criminelles, les étudiants n'ont aucun frein qui puisse les retenir, et ne sont soumis à aucune espèce de contrôle ou de châtement. Ils peuvent donc impunément négliger leurs études, et, pourvu qu'ils ne violent pas les lois de l'état, se livrer à tous les excès, en dépit du sous-recteur, des éphores et des professeurs.

Les délits qui sortent de ces limites sont jugés, et punis, s'il y a lieu, par la police de l'université : car l'université n'est pas soumise à la police ordinaire du pays ; elle a son *amtman*, ou hailli particulier, et ses bedeaux, qui remplacent le bailli et les gendarmes du district. Il en résulte que les excès auxquels les étudiants se portent envers les habitans, en brisant leurs fenêtres, en les insultant dans les rues, sont réprimés très-faiblement par les magistrats de l'université qui les voient souvent avec une satisfaction secrète, les regardant comme des symptômes d'un esprit d'indépendance dont ils espèrent pouvoir profiter quelque jour.

Il n'est pas étonnant qu'avec de semblables facilités, les étudiants donnent presque autant d'occupation aux chefs de la loi, que

les nôtres en donnent à leurs maîtres et à leurs professeurs. Dans quelques universités, ils sont presque autant la terreur du voisinage, que les dignes associés de Robin Hood ou de Rob Roy, l'étaient des habitans des lieux qu'ils choisissaient pour théâtre de leurs exploits. Dans une auberge où je couchai à Manheim, on découvrit le matin qu'un de ces jeunes messieurs s'était évadé par la fenêtre de sa chambre à coucher, en emportant avec lui les draps de son lit. A Heidelberg, où il y a beaucoup de familles nobles et respectables, ils se conduisent un peu mieux que dans les autres villes; et une dame de la ville me dit qu'en général ils étaient « assez tranquilles pour des étudiants ».

Les étudiants logent en chambres garnies, dans les maisons des marchands de la ville; et si leurs supérieurs possédaient quelque autorité sur leur conduite, ce système suffirait pour la rendre illusoire. Ils dînent aux tables d'hôte des auberges pour lesquelles ils sont de bonnes pratiques. Je dînai un jour avec un de mes amis à une table où ils étaient en grand nombre. Leurs manières étaient en général aussi rudes, aussi grossières que leur extérieur l'annonçait. Ils avaient tous l'air d'ouvriers de la dernière classe du peuple; ou de personnes encore moins civilisées. Quelques-uns d'entr'eux étaient pourtant de jeunes nobles; et d'autres avaient les cordons de plusieurs ordres à leur boutonnière. Ils portaient autrefois sur leur bonnet la cocarde de leur pays qui était entre eux une espèce de signe de ralliement

individuel, comme leur costume en était un général. Mais depuis que leur patriotisme national a été encore augmenté par les derniers événemens, les distinctions de pays sont abandonnées, du moins extérieurement. Les associations séparées des étudiants des différens états sont entièrement dissoutes, et ils proclament hautement qu'ils ne forment plus qu'un seul corps *d'Allemands*. Mais il est plus facile d'en prendre le titre que d'étouffer les préjugés nationaux, ou de neutraliser les distinctions de caractère. Le Prussien rusé et subtil ne peut guère vivre en harmonie parfaite avec le lourd Bavaïois ou l'Autrichien flegmatique; et, si les étudiants des différens états se mêlent assez généralement dans leurs parties de plaisir, une querelle, événement qui ne se répète malheureusement que trop souvent, fait renaître aussitôt tous les préjugés, et chacun court se ranger sous les bannières de son pays.

Le nombre des étudiants à Heidelberg fut, pendant le dernier trimestre de plus de quatre cents. Il s'en trouve quelquefois jusqu'à douze cents à Goettingen. Les professeurs d'Heidelberg sont aujourd'hui fort en vogue; et c'est entièrement de leur réputation que dépend le nombre des élèves. Lorsqu'un professeur favori quitte une université, quelquefois près de la moitié des étudiants le suivent.

Les étudiants entrent généralement très-jeunes à l'université; la plupart à l'âge de seize ou dix-sept ans. Car, toute personne

qui désire une place quelconque, devant avoir passé deux ans à l'université, le but des parens est de mettre le plus tôt possible leurs enfans en état d'obtenir une charge publique. A peine sortis du gymnase, les enfans sont donc envoyés sur-le-champ à l'université, plutôt pour remplir cette condition de rigueur que pour étudier. S'y trouvant tout d'un coup leurs maîtres, et exposés à toutes les tentations, ils suivent naturellement le torrent, et se croyant déjà des hommes, ils s'en donnent l'importance, et en imitent tous les vices. Les deux années sont souvent passées dans les excès de la table et du jeu, et en disputes sans cesse renaissantes, plutôt dans l'enivrement de la liberté que par des inclinations vicieuses. Jaloux de leur liberté prématurée, ils en abusent au lieu d'en jouir, et ils sont déjà susceptibles sur le point d'honneur. Des duels continuels en sont le résultat, duels qui abrutissent leurs sentimens sans même exercer leur courage; car ils sont en général très-peu dangereux, au point même quelquefois de devenir très-comiques. Les fiers combattans ont la figure et la poitrine couvertes de carton, et à l'abri sous cette panoplie redoutable, ils se battent en peux chevaliers avec de longues rapières, jusqu'à ce que l'honneur soit satisfait. Le plus souvent il ne faut pour cela qu'une simple égratignure, une seule goutte de sang; quelquefois, cependant, il ne faut rien moins qu'une blessure de telle largeur et de telle profondeur que les seconds sont chargés

de mesurer, et qu'ils doivent déclarer être dans les dimensions convenues.

Les nouveaux venus sont pendant quelque temps assaillis par tous les étudiants qui leur cherchent querelle, et saisissent toutes les occasions de les provoquer, jusqu'à ce qu'ils aient prouvé leur valeur d'une manière éclatante, dans l'un de ces combats. Quelquefois les différends, surtout lorsque les parties belligérantes ne sont pas de même nation, se décident par un combat en masse. Ces engagements plus dangereux, se terminent aussi ordinairement par de légères blessures; mais quelquefois les conséquences en sont beaucoup plus terribles. Cependant quoique ces troubles et ces émeutes soient continuels, et que parfois même quelques personnes y perdent la vie, on les tolère, ainsi que beaucoup d'autres excès, dans la crainte d'étouffer l'ardeur patriotique de la jeunesse.

Tous les titres et toutes les distinctions de rang se confondent parmi les étudiants dans le nom commun de *bursch* (camarade); et un jour que je donnais à l'un d'entr'eux quelques détails sur nos universités, lorsque je vins à parler de la distinction de costume accordée aux nobles, mon jeune ami m'interrompit en s'écriant avec feu: « Cela ne serait pas souffert parmi nous; — nous sommes tous égaux; nous ne voulons pas de distinction ». Je ne pus m'empêcher de sourire en réfléchissant qu'après ses deux années, passées dans la liberté la plus absolue, et dans la plus stricte égalité, ce pauvre

jeune  
quelque  
d'ance  
qu'il se  
ses anc  
rang et  
Les  
et je  
toutes  
des uni  
car ce r  
où les  
berté  
pour  
nifeste  
semble  
sines. I  
pour e  
tinuell  
qui, q  
plus sé  
Les  
tiques  
turell  
corron  
doiven  
patriot  
le cost  
Ou bien  
Leurs p

(1) L  
des ché

jeune homme occuperait une petite cure ou quelque charge subalterne sous la dépendance d'un gouvernement despotique, et qu'il se trouverait exclu de la société de ses anciens compagnons par les barrières du rang et de la naissance.

Les théâtres sont défendus à Heidelberg; et je crois qu'en général ils le sont dans toutes les villes d'Allemagne qui renferment des universités (1). Cette mesure est très-sage; car ce ne serait que des lieux de ralliement, où les étudians pourraient se livrer en liberté à leur penchant pour le trouble et pour le désordre, penchant qu'ils ne manifestent que trop souvent, lorsqu'ils se rassemblent dans les spectacles des villes voisines. Les troupes en ont aussi été éloignées pour éviter les querelles qui éclataient continuellement entre elles et les étudians, et qui, quelquefois, avaient les conséquences les plus sérieuses.

L'esprit de patriotisme et les folies politiques des étudians sont la conséquence naturelle de cette même licence effrénée qui corrompt souvent leurs mœurs. La plupart doivent cet esprit aux jeux et aux chansons patriotiques du gymnase où ils singent déjà le costume et les manières de l'université. Ou bien s'ils y viennent directement de chez leurs parens, la transition d'un esclavage et

(1) L'auteur se trompe; à Berlin, à Leipsick il y a des théâtres.

(Note du Traducteur.)

d'une contrainte continuelle à une indépendance illimitée, suffit également pour enivrer de jeunes têtes. Se voyant distingués par des privilèges incroyables de leurs concitoyens qui gémissent courbés sous le joug du despotisme, ils deviennent insolens; et, dans leur puérile extravagance, dont le motif peut-être bon, mais qui porte l'empreinte de l'irréflexion et de la folie, ils veulent devenir les réformateurs de leur pays.

Les professeurs arrêtent rarement, et excitent même quelquefois en secret, ces élans de patriotisme. Malgré leurs privilèges académiques, ils n'oublient pas qu'ils sont soumis aux mêmes exclusions que le reste de la bourgeoisie; ils ne sont reçus ni à la Cour ni dans les cercles de la noblesse; et le petit nombre de personnes qui sont en état d'apprécier leurs talens, n'osent pas les recevoir dans leur société et se conforment à l'usage. C'est une erreur de croire que les savans méprisent ces distinctions puériles; ils en sont souvent plus mortifiés que tout autre; et les professeurs des universités ont la réputation d'être à la fois hautains et mécontents. Deux de celle d'Heidelberg furent arrêtés, il y a quelque temps, par ordre du grand duc de Bade, pour s'être permis des discours trop libres au sujet du rétablissement des états; mais les étudiants demandèrent si hautement qu'ils fussent mis en liberté, que le grand duc qui est un homme faible, abrégea le temps de leur détention.

L'espèce de congrès des universités à Warthbourg en Saxe, dont vous avez peut-

être lu le récit dans les journaux, porta le patriotisme académique à des actes de hardiesse et d'indépendance plus signalés qu'au paravant. Six cents étudiants se réunirent, ayant plusieurs professeurs à leur tête, sur l'invitation de l'université d'Iéna. Cette réunion avait un triple motif; d'abord la commémoration de la bataille de Leipsic et celle de la réformation; et ensuite ce devait être une espèce de congrès ou de conférence parmi les plénipotentiaires des différentes universités. Les jeunes délégués devaient établir des réglemens généraux, faire une loi sur le duel, et former un journal des étudiants pour propager leurs principes et y défendre ce qu'ils appellent leurs droits. Ces jeunes têtes portèrent la santé du grand duc de Weimar, comme le seul prince d'Allemagne qui fût digne de régner; ils firent un auto-da-fé solennel de la queue de crins, ornement militaire favori de l'électeur de Hesse Cassel, du coussinet rembourré qui arrondit la poitrine d'un soldat prussien, et de la canne du caporal qui joue un très-grand rôle dans les rangs autrichiens. Quelques productions de manufactures étrangères furent aussi livrées aux flammes, ainsi que plusieurs ouvrages de Kotzebuë, d'Ancillon, de Dabelow, de Schmaltz, etc., auteurs qui ont beaucoup déclamé contre les sociétés dites patriotiques, et contre les idées prétendues libérales.

Messieurs les étudiants avaient bien choisi le lieu du sacrifice, car partout ailleurs que dans le duché de Weimar, la police aurait joué indubitablement le principal rôle dans

la pièce. Le grand duc, après avoir pris des informations exactes, et s'être convaincu que les professeurs n'étaient entrés pour rien dans ce que cette réunion pouvait avoir eu de séditieux, laissa prudemment tomber l'affaire. Comme émeute politique, elle était plus propre à mettre les princes sur leurs gardes, qu'à leur donner des craintes immédiates; et quelque puéril, quelque mal conçu que fût le moyen employé par les jeunes politiques pour exprimer leurs sentimens, il n'est personne qui ne convienne qu'ils ne firent rien qu'on ne dût raisonnablement attendre du système des universités.

Ceux qui désirent ardemment de voir établir une liberté constitutionnelle en Allemagne, souhaitent que rien ne soit changé à ce système. Ces privilèges extraordinaires qui entretiennent l'effervescence des étudiants et les jettent dans une espèce d'aveuglement, conviendraient beaucoup mieux à la partie de la société plus en état de les apprécier et d'en faire usage sans en abuser; mais en attendant on ne saurait blâmer les Allemands de faire tous leurs efforts pour conserver ces privilèges dans le peu d'endroits où ils existent encore. La plante de la liberté est trop rare dans ce pays, et trop précieuse pour n'être pas cultivée avec le plus grand soin, quoique le sol où elle fleurit, en voulant accélérer sa végétation, épuise quelquefois sa sève active pour lui faire pousser des rejetons prématurés. Conservez-en la semence, et elle pourra se disséminer avec le temps sur un sol mieux disposé pour

la recevoir et la faire fructifier. Tels sont les avantages du système, considéré sous le rapport de la politique ; mais si on l'envisage sous le rapport de son influence sur les talens et sur les mœurs de la génération naissante, je crains bien que la licence effrénée des universités n'ait des inconvéniens beaucoup plus grands que tous les avantages qu'on peut en recueillir. Deux ans de l'époque la plus précieuse de la vie, de celle où le caractère plus souple se plie à toutes les impressions qu'on veut lui donner, passés au milieu des plus grands désordres et de la licence la plus absolue, doivent nécessairement influencer sur le reste de la vie, corrompre les principes, porter atteinte aux mœurs, et endurcir les sentimens. Cet esprit même d'indépendance qui semble si héroïque est trop outré et trop extravagant pour être durable, et comme les extrêmes se touchent toujours, il dégénère et se change en bassesse servile, lorsqu'il se trouve transporté dans l'atmosphère d'une Cour despotique.

Cependant, quels que soient les avantages ou les inconvéniens de ce système, il n'est pas probable qu'on pense jamais à le réformer. La raison en est simple et évidente. Les princes tiennent trop à la célébrité et aux avantages pécuniaires que des universités florissantes procurent à leurs petits états, pour ne pas craindre de rien changer aux réglemens établis. Si l'intérêt des princes n'avait pas été de leur conserver tous leurs privilèges, vous pouvez croire aisément que les universités n'auraient pas échappé au nau-

frage général des constitutions et des droits populaires. Une réforme qui aurait pour but de mettre un frein à la licence des étudiants, exciterait à l'instant même des cris d'indignation qu'il serait presque impossible d'étouffer. A cette violation de leurs anciens privilèges, la moitié des étudiants, excepté ceux qui sont obligés de passer deux ans à l'université de leur propre pays, déserteraient aussitôt, et passeraient dans l'université de l'état voisin où la licence et le désordre seraient encore tolérés. Le petit souverain rival se réjouirait de cette occasion d'agrandir ses collèges aux dépens de ceux de son voisin, et par conséquent se garderait bien de suivre l'exemple de la réforme. Il en est de cette mesure comme de mille autres que l'intérêt public demande, mais auxquelles s'oppose l'intérêt des souverains, ou plus souvent leur vanité. Les rivalités entre les princes sont toujours le fléau de leurs sujets.

Il n'est pas d'endroit qui puisse convenir mieux qu'Heidelberg pour l'étude et pour la méditation. Entourés d'un côté par une chaîne de montagnes pittoresques, les murs de la ville sont baignés de l'autre par le Neckar qui coule majestueusement dans la vallée, tandis que les ruines du château s'élèvent sur des collines couvertes de charmans jardins dont les terrasses, les bosquets et les sombres allées offrent autant de délicieuses retraites pour l'étude. Le château est une masse immense de débris, parmi lesquels on reconnaît diverses sortes d'architecture de

différens siècles, et qui, en quelque sorte suspendues sur le Neckar, sortent du milieu d'une forêt sauvage qui couvre la pente de la montagne. La ville est antique, sombre et irrégulière; on y retrouve à peine quelques traces de la célébrité dont elle jouissait encore vers le commencement du dernier siècle, lorsqu'elle était la résidence de la Cour splendide des électeurs palatins.

et des drois  
rait pour but  
des indians,  
eris d'indi-  
possible d'é-  
eurs anciens  
ans, excepté  
deux ans à  
ys, déserte-  
ans l'univer-  
et le désordre  
tit souverain  
ccasion d'a-  
de ceux de  
se garderait  
réforme. Il  
e de mille  
ande, mais  
souverains,  
Les rivalités  
le fléau de  
  
se convenir  
le et pour la  
r une chaîne  
murs de la  
r le Neckar  
s la vallée,  
au s'élèvent  
mans jardins  
et les som-  
licienses re-  
est une masse  
quels on re-  
hitecture de

---

---

## LETTRE XXII.

Portrait des Allemandes. — Leur éducation. — Imprudence des mères. — Leçons de galanterie qu'elles donnent à leurs filles. — Si celles-ci en profitent. — Occupations des demoiselles de la bourgeoisie. — Abus du nom du mariage. — Histoire des divorces d'un premier ministre et de son épouse. — Dispositions en cas de divorce. — L'époux complaisant. — Apathie sentimentale. — Anecdotes. — Peu d'influence des femmes dans la société. — Manque de galanterie poussée jusqu'à l'excès. — Observations générales sur les Allemandes.

Je sais que vous êtes accoutumé à considérer les Allemandes comme une race de dames blondes aux yeux bleus; mais si ces beautés languissantes dominant presque exclusivement dans le nord de l'Allemagne, il n'en est pas de même dans le midi où les brunes partagent au moins l'admiration avec elles; ne vous imaginez pourtant pas que ce soient des brunes vives et piquantes; au contraire, il est très-rare de voir une femme dont les yeux ou les cheveux soient d'un noir forcé, ou qui ait rien de très-saillant dans la physionomie. La douceur en forme toujours le principal caractère. Le teint des Allemandes du midi est loin d'être remarquable; leur peau est pâle et jaune, et n'a pas cet éclat transparent, cette finesse éblouissante qui distingue si éminemment celle de nos belles compatriotes.

En un mot les beautés frappantes ne sont rien moins que communes parmi les Allemandes des bords du Rhin; mais elles ont souvent de beaux yeux, un son de voix agréable, et une grâce en quelque sorte sentimentale qui intéresse parce qu'elle est naturelle. Leur maintien est souvent roide et guindé; mais la douceur de leur voix, la langueur touchante de leurs manières leur donnent un charme qui est à elles. On dirait qu'elles sont formées de tout ce qu'il y a de plus doux et de plus délicat dans la nature. La tendresse et la sensibilité semblent être des facultés innées en elles. Bien différente de l'héroïne de Pope qui aurait voulu seulement qu'elle fût « un homme un peu moins impétueux », l'Allemande est exclusivement et sous tous les rapports *une femme*. Ses regards, sa voix, ses manières et sa conduite, tout rappelle cette douceur qui forme comme l'attribut de son sexe. Elle paraît plus jalouse de captiver que de briller. On dirait qu'elle cherche plutôt à s'insinuer dans votre cœur qu'à le prendre d'assaut.

Ne croyez pas cependant que ce soit l'indice d'une sensibilité profonde. C'est seulement le résultat de cette espèce de langueur indolente qu'entretient une apathie naturelle, et qui trouve dans le sentiment la ressource d'une ame vide. Si l'on reconnaissait, au milieu de ces tendres efforts pour plaire, le manège d'une coquette, ils perdraient aussitôt tout leur charme; mais la sincérité de l'Allemande la rend intéressante. Le malheur est qu'il est rare que ce joli édifice

sentimental repose sur une base solide. Lorsqu'on vient à découvrir que cette sensibilité est toujours la même, et qu'elle est accompagnée d'une langueur non moins invariable, notre admiration diminue et finit même par s'éteindre. Nous voudrions qu'elles eussent un peu plus de dignité, qu'elles fissent un peu moins les avances, et nous regrettons qu'avec tout ce qu'il faut pour plaire, elles ne sachent pas mieux profiter de leurs avantages.

Mais l'argile molle et flexible se prête à toutes les formes qu'on veut lui faire prendre, et c'est à l'éducation ainsi qu'à la corruption des mœurs qu'on doit attribuer tous les défauts que j'ai observé dans les Allemandes. Celles de la classe noble sont élevées depuis le berceau sous la direction d'une espèce de première domestique, honorée du titre de gouvernante et qui réunit ordinairement à ses fonctions celles de nourrice, de femme de charge, et de sous-femme de chambre de la mère. Elles apprennent la walse, un peu de musique, quelques mots de français pour pouvoir les débiter au besoin à la Cour, et s'instruisent aussi dans l'art de faire des robes, des toques et des turbans. Leur connaissance de la littérature s'étend rarement au-delà de quelques fables romans, ou de quelques poésies sentimentales; et beaucoup de dames du plus haut ton ne savent écrire correctement, ni en français ni même dans leur propre langue.

Seize ans est l'époque importante où les jeunes Allemandes sortent de la petite sphère

où elles s'étaient vues resserrées jusqu'alors , pour aller briller à la Cour, époque après laquelle elles soupirent depuis l'enfance. La mère est souvent une personne stupide et sans éducation, ou ce qui est mille fois pire, une coquette sans principes, qui se livre sans contrainte à ses spéculations favorites sur l'effet de sa toilette, et parle d'intrigues et de sentiment en présence de ses filles attentives. Une vieille-baronne qui avait été autrefois célèbre par sa beauté, et plus encore par ses intrigues, me raconta dans les plus grands détails, dès la première visite que je lui rendis, et devant deux nièces charmantes qui n'avaient pas encore vingt ans, l'histoire fort intelligible de son amitié avec un de mes compatriotes, secrétaire d'ambassade auprès d'une Cour d'Allemagne, — « C'était un homme charmant; — il y avait » bien du temps qu'elle ne l'avait vu, — mais » elle avait son portrait, — et pendant quelque » temps elle avait été en correspondance ré- » gulière avec lui ». Tout cela fut raconté avec un air de sang froid et de bonhomie par la baronne, et écouté par les jeunes personnes avec une gravité qui prouvait que c'étaient de ces anecdotes auxquelles elles étaient fort accoutumées.

L'exemple de presque toutes les personnes qui les entourent, à commencer par leurs mères ou par quelques-unes de leurs meilleures amies, contribue à développer encore le caractère tout à la fois faible et inflammable de ces jeunes personnes, et à achever ce qu'une semblable éducation n'a que trop

souvent commencé. Le sentiment, l'amour de la parure, la coquetterie, et la frivolité règnent tour à tour dans leur cœur, mais plus souvent y dominant ensemble. La dame sentimentale est presque aussi éprise de sa toilette, que de son amant; et la coquette qui emprunte les airs du sentiment, est elle-même la victime de ses artifices, et succombe la première en voulant faire une conquête. Les Allemandes ont en effet trop de sensibilité pour jouer impunément le rôle de coquette, et cependant elles n'en ont pas assez pour résister au plaisir qu'elles y trouvent.

L'éducation des demoiselles de la bourgeoisie ressemble beaucoup à celle des personnes de la noblesse, si ce n'est qu'elles ne parlent pas français, et que souvent même elles ne l'entendent pas. Quelquefois on les envoie dans les écoles, avantage que n'ont pas leurs rivales, parce que la gouvernante des enfans, au besoin femme de chambre de la mère se trouve un personnage fort utile dans la maison. Les jolies bourgeoises ont aussi l'avantage d'être occupées; aidées d'une servante, ce sont elles qui non-seulement veillent aux soins du ménage, mais qui même souvent mettent la main à l'œuvre, surtout à la cuisine; et la jolie main qui tous les quinze jours au bal du Casino repose sur l'épaule d'un jeune valseur, souvent l'un des premiers nobles de la ville, est enfoncée toute la semaine dans la pâte ou dans la farine.

Le *deshabillé* domestique n'est cependant

pas uniquement en usage parmi la bourgeoisie. Je devais une visite de cérémonie à un comte, grand maître d'une petite Cour, et m'étant décidé à la lui rendre, j'allai un matin chez lui. Il habitait un second étage dans une rue écartée. Une servante qui semblait remplir dans la maison les fonctions de laveuse de vaisselle, vint m'ouvrir la porte, et me fit entrer dans une petite salle où la comtesse, avec une robe de couleur à moitié sale, me reçut en l'absence de son époux, tenant un petit enfant presque nu dans ses bras, tandis que deux ou trois autres aussi mal vêtus et tout aussi malpropres, jouaient à ses pieds dans la chambre. En voyant le comte paraître en grand costume à la Cour, et y remplir ses fonctions avec une dignité et un air d'importance tout à fait remarquable, vous auriez cru que c'était un homme qui ne pouvait respirer que dans les murs dorés d'un palais.

Mais, pour en revenir aux dames de la bourgeoisie, leur exclusion de la Cour et leurs occupations multipliées les exposent à moins de tentation que celles de la noblesse. Les hommes travaillent aussi toute la matinée dans les bureaux publics à la chancellerie; et le soir, au lieu du thé que prennent les nobles, ils aiment à trouver en rentrant un bon souper préparé par leurs épouses et par leurs filles. Celles-ci servent même souvent à table pendant le repas, et viennent ensuite rejoindre la compagnie au salon, se mettent au piano, et chantent en s'accompagnant d'une manière qui ferait honneur

à nos jeunes *Ladys* les plus accomplies. Cependant, malgré tout cela, il leur reste encore quelques momens de liberté dont elles profitent pour lire des romans, recueillir de troisième main les propos de la Cour pour les répéter entr'elles, imiter, autant qu'elles le peuvent, le beau monde, et rivaliser de parure avec leurs compagnes. Il faut peu de chose aussi pour leur tourner la tête, et elles se laissent souvent éblouir par les attentions que leur témoignent les jeunes nobles qui, pour varier, et pour faire diversion à l'insipidité élégante des dames de la Cour, dansent avec elles dans les bals du Casino, et s'amuse à faire leur conquête. Lorsqu'elles se trouvent exposées au danger, elles n'ont pas toujours la force d'y résister, et elles succombent; mais ayez soin d'éloigner d'elles la tentation, et elles deviendront de bonnes épouses, d'excellentes mères de famille.

Lors même que les obligations du mariage (qui n'est souvent qu'une simple affaire de spéculation, et un arrangement purement pécuniaire) auraient plus d'influence au milieu d'une semblable dépravation de mœurs, la facilité d'obtenir des divorces fournit un moyen facile de satisfaire son inclination sans blesser sa conscience. Dans les états protestans, il suffit d'alléguer une simple incompatibilité d'humeur pour les faire prononcer; et les catholiques auxquels leur religion défend la dissolution du mariage ont recours à la « *séparation de corps et de biens* ».

L'histoire des mariages et des divorces d'un ministre de l'une des plus grandes puissances de l'Allemagne, et de sa seconde épouse, offre un exemple mémorable de la licence et de la dépravation qui règnent dans les mœurs de ce pays, et de la facilité vraiment impie avec laquelle on se fait un jeu de rompre le lien conjugal. Son excellence rencontra cette dame dans la ville de \*\*\*; tous deux étaient alors mariés, et tous deux avaient des enfans. La conséquence de cette rencontre fut une passion violente qu'ils conçurent l'un pour l'autre; et le résultat de cette passion fut un double divorce qui leur procura la facilité de se marier, ce qu'ils firent sur-le-champ. Leur attachement survécut quelque temps à leur union; mais ce temps ne fut pas long; et les deux époux ne tardèrent pas à trouver que leurs cœurs actifs avaient besoin d'une nouvelle occupation. Le ministre vit à Francfort une charmante actrice qui fit sa conquête, et qu'il engagea à le suivre, tandis que son épouse se consolait en prenant des leçons de flageolet d'un jeune musicien de régiment. A la fin les leçons de musique allèrent si loin que le prince, trouvant sa dignité compromise, eut recours à un second divorce; et redevenu libre encore une fois, il vint d'épouser l'actrice qui vécut avec lui en qualité de maîtresse pendant plus de quinze ans, et qui est aujourd'hui reçue et reconnue comme princesse de. — Son épouse n'eut pas honte de déclarer que le musicien était père de l'un de ses enfans, et elle fit tous ses efforts

pour décider cet homme à quitter pour elle sa femme et sa famille; mais il paraît que le musicien avait plus de principes que ni le prince ni la princesse, et il eut la fermeté de refuser.

C'est ainsi que trop souvent le mariage n'est plus regardé que comme une vaine forme, un simple nom pour sanctionner le vice, et pour consoler les personnes corrompues par l'idée qu'en se livrant à leurs inclinations perverses, à l'abri du lien le plus sacré, elles ne transgressent pas les lois, et sauvent du moins les apparences.

En cas de divorce, les enfans sont ordinairement partagés entre les deux époux suivant leur sexe; le mari prend soin des garçons, et les filles suivent leur mère. Pour ce qui concerne les biens, chacun en se séparant retire ce qu'il a apporté, réglemeut qui produit quelquefois l'effet d'empêcher un divorce qui, sans cette convention, n'eût pas manqué de s'effectuer. Un brave officier de ma connaissance fut obligé de se séparer d'une épouse charmante pour suivre l'armée dans la campagne d'Espagne. A son retour, au bout de deux ans, il fut tout étonné de se trouver un surcroît de famille, pour lequel il avait à remercier un jeune étudiant de l'université. Un divorce s'en serait suivi infailliblement; mais l'officier n'eût pas été riche, et son épouse lui avait apporté une fortune considérable dont en la répudiant, il eût perdu la jouissance. Il prit donc gaîment la chose, et au lieu de s'em-

porter en reproches , il se consola par la réflexion philosophique qu'il n'était pas le premier à qui pareil malheur arrivait. Cet exemple est tiré de la classe de la bourgeoisie. Lorsque je connus la dame , elle venait d'être anoblie et brillait à la Cour avec son époux complaisant.

Le flegme parfait qui préside à ces arrangemens , et l'indifférence avec laquelle les époux divorcés vivent ensemble dans la société , sont des conséquences naturelles de la même dissolution de mœurs qui les rend si fréquens. Une dame de mes amies avait invité une baronne de sa connaissance à venir passer la soirée chez elle ; mais apprenant que son époux avait invité de son côté les deux premiers maris de cette dame avec lesquels elle avait successivement divorcé , par égard pour les sentimens de son amie , elle lui écrivit un second billet pour la prier de remettre sa visite au lendemain. Celle-ci répondit sur-le-champ qu'elle devinait aisément la cause de cette excuse , qu'elle était sensible à cette attention délicate , mais que cette précaution était parfaitement inutile , et qu'elle prendrait la liberté de se prévaloir de son invitation pour l'aller voir le soir même. Elle vint en effet comme elle l'avait promis , et amena son époux actuel pour former un trio avec ses deux premiers maris ; on eût cru qu'ils se seraient évités les uns les autres ; au contraire , ils causèrent tous quatre familièrement ensemble , et passèrent la soirée dans la meilleure intelligence.

Cette apathie extraordinaire s'expliquera jusqu'à un certain point, si l'on réfléchit que ces maris n'étaient, dans le fond, pour cette dame, rien de plus que deux amans congédiés; car je le répète, le mariage n'est ici qu'un lien aussi fragile qu'illusoire; c'est une sanction légale donnée à la licence. Il se peut, il est même très-probable que cette même dame n'eût pas revu avec le même sang froid, pour ne pas dire la même effronterie, deux anciens amans avec lesquels, elle eût vécu dans la même intimité, en négligeant seulement de remplir les formes d'usage. Mais, dans cette occasion, elle n'avait aucuns reproches à se faire. Elle s'était conformée aux règles de la société; et elle n'avait fait que profiter du privilège qu'elles donnent de changer d'époux aussi aisément que de robe ou de demeure.

Il est impossible de fréquenter la société en Allemagne sans être frappé du peu de considération que les femmes paraissent y obtenir. Est-ce la cause ou le résultat de la douce humilité de manières qui les distinguent? C'est ce que je n'entreprendrai pas de décider. Depuis la femme du paysan qui travaille dans les champs sans bas et sans souliers, jusqu'aux beautés de la Cour qui brillent dans les salons, toutes ont l'air d'esclaves humblement soumises. N'obtenant pas ce respect que la vertu seule peut commander, elles ne sont pas même l'objet des petites attentions de la galanterie. Se tenir debout le chapeau à la main jusqu'à ce que

la dame à laquelle vous parlez vous dise de vous asseoir ou de vous couvrir, et mille autres petites politesses de l'ancien temps, sont de vieux usages de mauvais ton. En un mot, elles n'obtiennent ni la déférence due aux femmes vertueuses, ni les hommages prodigués à des maîtresses.

En société les hommes causeront entre eux dans un coin, quelquefois pendant toute une soirée; non pas, comme en Angleterre, par un sentiment de mauvaise honte qui prouve, de la manière la plus frappante, le respect inspiré par les dames; mais avec un air de supériorité indifférente qui dédaigne de s'imposer la moindre contrainte pour des personnes qu'ils ne respectent pas. Des propos équivoques, des plaisanteries grossières, et souvent même des juremens sont proférés en leur présence, et elles sont obligées de les souffrir en silence, n'ayant pas assez d'influence pour les empêcher. Le manque de galanterie est même poussé si loin, que les dames ne sont pas entièrement exemptes d'observer les distinctions du rang dans les personnes de l'autre sexe. J'ai vu un cercle de dames paraître évidemment contraintes, et oser à peine rester assises parce qu'un jeune prince était debout; et une dame de mes amies, élevée à une école différente, passa pour n'avoir aucun usage du monde et des convenances, parce qu'elle refusa de solliciter l'honneur d'être présentée à un jeune rejeton de la famille royale, à qui les dames allemandes croyaient nécessaire d'aller

offrir leurs respectueux hommages. Vous conviendrez que c'est bien là le comble de l'esprit anti-chevaleresque.

Les hommes perdent naturellement beaucoup à n'être pas placés sous l'influence immédiate des femmes, et à être convaincus par expérience qu'ils n'ont besoin de faire aucun frais pour leur plaire. Les manières grossières et les usages presque barbares que vous voyez quelquefois adoptés même dans les premières sociétés, ont été dans les pays plus civilisés, abandonnés à la voix toute puissante de la beauté. Mais il n'en est pas de même en Allemagne, où les usages les plus grossiers dominent encore, ainsi que les pipes et les moustaches. Les dames de la Cour déplorent cet abus; et à Vienne, elles commencent à ne plus valser tout à fait aussi volontiers avec un homme qui fume; mais dans les cercles un peu secondaires, c'est quelquefois l'occupation sentimentale de la beauté de broder pour son amant un joli petit sac où il puisse mettre le tabac, la pierre et l'amadou dont sa poche doit toujours être fournie.

Ne croyez pas cependant que je n'aie pas rencontré un grand nombre d'exceptions au portrait que je vous ai fait des Allemandes en général. La même douceur de caractère, la même tendresse, la même sensibilité, qui ne causent que trop souvent leur ruine, produisent quelquefois des modèles d'affection domestique et de tendresse maternelle. Les Allemandes semblent avoir reçu de la

nature  
On ne p  
la socié  
funeste.  
quelles  
dans le  
tous ce  
triomp  
toujours  
quantes  
n'ont pa  
qu'elles  
le sont-  
bitude,  
et pour  
domesti

nature toutes les vertus de la vie privée. On ne peut s'empêcher de regretter que la société leur ait porté une atteinte aussi funeste. Hélas ! sans la corruption des mœurs, quelles femmes seraient plus propres à faire, dans le sein de leur famille, le bonheur de tous ceux qui les entourent ! Les brillans triomphes de l'esprit et des grâces seront toujours remportés par les beautés plus piquantes du midi ; mais les belles Allemandes n'ont pas besoin de leur porter envie, lorsqu'elles sont formées par la nature. Que ne le sont-elles aussi par l'éducation et par l'habitude ; pour les douces affections du cœur, et pour les paisibles jouissances de la vie domestique !

---

---

## LETTRE XXIII.

Manheim. — Description de ses édifices. — Palais électoral. — Magnificence de l'électeur Charles-Théodore. — Spectacles. — Empire du prince sur le temps. — Rivalité entre Manheim et Carlsruhe. — Observations sur le grand duché de Bade. — Jurisprudence. — Exécutions. — Schwetzingen. — Jardins magnifiques. — Temple d'Apollon. — Mosquée turque.

**M**ANHEIM, ci-devant capitale des électeurs palatins, ces piliers de l'ancien édifice politique de l'Allemagne, est aujourd'hui une ville de province du grand duché de Bade. Ainsi que Mayence, Worms, et d'autres villes des environs, elle offre d'illustres vestiges de son ancienne splendeur; mais on n'y voit pas encore comme dans Mayence et Worms, l'empreinte de la décadence et de la vétusté. Manheim a encore toute l'élégance d'une ville moderne; ses rues régulières, son palais, ses jardins, et ses promenades, attestent le goût et l'importance de ses anciens princes. Ce n'est pas que cette ville puisse se vanter de posséder des monumens d'architecture fort remarquables; mais ses bâtimens ont, en général, un air d'antiquité respectable, et en même temps d'élégance, qui lui a valu le surnom de petit Berlin.

L'église des jésuites, avec son dôme en ardoise, et ses belles peintures à fresque, offre un coup d'œil agréable. Le *kauf haus*, ou hôtel du commerce, avec ses colonnades remplies de boutiques, s'élève assez majestueusement au-dessus des autres édifices. Une jolie promenade publique, entourée d'un double rang d'acacias, traverse la ville, séparée par de longues chaînes du chemin des voitures. C'est le rendez-vous du beau monde, des officiers du grand duché de Bade, avec leurs uniformes bleus, et leurs poitrines rembourrées à la prussienne ou plutôt à la russe, et des jeunes beautés de la ville. Une police renommée pour son activité, a grand soin que rien d'immonde ne souille les regards dans cette jolie ville.

Le vaste palais en pierres rouges des électeurs, s'élève près du Rhin et forme une espèce de rempart. Cet édifice autrefois magnifique, dont les ailes et les dépendances couvrent un terrain qui suffirait pour contenir une demi-douzaine de palais tels que ceux de Stuttgart ou de Carlsruhe, présente aujourd'hui les traces de la négligence et de l'abandon. La grande horloge est arrêtée et ne marque plus les heures; les panneaux dorés, et les autres signes de sa magnificence intérieure, s'aperçoivent à travers les croisées mal entretenues, tandis que les chemises des soldats sèchent sur les fenêtres de l'une des ailes du château, transformée en caserne.

La grande terrasse sablée, qui est sous

Palais éle-  
cteurs-Théodore.  
le temps.  
Observation  
spitudence.  
magnifiques  
que.

es électeurs  
édifice po-  
ard'hui une  
de Bade.  
et d'autres  
illustres res-  
; mais on  
Mayence  
écadence et  
toute l'élé-  
rues régu-  
et ses pro-  
l'importance  
as que cette  
er des mo-  
marquables;  
géral, un air  
même temps  
surnom de

les fenêtres du palais, est, le dimanche, la promenade favorite du beau monde; mais l'herbe qui y pousse, le gazon mal entretenu, les arbres non taillés, attestent l'absence du jardinier de la Cour. Le Rhin coule au bout des jardins qui sont protégés contre ce redoutable voisin, par une levée couverte d'arbrisseaux, sur le sommet de laquelle règne une belle terrasse, d'où l'on voit le fleuve majestueux traversé par un pont de bateaux; tandis que de l'autre côté, au bout de la prairie, s'élève le palais, aujourd'hui solitaire et abandonné, autrefois séjour de tous les plaisirs et l'émule de la magnificence et de la splendeur de Versailles.

Charles-Théodore, le dernier électeur palatin, fut le Louis XIV du palatinat. Il embellit magnifiquement sa capitale; son chiffre est gravé sur la plupart des beaux édifices, et il n'est pas un enfant qui ne connaisse le nom de *Karl-Theodor*, qui fit construire l'aile droite du palais, qui en érigea les superbes portiques, et dont les chevaux buvaient dans des auges de marbre. Ce prince établit aussi un opéra italien et allemand, et un théâtre français, qui faisaient l'admiration des *cognoscenti* de l'Allemagne.

Il n'existe plus aujourd'hui qu'un seul théâtre à Manheim, et il conserve encore une partie de la réputation qu'il s'est acquise pour avoir formé Iffland, et plusieurs autres grands tragédiens que l'Allemagne se rappelle, comme nous nous rappelons nos Garrick, nos Cooke et nos Kemble. J'ai vu

représen  
nouvel  
joins à  
évoluti  
comma  
vèrent  
Allema  
nôtres  
peare,  
tomime  
rant les  
qu'ils  
qu'on  
ne po  
quadr  
la trou  
qu'un  
gons e  
Quo  
très-fr  
établis  
reux p  
peut ja  
recette  
de 12  
galerie  
pour le  
au thé  
an; ma  
corde  
dérable  
les hon  
appare  
pendan

représenter sur ce théâtre classique une pièce nouvelle dont les bons mots et les quolibets, joints à la beauté des décorations, et aux évolutions d'une troupe de hussards à cheval, commandés par une fière héroïne, me prouvèrent que les directeurs de spectacle, en Allemagne, suivent en partie l'exemple des nôtres qui, au lieu des pièces de Shakespeare, nous donnent aujourd'hui des pantomimes et des mélodrames; mais en admirant les manœuvres militaires, je m'aperçus qu'ils avaient porté la perfection plus loin qu'on ne le fait chez nous, et que personne ne pouvait accuser leurs acteurs bipèdes et quadrupèdes de manquer de naturel; car la troupe dramatique n'était ni plus ni moins qu'un détachement d'un régiment de dragons en garnison dans la ville.

Quoique le théâtre soit encore célèbre et très-fréquenté, il décline ainsi que tous les établissemens de cette ville, faute de généreux protecteurs. Un théâtre allemand ne peut jamais se soutenir uniquement par ses recettes, les prix d'entrée étant généralement de 12 *kreutzers* (environ neuf sous), pour la galerie, et jusqu'à 1 *florin* et  $\frac{1}{2}$  (quatre francs) pour les loges. Le grand duc de Bade donne au théâtre de Manheim 25,000 florins par an; mais les habitans se plaignent qu'il accorde des avantages beaucoup plus considérables à son théâtre de Carlsruhe, où tous les bons acteurs de Manheim sont appelés, en apparence, pour amuser la Cour, seulement pendant quelques soirées; mais si l'acteur

plait, on le garde, et la petite capitale accapare ainsi tous les talens. C'est un léger exemple de l'esprit de despotisme des petits souverains qui non contents de violer les droits de leurs sujets, les troublent encore dans leurs plaisirs.

Il est quelquefois curieux d'observer jusqu'à quel point, et même dans les plus simples bagatelles, tout, dans les petits états, se règle sur le prince et sur le palais. Par exemple, toutes les horloges, dans ce que j'appelle les capitales *in-12*, se règlent naturellement sur celle du château, qui, investie du privilège de son maître, ne saurait jamais aller mal. La grande horloge du château se règle sur la petite pendule du cabinet de son altesse; et celle-ci allant suivant le caprice du prince, ce n'est pas le soleil, mais monseigneur qui dicte l'heure du jour dans toute l'étendue de son petit état. Un souverain que j'ai l'honneur de connaître, tire le plus grand parti de cet empire sur le temps; et soit qu'il veuille abrégier une audience ennuyeuse, ou faire jouer deux fois un morceau de musique favori, à une répétition ou dans un concert, les horloges de la ville sont toutes étonnées de ne plus marquer la même heure que les carillons du palais; la moitié des dîners de la capitale sont mangés froids; des rendez-vous importants sont manqués, et le prince et son valet de chambre sont seuls dans le secret.

Les habitans de Manheim ne sauraient oublier ce qu'ils étaient autrefois; et ils ne

voient  
palais ab  
tes, leur  
ne regre  
patriote  
incorp  
Beauc  
une esp  
prendre  
leur no  
sont acc  
leur re  
idées e  
rivaux.  
greur,  
encore  
et par  
duc ac  
rare qu  
monde  
à Carls  
En gé  
très-fla  
sujets o  
se plaig  
de sa pa  
favoris  
les jours  
portun  
princes  
en acco  
qui fon  
le grand  
ment to

voient pas avec beaucoup de plaisir leurs palais abandonnés, leurs promenades désertes, leur ville habitée par des troupes qu'ils ne regardent pas encore comme des compatriotes, enfin toutes les marques de leur incorporation humiliante à un petit état. Beaucoup de nobles restent à Manheim par une espèce de patriotisme, au lieu d'aller prendre part aux plaisirs de la capitale de leur nouveau souverain. A Carlsruhe, ils sont accusés de hauteur, et ceux-ci prennent leur revanche en tournant en ridicule les idées étroites et la basse servilité de leurs rivaux. Ces jalousies, souvent mêlées d'aigreur, s'étendent à toutes les classes, et sont encore augmentées par les petites préférences et par les faveurs continuelles que le grand duc accorde à sa capitale; aussi est-il fort rare que vous entendiez vanter le moins du monde Carlsruhe à Manheim, ou Manheim à Carlsruhe.

En général le grand duc n'a pas lieu d'être très-flatté des sentimens que ses nouveaux sujets ont pour lui. Les habitans de Manheim se plaignent de son imprévoyance et surtout de sa partialité et de sa déférence pour ses favoris de Carlsruhe, qui extorquent tous les jours de nouveaux privilèges à force d'importunités et d'intrigues. Tous les petits princes s'efforcent d'embellir leurs capitales en accordant des immunités aux personnes qui font construire des maisons, etc.; mais le grand duc de Bade accorde non-seulement toutes les immunités possibles, et four-

nit le bois de construction nécessaire, mais encore il rembourse le tiers des frais au propriétaire, avec des fonds qu'il tire du trésor public. Les impôts sont énormes à présent, et les habitans de Manheim se plaignent naturellement d'être forcés, lorsque la population de leur ville diminue de jour en jour, de contribuer ainsi à l'agrandissement de Carlsruhe.

Le commerce de Manheim n'est d'aucune importance, et il souffre surtout beaucoup aujourd'hui, depuis la séparation de la rive gauche du Rhin qui, depuis Worms jusqu'à Wissembourg, frontière de la France, a été donnée par les politiques de Vienne à la Bavière. Cette portion de territoire est entièrement détachée du royaume auquel elle est assignée. Sa majesté le roi de Bavière l'obtint sans doute parce qu'elle contient, quoiqu'avec des additions considérables, son ancien état patrimonial, le duché des Deux-Ponts. Il jette à présent un œil d'envie sur Manheim, et sur ses anciennes propriétés de famille sur la rive droite; mais le grand duc de Bade est peu disposé à entrer en arrangement avec lui, et il se refuse continuellement aux propositions de sa majesté, qui lui offre ou une indemnité pécuniaire, ou un échange de territoire. Le roi de Bavière ne saurait donc visiter ses possessions sans demander la permission de passer par le Wurtemberg et le duché de Bade, ou en faisant un long détour, par le duché de Bade seulement.

Le  
cerces  
résident  
quelqu  
sidence  
et en m  
premiè  
aux cit  
leur ma  
Les le  
d'Allem  
civil. L  
se fon  
taires  
et pro  
crimin  
L'exéc  
pour c  
crime  
naïrem  
blique  
ques mi  
n'arrive  
le bâto  
prisonn  
le lende  
ction,  
religion  
Ceper  
du past  
tume ab  
ses der  
la cons  
toujour

Le grand duché de Bade est divisé en cercles gouvernés par des directeurs qui y résident, et qui sont des nobles jouissant de quelque considération. Manheim est la résidence du directeur du cercle du Necker, et en même temps le siège des tribunaux de première et seconde instance qui sont ouverts aux citoyens d'après les droits que leur donne leur naissance.

Les lois en usage dans la plupart des états d'Allemagne sont des modifications du code civil. L'affaire est instruite, et les plaidoyers se font par écrit par des *schreibers* ou notaires; et les juges interrogent les témoins et prononcent le jugement à huis clos. Les criminels condamnés à mort sont décapités. L'exécution se fait hors de la ville, et si c'est pour crime de meurtre, sur le lieu où le crime a été commis. La sentence est ordinairement lue au criminel dans une place publique de la ville. Ensuite on attend quelques minutes pour voir si le pardon du prince n'arrivera pas. Si le pardon n'est pas accordé, le bâton de la justice est rompu devant le prisonnier, il est reconduit en prison, et le lendemain matin mené au lieu de l'exécution, accompagné par un prêtre de sa religion.

Cependant l'effet des pieuses exhortations du pasteur est souvent détruit par la coutume absurde d'accorder au prisonnier dans ses derniers momens tout ce qu'il demande; la conséquence en est, qu'il quitte presque toujours ce monde dans un état complet

d'ivresse. Le grand duc de Hesse persista pendant plusieurs années à ne vouloir pas signer un seul arrêt de mort, en accomplissement d'un voeu de clémence mal entendue qu'il avait fait en montant sur le trône. Aussi ses états devinrent-ils bientôt le refuge de tous les vagabonds et de tous les malfaiteurs des environs ; et il fut à la fin obligé de faire deux ou trois exemples pour inspirer la terreur salutaire de la justice.

Nous allâmes de Manheim à Schwetzingen, ancienne résidence des électeurs palatins, avec un jardin regardé comme le plus beau de l'Allemagne, et l'un des plus célèbres de toute l'Europe. Le palais est un bâtiment désert, sans aucune trace de splendeur. L'entrée dans les jardins par l'arcade du château est vraiment remarquable. Les belles allées de tilleuls, les grandes terrasses sablées, les parterres, les fontaines et les statues forment un ensemble symétrique qui n'est pas sans magnificence. En considérant le genre particulier dans lequel ils ont été dessinés, qui est celui des jardins français, il serait difficile de suggérer aucun embellissement qui pût en augmenter la beauté. Tout est grand et majestueux. Les temples classiques, et les belles statues de marbre n'ont rien de mesquin, ni qui sente le colifichet ; ce sont des beautés telles que celles que l'imagination se représente ornant un bosquet solitaire sur les bords du Tibre. Il n'est pas jusqu'au Pan, jouant de sa flûte sur un rocher champêtre, au bout d'une allée verdoyante, qui ne soit

si bien exécuté et si heureusement placé, qu'on est tenté de se croire en Arcadie; et l'on est presque surpris de ne pas voir les faunes et les sylvains accourir de leurs grottes champêtres.

Le temple d'Apollon est le plus beau de tous ceux qui ornent le jardin. En suivant l'une des allées entourées d'épaisses broussailles, qui font le tour du parc et qui en cachent heureusement les limites, vous arrivez dans une vaste enceinte entourée d'arbrisseaux qui forment une espèce de mur de verdure. Au milieu est un grand bassin couvert de gazon et orné de sphinx, de l'autre côté duquel, sur une éminence pittoresque s'élève le joli temple, ouvert de toutes parts, avec la statue du dieu au milieu. A travers le temple, on aperçoit le ciel, et les plus charmans bocages. L'effet est superbe et classique. Contre le rocher deux naïades inclinées versent d'une urne des flots limpides qui de cascade en cascade tombent dans un bassin. Des deux côtés, des degrés conduisent au temple dont le dôme est soutenu par des colonnes d'ordre ionique. Du temple vous ne découvrez que des bocages de verdure. Lors de la dernière visite rendue par l'empereur de Russie et par le roi de Prusse au grand duc de Bade, une représentation dramatique eut lieu dans cet endroit en plein air. Le grand bassin, aujourd'hui vide, avait été converti en parterre. On avait disposé des banquettes pour les illustres hôtes, et un théâtre avait été construit devant le temple.

Tous les arbres, tous les bosquets étaient illuminés de la manière la plus brillante, et l'on dit que l'effet surpassa encore l'attente qu'on s'était faite de la beauté du coup d'œil.

Il n'est pas nécessaire de vous décrire tous les autres temples, bains, ruines, fontaines, obélisques, etc., qui embellissent les jardins. Je me bornerai donc à vous dire un mot de la mosquée turque, imitation soignée d'un édifice oriental, et dont les minarets élancés s'élevant au-dessus des arbres du jardin, se voient de tous les environs, et forment un coup d'œil pittoresque. La mosquée est dans une cour oblongue, entourée par une colonnade arabesque. Le principal bâtiment est un temple oriental couronné par une coupole avec une tour en minaret, qui s'élève sur chacune des ailes, et dont la hauteur est aussi grande que la circonférence est étroite. Au-dessus de l'entrée, aussi bien que sur le portail de la cour, sont gravées différentes maximes tirées de l'alcoran et traduites en allemand. L'intérieur est décoré d'ornemens arabesques, d'inscriptions, et l'on y trouve encore des devises orientales. On n'a épargné ni peines ni dépenses pour embellir toute la mosquée : l'ensemble en est parfait, et l'imitation exacte, du moins autant qu'en peut juger quelqu'un qui n'a jamais mis le pied dans une capitale turque.

C'est au magnifique Charles-Théodore que Schwetzingen doit en grande partie ses superbes jardins ; et les vieux jardiniers cou-

verts  
trousses  
lassent e  
parient  
pour eu  
grets. A  
pour l'es  
somme  
La consé  
altérés,  
les Apoll  
et aussi  
Les feu  
çaient à  
encore à  
sur les je  
Il par  
le gran  
nouvelle  
magnifi  
tandis q  
quille de  
favorite.  
raison q  
et la cu  
les laisse  
que le fi  
diamant o  
dans la  
splendeu  
gitime p  
Nous  
mirant sa  
symétriq

verts de lambeaux, dont les chapeaux re-  
troussés sont les seuls vestiges qui rappe-  
lassent encore leur ancienne importance, ne  
parlent de lui et de son règne qui était  
pour eux l'âge d'or, qu'avec de tendres re-  
grets. Alors, 66,000 florins étaient alloués  
pour l'entretien des jardins; aujourd'hui cette  
somme est réduite de plus des deux tiers.  
La conséquence est, que les tritons paraissent  
altérés, les naïades doublement abattues, et  
les Apollons et les Bacchus presque aussi sales  
et aussi jaunes que de véritables antiques.  
Les feuilles jaunies par l'automne commen-  
çaient à couvrir les allées, et contribuaient  
encore à augmenter l'air de tristesse répandu  
sur les jardins.

Il paraît difficile de concevoir pourquoi  
le grand duc de Bade laisse ainsi dépérir ses  
nouvelles possessions, qui surpassent tant en  
magnificence tous ses domaines héréditaires,  
tandis que sa petite capitale, véritable co-  
quille de noix, est sa demeure constante et  
favorite. Mais ne serait-ce pas pour la même  
raison que le héros suspend au mur le casque  
et la cuirasse qu'il a pris à son ennemi, et  
les laisse rouiller au lieu de s'en servir? Ou  
que le filou ne se pare pas de la bague de  
diamant ou des bijoux qu'il vient de dérober,  
dans la crainte d'être accusé de devoir sa  
splendeur à des biens dont il n'est pas le lé-  
gitime possesseur.

Nous partîmes de Schwetzingen, en ad-  
mirant sa magnificence uniforme et sa pompe  
symétrique; mais comparés avec l'irrégula-

( 324 )

rité pittoresque de nos jardins anglais, ces jardins enlaidis à grands frais produisent assez l'impression de la maison de campagne de Timon (1), où chacun s'écriait :

« Que de sommes perdues ! »

---

(1) *Timon d'Athènes*, pièce de Shakespeare.

Spectacle  
Triomphe  
— Décl  
à l'effe  
anglais.

Je ne  
le théâ  
l'ennui  
trois fo  
veuille  
sans dis  
est le p  
de Stutt  
élégans  
peu d'a  
car l'un  
nière à  
ble», et  
quelque  
pas de  
la vie p  
tacle. T  
ment éc  
ques mi  
clarté s  
c'est pa  
ajoute

---

## LETTRE XXIV.

Spectacles allemands. — Perfection de l'opéra. — Triomphe du mélodrame sur les pièces régulières. — Déclamation. — Jeu outré. — Le naturel sacrifié à l'effet. — Théâtre de la Cour. — Célèbre acteur anglais. — Anecdotes.

JE ne puis dire que j'ai toujours trouvé dans le théâtre allemand une ressource contre l'ennui; mais il est indispensable d'y aller trois fois par semaine, à moins qu'on ne veuille passer pour un Goth sans goût et sans discernement. Le théâtre de Francfort est le plus grand de ceux que j'ai vus; ceux de Stuttgart et de Manheim sont les plus élégans; mais une salle bien décorée a ici peu d'avantage sur celle qui ne l'est pas; car l'une et l'autre sont éclairées de manière à rendre seulement « l'obscurité visible », et si l'on regrette peu de ne pas voir quelques ornemens en bas-relief, il n'en est pas de même des ornemens animés, dont la vue prêterait un nouveau charme au spectacle. Tandis que la scène est supérieurement éclairée, un seul lustre, portant quelques misérables quinquets, jette une sombre clarté sur la salle; ce n'est pas par économie, c'est par système. On dit que le contraste ajoute à l'effet, et que rien ne détournant

l'attention que réclame la scène, l'illusion est plus complète. Les Allemands préfèrent cet avantage au coup-d'œil d'une salle bien éclairée et ornée des plus brillantes toilettes. En restant dans l'obscurité pour admirer la lumière, ne ressemblent-ils pas un peu à ces enfans qui soufflent les chandelles pour admirer les figures que dessine sur une muraille une misérable lanterne magique ?

L'opéra est généralement ce qui attire le plus à un théâtre allemand. Dans les petites Cours, lorsqu'il arrive un étranger de distinction, il est d'étiquette de lui envoyer un billet pour un opéra en vogue; et une personne qui ne va pas l'entendre le dimanche soir, passe pour un être vraiment inconcevable. Il est certain que ce spectacle est quelquefois excellent. La musique instrumentale est portée à un haut point de perfection. L'orchestre, conduit par des musiciens habiles, et exercé par des répétitions continuelles, joue avec un ensemble dont il est difficile de se faire une idée. Lorsque l'orchestre admirable du grand duc de Hesse, le jour de la Saint-Louis, attaqua les premiers accords de l'ouverture de Tancrede, l'un des plus beaux morceaux de musique moderne, on eût cru n'entendre qu'un seul instrument dont les sons étaient variés à l'infini. La même précision régnait dans les passages les plus difficiles, et l'ouverture entière fut jouée avec une chaleur vraiment électrique. Toute la représentation, par la beauté de la musique, la richesse des costumes et des décorations, le goût et la magnificence

de tous les accessoires, fut un petit modèle de perfection sous tous les rapports.

Mais les véritables connaisseurs allemands sont en général passionnés pour les grandes compositions, qui sont hérissées de difficultés et de traits brillans, dans lesquelles on est continuellement assourdi par les bruyans triomphes de l'orchestre, et qui semblent n'avoir été faites que pour montrer jusqu'où peut aller le mécanisme de l'art, la patience du compositeur et le talent de l'artiste. Cette musique convient mieux aux Allemands qu'à nous. Ils sont grands connaisseurs plutôt qu'admirateurs enthousiastes; nous ne sommes pas connaisseurs, et nous admirons simplement ce qui nous plaît. Si un air est joli ou touchant, peu nous importe qui l'a composé, s'il est ou non scientifique, si c'est l'ouvrage d'un ignorant ou d'un grand maître; il nous plaît, cela suffit; nous le redemandons avec transport, nous ne saurions trop l'entendre.

Mais un parterre allemand est, en grande partie, composé de musiciens qui ne s'amusent que lorsqu'ils entendent une musique savante et travaillée, composée et exécutée avec toute la perfection de l'art. La musique est pour eux un plaisir de l'oreille plutôt que du cœur. Je n'ai jamais vu en Allemagne les spectateurs électrisés ou attendris par un air touchant et passionné. Mais que dans un passage difficile, une seule note ne soit pas tout à fait juste, c'en est assez pour faire frissonner toute la salle, et cette malheureuse note semble produire le même effet sur leurs

nerfs que le bruit d'une scie sur ceux de quelques personnes délicates. C'est peut-être par suite de cette même différence de sentimens que la musique leur fait éprouver, qu'ils ne redemandent jamais un morceau qui leur fait plaisir. La jouissance du connaisseur est froide, concentrée et en quelque sorte régulière; celle qui provient de l'enthousiasme des sentimens, a besoin de se manifester à l'extérieur, sans qu'il soit possible de la contenir. Lorsque je demandai la raison de cet usage, je reçus pour réponse que redemander un morceau dérangerait l'orchestre et fatiguerait le chanteur. En effet, ce serait déroger à cet esprit d'ordre qui règne dans tout en Allemagne; dans tout..... à l'exception du mariage et des universités.

J'ai été surpris de ne voir presque jamais représenter les pièces classiques de Schiller, de Goethe et de Lessing. Dans le nord, où la littérature est plus cultivée, on m'assure qu'elles sont jouées plus souvent; mais en général on se plaint, en Allemagne aussi bien qu'en Angleterre, que les grands maîtres soient abandonnés pour des faiseurs de mélodrames. Iffland, le meilleur de leurs acteurs tragiques, est mort dernièrement, et n'a pas laissé de successeur. Des pièces irrégulières et à grand spectacle sont montées à grand frais pour attirer le public, et vous pouvez juger combien les directeurs se perfectionnent dans le système de piquer la curiosité, par la pièce équestre que j'ai vue à Manheim, et dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Les drames à sentiment, tels

que c  
ont pres  
spectacle  
toutes  
passe, i  
de bru  
plus gr  
sans sel  
ce dont  
pièces c  
zebon p  
frent de  
La le  
venir à  
notone  
noble e  
déclama  
notone  
passion  
mer la  
fait pas  
La gam  
de sons  
difficult  
l'acteur  
dans son  
il sembl  
comme p  
pour les  
saurait  
alors di  
l'énonci  
rappelle  
lin que

que ceux que des traducteurs fidèles nous ont présentés en Angleterre, composent le spectacle alternativement avec les opéras de toutes les manufactures; celle de Kotzebuë passe, je crois, pour la meilleure. Beaucoup de bruit et de tapage, force plaisanteries plus grossières que spirituelles, des pointes sans sel, des équivoques sans malice, voilà ce dont se composent ordinairement leurs pièces comiques. Cependant celles de Kotzebuë pétillent quelquefois d'esprit, et offrent des caricatures amusantes.

La langue allemande ne me paraît pas convenir à la déclamation. Si le français est monotone, il a du moins quelque chose de noble et de gracieux qui le relève; mais la déclamation allemande est tout à la fois monotone et grossière; si elle veut peindre la passion, elle est triviale, si elle veut exprimer la force, elle est dure et rauque, et ne fait pas moins souffrir l'auditeur que l'acteur. La gamme des sons est fort bornée; ce peu de sons ne sauraient être formés sans des difficultés qui augmentent à proportion que l'acteur veut mettre du feu ou de l'énergie dans son débit; et dans les rôles héroïques il semble les tirer du fond de sa poitrine comme par le moyen d'une machine à vapeur, pour les monter au ton d'emphase qu'il ne saurait atteindre autrement. Vous entendez alors distinctement tout le mécanisme de l'énonciation, et des efforts gutturaux qui rappellent plutôt le bruit d'une roue de moulin que le son d'un bel instrument.

Il y a, si je puis m'exprimer de la sorte, une *bassesse prosaïque* dans l'accent allemand. Il convient particulièrement à la conversation, et il acquiert même une grâce remarquable dans la bouche des femmes de toutes les conditions. Une grosse paysanne, sans bas ou sans souliers, et forte comme un cheval, vous salue en passant d'un *guten abend* (bon soir), avec la douceur d'une héroïne pastorale. Mais lorsqu'il s'élève au-dessus du niveau de la conversation, le langage est dur et affecté, et c'est en enflant péniblement les sons qu'on croit lui donner de la dignité. La construction renversée donne aussi de la monotonie à la voix qui tombe lourdement sur chaque verbe ou participe qui termine le sens de la phrase, et sur lequel le déclamateur s'arrête jusqu'à ce qu'il se trouve en état de gagner tout d'une haleine le premier point d'appui. Cette déclamation outrée qui, si je puis m'exprimer de la sorte, ne va que par bonds et par secousses, ressemble assez au volant qui ne se soutient en l'air qu'à force d'être poussé et repoussé par la raquette.

Le jeu de l'acteur suit naturellement le caractère de la langue; il n'a rien de cette dignité égale, de cette noble énergie qui peint le héros. Il règne entre l'auteur et l'acteur une intelligence parfaite. Si l'un se perd dans des phrases bizarres et gigantesques, et dans un style toujours empoulé, l'autre par ses aspirations continuelles, qui, dans les grands momens, se changent en ru-

gissem  
en ha  
répond  
Tous de  
duire d  
quels m  
L'acteu  
passion  
noble?  
est fide  
s'emport  
terrible  
présent  
au-des  
montre  
bien pl  
qui est  
être l'in  
teurs a  
Cours  
de Bot  
dire au  
hurle et  
Lorsq  
avec u  
en que

(1) Ce  
de Siles  
tragédie  
citée est

(2) Cor  
Repentir

gissemens féroces, et par ses gestes outrés, en harmonie parfaite avec sa déclamation, répond parfaitement à l'intention de l'auteur. Tous deux n'ont qu'un but, celui de produire de l'effet. Peu leur importe du reste quels moyens ils emploient pour y parvenir. L'acteur allemand ne sait peindre aucune passion et les exagère toutes. Veut-il être noble? il est guindé; veut-il être tendre? il est fade. S'il veut rire, il grimace; s'il veut s'emporter, il rugit. Il est généralement plus terrible que n'a dû l'être le héros qu'il représente, de même que le monstre peint au-dessus de l'entrée de ces ménageries qu'on montre dans les foires, est ordinairement bien plus formidable que le monstre vivant qui est dans l'intérieur, et dont il est censé être l'image. En un mot, la plupart des acteurs allemands que j'ai vus dans les petites Cours semblaient être animés de l'ambition de *Bottom* : « Je hurlerai si bien, que je ferai dire au *duc*; — « qu'il hurle encore, qu'il hurle encore (1) ».

Lorsque Kemble représentait l'*Etranger* (2) avec une grâce scolastique et une dignité en quelque sorte solitaire, rien ne pouvait

---

(1) Ce *Bottom* est un personnage comique d'une pièce de Shakespeare. Il veut absolument faire le lion dans une tragédie qu'on se propose de représenter, et la phrase citée est celle sur laquelle il appuie ses prétentions.

(Note du Traducteur.)

(2) Connu en France sous le titre de *Misanthropie et Repentir*.

(Note du Traducteur.)

être plus sublime, plus opposé au système adopté par l'acteur allemand. Kotzebuë n'aurait pas reconnu son héros, et un parterre allemand aurait trouvé insupportables la raison et le sang-froid du misantrope. Sa dignité n'aurait pu lui faire trouver grâce auprès du rigide tribunal. L'art avec lequel il aurait ménagé ses moyens aurait été pris pour de l'impuissance, et la sensibilité allemande ne se serait pas trouvée assez fortement remuée par un jeu et une déclamation qui n'auraient jamais cessé d'être naturels.

Si, comme je l'ai déjà dit, il règne dans la salle une obscurité qui l'attriste, l'air et les manières des spectateurs ne sont pas propres à y faire diversion. Tous les yeux sont comme machinalement fixés sur le théâtre. Les applaudissemens sont faibles et rares; et jamais je n'ai vu le spectacle troublé par l'indécence d'un sifflet. Madame de Staël dit que les Allemands réservent leurs applaudissemens pour la fin, — ce que je n'ai pas généralement remarqué, — et que Schræder, acteur célèbre, regardait ce silence comme le plus grand compliment qu'on pût lui faire. Pour moi, le compliment me paraît au moins équivoque; et il me semble qu'il peut être tout aussi bien le résultat d'une froide insouciance que d'une admiration attentive.

Le théâtre qui fait partie des dépendances d'une petite Cour, est naturellement soumis à un *décorum* doublement grave et impénétrable. La présence royale et les gardes contribuent également à maintenir l'ordre le plus sévère. Le parterre et les loges sont

obligés  
regler  
critiques  
les loges  
un reg  
voir si  
verain;  
une att  
sorties  
tr'acts  
toutes  
lorsqu'il  
prit d'a  
mi le  
prend  
le silen  
coup m  
et leur  
qui, le  
placés  
Le s  
en Allen  
l'élan p  
lorsque  
tacle le  
se leva  
les appl  
nuté; et  
raient en  
ceux qui  
son alle  
Oh! qu  
disseme  
verselles

obligés de suspendre leur admiration afin de régler leur jugement sur celui des nobles critiques. Les beautés de la Cour qui ornent les loges de côté, jettent de temps en temps un regard furtif sur la loge royale, pour voir si leur babil n'est pas remarqué du souverain; et tout le beau monde observe avec une attention scrupuleuse les entrées et les sorties des illustres spectateurs dans les entr'actes, pour ne pas manquer de se lever toutes les fois, et de saluer profondément lorsqu'ils se retirent. De peur que cet esprit d'adulation ne soit pas aussi général parmi le commun des spectateurs, on leur apprend leurs devoirs, qui, au spectacle, sont le silence et le respect, d'une manière beaucoup mieux proportionnée à leur intelligence; et leurs maîtres sont de grands grenadiers, qui, la baïonnette au bout du fusil, sont placés dans tous les coins de la salle.

Le seul mouvement dont je fus témoin en Allemagne, qui ressemblait un peu à de l'élan populaire, fut celui qui se manifesta lorsque le grand duc de Hesse parut au spectacle le jour de la Saint-Louis. Toute la salle se leva et lui fit un accueil assez cordial; les applaudissemens durèrent près d'une minute; et, tout modérés qu'ils étaient, ils auraient eu plus de prix si les neuf dixièmes de ceux qui les prodiguaient, n'avaient pas dû à son altesse presque le pain qu'ils mangeaient. Oh! qu'il y avait loin encore de ces applaudissemens d'étiquette aux acclamations universelles qui accueillent un prince ou un

héros anglais, et qui partent d'individus aussi indépendans de lui qu'il l'est d'eux!

Je terminerai cette lettre par le récit de la rencontre que je fis d'un voyageur, et qui se lie naturellement à ce qui me reste à vous dire sur les spectacles.

Le hasard me fournit l'occasion de procurer à plusieurs Allemands de mes amis le plaisir d'entendre déclamer quelques tirades anglaises par l'un des premiers ornemens de notre scène, qui voyageait alors en Allemagne, et qui se trouva loger dans le même hôtel que moi. La princesse héréditaire de Hesse, qui eût eu d'autant plus de plaisir à l'entendre qu'elle était plus en état d'apprécier ses talens, était malheureusement absente, et la grande duchesse, quoique très-curieuse de voir un homme dont le nom lui était familier, en fut empêchée par quelques étiquettes de Cour qui en Allemagne sont toutes puissantes. Le héros de la scène anglaise fut cependant accueilli avec un empressement flatteur par un cercle nombreux de noblesse. La connaissance qu'il avait du français et de l'allemand contribua à rendre sa société agréable. Plusieurs personnes à qui notre langue n'était pas étrangère, ayant témoigné le désir de lui entendre déclamer quelques passages de pièces anglaises, elles furent appuyées vivement par toute la compagnie, et il se rendit volontiers au voeu général.

Nous choisîmes une scène du marchand de Venise, le monologue dans Hamlet, et

la scène  
que ceux  
naissien  
lemand  
que not  
miratio  
savaie  
suivre  
la rigue  
la beaut  
riété et  
dis que  
de son  
nomie  
dont il  
cabinet  
fet le p  
plus en  
scène p  
des larr  
il expri  
les repr  
raison d  
mais lo  
aperçoi  
lança d  
élevées  
involont  
croyait  
spectre.  
Des q  
et ceux  
cier ses  
pour lu  
remerci

la scène entre Hamlet et sa mère; morceaux que ceux qui n'avaient pas lu l'original, connaissaient du moins par une traduction allemande. Le plaisir des auditeurs fut aussi vif que nouveau; leur étonnement et leur admiration surpassèrent mon attente. Ceux qui savaient assez d'anglais pour être en état de suivre le déclamateur, étaient charmés de la vigueur et de la mélodie de sa voix, de la beauté de son énonciation, et de la variété et de la justesse de ses inflexions; tandis que tout le monde admirait la noblesse de son maintien, l'expression de sa physionomie, et l'aisance gracieuse du peu de gestes dont il accompagnait son débit. La scène du cabinet, dans Hamlet, produisit surtout l'effet le plus électrique. L'acteur s'animait de plus en plus à mesure qu'il avançait dans la scène pathétique entre Hamlet et sa mère; des larmes brûlantes roulaient dans ses yeux; il exprima de la manière la plus touchante les reproches d'Hamlet, et rendit la comparaison des tableaux avec une énergie sublime; mais lorsqu'il arriva à l'endroit où Hamlet aperçoit l'ombre de son père, et qu'il s'élança de sa chaise en tressaillant, les mains élevées et les yeux fixes, au frémissement involontaire de l'assemblée, on eût dit qu'elle croyait aussi être témoin de l'apparition du spectre.

Dès que le récit fut terminé, le prince et ceux qui étaient le plus en état d'apprécier ses talens, se pressèrent autour de lui pour lui exprimer leur admiration et leurs remerciemens. Ils m'assurèrent tous qu'ils

n'avaient pas d'idée qu'un morceau débité dans une langue qu'ils n'entendaient qu'à peine, eût pu les intéresser aussi vivement. Jamais ils n'avaient entendu prononcer l'anglais si distinctement; jamais ils ne l'avaient compris avec tant de facilité. Ce qui les surprenait surtout, c'était que notre grand tragique pût produire autant d'effet, sans jamais sortir des bornes du naturel. Lorsqu'il prit un livre et qu'il lut quelques phrases avec la simplicité qu'elles demandaient, j'entendis répéter autour de moi : « mon Dieu, on croirait qu'il cause plutôt qu'il ne lit ». Ceux qui parlaient ainsi n'avaient pas l'intention de lui faire un compliment, mais ils ne pouvaient lui en adresser de plus flatteur. En effet, une déclamation simple et naturelle, était toute nouvelle pour eux. L'enjouement avec lequel notre Roscius débita quelques autres morceaux, ne les frappa pas moins. Lorsqu'il récita, avec une gaité folâtre, la fameuse scène de Shylock, dans le marchand de Venise, une jeune comtesse française, qui n'entendait pas un seul mot, me dit tout bas : « Il rit avec tant de bon cœur, qu'il me fait rire aussi malgré moi ». — L'admirateur le plus enthousiaste, n'eût pu faire plus heureusement son éloge.

Entrée de  
Worms  
ville. —  
— Part  
— Son a  
prince et  
possibilit  
le tron  
en 183  
— Le  
pour la  
Projet  
Hesse.

P ASSAN  
Marhe  
je traver  
Worms.  
j'eusse la  
troupes  
formes b  
sur la ri  
pelaient  
toire, q  
rances de  
uns des  
remarqu  
rive droi  
encore c

---

---

## LETTRE XXV.

Entrée dans la Bavière moderne. — Frankental. — Worms. — Une scène d'auberge. — Décadence de la ville. — Le lait de la Vierge. — Retour à Darmstadt. — Portrait de l'ex-reine de Suède. — Son amabilité. — Son admiration pour Moore et lord Byron. — Le prince et la princesse ses enfans. — Réflexions sur la possibilité que le jeune prince remonte un jour sur le trône de ses pères. — Conduite de Bernadotte en 1813. — Caractère de Gustave, ex-roi de Suède. — Le Français circonspect. — Passion de Gustave pour la fille d'un banquier. — Carlin, ambassadeur. — Projet de croisade. — Portrait du prince Frédéric de Hesse. — Son espoir de devenir cardinal.

PASSANT sur le pont de bateaux qui de Mannheim conduit dans la Bavière moderne, je traversai à pied la plaine fertile qui mène à Worms, ville que mes amis s'étonnaient que j'eusse la moindre curiosité de voir. Quelques troupes bavaroises, avec leurs beaux uniformes bleu de ciel, gardant la tête du pont, sur la rive opposée, qui est fortifiée, rappelaient les nouveaux maîtres de ce territoire, qui faisait naguère partie des exuberances de l'empire de Buonaparte. Quelques-uns des mêmes contrastes que nous avons remarqués dans le paysage, en passant de la rive droite à la rive gauche, nous frappèrent encore dans cet endroit. Les hameaux qui

bordaient la route, avec leurs petites chaumières blanches, contrastaient avec les sombres villes entourées de murs qu'on voit sur l'autre rive, et entre lesquelles vous n'apercevez jamais une seule maison sur la route. Les paysans, à en juger par ceux que je rencontrai, et qui conduisaient des charrettes attelées d'un bœuf énorme, parlent un allemand plus francisé. Si vous demandez le chemin ils répondent : « *Es geht immer, toujours droit* » ; et au lieu de *spatzieren*, se promener, ils disent *promeniren*. Plusieurs d'entr'eux parlent mauvais français ; et je rencontrai, entr'autres, deux ou trois grands gaillards qui, ayant servi dans l'armée française avait conservé du jargon et de la vivacité des soldats de cette nation, assez pour ne plus paraître allemands, trop peu pour paraître français.

Frankental fut la seule ville par laquelle je passai avant d'arriver à Worms. C'est une ville encore assez vivante, qui communique par un canal avec le Rhin, et qui offre quelques traces du commerce actif qu'une riche colonie de réfugiés français et hollandais y avait établi. L'une de ces principales manufactures fut convertie par le gouvernement français, en un grand dépôt de mendicité pour le département du Mont-Tonnerre, emblème assez juste des maux causés par un gouvernement exclusivement militaire, qui, en tarissant la source de la prospérité du commerce, fait bientôt succéder la misère à l'opulence.

Je n'arrivai à Worms que fort tard. Comme j'étais seul, à pied et sans bagages, l'aubergiste me toisa des pieds jusqu'à la tête, et lorsque je m'informai s'il avait une chambre à me donner, il ne me répondit qu'en me demandant mon passeport. N'en ayant eu presque jamais besoin en Allemagne, je l'avais laissé avec mes bagages qui ne devaient arriver que le lendemain, et je dis que je ne l'avais pas, ce qui me fit d'abord refuser la porte. Mais j'étais trop bien familiarisé avec les airs d'importance qu'affectent messieurs les aubergistes allemands pour me laisser décourager; et comme Worms faisait alors partie du grand duché de Hesse, je fis sonner les noms d'une demi-douzaine de seigneurs que je dis être de ma connaissance qui dans cette occasion furent pour moi des amis inappréciables. Ces noms firent un effet merveilleux sur le fier propriétaire du cheval blanc; quoique pour ne pas quitter trop promptement le ton de dignité qu'il avait pris, il se contenta d'abord de me répondre séchement, — « *dann kennen sie platz nehmen* », « cela étant, vous pouvez prendre place »; mais les prévenances et les attentions dont il m'accabla pendant le souper, où il m'assigna la place d'honneur, prouvèrent suffisamment que mes connaissances titrées avaient écarté toutes les préventions défavorables que mon hôte était toujours prêt à concevoir contre un voyageur à pied et sans passeport.

Pendant le souper qui eut lieu dans un prétendu salon aussi sombre que malpropre,

car tout est sombre et malpropre à Worms, une grosse Allemande dont l'air était tout à fait anti-sentimental, nous joua sur sa harpe quelques morceaux languissans, qui paraissaient toucher fort peu les officiers de la garnison qui fumaient, buvaient, et jouaient aux dames à côté de nous. Un chasseur, en grand uniforme, qui était venu fort tard, accordait une attention exclusive à l'énorme jambon qu'il avait fait apporter devant lui, et qu'il arrosait de fréquentes libations en l'honneur de Bacchus; et la voix de la pauvre cantatrice fut bientôt étouffée par les cris de joie et la gaité bruyante de ces convives qui aimaient beaucoup mieux les plaisirs de la table que ceux de la musique.

Worms, qui depuis le temps des rois carlovingiens qui y avaient un palais, jusqu'à celui de Luther et de la réformation, fut le siège de la résidence royale, et le théâtre de champs de mai brillans, et des diètes solennelles de l'empire, n'est à présent qu'une masses de bâtimens qui tombent en ruines; et, comme Mayence, cette ville n'est animée que par le séjour des troupes qui y sont en garnison. Les Français lui portèrent le coup fatal, lorsqu'ils la dévastèrent en 1689. De ses 30,000 habitans, il n'en reste plus que 5000; et son commerce qui la rendait célèbre parmi les villes anséatiques, se borne à présent au vin que produisent ses vignes renommées, et au tabac qui croît dans ses environs, et qui s'y fabrique. La cathédrale, édifice gothique massif, commencé dans le huitième siècle, n'est intéressante que par

son ar  
nus et d  
maisons  
ne sont  
L'église  
ni rien  
l'intérêt  
ses quat  
deur qui  
Des po  
rables a  
boutiqu  
rienne  
présent  
l'August  
à fait m  
depuis  
avoir é  
elle n'a  
aucun i  
Après  
sombres  
un coup  
en ruin  
le chem  
sur la dr  
que de L  
touré de  
les paysa  
danges.  
des plus  
commu s  
(le lait de  
sales qu

son antiquité. Les murs dans l'intérieur sont nus et dépouillés de tous ornemens, et les maisons du chapitre, tristes et inhabitées ne sont plus que des monceaux de débris. L'église ne contient ni statues, ni tableaux, ni rien qui puisse exciter la curiosité ou l'intérêt; cependant vu de loin, sa nef et ses quatre clochers ont un caractère de grandeur qui a quelque chose d'imposant.

Des portraits de Luther et de ses vénérables amis sont en montré dans toutes les boutiques de libraires; et l'église luthérienne contient une peinture à fresque représentant le réformateur paraissant devant l'auguste assemblée. Cette peinture est tout à fait moderne, et n'ayant été appliquée que depuis que l'église fut reconstruite après avoir été détruite en 1689, non-seulement elle n'a aucun mérite, mais elle n'offre même aucun intérêt.

Après avoir traversé une foule de rues sombres, petites et irrégulières, et avoir jeté un coup d'œil sur les remparts qui tombent en ruines, je quittai Worms pour prendre le chemin de Mayence. Au sortir de la ville, sur la droite, j'aperçus le monastère gothique de *Liebe Frau*, (la Sainte Vierge), entouré de petits enclos de vignes dans lesquels les paysans étaient occupés à faire les vendanges. Le vin de ce petit canton, est l'un des plus célèbres de l'Allemagne, et il est connu sous le nom de *Liebfrauen Milch*, (le lait de la Vierge); mais un paysan en bottes sales que je vis fouler aux pieds les raisins

entassés dans une grande cuve, pour en exprimer le jus, ne me donna pas l'idée la plus agréable de la manière de produire le lait de la Vierge.

Je traversai le Rhin dans une barque de pêcheur, et le descendis jusqu'à Gernsheim, petite ville où naquit Schæffer, le célèbre associé de Faust, l'un des premiers imprimeurs. Après avoir dîné à la table d'hôte de la meilleure auberge, où je fus servi de manière à croire que j'étais dans la plus chétive bicoque de l'endroit, je poursuivis ma route, et entrai dans la vaste plaine qui conduit vers Darmstadt. Pendant deux lieues, des terres labourables qui n'étaient séparées par aucun enclos, furent le spectacle monotone qui s'offrit à nos regards, et ensuite je suivis, à travers une épaisse forêt de sapins, un sentier sablonneux menant droit à la ville, où j'arrivai tard, d'autant plus fatigué, après une marche de huit lieues, que je n'avais vu aucun site, aucun paysage, rien enfin qui pût charmer l'ennui de la route.

Je trouvai quelques nouveaux hôtes illustres à la Cour de Darmstadt, entr'autres, l'ex-reine de Suède, avec ses deux enfans. La beauté de la reine lui fit donner, lorsqu'elle monta sur le trône, le surnom de l'Hélène du Nord; et son caractère m'avait été peint sous des couleurs qui me faisaient désirer vivement de la voir. J'eus ce bonheur à une fête que la princesse héréditaire de Hesse donna pour amuser le jeune prince et la jeune princesse, enfans de la reine sa sœur.

La reine, qui aujourd'hui a plus de trente ans, conserve encore cette expression intéressante de physionomie qui constitue en grande partie la véritable beauté. Elle est d'une taille mince et dégagée; ses traits fins et délicats et ses yeux gris donnent à sa figure qui n'est pas régulièrement grecque, un air de douceur qui tient presque de la timidité. On lit aisément sur sa physionomie qu'elle a beaucoup souffert; cependant elle a l'air plutôt pensif que mélancolique. Ses traits portent l'expression d'une sensibilité très-vive qu'une dame me décrivit heureusement, en observant que la reine paraissait toujours sur le point de rire ou de pleurer.

Ses manières sont simples et naïves au plus haut degré, et sa majesté me raconta avec beaucoup d'enjouement les détails d'un voyage par mer qu'elle avait entrepris de Suède, et dans lequel, après avoir été long-temps ballotée, et avoir même couru assez de dangers, elle fut obligée par les vents contraires de rentrer dans le port où elle s'était embarquée. La Suède était un sujet que j'évitais naturellement de toucher; mais elle semblait en parler sans être tourmentée par de pénibles souvenirs. La reine sait fort bien l'anglais, et admire beaucoup les poèmes de Moore et de Lord Byron. Celui-ci paraît lui inspirer un intérêt particulier; et, de même que la princesse de Hesse, sa sœur, elle était impatiente de savoir tous les détails que je pouvais lui donner sur ce poète. Elle s'attendrissait sur ses infortunes, et elle

s'étonnait et déplorait en même temps qu'un homme doué de si grands talens parût être si malheureux.

Dans les intervalles de la conversation que j'eus le bonheur d'avoir avec cette reine aimable, elle observait avec un air de satisfaction et de jouissance le plaisir de son fils et de sa fille, qui dansaient avec toute l'ardeur de leur âge. La princesse est d'une taille fine et déliée, qui n'est pas sans grâce. Le prince, grand et beau jeune homme de seize ans, simple et d'un heureux naturel, ressemble beaucoup à son père. Il fait à présent ses études à l'université d'Heidelberg, sous la direction d'un gouverneur suisse, jeune homme très-estimable, qui, jouissant dans son pays de tous les avantages que peuvent procurer la naissance et la fortune, par le noble motif d'être utile à la vertu souffrante, résolut d'entreprendre l'éducation du prince. Pour se mettre en état de remplir cette charge importante, il s'appliqua sans relâche à perfectionner la sienne. Pendant quelque temps il trouva la tâche qu'il s'était imposée, pénible et même presque effrayante; mais l'heureux caractère du jeune prince le paya bientôt de ses peines, et fut la base d'un vif attachement entre le gouverneur et son élève, attachement qui aujourd'hui est porté à un tel point, que le premier ne se sépare qu'avec peine du jeune prince, même pour quelques jours. La reine a quelque idée d'envoyer son fils dans une université anglaise. Par une coïncidence assez curieuse, le jeune prince est, à

quel  
le prin  
riber p  
En  
circon  
blable  
quelq  
d'ou l  
l'astuce  
clu à j  
la Russ  
l'Alle  
de rat  
que s  
doise  
prince  
isolé a  
l'Euro  
par d  
inutile  
taire,  
soldats  
activité  
dables  
tronée  
Je fi  
officier  
taire pr  
quelle  
dépens  
tislau  
talens  
ne put  
tiède à  
qui lui

quelques semaines près, du même âge que le prince Oscar, fils de Bernadotte, et héritier présomptif de la couronne de Suède.

En considérant attentivement toutes les circonstances, il ne paraît pas invraisemblable que le jeune prince puisse nourrir quelque espoir éloigné de monter sur le trône, d'où l'héroïsme imprudent de son père, et l'astuce de Buonaparte, semblent l'avoir exclu à jamais. Uni par d'étroites alliances à la Russie, et aux principales puissances de l'Allemagne, il semble avoir d'autant plus de raisons pour concevoir cette espérance que sa famille est aimée de la noblesse suédoise et d'une partie du peuple, et que le prince héréditaire se trouve en quelque sorte isolé au milieu des souverains légitimes de l'Europe. Cependant, à moins d'être soutenu par des troupes étrangères, tout effort serait inutile; car la Suède est un royaume militaire, et Bernadotte possède le cœur des soldats; quoiqu'il arrive, ses talens et son activité seront toujours des obstacles formidables au rétablissement de la famille détrônée.

Je fus surpris d'apprendre de plusieurs officiers que la part que le prince héréditaire prit à la campagne de 1813, et pour laquelle il fut si libéralement récompensé aux dépens des Norwégiens, ne fut pas aussi satisfaisante qu'on l'a cru généralement. Ses talens militaires sont incontestables; et ce ne put être que son attachement un peu tiède à la cause pour laquelle il combattait, qui lui fit donner par les Allemands ses

alliés, le surnom de général *Langsam*, (général Lent.)

Mais l'obstacle immédiat le plus insurmontable aux espérances que pourrait conserver la famille exilée, est le caractère sauvage et inégal de Gustave qui, quoiqu'il ait quelque chose de l'intrépidité de Charles XII, paraît être réellement aussi incapable de gouverner, que l'attestent les proclamations de son oncle ambitieux. Le même caractère fougueux qui lui a fait perdre le trône, l'a maintenant changé en un Don Quichotte fanatique, projetant tour à tour des pèlerinages et des croisades, et toujours prêt à offrir l'hommage de son cœur à la première jolie bourgeoise, dans laquelle son imagination voit une héroïne de roman.

Sa majesté résida pendant quelque temps à Francfort où son ignorance de ce que, dans sa grandeur poétique, il regardait comme la prose de la vie, l'exposa à une affaire désagréable avec un négociant qui avait reçu de Suède pour sa majesté, une cassette contenant des bijoux qui lui appartenaient. Le négociant demanda le remboursement des frais de transport, et sa majesté jugeant qu'il était au-dessous de sa dignité de les payer, avant d'avoir reçu le paquet, la précieuse cassette courait le risque de rester long-temps chez le négociant, sans l'intervention d'un ambassadeur Français, qui, par pure bienveillance, et par égard pour un monarque exilé auquel il n'était pas alors très-prudent de témoigner de l'in-

térêt, employa son influence pour mettre Gustave en possession de sa cassette. Le roi étala ses trésors en présence de son ami l'ambassadeur, et lui montrant entr'autres choses, un portrait en miniature de Sa Majesté Louis XVIII, qui alors n'était pas encore remonté sur le trône de ses pères, il lui demanda, sans doute sans soupçonner l'équivoque, « le reconnaissez-vous » ? Le Français circonspect, craignant de se compromettre, répondit aussitôt, « je le connais ». Le roi envoya ensuite à son fils le contenu de la cassette avec une lettre où il lui donnait des conseils.

Bâle est aujourd'hui le théâtre des exploits de sa majesté, et c'est de là qu'il envoya il n'y a pas long-temps à son aimable épouse, une sentence de divorce obtenue sans qu'il eut le plus petit reproche à faire à la reine. Le cœur sensible du roi se laissa dernièrement captiver par les charmes de la fille d'un banquier, dont les parens n'aimaient pas beaucoup la nature des attentions de sa majesté, et lorsqu'elle proposa un mariage *de main gauche*, sa proposition ne fut pas très-bien accueillie. Néanmoins le comte Gottorp persista vaillamment dans sa demande ; et finit par trouver l'occasion de se livrer à ses goûts chevaleresques dans un combat singulier avec l'oncle de sa damoiselle, combat qui se termina heureusement sans effusion de sang. Mais rien ne pouvait effacer l'impression que la fille du banquier avait faite sur son cœur. Caroline lui apparaissait en songe, sous toutes les formes

et dans toutes les attitudes différentes; quelquefois même son image, par un prodige inconcevable, se confondait à ses yeux avec celle d'une princesse de Mecklembourg qu'il avait été autrefois sur le point d'épouser.

Un jour, l'amant inconsolable, soit par excès de désespoir, soit pour répondre à une invitation qu'il avait reçue du prince régent, de venir passer quelque-temps en Angleterre, forma la résolution de partir. L'instant fatal était arrivé; les chevaux de poste étaient à la porte, et l'amant royal avait déjà un pied sur le marche-pied de la voiture, lorsque le petit carlin de Caroline, qui auparavant n'avait jamais répondu qu'en grondant aux caresses de sa majesté, se présenta à la portière, et saisit un pan de son habit. Le carlin avait trop l'air d'un ambassadeur envoyé par la dame de ses pensées pour ne pas triompher des faibles résolutions du roi. L'invitation du prince régent fut oubliée, les chevaux de poste renvoyés, et le monarque romanesque revint filer le parfait amour auprès de sa dulcinée.

Quelque temps après, des avissemens parurent au nom de sa majesté dans les journaux allemands, annonçant son intention de se mettre à la tête d'une grande croisade pour délivrer la Palestine, et invitant toutes les personnes qui se sentaient des dispositions chevaleresques à venir s'enrôler sous ses bannières. Il paraît cependant que cette annonce était prématurée et ne fut publiée qu'à l'insu du roi. Le pieux monarque en avait composé une de la même

nature  
et il la  
à ce s  
cipaux  
qu'il a  
gazett  
trop e  
d'en f  
Un  
cerles  
était le  
du gra  
çaise.  
le bel  
cordai  
desa co  
de son  
temps  
prêtre  
du pap  
leur re  
d'hui e  
ractère  
encore  
pondan  
reçut  
tueuse

(1) Ce  
ne doit  
Frédéric  
Cambridge  
celui de  
du « tyran

nature, dans le dessein de la faire imprimer, et il la montra à un libraire, pour le consulter à ce sujet. Celui-ci se rappelant les principaux passages de la singulière annonce qu'il avait lue, les envoya au rédacteur de la gazette de Hanau qui les trouva beaucoup trop extraordinaires pour ne pas s'empreser d'en faire part au public.

Un autre voyageur illustre qui ornait les cercles de la Cour sans les animer beaucoup, était le prince Frédéric de Hesse (1), fils du grand duc, et général dans l'armée Française. Sa taille héroïque que relevait encore le bel uniforme de général français, s'accordait mal avec la douceur presque fade de sa conversation, et avec la tournure sombre de son caractère. Le prince est resté longtemps en France et en Italie, au milieu des prêtres catholiques, qui, avec la protection du pape, sont parvenus à le convertir à leur religion. Quoique jeune, il est aujourd'hui catholique plein de zèle, et son caractère naturellement sérieux l'est devenu encore davantage. Il entretient une correspondance avec sa sainteté, de laquelle il reçut dernièrement une lettre très-affectueuse dans laquelle le Saint Père l'invitait à

---

(1) Ce prince aimable, quoique très-mélancolique, ne doit pas être confondu avec le vieux *Landgrave* Frédéric de *Hesse Cassel*, père de la future duchesse de Cambridge, et dont le caractère ressemble si fort à celui de son frère l'électeur, qu'il lui a valu le surnom du « tyran de Rumbelheim ».

prendre le Vatican pour quartier-général dans un voyage qu'il se disposait à faire en Italie. Son altesse n'est pas sans espérance de recevoir le chapeau de cardinal en récompense de son zèle.

Luther.  
la Re  
viniste  
simplic  
nêtres.

La m  
vénéra  
gion. I  
sont les  
toujour  
lustre n  
pour fa  
Von B  
des salle  
dispensé  
d'un pa  
petites  
les plus  
montre  
braires ;  
les occas  
sa vie et  
tous les t  
toutes les  
mine rar  
à son gy

---

---

LETTRE XXVI.

Luther. — Grande fête à l'occasion de l'anniversaire de la Réformation. — Union des luthériens et des calvinistes. — Jalousie des catholiques. — Trop grande simplicité du culte allemand. — Misère de ses ministres. — Leur mécontentement.

LA mémoire de Luther paraît être en grande vénération parmi les membres de sa religion. *Notre Luther, Notre grand Luther*, sont les phrases affectonnées qu'ils emploient toujours en en parlant. Un portrait de l'illustre réformateur, auquel est souvent joint, pour faire le pendant, celui de Catherine Von Bora son épouse, décore la plupart des salles d'auberge, et fait une partie indispensable de l'ameublement de la maison d'un pasteur. A Worms, une collection de petites estampes, représentant les scènes les plus marquantes de sa vie étaient en montre dans toutes les boutiques des libraires; ses hymnes sont chantées dans toutes les occasions solennelles; des histoires de sa vie et de ses actions, sont imprimées dans tous les formats, et adaptées à l'intelligence de toutes les classes; et le ministre luthérien termine rarement son sermons sans faire allusion à son grand prototype.

J'étais à Darmstadt le 31 octobre, troisième centenaire du commencement de la réformation. Le grand duc de Hesse et sa famille étant luthériens, (l'électeur de Hesse-Cassel est de la religion réformée), ce jour fut célébré avec beaucoup de pompe et de respect. Il fut observé avec encore plus d'appareil que celui du sabbat; car non-seulement les boutiques furent fermées, et toutes les affaires suspendues, mais les ambassadeurs, la noblesse, et les habitans protestans, se firent un point de conscience d'aller à l'église dans leur plus grande tenue.

Le 30 au soir, la fête fut annoncée par un chœur d'hymnes solennelles qui furent chantées du haut de la tour de l'église luthérienne, et le 31, à la pointe du jour, cette cérémonie curieuse fut répétée. Les hymnes étaient d'une mélodie simple et touchante; et chantées avec beaucoup de goût, elles produisaient un grand effet. A dix heures, toute la Cour en grand cortège, se rendit à la cathédrale; la grande duchesse et les dames de sa suite, à l'exception d'une jolie dame d'honneur catholique qui resta au palais à se mordre les lèvres, et à maudire Luther de bien bon cœur, étaient dans la grande voiture de cérémonie attelée de huit chevaux blancs dont les harnois étaient de velours bleu. Un portrait poudreux du réformateur fut tiré à cette occasion de l'Hôtel-de-Ville, et fut suspendu dans l'église, entouré de guirlandes et de couronnes de fleurs. L'église était aussi pleine qu'il était possible. La Cour et les

gens e  
L'orchest  
par les v  
admirab  
beaux r  
l'hymne  
à l'Hym  
superbe  
Ce qu  
jour, c  
choisi p  
blique d  
protesta  
union q  
premier  
férences  
lui-mêm  
est de  
roi recu  
mière fo  
Le ritue  
seule dif  
religions  
évangéli  
le rite lu  
maintien  
tandis qu  
directe av  
morceaux  
tribus. C  
légère cor  
nouvelle  
religion l  
les calvin

gens comme il faut occupaient les galeries. L'orchestre de la chapelle de la Cour, soutenu par les voix de toute la congrégation, exécuta admirablement un *Te Deum*, et quelques beaux morceaux de musique, entr'autres, l'hymne sublime, appelée, par excellence, « l'Hymne de Luther ». Le coup d'œil était superbe, et l'effet solennel et imposant.

Ce qui ajouta encore à la solennité du jour, c'est que, dans plusieurs états, il fut choisi pour la première reconnaissance publique de la nouvelle union des deux sectes protestantes, la luthérienne et la réformée, union que le grand duc de Nassau a été le premier à décréter, afin d'empêcher des différences de religion entre ses enfans, étant lui-même luthérien, et tandis que son épouse est de la religion réformée. En Prusse, le roi reçut le saint sacrement, pour la première fois, suivant les rites de l'église unie. Le rituel du saint souper était presque la seule différence essentielle entre les deux religions. La nouvelle « église chrétienne évangélique » les unit étroitement. Suivant le rite luthérien, on distribue à chaque communiant des pains à chanter tout entier, tandis que les réformés en opposition plus directe avec les catholiques, emploient des morceaux de pain qui sont rompus et distribués. Chaque secte fait aujourd'hui une légère concession pour se rapprocher; et la nouvelle église unie se sert des pains de la religion luthérienne, en les rompant comme les calvinistes.

L'animosité qui régnait entre les deux sectes, et qui fit refuser il y a trente ans aux réformés à Francfort, une église dans la ville, tandis que les luthériens vivaient dans un état de tolérance réciproque avec les catholiques leurs voisins, ayant fait place aujourd'hui à la plus paisible apathie, cet amalgame des rites était presque tout ce qui restait à effectuer. Si ces dispositions à la tranquillité et à la concorde n'eussent pas existé, la publication des édits et la prescription des nouvelles formes à observer, eussent été entièrement inutiles; mais ce qui prouve évidemment les progrès qu'ont faits les idées saines, c'est que l'esprit d'union s'était insensiblement déclaré parmi les sectes, et que l'union effective existant déjà, il ne restait plus qu'à la prononcer légalement.

Cette alliance cordiale entre frère Jacques et frère Martin, n'est pas, comme vous le pensez bien, vue de très-bon œil par frère Pierre dont elle excite la jalousie. Les catholiques ont employé toute leur petite influence auprès des gouverneurs protestans pour l'empêcher; et le grand chambellan de la Cour de Hesse, disciple zélé de saint Pierre, ne remplit qu'avec répugnance les devoirs de sa charge dans cette occasion, comme il était aisé de le voir à sa mine blême et allongée, lorsqu'il fut obligé de figurer en grand costume à la commémoration, derrière la grande duchesse. Un catholique français était d'avis de rendre l'union plus parfaite, et il me demanda si je ne croyais pas qu'il y eût

autant d'affinité entre les luthériens et les catholiques, qu'entre les luthériens et les réformés, et que par conséquent une union entre les deux premiers ne fût pas aussi praticable. Vous devinez ma réponse.

Jusqu'à présent les deux religions protestantes n'ont pas encore été réunies par un décret dans le grand duché de Hesse. La famille régnante a donc reçu le saint sacrement suivant l'ancien rite; mais en gage des idées qu'elle professe à ce sujet, les pasteurs réformés furent admis à être les assistans de ceux de la religion luthérienne dans la cérémonie. Un ministre luthérien fit un sermon approprié à la circonstance, et le jour se termina par les réjouissances ordinaires, je veux dire celles dont la pipe, la danse, et la bouteille constituent toujours pour le peuple les principaux agrémens.

La fête ne se célébra pas comparativement avec moins de splendeur dans tous les villages. Le hasard me conduisit la veille chez le pasteur d'une cure des environs. Je le trouvai occupé à surveiller la répétition de la musique pour la commémoration. Un orchestre excellent, composé en grande partie de musiciens qu'on avait fait venir de la petite capitale, était placé dans le chœur, et jouait avec beaucoup de feu et d'enthousiasme. Dans une petite église rustique où il pouvait y avoir une douzaine de bancs de sapins, j'entendis exécuter de la musique sacrée d'une manière qui aurait ravi même un cercle de connaisseurs. Les chanteurs

n'étaient autres que les jeunes gens et les jeunes personnes du village, dont la voix naturellement belle, avait encore été perfectionnée par l'art. La grande hymne de Luther termina le concert. Le ministre avait préparé pour le lendemain son sermon qu'il me montra en manuscrit, et qu'il apprenait par cœur pour le réciter avec emphase, suivant l'usage du clergé luthérien.

Si, suivant l'allégorie de Swift, ce fut frère Jacques qui, en arrachant la dentelle d'or de l'habit de Pierre, déchira le drap même, les luthériens, en en dédaignant les ornemens, l'ont réduit à un simple habit de Quaker. Leur culte, dans sa simplicité régulière, me paraît singulièrement froid et peu imposant. Il a beaucoup de l'apparence chétive et plébéienne de celui de quelques-unes de nos sectes religieuses, sans avoir rien de cette ferveur qui, aux yeux de quelques personnes, leur donne un caractère si véritablement spirituel. C'est une réunion, non pas de méthodistes préparés à remplacer par leur zèle la pompe et les cérémonies qu'ils condamnent, mais de bons et respectables Allemands, harangüés par un lourd *Herr Pfarrer* en noir, qui préfère des périodes ronflantes et arrondies, apprises par cœur, et aux argumens théologiques de nos ministres orthodoxes, et aux exclamations improvisées de nos tailleurs et de nos savetiers inspirés. Quelques prières, sans forme régulière, beaucoup de chant, et un sermon forment l'office. Les hymnes sont la seule

partie de  
se déploie  
avant cel  
de la dév  
Soit qu  
doivent é  
motif de  
la religion  
en Allema  
et nos sc  
controver  
rent d'eu  
que nous  
madame  
Adam Mü  
exaltées,  
en Allema  
enthousia  
nouvelle  
de s'écart  
et leur tr  
marche o  
hymnes le  
promenad  
la soirée;  
de zèle ou  
considérer  
de consac  
jour à la  
auxquels il  
aux fatig  
ce que le  
par un jo  
que de re

partie du service où la ferveur des fidèles se déploie; et l'inspiration est alors tout autant celle du goût pour la musique que de la dévotion.

Soit que les variations dans les cultes doivent être regardées, ou non, comme le motif de cette différence, il est certain que la religion a beaucoup moins d'influence en Allemagne que chez nous. Nos sectes et nos schismes, nos théologiens et nos controversistes, multipliés à l'infini, prouvent d'eux-mêmes l'importance supérieure que nous y attachons. A l'exception de madame Krudener, du paysan prophète Adam Müller, et de quelques autres têtes exaltées, vous entendrez rarement parler en Allemagne de personnes qui, dans leur enthousiasme, se mettent à la tête d'une nouvelle secte, ou qui prennent la peine de s'écarter du chemin battu. Les pasteurs et leur troupeau suivent tranquillement la marche ordinaire, leur sermon et leurs hymnes le dimanche matin: leur pipe, leur promenade, et leurs autres amusemens dans la soirée; et jusqu'à présent aucun excès de zèle ou de dévotion ne les a engagés à considérer s'il n'était pas de leur devoir de consacrer une plus grande partie de ce jour à la religion; et si les divertissemens auxquels ils se livrent pour faire diversion aux fatigues de la semaine, sont ou non ce que le commandement divin veut dire par un jour de repos. S'il n'était question que de repos temporel, les luthériens se

font une règle d'en jouir plus scrupuleusement que les catholiques, qui se vengent de ce que la messe, le salut et les vêpres font presque un dimanche de chaque jour de la semaine, en faisant presque un jour ordinaire du dimanche, en tenant boutique ouverte, etc, etc.

Les Allemands sont cependant un peuple trop sérieux pour n'avoir pas de sentimens religieux; ils en ont certainement; mais leur religion me paraît plutôt inspirée par les impressions du moment que par un fonds de véritable piété. Une princesse dont la conduite n'était rien moins que religieuse, avait coutume, par exemple, de répandre des larmes sincères en entendant un sermon, et elle me dit un jour d'un ton pénétré: « tout ce qui tient à la religion, me pénètre au cœur ». Une dame qui parlerait de cette manière en Angleterre passerait pour une enthousiaste, surtout, si ses actions n'étaient pas plus d'accord avec ses sentimens que celle de l'illustre Allemande de ma connaissance.

Il est presque miraculeux, et c'est en partie le résultat du caractère grave et sérieux du peuple, que la religion soit aussi respectée, lorsque ses ministres ne jouissent d'aucune considération et sont souvent de la dernière classe du peuple; car les luthériens, dans leur anti-catholicisme, tombent dans l'extrême contraire, aussi bien dans l'organisation de leur hiérarchie que dans les cérémonies de leur culte. La pompe des cha-

peaux, peut engendrer un million de distinctions dégradantes, et se raient so-

La plus grande mande son bergistes, lement le première regarden supérieur dans laq nent rang domestiq ment pl (2400 fr.) sont que 720 fr.) la nomina à l'univer être en é

Receva dessus du ciété, les méconten tenir jam dignité de cateurs de membres premiers de la ch personnage

peaux, des crosses et des mitres des cardinaux, peut engendrer trop d'orgueil; mais il est un milieu, qu'il faudrait saisir, entre des distinctions trop brillantes, et la nullité dégradante de pauvres pasteurs qui ne sauraient soutenir la dignité de leur église.

La plus grande partie des pasteurs allemands sont des fils de petits marchands, d'auvergistes, de simples ouvriers, etc. Non-seulement les nobles, mais les bourgeois de la première et même de la seconde classe se regardent sous tous les rapports comme leurs supérieurs, et c'est à peine si dans la famille dans laquelle ils sont précepteurs, ils prennent rang immédiatement avant le premier domestique. Leurs cures rapportent rarement plus de cent livres sterling par an (2400 fr.); et il en est beaucoup plus qui ne sont que de vingt à trente livres (de 480, à 720 fr.). Pour obtenir ces cures qui sont à la nomination du prince, il faut avoir étudié à l'université, et savoir assez d'hébreu pour être en état de traduire la bible.

Recevant une éducation beaucoup au-dessus du rang qu'ils tiennent dans la société, les pasteurs sont assez généralement mécontents. Ils ne voient pas d'espoir d'obtenir jamais, malgré leurs talens, aucune dignité de quelque importance. Les prédicateurs de la chapelle de la Cour, et les membres du bureau ecclésiastique, sont les premiers dignitaires de l'église; mais hors de la chaire ou du bureau, ces grands personnages ne sont que des zéros dans la

société; et le simple bourgeois, plutôt que de destiner son fils à l'église, préfère infiniment lui faire apprendre quelque métier, ou le mettre en état d'obtenir une petite place qui lui rapportera tout autant de considération, et beaucoup plus de profit.

Départ de  
— Le gra  
pittoresq  
Sours —  
— Loric  
Rhin. —  
chevalier  
— Le co  
berges a

Nous m  
sur le co  
de Maye  
et fort i  
entassés  
marchand  
les vapeu  
teinte ro  
Cassel av  
forme de  
rouges et  
des deux  
étaient au  
prune ré  
à Bingen  
du Rhin;  
la contre  
et ses pla  
soin, offre

---

---

## LETTRE XXVII.

Départ de Mayence sur le coche d'eau. — Hochheim.  
— Le grand duc de Nassau. — Le Rhingau. — Sites  
pittoresques. — Golfe de Bingen. — La tour de la  
Souris. — La route Napoléon. — L'échelle du diable.  
— Lorrich. — Remarques sur les différens vins du  
Rhin. — Avis aux gourmets. — Baccharach. — Les  
chevaliers voleurs. — Écho remarquable. — St.-Goar.  
— Le comte Thierry le Riche. — Boppart. — Au-  
berges allemandes.

Nous nous embarquâmes, de grand matin, sur le coche d'eau, qui part tous les jours de Mayence pour Cologne, bâtiment étroit et fort incommode, où les passagers sont entassés dans des chambres déjà remplies de marchandises. Le soleil, à moitié caché par les vapeurs qu'exhalait le fleuve, jetait une teinte rougeâtre sur les eaux, tandis que Cassel avec ses bâtimens et ses clochers en forme de minaret, et Mayence avec ses tours rouges et ses édifices vénérables, s'élevant des deux côtés du beau pont de bateaux, étaient aussi enveloppés d'une vapeur purpurine répandue sur tout l'horizon. C'est à Bingen que commencent les beaux sites du Rhin; mais entre Mayence et Bingen, la contrée présente l'aspect le plus fertile, et ses plaines cultivées avec le plus grand soin, offrent un spectacle riche et varié.

Le beau château de Biberich, résidence du grand duc de Nassau, s'élève sur le bord du fleuve. Le grand duché de Nassau est l'un des territoires les plus fertiles et les plus pittoresques de l'Allemagne. Il s'étend le long de la rive droite du Rhin, depuis Cassel en face de Mayence, jusqu'à la jonction de la Lahn avec le Rhin, près de Coblentz, et comprend le Rhingau, Hochheim, Johannisberg, Rüdesheim, tous endroits chers aux gourmets de l'Europe, pour leurs excellens vins. Hochheim, situé sur une petite éminence, au bord du Mein, entre Francfort et Mayence, est entouré de vignes, sans qu'il y ait à peine un arbre qui intercepte les rayons du soleil; mais le vin le plus célèbre de l'endroit, provient d'une petite colline qui peut avoir environ huit acres de superficie, et qui est protégée par la ville contre les vents du nord. Chaque acre contient environ 4000 ceps de vigne, estimés un ducat pièce; et la petite colline rapporte dans les bonnes années, douze grands tonneaux de vin environ, dont chacun se vend quelquefois jusqu'à quinze cents florins. Hochheim fut donné par Buonaparte au général Kellermann.

Le grand duc de Nassau est un jeune prince plein de sens et d'activité, et fort aimé de ses sujets. Son gouvernement est bien organisé, et ses finances sont, dit-on, dans un état assez prospère. Il n'a point de dettes, ou elles sont de peu d'importance; la liberté de la presse existe à un haut degré dans ses petits états. Le *Rheinische Blatte*, l'un des journaux

les plus  
blie à Wi  
présentat  
plètement  
Nassau,  
qu'elle a  
Au-des  
l'apparenc  
gues les  
quelles,  
Rhingau.  
cupe la  
rich, qu  
est, de te  
excellens  
le donna  
il fut alo  
part, don  
tiges à B  
moins qu  
contraire.  
truction d  
ramer, no  
nous don  
beauté du  
boisées s'e  
lointain. P  
le Rhinga  
rayons du  
au milieu  
jolies mais  
lées sont  
d'anciens  
tiques de  
s'élevaient

les plus indépendans de l'Allemagne, se publie à Wisbaden, sa capitale; enfin une représentation nationale est à présent complètement établie dans le grand duché de Nassau, et l'on n'a pas encore entendu dire qu'elle ait fait quelque sottise.

Au-dessous de Biberich, le Rhin a toute l'apparence d'un vaste lac orné de deux longues îles couvertes de verdure, après lesquelles, commence le fameux district de Rhingau. Ce paradis des buveurs, qui occupe la rive gauche du fleuve jusqu'à Lorrich, quelques lieues au-dessous de Bingen, est, de temps immémorial, célèbre pour ses excellens vins. Un ancien roi Carlovingien le donna à un archevêque de Mayence, et il fut alors entouré d'un fossé et d'un rempart, dont on aperçoit encore quelques vestiges à Biberich. Le courant n'est ici rien moins que rapide, et comme le vent était contraire, et que, grâce à l'ingénieuse construction du bateau, il n'était pas possible de ramer, nous avançons avec une lenteur qui nous donnait tout le temps d'examiner la beauté du site. Des montagnes sombres et boisées s'élevaient en amphithéâtre dans le lointain. Plus près se déployait sous nos yeux le Rhingau, dont les collines exposées aux rayons du soleil, étaient couvertes de vignes, au milieu desquelles on aperçoit quelques jolies maisons de campagnes, et dont les vallées sont remplies de villages et de débris d'anciens couvens; tandis que les villes antiques de Walluff, d'Ellfeld, et d'Erbach, s'élevaient, avec leurs tours gothiques, sur

le bord même du fleuve. A quelque distance, apparait le mont de Johannisberg, rival de Hochheim, également couvert de vignes, et couronné par le château du comte Metternich, originairement le cloître de Saint-Jean. Le vin de ce district est le plus cher et le plus précieux des vins du Rhin.

Dans cet endroit, le fleuve semble coupé par la chaîne de montagnes qui s'élèvent devant nous ; mais en arrivant à Rüdesheim, jolie petite ville, située au pied de la colline escarpée, qui produit le vin célèbre qui porte son nom, on est surpris de voir le fleuve tourner tout à coup, et former un golfe entre deux chaînes de montagnes à travers lesquelles il poursuit son cours. A l'embouchure de ce golfe, au milieu de jolies vignes, est la ville de Bingen, au confluent de la Nahe et du Rhin, sur la rive gauche de ce fleuve. Le changement que présentent les deux rives est aussi subit que frappant. Ce ne sont plus de belles plaines unies et découvertes, ce sont des montagnes escarpées qui, resserrant le lit du fleuve, doublent l'impétuosité de son cours, et qui sont plus pittoresques et non moins fertiles que les plaines que nous venions de quitter. Ces montagnes se prolongent pendant près de cent milles, jusqu'à Bonn, où le fleuve entre dans la contrée, plate et découverte, qu'il traverse jusqu'à la mer.

L'aspect rude et inégal des montagnes qui sont à l'entrée du golfe de Bingen, et l'immense plaine de sable que le fleuve traverse auparavant, ont donné lieu à la conjecture

que ce  
qu'il se r  
vaste lac  
de Spire  
On supp  
vulsion  
le passag  
travers l  
parait con  
a décou  
poissons  
des roch  
des vag  
Binge  
rable, a  
des rem  
joli pont  
d'une va  
entre le  
vines p  
Tous le  
êtres les  
pides au  
trouvé),  
au Cheva  
du fleuve  
 ingrédiens  
d'abord u  
laquelle le  
et ne pou  
combres e  
nageant d  
de lierre,  
et autres  
reau à la h

que ces monts arrêtaient autrefois son cours, qu'il se répandait sur les terres, et formait un vaste lac autour de Manheim, de Mayence, de Spire, de Francfort, de Darmstadt, etc. On suppose alors que quelque grande convulsion de la nature aurait ouvert à ses eaux le passage étroit qu'elles ont aujourd'hui à travers les montagnes du Rhingau. Ce qui paraît confirmer cette hypothèse, c'est qu'on a découvert des coquilles et des arêtes de poissons, à une grande hauteur sur le flanc des rochers, qui semblent offrir les traces des vagues.

Bingen est une petite ville assez considérable, ayant une vieille église gothique et des remparts massifs flanqués de tours. Un joli pont de pierre traverse la Nahe, qui sort d'une vallée agréable, et forme les limites entre le grand duché de Hesse et les provinces prussiennes.

Tous les passagers à bord du bâtiment (les êtres les plus ennuyeux et les plus insipides au milieu desquels je me sois jamais trouvé), prirent terre à Bingen, et dinèrent au Cheval Blanc, petite auberge au bord du fleuve. La table d'hôte nous offrit les ingrédients ordinaires d'un dîner allemand; d'abord une soupe assez mauvaïse, grâce à laquelle le bouilli n'avait ni goût ni saveur, et ne pouvait se manger qu'avec force concombres et raiforts, servis par tranches et nageant dans le vinaigre, ensuite un civet de lièvre, des saucisses, de la sauer-kraut, et autres entremets, enfin le mouton et le veau à la braise; puis le dessert, dont la pile

de gâteaux feuilletés, fait presque toujours le principal ornement; quoique nous fussions en face de la belle montagne qui le produit, le vin de Rüdesheim n'était pas aussi bon que celui que nous aurions pu nous procurer à cent milles de distance.

Plusieurs de mes compagnons de voyage ayant rempli leurs pipes, par l'habitude où ils étaient de faire leur digestion en fumant, et d'autres ayant garni leurs poches de pommes et de raisins, pour charmer l'ennui de la route, nous retournâmes à bord, et le bâtiment partit. Nous nous trouvâmes bientôt entraînés dans le courant rapide et impétueux du fameux Bingen-Loch, rochers cachés sous l'eau, qui, traversant le fleuve presque dans toute sa largeur, ne laissent qu'un passage fort étroit qu'on puisse suivre sans danger. Quoique ces récifs ne paraissent pas bien formidables, ils ont causé beaucoup d'accidens sérieux. Un négociant suisse qui était à bord nous dit qu'un bâtiment chargé de marchandises qui lui appartenaient, avait échoué dernièrement dans cet endroit. Nos craintes ne nous empêchèrent pas de remarquer la tour de la Souris, qui s'élève sur un rocher au milieu du fleuve; vieille ruine qui nous rappelle la tradition de la mort ignoble du vieil archevêque Hatto, dévoré par des rats affamés, et la belle balade de M. Southey sur ce sujet.

Il est difficile de vous donner une idée de la beauté et de la richesse des sites que présentaient alors les deux rives. Les montagnes s'élevaient des deux côtés, tantôt par

masses  
rondies,  
fleuve. L  
tôt que  
à partir  
bordent  
sont cou  
base, de  
dure agr  
avec les  
chers sté  
distance  
Sur la  
Napoléon  
pendue s  
versée, q  
plus beau  
Cette ro  
peines in  
le fleuve,  
jusqu'à Bi  
chers esca  
bruyères,  
ceps de v  
raboteux,  
fertiles, fe  
qui s'éloig  
à travers d  
situés au pi  
des montag  
basalte, d'a  
la verdure  
tous côtés  
même couv  
de Bacchus

masses irrégulières, tantôt en collines arrondies, commençant sur le bord même du fleuve. La rive droite est beaucoup plus fertile que la gauche. Pendant plusieurs lieues, à partir de Bingen, les montagnes qui la bordent ne sont qu'un jardin continu; elles sont couvertes, depuis le sommet jusqu'à leur base, de vignes bien cultivées dont la verdure agréable forme un contraste frappant avec les masses rudes et grotesques de rochers stériles qui paraissent de distance en distance, et semblent défier la culture.

Sur la rive gauche, se prolonge la route Napoléon, qui semble en quelque sorte suspendue sur le bord de l'eau. Je l'avais traversée, quelques mois auparavant, dans les plus beaux jours d'été pour aller à Mayence. Cette route magnifique, creusée avec des peines infinies dans les rochers qui bordent le fleuve, en suit les détours depuis Cologne jusqu'à Bingen, passant, tantôt sous des rochers escarpés couverts de broussailles et de bruyères, et quelquefois même de quelques ceps de vignes dans les endroits les moins raboteux, tantôt à travers de petites plaines fertiles, fermées par la chaîne de montagnes qui s'éloigne un peu du bord du fleuve, ou à travers des vergers et d'antiques villages, situés au pied des rochers. Le sombre aspect des montagnes, composées généralement de basalte, d'ardoise, etc., etc., contraste avec la verdure délicate des vignes qui sortent de tous côtés de leurs fentes, et qui souvent même couvrent leurs sommets. Qu'un favori de Bacchus doit avoir de plaisir à voyager

dans ces contrées, où tout lui rappelle sa passion favorite ! Oh ! combien un *Alderman* (1), qui aurait l'imagination tant soit peu vive, jouirait en descendant le Rhin !

Après avoir passé le petit village d'Asmannshausen, dont le vin rouge est l'un des plus célèbres du pays, et les vieux châteaux en ruines de Königstein et de Falkenberg, nous aperçûmes la ville de Lorrich, située sur la rive droite, au pied d'une montagne escarpée, appelée la Kedrich ou l'échelle du diable. Les habitans disent que le diable essaya un jour de l'escalader à cheval. Derrière Lorrich, s'ouvre une vallée étroite, appelée la *Wisper Thal*, la vallée des murmures, parce que ses sinuosités profondes produisent un son aigu et perçant, lorsque le vent est au nord-est. Les gens de la campagne l'appellent le vent murmurant, et le regardent comme un grand phénomène.

Lorrich forme les limites du Rhingau ; et, quoique vous continuiez à voir des vignes jusqu'à Bonn, elles ne sont ni aussi nombreuses ni aussi belles que dans ce district favorisé. En traversant le Rhingau, le Rhin coule presque dans la direction de l'est à l'ouest ; de sorte que la rive droite est constamment exposée au soleil du midi, tandis que la gauche est comparativement stérile,

(1) Les Aldermens sont des magistrats inférieurs en Angleterre, des espèces d'échevins, dont la gourmandise y est passée en proverbe comme celle des chanoines en France.

(Note du Traducteur.)

à cause des vents du nord qui la ravagent, et qu'elle ne produit presque aucun vin célèbre. Le Rhingau se divise, en cantons supérieurs et inférieurs, suivant leur position et la qualité de leurs vins. Les premiers contiennent les villages qui couronnent les hauteurs; les autres, ceux qui sont sur le bord du fleuve. Les vins, provenant des terrains les plus élevés, sont, dit-on, les plus forts; ceux que produisent les collines d'une hauteur modérée, passent pour les plus sains; et le vin des plaines et des vallées est sur et demande à être gardé. Parmi la multitude de vins que produit ce district, ceux de Laubenheim, de Bischeim, et d'Asmannshausen sont regardés comme les plus agréables; ceux de Hochheim et de Johannisberg, comme ayant le plus de bouquet, et ceux de Nierstein, de Markebrunn et de Rüdesheim, comme les plus forts et les plus spiritueux; voilà des distinctions délicates qui prouvent combien les bons Allemands sont connaisseurs sur ce sujet, et qui peuvent n'être pas inutiles à quelques-uns de nos gourmets de Londres, pour les guider dans leurs achats de vins.

Après Lorrich, les montagnes commencent à diminuer un peu; la ville de Baccharach, paraît sur la rive gauche, avec ses remparts en ruine, à moitié couverts de vignes. Elle a cet aspect sombre et gothique qui caractérise toutes les villes des bords du Rhin. Les bons vivans de tous les âges paraissent n'avoir eu qu'une seule et même opinion sur les vins de Baccharach. Les Romains appe-

laient cet endroit *Bacchi ara*. Le pape *Æneas-Sylvius* avait coutume de faire venir tous les ans à Rome une tonne de ce vin ; et l'empereur *Venceslas* l'aimait au point qu'il vendit aux citoyens de Nuremberg leur liberté pour quatre tonneaux de *Baccharach*. Nous passâmes un peu plus loin devant la véritable *ara Bacchi*, grosse pierre qui est au milieu du fleuve ; entre une île et la rive droite. Lorsqu'elle paraît au-dessus de l'eau, c'est, pour les vendangeurs, le présage d'une saison chaude et sèche, et ils font éclater de grands transports de joie.

Le fleuve tournant dans cet endroit nous laissa découvrir son cours paisible et majestueux jusqu'à une certaine distance. Les rives étaient toujours bordées de montagnes couvertes de vignes, avec des châteaux en ruines sur leur sommet, et des clochers et des villages à leur base. Nous allâmes un moment à terre à Caub, le batelier pour payer un droit de passage au grand duc de Nassau, et un petit marchand anglais et un gros officier prussien, pour renouveler leur provision de vin et de tabac pour le reste du voyage. Les ruines du vieux château de *Gutenfels* couronnent une montagne escarpée qui domine la ville, et de laquelle *Gustave Adolphe*, dans la guerre de trente ans, donna, dit-on, l'ordre d'attaquer les Espagnols retranchés sur la rive opposée. Sur un rocher, au milieu du Rhin, en face de Caub, est un bâtiment grotesque avec environ cinquante petits clochers et tourelles en ardoise, qui ressemblent exactement à des éteignoirs.

Il est à  
la renom  
faire leur  
du Palat  
vernes q  
auquel il  
et un pu  
pas ses ea  
Plus loi  
sur la riv  
les plus  
autres, e  
de murs  
vard né  
commun  
tiers des  
intérêt et  
du Rhin  
environs,  
retraites  
dont les pr  
à piller d  
même des  
dont nos  
de tirer les  
le commer  
travé par e  
Walpoden  
négocians à  
les autres  
sur le Rhin  
coup de pr  
plus civilis  
d'un grand  
forent brûl

Il est appelé le *Pfalz*, et était, au dire de la renommée, le lieu que choisissaient pour faire leurs couches, les anciennes comtesses du Palatinat. Il contient aussi quelques cavernes qui ont servi de prison d'état, usage auquel il semble convenir merveilleusement; et un puits singulier dont la source ne prend pas ses eaux dans le Rhin.

Plus loin, nous découvrîmes Oberwesel sur la rive gauche, autrefois l'une des villes les plus importantes, et comme toutes les autres, entourée de vieilles fortifications, et de murs flanqués de tours massives, boulevard nécessaire contre les déprédations si communes dans les premiers siècles. Les deux tiers des ruines qui donnent aujourd'hui un intérêt en quelque sorte gothique aux rives du Rhin, ainsi que toutes les montagnes des environs, étaient, comme vous le savez, les retraites de ces fameux *chevaliers voleurs*, dont les prouesses chevaleresques consistaient à piller de pauvres négocians, et souvent même des villes entières. Dignes ancêtres dont nos nobles amis allemands sont si fiers de tirer leur origine. Dans le treizième siècle, le commerce des villes du Rhin était si entravé par ces brigands patriciens, qu'Arnaud Walpoden, citoyen de Mayence, décida les négocians à former une ligue défensive avec les autres villes. Plus de cent villes situées sur le Rhin s'y réunirent, sans parler de beaucoup de princes, de comtes, et de seigneurs plus civilisés que leurs frères. Les châteaux d'un grand nombre de *chevaliers voleurs* furent brûlés, et forment aujourd'hui des

ruines pittoresques. Telle fut l'origine de la fameuse ligue anséatique, qui a si puissamment contribué à l'accroissement du commerce de l'Europe.

D'Oberwesel à Saint-Goar, les rives sont plus sauvages et plus stériles que dans aucun autre endroit du fleuve. Des montagnes perpendiculaires, et des masses de rochers noirs qui n'offrent presque aucune trace de culture, leur donnent l'air d'une sombre solitude. Le fleuve y est étroit et profond, et coule avec une tranquillité majestueuse. Dans un espace peu considérable dans lequel il entre par un détour, et d'où il sort bientôt en en faisant un autre, il a toute l'apparence d'un lac profond entouré de tous côtés par d'affreuses montagnes. C'est dans ces déserts que l'ermite de Saint-Goar s'établit anciennement dans le pieux dessein de prêcher le christianisme aux pêcheurs et autres habitans des bords du fleuve; et il donna son nom aux petites villes de Saint-Goar et de Saint-Goar-Hausen. Un rocher de basalte élève sa tête angulaire au-dessus des eaux, et contient un écho singulier sur lequel les bateliers appelèrent notre attention. Les cris qu'ils poussèrent furent répétés plusieurs fois de rochers en rochers; et ils nous assurèrent que le son d'un cor aurait produit un écho qui nous eût effrayés.

En sortant par un nouveau détour de ce site sauvage, nous découvrîmes la petite ville de Saint-Goar, dont les maisons groupées sur le bord du fleuve au milieu d'un beau paysage, forment un contraste non moins

frappant  
occupée  
et la ville  
du Rhein  
soient sur  
pendicul  
Goar. Se  
traces de  
la guerre  
nastere en  
Ce fat le  
nellenbo  
fort, où  
forçait le  
à lui pay  
se liguer  
sion, et  
teau pen  
mais il fu  
duite plus  
midable d  
Je quitte  
vis à pied  
où nous p  
perbe; et  
couvertes  
le village d  
teau du du  
les paysans  
tites harque  
sur laquelle  
autre côté  
rochers, p  
siens ont de  
cement sur

frappant qu'agréable. Sa jolie caserne était occupée par quelques troupes prussiennes, et la ville paraissait assez vivante. Le château du Rheinfels, l'un des plus considérables qui soient sur le Rhin, couronne un rocher perpendiculaire qui s'élève au-dessus de Saint-Goar. Ses vastes murailles portent encore les traces de l'incendie auquel il fut livré dans la guerre révolutionnaire. Un paisible monastère en occupait autrefois l'emplacement. Ce fut le comte Thiéri le Riche de Catzenellenbogen, qui le transforma en château fort, où il tenait sa cour martiale, et où il forçait les bâtimens qui passaient sur le Rhin à lui payer un tribut. Soixante villes du Rhin se liguèrent pour s'opposer à cette oppression, et assiégèrent le comte dans son château pendant quinze mois, sans aucun succès; mais il fut à la fin obligé d'adopter une conduite plus pacifique, par la confédération formidable dont j'ai déjà parlé.

Je quittai le bâtiment à Saint-Goar, et suivis à pied la route Napoléon jusqu'à Boppard où nous passâmes la nuit. La soirée était superbe; et les montagnes sur la rive opposée couvertes d'arbres déjà jaunis par l'automne, le village de Saint-Goar-Hausen, avec un château du duc de Nassau, baigné par le fleuve, les paysans revenant du travail sur leurs petites barques, formaient une scène agréable sur laquelle l'œil aimait à se reposer. D'un autre côté, des ouvriers creusaient dans les rochers, pour élargir la route que les Prussiens ont déjà fort embellie. Dans un enfoncement sur la rive opposée, la petite ville

de Welmich paraissait sous la montagne près de laquelle s'élèvent les tours de deux châteaux en ruine, nommés, je ne sais pour quelle raison, le Chat et la Souris. En passant dans un village qui est avant Boppard, je fus frappé des beaux sons de musique que j'entendis sortir d'une petite église bâtie sur le flanc d'un rocher. Les paysans étaient à vêpres; les fenêtres éclairées brillaient au milieu de l'obscurité qui commençait à descendre rapidement sur l'horizon, et l'harmonie de l'orgue produisait un effet assez imposant au milieu du profond silence qui régnait à l'entour.

Il était nuit lorsque j'entrai dans Boppard, et la diligence aquatique venait d'arriver. Le petit marchand anglais et le gros capitaine prussien étaient déjà installés dans une auberge, avec une partie des passagers, buvant et fumant en attendant le souper. Comme tous les lits étaient déjà pris, je fus obligé, sans beaucoup de regret, d'aller rejoindre le négociant suisse dans une autre auberge, où je le trouvai lisant attentivement la relation d'un voyage en Angleterre, où il comptait aller bientôt. La petite auberge nous fournit un assez bon souper composé de *krametsvogel* (grives), de saucisses, etc., du bon vin de Johannisberg, et des lits ni meilleurs ni plus mauvais que ceux des auberges allemandes en général. Un lit à colonnes est un luxe qui ne se trouve que dans les palais, et les rideaux ne sont guère moins rares. Au lieu de couvertures, on jette sur vous un lit de plumes, couvert ordinaire-

ment en soie verte, et qui, étant assez sujet à glisser, se trouve presque toujours sur le plancher, lorsque vous vous éveillez transi de froid.

Dans la meilleure auberge, le savon est un luxe tout à fait inconnu. On a l'air de tomber des nues lorsque vous en demandez. Si vous insistez pour en avoir, on finit quelquefois par vous apporter un petit morceau d'une substance gluante, qui ressemble assez à de l'huile à peindre épaissie, et qui est le savon en usage dans la cuisine. Indépendamment de la *speise saal*, ou salle à manger commune, les meilleures auberges allemandes, même celles de Francfort qui sont les plus renommées, ne contiennent jamais plus d'un ou deux salons, qui sont généralement réservés pour les voyageurs de la haute volée, et qui sont presque toujours occupés. Les autres voyageurs se servent en guise de salon de la chambre à coucher de l'une des personnes de la société.

La première fois que je logeai dans une auberge à Francfort, avec plusieurs amis, étrangers comme moi, j'hésitai à suivre une de mes compagnes de voyage, qu'un domestique conduisait dans une chambre à coucher, m'imaginant que c'était la chambre qui lui était destinée; mais ma belle amie, plus au fait que moi des usages du pays, apercevant mon embarras, m'appela et me dit de la suivre, en m'assurant que dans une auberge allemande, nous ne devons pas nous attendre à trouver d'autres salons. La seule partie de l'économie domestique dans laquelle les

Allemands montrent quelque idée de ce que nous appelons les véritables agrémens de la vie, ce sont leurs poêles, qui sans avoir le charme d'une belle cheminée, répandent une chaleur douce et égale qui est fort agréable. Nos grilles de cheminée, où pétille notre feu de charbon, sont un heureux remède contre l'hiver; mais les poêles les font entièrement oublier. Vous n'avez pas l'embaras de vous chauffer, de vous presser autour du feu; vous vous trouvez dans une douce atmosphère qui règne également dans toute la chambre.

Description  
cher d'E  
par les F  
bombe.  
Détails c  
siècles de  
Radeaux  
mande.  
ministre  
rives du  
frères.

Nous r  
le coche  
le même  
rives du  
gneuses et  
pittoresqu  
et plus ré  
elles s'éloi  
à des plain  
n'étaient ni  
autant de  
Rhense, sur  
firent voir  
était une fe  
stuhl, ou si  
du Rhin av  
délibérer su  
sieurs trait

---

---

## LETTRE XXVIII.

Description des sites du Rhin. — Le Kœnigstul. — Rocher d'Ehrenbreitstein. — Siège de la ville en 1779, par les Français. — Partie de billard troublée par une bombe. — Coblentz. — Neuwied. — Andernach. — Détails curieux sur ces villes. — Comparaison des siècles de la chevalerie avec les siècles classiques. — Radeaux immenses. — Lintz. — Ostentation allemande. — Composition de la maison d'un premier ministre. — Les sept montagnes. — Traditions sur les rives du Rhin. — Roland et Hildegonde. — Les deux frères.

Nous repartîmes le lendemain matin sur le coche d'eau, mais notre voyage n'eut pas le même intérêt que le jour précédent. Les rives du fleuve quoique toujours montagneuses et fertiles avaient un aspect moins pittoresque. Les collines étaient plus basses et plus régulièrement arrondies, et souvent elles s'éloignaient du rivage, pour faire place à des plaines peu remarquables. Les vignes n'étaient ni aussi fréquentes, ni cultivées avec autant de soin. A côté du petit village de Rhense, sur la rive gauche, les bateliers nous firent voir sur une montagne l'endroit où était une fameuse pierre appelée le Kœnigstuhl, ou siège royal, où les quatre électeurs du Rhin avaient coutume de se réunir pour délibérer sur les affaires de l'Allemagne. Plusieurs traités de paix y ont été conclus,

plusieurs élections ou dépositions d'empereurs prononcées. Le Koenigstuhl était situé sur un emplacement où les territoires des quatre électeurs du Rhin, qui étaient l'électeur de Mayence, celui de Trèves, celui de Cologne, et l'électeur palatin, venaient tous aboutir, de sorte que chacun pouvait se retirer en une minute sur ses domaines. La ville de Rhense était chargée de son entretien, et pour cela elle jouissait de privilèges considérables. Les Français le détruisirent dans la guerre révolutionnaire, choqués du nom qu'il portait et de la légitimité des usages auxquels il était destiné.

Les rives immédiates du fleuve étaient alors plates et riantes, comme pour donner plus d'effet à la masse noire du fameux rocher d'Ehrenbreitstein, qui bientôt après s'élève perpendiculairement en face du palais et de la ville de Coblenz. La montagne ne présente plus qu'un chaos noirâtre de ruines et de rocs. Des ouvriers prussiens étaient occupés à réparer les fortifications qui, après avoir soutenu différens assauts dans les guerres de la révolution, furent démolies après la paix de Lunéville. On fit sauter par le moyen de mines, les rochers, les murs et les tours, qui tombèrent avec un fracas épouvantable dans le fleuve et dans la vallée qui est au-dessous de la forteresse. La petite ville de Thal-Ehrenbreitstein située au pied de la montagne, et qui a été plusieurs fois brûlée dans les bombardemens de la forteresse, a été entièrement rétablie depuis la paix. Le siège par les Français

pendant  
rible de c  
défendu  
Mayence  
les horri  
de capit  
mourure  
un florin  
vendait  
de Coblen  
cité de  
çais, da  
jouer a  
du Rhin  
la forter  
troubla  
leur en  
serent si  
au milie  
nation de  
au plus  
Coblen  
l'enfonc  
Rhin et  
ses bâtim  
avenues,  
tant plus  
comme b  
pour de  
vées à côt  
en casern  
par l'elect  
tique d'or  
prussiens  
leurs gué

pendant le congrès de Rastadt, fut le plus terrible de ceux qu'elle eut à soutenir. Elle était défendue par les troupes de l'électeur de Mayence, qui, après avoir souffert toutes les horreurs de la famine, furent obligées de capituler en 1799. Beaucoup de personnes moururent de besoin. Un chat se vendait un florin et demi, et la chair de cheval se vendait trente kreutzers la livre. Tout près de Coblentz, dans un petit hameau, de l'autre côté de la Moselle, quelques officiers français, dans la dernière guerre, s'amusaient à jouer au billard dans un hôtel situé près du Rhin. Les Autrichiens en possession de la forteresse sur l'autre rive, résolurent de troubler les plaisirs de leurs ennemis, en leur envoyant quelques bombes; et ils visèrent si exactement, que l'une d'elles tomba au milieu de la salle, à la grande consternation des Français imprudens qui s'enfuirent au plus vite, sans songer à finir la partie.

Coblentz est une jolie ville, située dans l'enfoncement formé par le confluent du Rhin et de la Moselle. Ses rues régulières, ses bâtimens blancs, son beau palais et ses avenues, ont un air d'élégance qui fait d'autant plus regretter qu'elle soit abandonnée comme beaucoup de villes du continent, pour de nouvelles rivales qui se sont élevées à côté d'elles. Les Français convertirent en caserne le beau palais sur le Rhin, bâti par l'électeur Clément, ainsi que son portique d'ordre ionique; et j'ai vu les hussards prussiens froter leurs chevaux et broser leurs guêtres sous les fenêtres du palais,

et fumer dans l'une des ailes du bâtiment, métamorphosé aujourd'hui en corps de garde. Plusieurs milliers de soldats sont ici en garnison, et c'est la résidence ordinaire des généraux et du gouverneur du district.

Nous déjeûnâmes à Coblentz dans une auberge sur le quai, en face du rocher d'Ehrenbreitstein, où un pont tournant conduisait une foule de passagers bizarres. Ici c'était une charrette de paysan, trainée par une couple de bœufs, et remplie de villageois et de villageois endimanchés ; là c'était un baron voyageant dans sa calèche, avec des postillons en uniforme prussien ; tout cela était entouré de groupes pédestres de tous genres, tant bipèdes que quadrupèdes qui formoient entre eux des contrastes assez grotesques, et ce spectacle toujours varié nous occupa assez agréablement pendant le temps de notre déjeûner. Un joli pont de pierre traverse la Moselle qui est couverte d'un assez grand nombre de bâtimens, servant principalement au transport des vins, qui sont la branche la plus importante du commerce de Coblentz.

La traversée de Coblentz à Andernach est la partie la moins intéressante du voyage. Le Rhin coule à travers une plaine vaste et uniforme, bornée sur la rive droite à quelque distance par les montagnes de *Westerwald*, et sur la rive gauche dans l'éloignement par la chaîne de *Hundsruck*. Après avoir passé devant le village de *Weisse Thurm* (Tour blanche), où l'on voit un monument élevé à la mémoire du général français Hoche,

qui  
vue des  
vimes  
maison  
par un  
Cett  
Neuw  
de Pru  
à fait p  
diminut  
constru  
et la p  
de nos  
de gran  
est cons  
personn  
gieuse,  
princes  
formé t  
se trouv  
habiles.  
ques son  
princes,  
et la libe  
dent cett  
le voyage  
capitales  
Après  
mencent à  
gnes se rap  
À droite,  
rait le joi  
son de car  
devant no

qui traversa le Rhin dans cet endroit, à la vue des Autrichiens, en 1797; nous découvriâmes sur la droite le joli petit palais et les maisons modernes de Neuwied, ombragées par une belle avenue.

Cette jolie ville, capitale des princes de Neuwied, aujourd'hui sujets médiatisés du roi de Prusse a un caractère qui lui est tout à fait particulier. C'est en quelque sorte le diminutif d'une cité magnifique. Elle est construite avec une régularité admirable; et la petite capitale qui tiendrait dans une de nos places de Londres, a un certain air de grandeur et d'élégance. Son commerce est considérable, et c'est le rendez-vous de personnes de toute espèce de secte religieuse, que la libéralité des sentimens des princes y a attirées. Les frères moraves y ont formé un établissement considérable, et il se trouve parmi eux quelques artistes très-habiles. Ses écoles et ses institutions publiques sont renommées. La sagesse de ses princes, l'industrie, la tolérance religieuse, et la liberté de la presse qui y règnent, rendent cette petite ville plus intéressante pour le voyageur, que les forteresses et les grandes capitales de princes plus puissans.

Après Neuwied, les bords du fleuve commencent à redevenir pittoresques. Les montagnes se rapprochent graduellement des rives. A droite, sur une belle éminence boisée, paraît le joli petit château de *Mon Repos*, maison de campagne du prince de Neuwied; et devant nous, à l'embouchure d'une espèce de

golfe, entre les chaînes de montagnes qui semblaient presque se toucher, s'élevaient les anciennes tours gothiques d'Andernach, où nous nous arrêtrâmes un instant pour payer le péage. Les remparts, les portes et les herses massives de cette ville autrefois considérable, subsistent encore pour lui donner un air sombre et antique.

Andernach était l'une des places frontières des Romains, sous le nom d'Artonacum; on assure que la porte du côté de Coblentz fut construite par eux, et les anciens rois Francs avaient ici un palais, des fenêtres duquel, suivant une tradition, ils avaient coutume de pêcher des saumons dans le Rhin. Andernach est encore célèbre en Europe par son commerce en deux articles qui proviennent des montagnes des environs, la pierre de tuf qui, lorsqu'elle est broyée, forme un ciment excellent, et dont on charge de grands bâtimens pour la Hollande, et quelquefois pour l'Amérique et les Indes orientales; et des meules de moulin d'une qualité supérieure. A Andernach, nous entrâmes de nouveau dans des défilés étroits formés par des montagnes couvertes de bois et de vignes; mais qui ne sont ni aussi élevées ni aussi fertiles que celles que nous avons vues plus haut sur le fleuve.

Il y a une uniformité presque invariable dans les sites du Rhin. Les villes et les villages, construits en partie avec l'ardoise qui abonde dans les montagnes, bordent les rochers que baigne le fleuve.

Derr  
de la  
sont p  
tandis  
couro  
gnes,  
au-d  
par le  
par les  
de rig  
parais  
tours  
de be  
l'art;  
sier e  
murai  
tesque  
verts  
côtés;  
la che  
Com  
rudesse  
cité,  
sauvag  
influen  
les anti  
leurs s  
être fra  
préjugé  
topher-

(1) C  
Saint-Pa

Derrière elles, s'ouvre une vallée étroite de laquelle sort une petite rivière qui, passant par le village va se jeter dans le Rhin, tandis que les ruines d'anciens châteaux couronnent les éminences couvertes de vignes, qui s'élèvent derrière. Immédiatement au-dessous est la ville, habitée autrefois par les vassaux des chevaliers, et aujourd'hui par les paysans qui possèdent quelques acres de vignes. Les églises et les murs de la ville paraissent souvent aussi anciens que les vieilles tours sur les montagnes. On n'y voit point de beautés d'architecture, de miracles de l'art; au contraire, tout est en général grossier et informe. Des tours octogones, des murailles massives, avec un mélange grotesque de clochers de diverses formes couverts d'ardoise, voilà ce qu'on voit de tous côtés; mais tout cela rappelle les temps de la chevalerie, et c'est assez pour intéresser.

Comment se fait-il, qu'en dépit de leur rudesse, de leur barbarie et de leur férocité, ces vestiges de nos ancêtres à demi sauvages, exercent sur l'imagination une influence peut-être même plus forte que les antiquités classiques qui nous rappellent leurs sages prédécesseurs? Si vous voulez être franc, vous conviendrez qu'en dépit des préjugés de l'école, et d'Addison et de Sir Christopher-Wren (1), vous préférez une tour

(1) Célèbre architecte anglais, celui qui construisit Saint-Paul.

(Note du Traducteur.)

gotbique à un fragment de pavé romain , et que les sombres souterrains d'une cathédrale vous inspirent un intérêt plus vif que les colonnes régulières d'un temple. Vous savez que notre ami\*\*\* prétend que les siècles des ténèbres devraient être appelés ceux des lumières ; mais sans aller tout à fait aussi loin, il est certain que nous commençons à regarder les héros à cottes d'armes de la chevalerie, comme de braves et de galans guerriers, et leurs maîtresses comme des héroïnes aussi incomparables et aussi intéressantes que les Hélène, les Andromaque et les Didon, qui étaient encore possession d'absorber toute l'admiration de la génération précédente.

Pour parler sérieusement, les idées que réveillent les siècles classiques, perdent chaque jour de leur intérêt. Elles se rapportent à un peuple dont nous devons admirer la grandeur et l'élégance ; mais qui appartient à un siècle avec lequel nous n'avons rien de commun, ni la religion, ni l'origine, ni les usages. La cause la plus puissante de l'intérêt supérieur que nous inspirent les mœurs grossières des temps de la chevalerie, c'est le contraste fortement prononcé qu'elles offrent avec celles de la société moderne, contraste qui est bien moins frappant entre les temps modernes et les temps classiques. Les Romains et les Grecs étaient de grandes nations policées comme nous ; ils avaient des gouvernemens sages, des institutions réglées, des systèmes sociaux comme les nôtres : il

n'y a rien de romanesque dans tout cela ; et les monumens superbes qui nous les rappellent ressemblent beaucoup à ce que nous sommes dans l'habitude d'observer tous les jours dans ceux que nous élevons nous mêmes. Mais lorsque, poussés par une sorte d'intérêt poétique, nous voulons chercher ce qui s'éloigne le plus de cette magnificence devenue commune, de ce luxe pour ainsi dire journalier, et de notre système *ultra-civilisé*, les légendes barbares, les pilliers massifs, la vie sauvage, et les sombres superstitions du moyen âge, se présentent à la fois à l'imagination. Le temple noble et gracieux est un monument de la magnificence à laquelle nous sommes accoutumés ; mais le château grossier et informe d'un chevalier voleur, et les ailes obscures d'une abbaye, sont les véritables régions de la poésie et du roman pour des yeux accoutumés à ne voir rien que de pompeux, de régulier, et de symétrique.

Un peu au-dessous d'Andernach, le petit village de Namedy paraît sur la rive gauche sous une montagne boisée. Le Rhin forme ici une petite baie, où les pilotes ont coutume de réunir les petits radeaux de bois de construction, que les rivières tributaires apportent dans le Rhin, et de construire d'énormes flottes qu'ils conduisent à Dordrecht où elles sont vendues. Ces machines ont toute l'apparence d'un village flottant, composé d'un assez grand nombre de petites cabanes, sur une grande plate-forme de bois de chêne et de sapin. Elles ont souvent de huit à neuf cents pieds

de longueur, sur soixante à soixante dix de largeur. Les rameurs et les ouvriers sont quelquefois au nombre de sept à huit cents, sous la surintendance du pilote, et d'un propriétaire, dont l'habitation est plus grande et plus élégante que les autres. Le radeau est composé de plusieurs couches d'arbres, placés l'un sur l'autre, et liés ensemble; un grand radeau ne tire pas moins de six à sept pieds d'eau. De plus petits y sont attachés par forme de protection, indépendamment d'un grand nombre de barques chargées d'ancre et de cables, et servant à sonder la rivière et à descendre à terre.

L'équipement d'un vaisseau des Indes orientales, est à peine plus complet que celui d'un de ces radeaux. Des volailles, des cochons, et autres animaux, se trouvent à bord en grande quantité, et plusieurs bouchers sont attachés à la suite. Une immense marmite toujours remplie, est nuit et jour sur le feu dans la cuisine. L'heure du dîner s'annonce par un panier qu'on hisse au haut d'un poteau. A ce signal, le pilote donne le mot d'ordre, et les ouvriers accourent de toutes parts pour recevoir leur ration. La consommation des provisions dans le voyage jusqu'en Hollande est presque incroyable; elle monte quelquefois à quarante ou cinquante mille livres de pain; dix-huit à vingt mille livres de viande fraîche, sans compter une quantité immense de viande salée; et du beurre, des légumes, etc., en proportion. Les dépenses sont si considérables qu'on cal-

cule qu'il faut un capital de trois à quatre cent mille florins pour entreprendre un radeau. Les détours fréquens du fleuve, ses récifs, et ses courans rendent la navigation très-difficile pour ces radeaux; il faut beaucoup d'adresse pour les diriger; et il y a quelques années, un batelier de Rüdesheim et ses fils possédaient seuls le secret de les conduire, secret qu'ils trouvaient de leur intérêt de ne pas communiquer.

Nous nous arrêtâmes pour dîner à la petite ville de Lintz, sur la rive gauche, dont les murs et les édifices sont principalement de basalte noir. Elle jouissait autrefois des privilèges d'une cité libre; et Engelbert, archevêque de Cologne, bâtit le château, dont les débris se voient encore sur le bord du fleuve, pour forcer à payer le droit de passage, et pour protéger la ville contre les attaques de ses ennemis, les habitans d'Andernach. Lorsque nous passâmes, les grands soldats prussiens se promenaient dans les rues, courtisant les femmes qui riaient sous leurs jolis bonnets de soie noire, noués sous le menton, et à qui les ornemens antiques qu'elles portent autour du cou, leurs longues tailles bien roides, et leurs grands fichus attachés avec des épingles, donnaient un air de simplicité primitive qu'il est à craindre que le voisinage des grenadiers prussiens ne leur fasse bientôt perdre.

Les rues de ces petites villes, entourées de murailles, sont généralement étroites; les portes en sont basses; tout y est sale, obscur, et antique. Les boutiques des bouchers ne

soixante dix de  
ouvriers sont  
à huit cents,  
e, et d'un pro-  
t plus grande  
es. Le radeau  
ches d'arbres,  
ensemble; un  
oins de six à  
ts y sont atta-  
indépendam-  
barques char-  
rrant à sonder  
au des Indes  
omplet que ce-  
volailles, des  
se trouvent à  
plusieurs bon-  
Une immense  
t nuit et jour  
eure du dîner  
à bisse au haut  
pilote donne le  
accourent de  
eur ration. La  
dans le voyage  
ne incroyable;  
arante ou cin-  
ix-huit à vingt  
sans compter  
ande salée; et  
en proportion.  
ables qu'on cal-

sont guère plus attrayantes que celles du même genre, ouvertes à Londres pour l'usage de l'animal domestique le plus utile (1); et celle du boulanger a pour décoration un petit garde-manger à jour, qui s'avance de la fenêtre dans la rue, et qui contient quelques pains moisis. Cet air de malpropreté presque dégoûtante, accompagné dans les petites villes d'Allemagne d'une atmosphère imprégnée d'odeurs, parmi lesquelles celle du tabac est un parfum, forme un contraste étonnant avec la mise décente et même soignée des habitans. Vous ne les voyez presque jamais ni sales ni mal vêtus. Le paysan sort de sa méchante demeure, avec son grand habit bleu, son chapeau retroussé et sa canne, et a l'air tout aussi propre, tout aussi respectable qu'un invalide de Greenwich.

Ne se pourrait-il pas que cette préférence de l'apparence aux véritables agrémens domestiques, provint du même sentiment qui rend souvent le digne baron beaucoup plus jaloux d'avoir un bel équipage qu'un bon diner? L'amour de l'ostentation, et une froide indifférence pour les jouissances substantielles, en sont également la cause. Ces privations qu'on s'impose dans l'intérieur pour briller au dehors, sont portées à un point extraordinaire dans la haute classe.

---

(1) L'auteur veut parler ici des échoppes ambulantes dans lesquelles on vend à Londres de la chair de cheval destinée pour la nourriture des chiens et des chats et dont l'aspect est plus dégoûtant qu'on ne pourrait se l'imaginer. (Note du Traducteur.)

Plus d'une dame de la première distinction, dont le mari dîne tous les jours à la Cour, en vertu de sa charge, lorsqu'elle n'y est pas aussi invitée, fait un méchant dîner tête à tête avec sa femme de chambre, par économie, afin d'éviter deux repas. L'établissement d'un premier ministre de ma connaissance, consiste en une seule femme qui préside en même temps, au pot au feu, à la toilette de la baronne, et à la basse-cour. Un homme non moins utile réunit les fonctions de valet de chambre, de jardinier et de laquais, et enfin un autre remplit la charge importante de cocher, et jouit du moins de l'avantage de n'avoir à s'occuper que de ses deux chevaux gris de fer et de la voiture élégante dans laquelle le baron et son épouse se rendent tous les dimanches à la Cour, se croyant ainsi plus que récompensés des privations qu'ils s'imposent toute la semaine.

Nos compagnons de voyage, le petit marchand de Londres, et le gros capitaine prussien, étaient merveilleusement assortis pour les goûts. Le petit marchand retournait fort content en Angleterre, après avoir obtenu un grand nombre de commandes de ses correspondans d'Allemagne; et il ne se refusait rien dans les auberges, ayant la bourse bien garnie et ne se faisant aucun scrupule d'y puiser à tous momens, sûr qu'à son retour à Londres, toutes ses dépenses seraient portées au compte de la société. Quant à la beauté des sites, il n'avait jamais pensé que ce pût être pour lui une source de plaisir; les endroits les plus pittoresques du fleuve

que celles la  
res pour In-  
plus utile (1);  
décoration un  
qui s'avance  
qui contient  
de malpro-  
mpagné dans  
d'une atmos-  
mi lesquelles  
orme un con-  
ente et même  
s voyez pres-  
s. Le paysan  
avec son grand  
sé et sa canne,  
aussi respec-  
ch.  
préférence  
grémens do-  
entiment qui  
aucoup plus  
ge qu'un bon  
ion, et une  
issances subs-  
la cause. Ces  
us l'intérieur  
portées à un  
haute classe.  
oppes ambulans  
la chair de cheval  
ns et des chais et  
on ne pourrait se  
( Traducteur.)

lui semblaient fort au-dessous de sa petite maison de campagne de Hornsey, dont il ne parlait qu'avec extase. Quant à la bonté des vins, c'était autre chose. Il n'entrait jamais dans une auberge sans commencer par déguster la cave; et à Lintz, le capitaine et lui, après avoir vidé chacun leur bouteille au diner, en prirent deux du vin le plus cher qui fût sur la carte, pour les boire sur le bâtiment.

Le petit marchand avait une grande provision de cigares qu'il recommandait au petit nombre de passagers qui se trouvaient sans pipe, comme « d'excellentes *Havanes* ». Etant ainsi parvenu à s'entourer de l'odeur favorite qui s'exhalait de toutes les parties du bateau, il s'endormait de temps en temps ainsi que son gros camarade, la pipe à la bouche, et nous régalaît avec lui d'un duo harmonieux. L'attrait des sites que nous traversions, l'emportait généralement parmi nous sur celui de la société. Nous restions donc presque tous *sub dio*; tandis que le négociant suisse qui, quoique bien éloigné de partager les goûts des deux nouveaux amis pour la pipe et pour la bouteille, était cependant un homme qui s'inquiétait beaucoup plus de manufactures que de paysages, étudiait le produit des clous de Birmingham et des cotons de Manchester, dans l'itinéraire de notre île qu'il avait à la main, et ne levait les yeux de dessus son livre que pour critiquer les sites du Rhin en les comparant aux Monts Saint-Bernard et de la Fourche.

Au tournant du fleuve, au-dessus de la

petite  
dans  
sept mo  
des cha  
tinuaien  
le villa  
chers d  
et sont  
cachés  
relles bl  
entourés  
île qui p  
dessus,  
perpen  
ronnée  
teau. C  
sites les  
tire son  
lemagne  
dans un  
si joli, q  
lettre, a  
breuses t  
tachées a  
faiblement  
Nous p  
vent, bel  
par d'aut  
jacent. L  
placemen  
Roland se  
tôt après  
sept mont  
de l'autre  
Drachenf

petite ville de Rémagen, nous aperçûmes dans l'éloignement les sommets hérissés des sept montagnes, qui s'élèvent bien au-dessus des chaînes régulières de rochers qui continuaient à border les rives. Après avoir passé le village d'Unkel, en face duquel des rochers de basalte s'avancent dans le fleuve, et sont d'autant plus dangereux qu'ils sont cachés par l'eau, nous découvrîmes les tourelles bleues du couvent de Nonnonwort, entourées d'arbres superbes sur une belle île qui partage le fleuve. Immédiatement au-dessus, la montagne de Rolandseck s'élève perpendiculairement sur la rive gauche, couronnée par quelques débris d'un vieux château. Cette montagne, située dans l'un des sites les plus pittoresques des bords du Rhin, tire son nom de Roland, neveu de Charlemagne, qui, suivant la tradition, vécut ici dans une retraite mélancolique. Le conte est si joli, que je vous l'envoie, à la fin de cette lettre, avec un autre échantillon des nombreuses traditions romanesques qui sont attachées aux châteaux et aux scènes que j'ai si faiblement décrites.

Nous passâmes entre la montagne et le couvent, bel édifice ombragé par des saules, et par d'autres arbres, avec un petit village adjacent. Le bâtiment occupe, dit-on, l'emplacement de celui dans lequel l'amante de Roland se réfugia. Nous nous trouvâmes bientôt après sous les sommets irréguliers des sept montagnes qui s'élèvent l'une au-dessus de l'autre, le front couronné de forêts. Le Drachenfels, le plus beau des sept monts,

quoiqu'il ne soit pas le plus élevé, borde immédiatement le fleuve, et est couvert de ruines grises qu'on pourrait prendre pour une masse informe de rochers. La montagne de *Wolkenbourg* (des nuages), s'élève derrière, et le *Stromberg* paraît sur la droite près du fleuve, avec son sommet couvert de broussailles, du milieu desquelles sort le clocher d'une petite chapelle. Derrière ces montagnes, vous distinguez les sommets du *Loewenberg*, du *Nieder Stromberg*, de l'*OELberg*, et de l'*Hemmerich*; le *Loewenberg*, ou montagne du Lion, la plus élevée des sept montagnes, a environ mille huit cent quatre-vingt-seize pieds de hauteur.

On aperçoit sur toutes, des ruines de châteaux, presque ensevelies au milieu des broussailles épaisses qui les couvrent. Plusieurs de ces châteaux furent, dit-on, construits par l'empereur Valentinien, dans le quatrième siècle; et l'empereur Henri V est accusé d'avoir brûlé ceux de *Wolkenbourg*, de *Drachenfels* et de *Rolandseck*. La chapelle de *Saint-Pierre*, sur le *Stromberg*, fut bâtie par *Didier de Schwartzeneck*, vaillant chevalier des environs, en accomplissement d'un de ces vœux si souvent faits par les croisés en Palestine, et qu'ils s'engageaient à remplir, en cas qu'ils revinssent sains et saufs en Europe.

Les sept montagnes terminent grandement les sites magnifiques des bords du Rhin; ce sont les plus hautes et les plus sauvages qui soient sur ses rives; et le manque de cette riante fertilité qui caractérise les montagnes

du Rhin  
que prod  
rochers  
minuent  
ville de  
vaste et  
ploie de

TRA

LA trad  
mitage  
ainsi du  
magne,  
oncle, à  
du Rhin  
d'un vai  
beaucoup  
dans ces  
sonnes de  
d'elles de  
du pain et  
versa le v  
gobelet o  
et qu'elle  
veu du gr  
beauté et  
il fut surpr  
taines sens  
été inconn  
en prenant  
tairement

du Rhingau, ne sert qu'à augmenter l'effet que produisent leurs masses pittoresques. Les rochers qui bordent les côtes du fleuve diminuent alors graduellement jusqu'à la jolie ville de Bonn, située à l'entrée de la plaine, vaste et entièrement découverte, qui se déploie de tous côtés à vos regards.

---

TRADITIONS SUR LES RIVES DU RHIN.

---

LA tradition sur le château, ou plutôt l'ermitage de Rolandseck, dit qu'il fut appelé ainsi du nom de Roland, neveu de Charlemagne, qui partit un jour du palais de son oncle, à Ingelheim, pour parcourir les rives du Rhin. Il arriva le soir dans le château d'un vaillant chevalier, qui le reçut avec beaucoup de bonté ; tandis que sa fille, car dans ces bons vieux temps, les jeunes personnes de qualité, ne croyaient pas au-dessous d'elles de se rendre utiles, courut chercher du pain et du vin faits au château. Lorsqu'elle versa le vin, avec la grâce d'Hébé, dans un gobelet orné des armes du vieux châtelain, et qu'elle le présenta, en rougissant, au neveu du grand roi, celui-ci fut frappé de sa beauté et de ses grâces modestes, et bientôt il fut surpris d'éprouver intérieurement certaines sensations énigmatiques qui lui avait été inconnues jusqu'alors. Sa main trembla en prenant le gobelet, et il se dit involontairement à lui-même : « Cela ne m'est jamais

arrivé en présence de l'ennemi, ni lorsque j'enfonçais les bataillons serrés des Sarrasins.» La nuit, Roland ne put fermer les yeux; car l'image de la belle Hildegonde était constamment devant lui. Le matin, lorsqu'il se préparait à partir, le vieux châtelain lui demanda son nom; le modeste Roland rougit en le disant; car ce nom était la gloire de tout le pays; et le châtelain fut si enchanté de posséder un hôte si illustre, qu'il le pria de rester encore un jour. Hildegonde ne dit rien; mais ses regards étaient éloquens, et Roland resta.

Le cœur du jeune chevalier était déjà prêt à se rendre, et son séjour prolongé décida sa défaite. Il n'attendait plus qu'une occasion pour se déclarer; elle se présenta, et Roland, en se promenant dans le jardin, trouva Hildegonde assise sur un banc, et plongée dans une rêverie, dont un de nos amans modernes n'eût pas manqué de se croire l'objet. Mais Roland était timide, c'était à peine s'il osait la regarder; et il ne l'aborda qu'en tremblant. Hildegonde non moins émue, pour cacher son embarras, se baissa pour cueillir une rose. Le chevalier la pria de la lui donner, en se plaignant qu'aucun emblème de momens heureux n'ornât encore son casque; et que lorsque ses compagnons d'armes vantaient la beauté et la vertu de leurs belles, il fût obligé de baisser la tête et de garder le silence. Hildegonde rougit, et dit en lui présentant la rose: « Tout ce qui est beau ne dure qu'un moment.» Roland n'hésita plus à déclarer sa passion; ils se jurèrent

l'un  
cheval  
campag  
amante  
Après  
vécut  
appren  
cœur s  
revoir  
demand  
servi d  
degond  
velles  
rieusen  
sures »  
ees mot  
Dix jou  
permiss  
dans le  
île sur le  
son par  
ciat, et  
trois mo  
Cepen  
avait été  
bataille,  
blessures  
vieux ch  
sa doule  
il bâti  
s'élevait  
de Fran  
coin de  
jours, a  
les yeux

l'un à l'autre une fidélité éternelle; et le chevalier promit de revenir aussitôt après la campagne en Espagne, pour conduire son amante à l'autel.

Après le départ de Roland, Hildegonde vécut solitaire et pensive. La renommée lui apprenait les exploits de son amant, et son cœur s'ouvrait à la joie et à l'espoir de le revoir bientôt. Un soir, un chevalier vint demander l'hospitalité au château. Il avait servi dans l'armée de Charlemagne, et Hildegonde lui demanda en tremblant des nouvelles de Roland. « Je l'ai vu tomber glorieusement à mes côtés, couvert de blessures », dit le chevalier. Hildegonde pâlit à ces mots et resta immobile comme une statue. Dix jours après, elle demanda à son père la permission de prendre le voile, et elle entra dans le couvent de Frauenwort, dans une île sur le Rhin. L'évêque du diocèse, qui était son parent, lui permit d'abrégier son noviciat, et elle prononça ses vœux au bout de trois mois.

Cependant Roland qui, à ce qu'il paraît, avait été laissé pour mort sur le champ de bataille, et qui était ensuite guéri de ses blessures, vint bientôt après réclamer du vieux châtelain la main d'Hildegonde. Dans sa douleur de la réponse funeste qu'il reçut, il bâtit un ermitage sur un rocher qui s'élevait immédiatement au-dessus de l'île de Frauenwort, et l'appela *Rolandsek* (le coin de Roland). Il y passa le reste de ses jours, assis à la porte de son ermitage, et les yeux fixés sur le couvent qui renfermait

sa bien-aimée. Lorsque la cloche des matines l'éveillait, il se levait et écoutait le chant des religieuses, s'imaginant qu'il distinguait la voix de son Hildegonde; et le soir, lorsque les lumières brillaient dans les cellules du couvent, son imagination voyait Hildegonde priant le ciel pour lui.

Deux ans passés de cette manière avaient presque épuisé ses forces. Un matin que, suivant son usage, il regardait le couvent, il vit quelques personnes occupées à creuser une fosse dans le jardin. Quelque chose dit à Roland que cette fosse était pour Hildegonde. Il envoya prendre des informations, et sa conjecture se trouva vraie. Il resta à sa place et observa la procession funèbre. Il vit déposer le corps dans la fosse, et écouta le *requiem* chanté pour Hildegonde; et bientôt après on le trouva mort à la porte de son ermitage, les yeux tournés vers le couvent.

Dans  
 Près du petit village d'Hirtzenach, entre Saint-Goar et Boppard, les ruines des deux vieux châteaux de Liebenstein et de Sternfels couronnent une belle montagne couverte de vignes, sur la rive droite du fleuve. Leurs tours, sombres et gothiques, s'élèvent l'une contre l'autre avec une sorte de dignité rivale, et ces châteaux sont connus sous le nom des deux frères. La tradition dit qu'ils étaient autrefois habités par un vieux chevalier qui avait deux fils qui lui étaient également chers. Une jeune orpheline, aussi belle que riche, était aussi élevée sous sa

protection. Ses charmes augmentèrent avec ses années ; et les jeunes chevaliers devinrent tous deux amoureux de la compagne de leur enfance. Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, le père lui proposa de choisir entre ses deux fils ; mais connaissant leurs sentimens, elle ne voulut pas affliger l'un des deux en préférant l'autre. Cependant le fils aîné, soupçonnant qu'elle avait un penchant secret pour son frère, renonça généreusement à ses prétentions, et la pria lui-même de se déclarer en faveur de son rival. Le vieux chevalier donna sa bénédiction au jeune couple ; mais leur union fut différée pour quelque temps. Le frère aîné voyait sans envie, mais non sans douleur, le bonheur de son frère. Les charmes de celle qu'il aimait, augmentaient tous les jours à ses yeux, et voulant fuir sa présence, il se rendit auprès du prince qui résidait à Rens, et fut admis à sa Cour.

Dans ce temps, saint Bernard prêchait la croisade sur les bords du Rhin. Il n'y avait pas un château près du fleuve qui n'envoyât un chevalier à Francfort, où l'empereur Conrad présentait le saint pontife aux fidèles, qui tous prenaient la croix. Presque tous les seigneurs des châteaux sur le bord du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Cologne, levaient un étendard, portant le symbole sacré des souffrances de Notre-Seigneur, et sous lequel tous leurs vassaux venaient se ranger ; et le fleuve ainsi que tous les chemins du pays, étaient couverts de troupes de fidèles qui se dirigeaient vers la Palestine. Le jeune

filz du vieux chevalier ne put résister à l'élan général, et il résolut de visiter la Terre sainte avant de conduire à l'autel celle qui devait être son épouse. Malgré les remontrances de son père, et les larmes mal cachées de sa bien-aimée, il assembla sa petite troupe et joignit l'armée de l'empereur à Francfort.

Le vieux chevalier étant mort bientôt après, le frère aîné revint de Rens pour prendre possession du château de ses ancêtres. L'amour était alors prêt à revivre plus fortement que jamais dans son cœur; mais il sut vaincre sa passion, et respectant dans la jeune orpheline l'épouse destinée à son frère, il lui accorda la protection la plus généreuse, et eut pour elle les égards et les attentions qu'il eût témoigné à une tendre sœur. — Deux ans s'étaient écoulés, lorsqu'on apprit que le jeune croisé revenait de la Palestine, accompagné d'une belle Grecque qu'il avait épousée. Cette nouvelle perça jusqu'au fond du cœur de son amante délaissée, et suivant l'usage du siècle, dans de pareilles circonstances, elle résolut de prendre le voile. Le fils aîné fut indigné de la conduite de son frère; et lorsqu'un courrier arriva au château pour annoncer son approche, il jeta son gant, et lui dit de le lui porter pour réponse.

Le croisé arriva avec sa belle Grecque au château de Sternfels, son héritage paternel; et une guerre sanglante éclata entre les deux frères. Ils étaient sur le point de la terminer par un combat singulier, lors-

que la  
parvint à  
le séjour  
La tri  
château  
bitans de  
à tous le  
que, et  
raient au  
des enri  
pule de  
ainé sur  
il eut le  
fidélité  
plongé  
tarda pa  
vaincre  
lait la s  
trouva r  
le voya  
serra ten  
« Vivons  
» marier  
» de l'ob  
» passe t  
» beaux  
chevalier  
serment  
ils le tin  
rables jus  
eux, et le  
conserver  
rappeller

Presqu

que la jeune orpheline se jeta entr'eux, et parvint à les réconcilier. Elle quitta ensuite le séjour de son enfance, et prit le voile.

La tristesse et le deuil régnèrent alors au château de Liebenstein, tandis que les habitans de Sternfels se livraient à la joie et à tous les plaisirs. La beauté de la dame grecque, et les grâces de sa conversation attiraient autour d'elle tous les galans chevaliers des environs; et elle ne se faisait aucun scrupule de recevoir leurs hommages. Le frère aîné surveilla de près sa conduite; bientôt il eut les preuves les plus évidentes de l'infidélité de l'épouse de son frère qui était plongé dans une sécurité funeste, et il ne tarda pas à trouver l'occasion de l'en convaincre lui-même. Le jeune chevalier voulait la sacrifier à sa vengeance; mais elle trouva moyen de s'échapper. Son frère aîné le voyant s'abandonner à son désespoir, le serra tendrement entre ses bras, et lui dit : « Vivons dorénavant ensemble, sans nous marier, pour rendre hommage à la douleur » de l'objet de notre premier amour qui » passe tristement dans un cloître les plus » beaux jours de sa jeunesse ». Le jeune chevalier accepta cette proposition; ils firent serment de ne jamais prendre d'épouses; ils le tinrent et ils restèrent amis inséparables jusqu'à la mort. Leur race expira avec eux, et leurs vieux châteaux en ruines qui conservent toujours le nom « des deux frères », rappellent au voyageur leur histoire.

Presque tous les châteaux, et la plupart des

rochers et des montagnes qui sont sur les rives, ou dans les environs du Rhin, ont chacun une tradition de ce genre, plus ou moins vraisemblable, qui s'y rattache. J'ai choisi les deux que je viens de vous transcrire, parce qu'elles m'ont semblé un peu moins incroyable qu'une infinité d'autres, dans lesquelles des dragons volans, des enchanteurs, ou des saints à miracles, jouaient toujours le premier rôle, et ôtaient à la vraisemblance sans ajouter à l'intérêt.

Bonn. —  
logne.  
salines.  
des tr  
Vierges.  
noineart  
la déco

LE CO  
du sole  
ciant su  
auberge  
idée tr  
accoura  
nous de  
cheter a  
sur les m  
L'auber  
indiffère  
assise av  
plongée  
lit la g  
honorer  
son livre  
littératur  
son. L'h  
raire qu  
rapidem  
l'avait p

---

---

## LETTRE XXIX.

Bonn. — Haine des habitans contre les Anglais. — Cologne. — Décadence de la ville. — Couvent des Ursulines. — Description de la cathédrale. — Tombeau des trois Mages. — Sainte Ursule et les onze mille Vierges. — Remarque sur les beaux-arts. — Le chanoine artiste. — Exemption de logement militaire pour la découverte d'un insecte.

Le coche d'eau arriva à Bonn au coucher du soleil; de compagnie avec notre négociant suisse, nous allâmes dans la meilleure auberge qui ne nous fit pas concevoir une idée très-favorable des autres. Les enfans accouraient autour de nous dans les rues, nous demandant quelques *kreutzers* afin d'acheter du bois pour allumer un grand feu sur les montagnes le jour de la Saint-Martin. L'aubergiste nous reçut avec une froide indifférence, et sa grosse moitié, qui était assise avec son fils devant la table du salon, plongée dans la lecture d'un roman, nous fit la grâce de lever les yeux, et de nous honorer d'un regard, après quoi elle reprit son livre sans nous dire un seul mot. La littérature semblait la fureur de la maison. L'hôte, prenant sur la table un itinéraire que j'y avais déposé, le parcourut rapidement des yeux, et le remit où il l'avait pris, en m'assurant que le livre

était très-incorrupt, je le priai de me dire sous quels rapports, et j'appris que l'auteur avait fait honneur à la ville de Bonn d'une ou deux manufactures qui n'existaient plus, et mon hôte eut grand soin d'ajouter, « grâce » aux Anglais ». — Je vis bientôt que les manufactures étaient un sujet qui tenait fort au cœur des habitans de Bonn, et qui avait même assez d'intérêt pour exciter l'attention de l'hôtesse sentimentale.

Le négociant suisse s'efforçait de tirer de son mari la confession sincère de ses sentimens à l'égard du nouveau gouvernement prussien; sentimens qui, malgré la crainte que celui-ci paraissait avoir de s'exprimer trop ouvertement, semblaient répondre parfaitement à ceux de la plupart des nouveaux sujets de la Prusse sur les bords du Rhin, lorsque la belle lectrice jetant brusquement son livre, s'écria en me regardant : — « Non, » ce ne sont pas les Prussiens qu'il faut accuser, nous n'aurions pas à nous plaindre d'eux. Mais, les Anglais, ce sont eux qui sont cause de tous nos malheurs. Ne sauraient-ils, » donc pas garder leurs manufactures pour eux » au lieu de ruiner celles des autres ? lorsque » les Français étaient ici, nous avions vingt » à trente manufactures qui employaient tous » les ouvriers de la ville; à présent ils sont » sans ouvrage, et sont réduits à la mendicité. — Il faut que nous mourions de faim, » afin que ces Anglais deviennent riches; » et puis ils viennent chez nous étaler leur » argent, mais ils ont grand soin de ne pas » le dépenser. — Oui, ce sont les Anglais

» que nous détestons; et voilà la vérité ». Et appuyant sa tête sur son bras, elle reprit son livre, rayonnante de joie d'avoir accumulé des raisonnemens aussi inattaquables. L'hôte se contenta d'applaudir par un regard d'approbation à l'éloquence de son épouse; et pendant le souper qui fut servi bientôt après, je m'efforçai par mes soins et mes attentions, de calmer l'humeur de la bonne dame; l'humeur qui se manifestait dans ses regards toutes les fois qu'elle les portait sur un Anglais.

Bonn est une jolie petite ville à qui son antiquité n'ôte rien de son élégance. Sa cathédrale gothique est un édifice d'une architecture légère et gracieuse, et le vieux palais électoral a une superbe façade en face des sept montagnes qui terminent la vue pittoresque qu'on découvre à travers les avenues des jardins du palais.

De Bonn à Cologne, il n'est rien qui mérite la moindre description; je vous éviterai donc l'ennui de m'accompagner sur la route, et je vous ferai découvrir de suite les clochers innombrables de Cologne qui s'élèvent au milieu d'une plaine sablonneuse, tandis qu'à la droite l'horizon est borné par les sommets bleuâtres, et irréguliers, des sept montagnes. Cologne, autrefois la cité sainte, aujourd'hui la plus sale et la plus triste des grandes villes de l'Europe, perd toute sa grandeur et beaucoup de son intérêt, lorsqu'on l'examine de près. Elle borde le Rhin et peut avoir une lieue de longueur sur environ une demi-lieue de largeur; mais ses rues sont toutes sales et mal bâties, et ses

places sont de grands espaces irréguliers, couverts de mauvaises herbes, et dont les masures tombant en ruines, sont de loin en loin variées par un bâtiment gothique, vestige solitaire d'une ancienne splendeur.

Les gens que vous rencontrez dans les rues ont en général l'air pauvre et misérable. Il est difficile de vous donner une idée de la saleté vraiment dégoûtante de la foule à moitié sauvage qui se précipita autour de nous pour porter nos bagages lorsque nous débarquâmes sur le quai. Porteurs, commissionnaires, guides, valets de places, et voituriers, tous cherchaient à l'envi à faire accepter leurs services, avec une activité qui formait un contraste frappant avec le flegme et l'apathie que nous avons été accoutumés à voir partout jusqu'alors.

Les *Kælners*, ou habitans de Cologne, sont regardés en Allemagne comme un peuple tout à fait *sui generis*. Ils n'ont rien d'allemand dans le caractère ni dans l'extérieur, et quelques physionomistes prétendent même retrouver encore dans leurs traits la trace de leur origine romaine. La population qui n'est plus aujourd'hui que d'environ 50,000 âmes, comprend une foule d'étrangers qui se ressemblent l'un l'autre en ce qu'ils sont tous *Ultrà-Catholiques* superstitieux, et qui semblent rivaliser entr'eux de malpropreté et de bassesse. Les clochers de Cologne qui autrefois étaient, dit-on, aussi nombreux que les jours de l'année ont souffert une réduction considérable qui heureusement s'est aussi étendue sur le nombre des mendiants qui, avant

son o  
12,000.  
ciation  
fixes qu  
Des so  
tait à Co  
douzain  
échappé  
des dame  
Ici vo  
pli de ba  
sa sécula  
ornée d  
en caser  
une der  
lines, d  
paraissai  
quille. C  
encore p  
du comm  
de moye  
à se retr  
ne répon  
questions  
n'avions  
prit un  
qu'à me  
couvent  
autant de  
avaient en  
bre de soe  
peine du p  
qui avaien  
ment à la

son occupation par les Français montait à 12,000. Ces mendiants formaient une association régulière, et ils avaient des postes fixes qui passaient de père en fils.

Des soixante-neuf couvens que l'on comptait à Cologne, il n'en reste plus qu'une demi-douzaine qui jouissent des faibles revenus échappés à la cupidité des vainqueurs. Ceux des dames nobles sont entièrement anéantis.

Ici vous voyez un vaste monastère rempli de ballots de marchandises qui annoncent sa *sécularisation mercantile*; là une belle église ornée d'un superbe portique, transformée en caserne. Je vis un couvent habité par une demi-douzaine de religieuses Ursulines, dans un quartier solitaire, où elles paraissaient mener une vie heureuse et tranquille. C'est, je crois, le seul qui subsiste encore pour des femmes un peu au-dessus du commun. La supérieure, grande femme de moyen âge, était d'abord assez disposée à se retrancher derrière sa dignité, et à ne répondre qu'avec un ton de dédain aux questions que je lui adressais; mais nous n'avions pas causé quelques minutes, qu'elle prit un ton doux et affable, et je n'eus qu'à me louer de ses bons procédés. Le couvent avait autrefois contenu trois fois autant de religieuses; mais les Français lui avaient enlevé ses trésors; et le petit nombre de sœurs qui restaient, subsistaient avec peine du produit de quelques petites sommes qui avaient échappé presque miraculeusement à la rapacité des vainqueurs.

La cathédrale est un superbe vestige de magnificence, au milieu des fragiles débris qui l'entourent. Si le plan original, dont vous avez vu des dessins, eût été exécuté en entier, elle eût surpassé en grandeur et en majesté tous les ouvrages d'architecture du monde. Dans son état actuel, quoiqu'elle ne soit pas même à moitié terminée, c'est encore le modèle d'architecture gothique le plus imposant et en même temps le plus gracieux que j'aie jamais vu. En entrant par la porte de l'ouest, nous fûmes frappés de l'ensemble de cet édifice majestueux, en dépit des échafaudages et des ouvriers qui couvraient la nef. L'église, comme la plupart des cathédrales du continent, a cinq grandes ailes, séparées l'une de l'autre par un quadruple rang de colonnes massives qui, malgré leurs dimensions gigantesques, ont un air d'élégance bien proportionnée, et sont ornées de chapiteaux de fleurs variées sur chaque colonne. Le nombre des colonnes dans la cathédrale est, dit-on, de cent; et lorsque vous regardez obliquement à travers les ailes, elles forment un coup d'œil vraiment admirable. Le chœur et les ailes extérieures sont seuls terminés. Les colonnes de la nef n'ont que la moitié de la hauteur projetée, et le reste est masqué par un plafond qui nuit à la beauté de l'effet. Les arches, et les plafonds des ailes de côté sont superbes. Lorsque l'œil s'égare dans la longue perspective que forment les colonnes, il est agréablement arrêté par les fenêtres du chœur dont les couleurs heu-

reusement  
monie  
Les  
sont d'  
rières  
fels et  
a conse  
naturel  
solemnit  
tout cet  
pour av  
PLICITÉ  
fini et  
person  
l'archit  
Notre  
le roi o  
pour ne  
toutes  
aucune  
vingt qu  
nous co  
mécanic  
n'avait  
monde  
ritables.  
dans une  
rière le  
recus pa  
pâle, ten  
cessaire  
tours, e  
le plus g  
avait sou

reusement mélangées sont en parfaite harmonie avec le reste de l'édifice.

Les murs et les colonnes de la cathédrale, sont d'une pierre qui se trouve dans les carrières qui sont sur la montagne de Drachenfels et qui est aussi belle que durable. On lui a conservé judicieusement sa couleur grise naturelle, ce qui ajoute beaucoup à la sombre solennité de l'édifice. Ce qui caractérise surtout cette belle cathédrale, c'est une majesté pour ainsi dire compacte, et une grande simplicité de style, qui n'est pas altéré par le fini et par la beauté des détails, que quelques personnes regardent comme la perfection de l'architecture gothique.

Notre vieux valet de place, que sa majesté le roi de Prusse avait eu la bonté de choisir pour nous (un ordre solennel, affiché dans toutes les auberges, défendant d'employer aucune personne de ce genre, autre que les vingt qui sont licenciés par le gouvernement), nous conduisit par une espèce d'impulsion mécanique au tombeau des trois mages. Il n'avait pas d'idée qu'il pût y avoir rien au monde de si intéressant que leurs crânes vénérables. Ces ossemens inappréciables reposent dans une jolie petite chapelle grecque, derrière le chœur, dans laquelle nous fûmes reçus par un vieux prêtre, aussi maigre que pâle, tenant à la main une chandelle fort nécessaire pour en parcourir les sombres détours, et grâce à laquelle, il nous montra dans le plus grand détail les différens trésors qu'il avait sous sa garde.

Le sépulcre est une longue et large boîte, d'argent doré massif, du travail le plus curieux, et orné de colonnes et d'ornemens d'architecture, de petites statues des trois mages, et d'une quantité de saints, dont plusieurs sont d'or massif. Les textes et les inscriptions sont en lettres d'or; et les petites colonnes, bien proportionnées, sont de l'émail bleu le plus riche. Les espaces intermédiaires entre les statues, les colonnes, etc. sont remplis de pierres précieuses, et de bijoux antiques, à chacun desquels notre vieux cicerone ecclésiastique fixait une valeur de tant de milliers de florins. Il ouvrit ensuite la boîte, et nous vîmes les crânes des trois mages placés avec soin sur une tablette couverte de laine, et supportant chacun une couronne dorée, décorée de perles. Au-dessus, leurs noms, Gaspar, Melchior, Balthazar, sont gravés en lettres formées par des rubis. Expliquer comment ces crânes précieux sont venus de Judée dans cette chapelle, embarrasserait tout autre que les bons catholiques de Cologne, qui ne doutent pas plus du fait que s'ils possédaient des certificats d'authenticité de toutes les mains par lesquelles ils doivent avoir passé. Il paraît que, lors de la prise et du pillage de Milan en 1170, ils furent donnés par l'empereur Frédéric I, à un archevêque de Cologne, l'un de ses partisans déclarés, qui les déposa dans la cathédrale; mais comment arrivèrent-ils dans la ville de Milan? c'est ce qu'il paraît difficile de résoudre, à moins

que, comme la *Santa Casa*, en Italie, ils n'y soient venus à travers les airs.

Le vieux prêtre en découvrant ces reliques sacrées, nous regarda d'un air qui semblait nous demander si nous n'étions pas pénétrés d'amour et de respect, conclusion que nous lui laissâmes tirer de notre silence; tandis que quelques belles catholiques qui étaient avec nous s'écrièrent « Voyez-vous? voilà les trois mages! » A l'air d'enthousiasme qui les animait, on eût dit qu'elles les voyaient véritablement revêtus de leurs robes orientales. A cette exclamation d'une pieuse crédulité succéda celle d'une admiration purement féminine : « Regardez les perles! qu'elles sont superbes! » Le règne des Français si fatal aux couvens et aux églises de Cologne, ne le fut pas moins pour ces trésors superstitieux; et ce beau monument erra de ville en ville, avec le chapitre exilé. La secousse du voyage, la rapacité des différentes mains par lesquelles il passa, et la faim du chapitre qui fut obligé de convertir en pain un grand nombre de pierres précieuses, furent cause que les os restèrent intacts, mais que les bijoux se trouvèrent sensiblement diminués, lorsque les trois mages revinrent prendre leur ancien poste dans la cathédrale de Cologne.

Les couronnes d'or sont aujourd'hui remplacées par des couronnes dorées, et les fidèles koelners ont rassemblé toutes les pierres précieuses qu'ils purent trouver, et qui, grâce au talent de plusieurs artistes, ont rendu au

mausolée une partie de son ancienne splendeur. Le vieux prêtre dont le regard avide semblait dire qu'un seul des diamans lui assurerait pour le reste de ses jours une aisance dont il n'avait pas joui depuis bien des années, nous dit en refermant la boîte : « Après tout, ce reliquaire vaut encore au moins huit millions ». Huit millions ensevelis pour repaître une admiration stérile dans la petite chapelle d'une cathédrale dont les chanoines étiques n'ont pas même de quoi fournir aux frais de leur subsistance, et dont l'enceinte est continuellement remplie de malheureux qui souvent manquent de pain !

Nous montâmes sur l'une des tours massives qui décorent la façade de l'église du côté de l'ouest, et qui, si le plan eût été mis à exécution, eussent dû avoir cinq cents pieds de hauteur ; mais celle sur laquelle nous montâmes n'est qu'à moitié terminée, tandis que l'autre n'a que vingt pieds. L'immense plate-forme couverte d'herbes qui en couronne le sommet, ressemble à une cour spacieuse, et de là nous jouissions d'une belle vue du Rhin qui, devant nous, séparait Cologne de la petite ville de Lintz, et dont nous pouvions suivre le cours jusqu'à Bonn et jusqu'aux sept montagnes, tandis que, du côté de la Hollande, nous apercevions les clochers de Dusseldorf.

Notre valet de place nous débita une longue kyrielle de curiosités ecclésiastiques qui toutes, disait-il, méritaient de fixer notre attention. Il nous proposa, entr'autres, de

rendre un  
sur la si  
dames à l  
quantité  
finir par  
Sainte-Ur  
logne, ap  
vierges à s  
la ville, fu  
essaim de  
prendre l  
sonnes pr  
plutôt qu  
le couven  
fut fondé  
Leurs res  
verre, dé  
gothique  
un cabine  
on vous n  
crânes d'u  
bleau place  
Ursule, en  
barquant d  
Nous all  
dans laqu  
nous mont  
fut enterre  
bleau adm  
Pierre, a  
Paris, a été  
et qui orne  
l'artiste l'av  
les connais  
ses chels-d

rendre une visite aux *onze mille vierges*, et sur la singularité du titre nous nous décidâmes à le suivre. Il nous fit prendre une quantité de petites rues sales et étroites, et finit par nous introduire dans l'église de Sainte-Ursule, qui débarqua, *dit-on*, à Cologne, après un naufrage, avec onze mille vierges à sa suite. Les Huns, qui occupaient la ville, furent charmés de voir arriver cet essaim de beautés, et ils voulurent entreprendre leur conquête; mais les jeunes personnes préférèrent toutes prendre le voile plutôt que d'écouter ces amans grossiers; et le couvent des dames nobles de Sainte-Ursule fut fondé en commémoration de leur vertu. Leurs restes, enfermés dans des coffres de verre, décorent les murs de l'église, édifice gothique assez respectable, tandis que dans un cabinet célèbre, appelé la chambre d'or, on vous montre, à travers une fenêtre, les crânes d'un petit nombre d'entr'elles. Un tableau placé dans le chœur, représente Sainte-Ursule, entourée de ses vierges en blanc, débarquant dans le port de Cologne.

Nous allâmes voir l'église de Saint-Pierre, dans laquelle Rubens fut baptisé, et l'on nous montra le tombeau de son père qui y fut enterré. Au-dessus de l'autel est son tableau admirable du crucifiement de Saint-Pierre, qui, après avoir été transporté à Paris, a été rendu aux habitans de Cologne, et qui orne de nouveau la place pour laquelle l'artiste l'avait destiné. C'est à juste titre que les connaisseurs mettent ce tableau au rang de ses chefs-d'œuvre.

Cologne qui a fourni anciennement à la peinture plusieurs artistes distingués, possède encore un grand nombre de galeries de tableaux et de peintures célèbres, beaucoup plus que nous n'avions le temps ni l'inclination d'en voir. Les tableaux sont comme la poésie; il faut qu'ils soient très-bons pour intéresser. Dans les arts utiles, si nous ne pouvons rencontrer la perfection, nous sommes forcés de nous contenter de la médiocrité; mais il n'en est pas de même des arts de pur agrément. On a le droit d'être difficile en les jugeant, et puisque leur but est d'intéresser ou de plaire, s'ils ne l'atteignent pas, ils n'ont plus aucun mérite. Autant on admire les ouvrages du premier ordre, autant on se lasse des productions de la médiocrité; c'est pour cela que je ne vous ai point parlé d'une foule de collections que j'ai vues dans mes voyages; car je sais que vous êtes de mon avis, et qu'autant vous estimez un homme respectable, autant un tableau *respectable* vous inspire peu d'intérêt.

Il faut cependant que je vous dise un mot d'une collection assez singulière que j'allai voir à Cologne avec mon négociant suisse, et un gros marchand de Francfort, qui était venu avec nous depuis Bonn. C'était une collection de petits modèles en cire représentant la misère, l'avarice, l'opulence, ou d'autres sujets caractéristiques. Ces modèles étaient exécutés avec une vérité d'expression et de coloris que je n'aurais jamais cru que la cire fût capable de produire. L'artiste, aussi original que ses statues, était

un vie  
drale, le H  
avec une  
agée que  
Son cabin  
livres de  
ensevelis  
lottes, d'in  
fragmens d  
favoris du  
la figure  
d'un gran  
paraître  
physionom  
du génie,  
brusque;  
interromp  
d'un ton  
je vous d  
toutes ven  
n'en ai pl  
fit pourtan  
puis une tr  
lard, qui é  
teurs d'Ho  
de charge  
étaient rar  
coucher.  
Le port  
main une p  
une cruche  
rité d'expr  
L'avare co  
moins adm  
Hogarth, o

un vieux chanoine paralytique de la cathédrale, le *Herr Canonicus Hardy*, qui logeait avec une femme de charge presque aussi âgée que lui, dans une véritable mansarde. Son cabinet d'étude était garni de quelques livres de messe et de théologie, à moitié ensevelis sous des tas de brosses et de palettes, d'instrumens de mathématique et de fragmens de statues, qui indiquaient les goûts favoris du vieux prêtre. Le chanoine dont la figure maigre et allongée était surmontée d'un grand bonnet de coton qui la faisait paraître encore plus blême, mais dont la physionomie portait cependant l'empreinte du génie, nous fit d'abord un accueil assez brusque; et ayant de l'humeur de se voir interrompu dans ses occupations, il nous dit d'un ton d'impatience: « Non, messieurs, je vous demande pardon; les figures sont toutes vendues; je suis bien fâché; mais je n'en ai plus ». Un petit mot de flatterie en fit pourtant paraître une, puis une autre, puis une troisième, jusqu'à ce que le vieillard, qui était un peu du caractère des chanteurs d'Horace, finit par dire à sa femme de charge d'apporter tous ses modèles qui étaient rangés dans sa petite chambre à coucher.

Le portrait de la misère, tenant d'une main une petite croûte de pain, et de l'autre une cruche d'eau, me parut avoir une vérité d'expression véritablement étonnante. L'avare comptant ses guinées, n'était pas moins admirable. Un peintre flamand, un Hogarth, ou un Wilkie, aurait eu peine à

rendre mieux le *sentiment* de la figure. Les modèles sont petits, et sont enfermés dans de jolis cadres dorés. Le vieux chanoine se contentait de les vendre deux louis d'or pièce, faible dédommagement du travail qu'ils avaient évidemment exigé. Le marchand de Francfort, toujours prêt à faire des spéculations, offrit de lui en prendre un certain nombre à un louis et demi chaque, proposition que la vieille femme de charge défendit formellement au chanoine d'accepter; et lorsque je témoignai le désir d'acheter les deux qui m'avaient le plus frappé, le marchand spéculateur m'engagea à le faire, en me disant que je pourrais gagner cent pour cent en les revendant à Londres.

Le vieux chanoine nous montra ensuite à travers son microscope, un insecte curieux qu'il avait découvert le premier, et qui lui fut fort utile lors de l'occupation de Cologne par les Français. Uniquement en récompense de sa découverte, il fut exempté par ordre du général français, de l'obligation de loger une demi-douzaine de soldats qui lui étaient tombés en partage, dans la répartition des troupes chez les habitans.

Casinos. —  
capitales.  
— Constit  
— Violés p  
naux littéra  
allemand  
annoncer

LES CASIN  
grandes v  
blissemen  
rend dou  
lecture so  
naux, de p  
de toutes  
pendammen  
quefois des  
a une salle  
et les nou  
du silence  
On y trou  
billard, et q  
servie par  
sement. Les  
tie du batin  
les bals et  
elles sont s  
de tabac qu  
les autres

---

## LETTRE XXX.

Casinos. — Journaux allemands. — Gazettes des petites capitales. — Leur insipidité. — Journaux politiques. — Constitution de Massenbach. — Liberté de la presse. — Violée pour plaire aux grands souverains. — Journaux littéraires. — Remarques curieuses d'un voyageur allemand en Angleterre. — Formule allemande pour annoncer un décès.

LES Casinos qu'on trouve dans toutes les grandes villes de l'Allemagne, sont des établissemens tenus avec une élégance qui les rend doublement agréables. Les salons de lecture sont remplis d'une quantité de journaux, de pamphlets, littéraires et politiques, de toutes les parties de l'Allemagne; indépendamment des journaux français, et quelquefois des journaux anglais et italiens. Il y a une salle de conversation où les politiques et les novellistes peuvent se dédommager du silence prescrit dans les salons de lecture. On y trouve encore des salles de jeux et de billard, et quelquefois une bonne table d'hôte servie par un restaurateur attaché à l'établissement. Les salles d'assemblée, qui font partie du bâtiment, ne sont ouvertes que pour les bals et pour les assemblées du soir, et elles sont strictement préservées des fumées de tabac qui souvent embaument et colorent les autres appartemens. Dans quelques Ca-

sinos, la petite minorité des *non-fumeurs* parvient à obtenir que les journaux soient transportés chaque jour pour quelques heures dans une salle d'où l'herbe favorite est exclue.

Ces établissemens sont défrayés par des souscriptions. La noblesse et la bourgeoisie, à l'exception des petits marchands, y sont également admises. Un voyageur étranger peut aisément s'y faire introduire par son banquier; et il y trouve une société plus respectable, et plus d'agrémens et de ressources que dans les cafés de France et des Pays-Bas, où l'on ne peut jeter les yeux sur un journal qu'au prix d'une glace ou d'une tasse de café.

La multitude de journaux, de tous genres, et de toutes dimensions, qui, de toutes les parties de l'Allemagne, viennent couvrir les tables du Casino, résulte en grande partie de l'étendue et de la division sans fin du gouvernement; chaque petit état, chaque ville voulant avoir sa feuille officielle, il s'en faut de beaucoup que leur mérite soit en proportion avec leur nombre; mais quoique la plupart ne contiennent que d'insipides critiques qu'on a déjà vues partout, et des détails insignifiants qu'on ne devrait voir nulle part, c'est toujours assez pour occuper l'esprit; et l'Allemand flegmatique, la pipe à la bouche, les étudie avec un soin qui exerce ses facultés, et les tient pour ainsi dire en haleine. Les deux ou trois petites gazettes de chaque petite capitale ne sont, en général que des collections d'annonces officielles, de promotions, d'arrivées, de départs, etc., sans

un seul  
article de  
nal même  
çais et qu  
cercle or  
s'être trac

Ces esp  
naturelle  
ils sont pu  
seuls jour  
nérale. L  
naux plu  
n'est que  
teurs, les

peuvent e  
qu'il sach  
s'appuie  
baret, sar  
sa pipe o  
jamais vu

prend la  
ne contien  
que l'anno  
d'un bailli

mière de  
les jours le  
rieux des  
tent en to  
à la fin de  
duit aussi l  
canisme co

Ne croy  
tel que l'A  
naux bien

un seul mot d'écrit original, sans un seul article de nature à exciter l'intérêt. Le journal même de Francfort, qui est écrit en français et qui est fort répandu, ne sort guère du cercle ordinaire que ces gazettes semblent s'être tracé.

Ces espèces de moniteurs en miniature n'ont naturellement aucun intérêt hors de l'état où ils sont publiés, et dans cet état, ce sont les seuls journaux dont la circulation soit générale. Le Casino offre une réunion de journaux plus choisie et plus étendue ; mais elle n'est que pour la classe opulente ; et les pasteurs, les petits marchands, les villageois ne peuvent en jouir. Le paysan allemand, quoiqu'il sache presque toujours lire et écrire, s'appuie sur son coude sur la table du cabaret, sans s'occuper d'autre chose que de sa pipe ou de sa chopine de vin ; je ne lui ai jamais vu un journal dans les mains, et s'il prend la gazette de la petite capitale, elle ne contient rien de plus marquant pour lui que l'annonce d'une mort, de la nomination d'un bailli, ou d'une vente de bois. La première de ces annonces, qui remplissent tous les jours les gazettes, est un exemple si curieux des formalités que les Allemands mettent en toutes choses, que je vous envoie à la fin de cette lettre un échantillon traduit aussi littéralement que le permet le mécanisme compliqué des phrases allemandes.

Ne croyez pas cependant que dans un pays tel que l'Allemagne, il n'y ait point de journaux bien écrits. Les journaux littéraires

viennent en foule des petits foyers de la littérature dans le nord; et Stuttgart et Tübingen, dans le midi, fournissent aussi leur contingent. Les journaux qui, pour me servir d'une phrase commune, font du bruit, et qui doivent être regardés comme les organes de l'opinion publique, sont au nombre de cinq ou six, tels que le Nouveau Mercure du Rhin, le journal de l'Opposition, le journal du Rhin, etc., etc. Ce sont les journaux *nationaux*, et ils sont rédigés avec esprit, ont pour base des principes indépendans, qu'ils défendent hardiment, et ne contiennent que des discussions originales. Ils s'occupent des intérêts de la confédération, et des affaires de l'Allemagne en grand, et se permettent les commentaires les plus libres sur la conduite de tous les princes qui paraissent les compromettre matériellement.

Les droits des citoyens et la valeur des constitutions représentatives sont aujourd'hui le thème continuel de tous les écrivains. Ils traitent ces sujets tant bien que mal; mais, enfans en politique, ils s'enfoncent un peu trop dans la théorie, sans songer à la pratique. Il est un seul point sur lequel ils sont tous d'accord, les éloges qu'ils donnent à notre constitution qu'ils citent pour modèle. Le célèbre Massenbach dont le *patriotisme* est d'autant plus vif qu'il le trouve très-lucratif, est un infatigable faiseur de pamphlets; il est toujours prêt à descendre dans l'arène, et à entamer une discussion. Par forme de frontispice à l'une de ses brochures, il a représenté sa théorie d'une bonne constitution

dans u  
démocr  
s'élève à  
cution é  
spécieux  
formater  
Les jo  
le lieu d  
nement o  
La plupa  
de Saxe-  
Darmsta  
bremen  
berg, et  
Rhin, à  
triche,  
états, u  
duché  
temps p  
qu'il pri  
duc déf  
gouvern  
Rhin étai  
coup d'o  
tout aill  
et il ne  
parte se  
Mais il  
qui prou  
princes s  
lorsqu'il  
voisins.  
des jour  
pas di e  
se public

dans un temple pyramidal, dont la base est démocratique, et qui, de degrés en degrés s'élève à un sommet monarchique. Si l'exécution était aussi praticable que le projet est spécieux, Massenbach serait le Solon des réformateurs.

Les journaux patriotiques choisissent pour le lieu de leur publication, quelque gouvernement où la liberté de la presse soit établie. La plupart paraissent dans les grands duchés de Saxe-Weymar, de Saxe-Gotha, de Hesse-Darmstadt et de Nassau, et ils circulent librement dans ceux de Bade, de Wurtemberg, et dans tous les états sur les bords du Rhin, à l'exception de Hesse-Cassel. En Autriche, en Bavière, et dans quelques autres états, un ordre formel les défend. Le grand duché de Hesse se distingue depuis longtemps parmi les états du Rhin par l'esprit qu'il professe. Il est très-rare que le grand duc défende un ouvrage qui attaque son gouvernement; et lorsque les princes du Rhin étaient sous le joug des Français, beaucoup d'ouvrages patriotiques, proscrits partout ailleurs, se publiaient dans ses états, et il ne supprimait que ceux dont Buona-  
parte se plaignait spécialement.

Mais il vient de se manifester un exemple qui prouve suffisamment combien les petits princes sont peu maîtres dans leurs états, lorsqu'il s'agit des intérêts de leurs puissans voisins. Le nouveau Mercure du Rhin, l'un des journaux les plus indépendans (pour ne pas dire les plus jacobins) de l'Allemagne, se publiait à Offenbach, dans le grand duché.

A peine ce journal commença-t-il à discuter l'affaire du roi de Prusse et du colonel Massenbach, qu'il reçut du grand duc l'ordre de garder le silence sur cette matière. Ne voulant pas s'y conformer, le journal alla se réfugier à Iéna dans le grand duché de Weymar, où il expliqua dans son premier numéro le motif de son changement de domicile.

Le grand duc de Weymar est le seul qui maintienne, en dépit de ses voisins puissans, la liberté de la presse qu'il a établie, aussi est-il souvent en altercation avec eux; mais il tient bon; il refuse de changer les lois, et renvoie les plaignans aux ressources que leur offrent les tribunaux. C'est un homme plein d'énergie, et qui jouit d'une influence et d'une considération acquises par ses talens et confirmées par le respect de toute l'Allemagne. Le grand duc de Hesse est un bon souverain, qui est véritablement le père de ses sujets, et qui a un territoire quatre fois plus considérable que celui du duc de Weymar; mais comme ses idées proviennent plus de la bonté de son caractère, que d'un principe politique, il se laisse plus aisément influencer par les circonstances.

Les journaux littéraires traitent d'une foule de sujets différens, et offrent la plus grande variété. Je trouve leurs critiques un peu lourdes et monotones, ce que les Allemands attribuent à la bonne foi des journalistes qui préfèrent présenter la vérité toute nue plutôt que de la dénaturer par de vains ornemens. Les Anglais figurent souvent, et sous des couleurs assez favorables, dans ces ou-

vrages. De  
affaires  
sont entre  
lord Byron  
poètes ce  
extraits  
bons mots  
et de tou  
son. Les r  
revienn  
la sauce  
d'eux m  
decins a  
et porter  
l'opposit  
les Tory  
tandis q  
ment à  
que de t  
voyez q  
mères s  
chez l'é  
Ce qui  
lemands  
sorte pri  
toute esp  
ticulière  
mettant  
le monde  
gement  
les faits,  
sans com  
matériau  
besoin d  
habile, p

vrages. Des détails circonstanciés de toutes nos affaires politiques, de nos institutions, etc., sont entremêlés de notices biographiques sur lord Byron, Walter, Scott, et nos autres poètes célèbres; quelquefois des morceaux extraits de leurs nouveaux ouvrages; des bons mots *parlementaires* de lord Castlereagh, et de toutes les histoires secrètes des Watson. Les rapports faits par les voyageurs qui reviennent de notre île, sont en quelque sorte la sauce piquante de ces journaux; et l'un d'eux m'apprit, par exemple, que « les médecins anglais se mettent toujours en noir, et portent quelquefois des épées; que toute l'opposition mange du bœuf bouilli, et que les Torys mangent des petits pains mollets, tandis que les Wighs montrent leur attachement à leurs principes, en ne faisant usage que de tranches de gros pain commun »; vous voyez qu'on peut acquérir de nouvelles lumières sur son propre pays en voyageant chez l'étranger.

Ce qui manque surtout aux journaux allemands, c'est cette habileté, en quelque sorte pratique, à discuter et à commenter toute espèce de sujet, qui distingue si particulièrement les journaux anglais, et qui, mettant chaque article à la portée de tout le monde, éclaire l'opinion et forme le jugement. Les journaux allemands détaillent les faits, et les entassent l'un après l'autre sans commentaires; mais ce ne sont que les matériaux grossiers de l'ouvrage qui auraient besoin d'être mis en œuvre par une main habile, pour avoir un but d'utilité ou d'agrément.

ment. Accumulés séchement dans les journaux allemands, ils ne remplissent la tête que de détails confus; et un digne baron de ma connaissance, passe généralement toute la matinée à se garnir le cerveau de tout ce qu'ils contiennent. Consultez-le, il vous citera tous les articles que vous voudrez; c'est une véritable gazette ambulante; mais de tous ces faits, dont sa tête est remplie, il n'en saurait tirer une seule conclusion. Il aurait bon besoin qu'un journal rédigé dans la forme de la *revue triennale*, mit un peu d'ordre dans ses idées.

---

*Formule allemande pour annoncer un décès.*

---

« Je soussigné, fais connaître à tous mes  
 » parens et amis, comme le devoir m'y oblige,  
 » qu'il a plu à la Providence divine, le 30  
 » août dernier, à quatre heures du matin,  
 » d'appeler à elle, dans une joyeuse éternité,  
 » par suite d'une pénible maladie du  
 » poumon, endurée avec résignation et courage  
 » pendant nombre d'années, ma chère  
 » épouse Sophie, née le....., à....., dans  
 » le Rhingau, dans la quarante-sixième  
 » année de son âge, seule fille survivante  
 » de l'ex-greffier du bailli de l'électorat de  
 » Mayence, M. B...., décédé. Elle mourut  
 » en mon absence (car, dans l'espoir de  
 » rétablir ma santé, altérée par suite de  
 » différentes circonstances fâcheuses, et des  
 » travaux continuels qu'exigeait ma profes-

» sion  
 » Benne  
 » bach, c  
 » ce fune  
 » dre qu  
 » les bra  
 » ses sac  
 » et la pl  
 » de Die  
 » excelle  
 » perdu  
 » cinq e  
 » comm  
 » mande  
 » parens  
 » enfans  
 » souhai  
 » leur p  
 » les pri  
 » mens d  
 » nuer m  
 » qu'y ajo

» sion, j'étais alors chez mon vieux père, à  
» Bensheim, pour prendre les bains d'Auer-  
» bach, qui n'en est pas très-éloigné, bains que  
» ce funeste événement ne me permit de pren-  
» dre que pendant fort peu de temps), dans  
» les bras de sa sœur, après avoir reçu tous  
» ses sacremens, avec la plus grande fermeté  
» et la plus profonde résignation à la volonté  
» de Dieu, et plus tôt que ni elle ni notre  
» excellent médecin ne le présumaient. J'ai  
» perdu en elle une épouse fidèle, et mes  
» cinq enfans, dont l'éducation est à peine  
» commencée, une tendre mère. Je recom-  
» mande la défunte aux prières de mes chers  
» parens et amis; et moi-même et mes  
» enfans, à l'amitié durable, et aux bons  
» souhaits des susnommés. Convaincus de  
» leur participation à ma juste douleur; je  
» les prie de se dispenser de tous compli-  
» mens de condoléances, qui loin de dimi-  
» nuer ma profonde affliction, ne pourraient  
» qu'y ajouter ».

« FRÉDÉRIC,

» Commis de la chancellerie de l'échiquier  
» du grand duché de Bade ».

---

---

## LETTRE XXXI.

Vieux soldat de Buonaparte, devenu voiturier. — Babil d'un négociant français. — Diverses anecdotes qu'il raconte. — MONSIEUR, comte d'Artois, et le duc de Tarente à Lyon. — Le chemin de l'honneur. — Légèreté française. — Bergheim. — Haine des habitans contre les Prussiens. — Raison de l'amour qu'ils portent aux Français. — Déclin des manufactures. — Présence des troupes prussiennes. — Réflexions sur l'équilibre politique de l'Europe. — Juliers. — Arrivée à Aix-la-Chapelle.

Nous partîmes de bonne heure pour Aix-la-Chapelle, le gros négociant de Francfort, un négociant français de Lyon, un jeune allemand, que j'avais rencontré à Stuttgard, et moi, tous quatre ballottés dans une grande calèche, traînée par deux forts chevaux de cavalerie, et conduite par un vieux soldat de Buonaparte, qui, depuis la paix, s'était fait voiturier. Le drôle avait été à la bataille de Waterloo; et, tout en racontant ses exploits héroïques, encouragé par le négociant, son compatriote, il tira sa montre, et me dit d'un air de triomphe: « Vous voyez bien? C'est une anglaise ». La montre était anglaise, il est vrai; mais peut-être n'était-il pas aussi certain qu'il l'eût prise, comme il le disait, dans la poche d'un Anglais, sur le champ de bataille.

Le négociant de Lyon, Français qui joignait assez de finesse à beaucoup de suffisance, avec l'air important d'un homme riche, s'empara de la conversation dont je fus le seul qui profitai, les deux Allemands parlant peu français, et le Français ne sachant que sa propre langue. Son babil intarissable se renfermait dans les deux sujets qui seuls paraissaient l'occuper, la France et lui. En moins d'un quart d'heure nous savions toute son histoire. Sa maison de commerce était connue dans toute l'Europe; ses vignes et sa maison de campagne étaient l'admiration du département; son épouse, « une superbe femme », et le maire, « son meilleur ami ». Quant à la France, « ah ! voilà ce qu'on appelle un beau pays. Qu'est-ce que vous n'y trouvez-pas ? Vous avez là du blé, vous avez des fruits, vous avez des vignobles; enfin, vous avez tout »; et, se tournant vers moi, il ajouta, d'un air de triomphe : « Vous n'avez pas de vignes en Angleterre » ? Et alors exprimant sa compassion pour nous, par un haussement d'épaules, il s'écria : « Oh ! non, il n'y a pas de pays comme la France » !

Paris et le Palais-Royal, selon lui « le paradis terrestre », étaient l'exclamation ordinaire par laquelle il terminait toutes ses réflexions. « Il n'y a qu'un Palais-Royal dans le monde ! » s'écriait-il avec un transport qui prouvait qu'il ne se doutait pas qu'il faisait là au monde le plus grand compliment possible. « Les filles de joie sont si jolies et si modestes ! — Elles sont justement comme des femmes honnêtes. Ah ! il n'y a que les

urrier. — Babil  
neodotes qu'il  
et le duc de  
neur. — Lé-  
des habitans  
pour qu'ils por-  
manufactures. —  
Réflexions sur  
Jalliers. — Ar-

e pour Aix-  
e Francfort,  
, un jeune  
à Stuttgart,  
s une grande  
chevaux de  
eux soldat de  
i, s'était fait  
la bataille de  
ses exploits  
ociant, son  
et me dit  
oyez bien ?  
ait anglaise,  
il pas aussi  
il le disait,  
r le champ

Français qui aiment les femmes. A Paris on se marierarement ». — C'est vrai; ce n'est pas la mode. — « Ah! les Français sont le seul peuple galant. Toutes les femmes aiment les Français ». Sautant ainsi avec une volubilité incroyable de sujet en sujet, il continua à nous amuser, non moins par sa vivacité et par sa vanité naturelle, que par l'ignorance profonde qu'il déployait, du moment qu'il ne s'agissait plus de la France, ou plutôt de Lyon et de Paris.

Quelquefois il nous donnait quelques détails sur le siège de la ville de Lyon, à la défense de laquelle il avait pris part, et où il n'avait échappé qu'avec peine à la guillotine. Il était à Lyon lorsque le duc de Tarente et Monsieur s'y rendirent pour essayer d'arrêter la marche de Buonaparte de l'île d'Elbe à Paris. Il vit les troupes rangées sur la grande Place, et passées en revue par Monsieur et par le duc de Tarente. Chaque soldat avait reçu trois francs de gratification; et l'on espérait que les exhortations du maréchal ramènerait toutes les troupes à la cause royale. Son Altesse Royale et le duc parcoururent tous les rangs, et le maréchal, après des exhortations réitérées, et après avoir épuisé tous les moyens de réveiller des sentimens d'honneur et de loyauté, dit à ses troupes de donner au prince une preuve de leur attachement en criant *Vive le Roi!* Quelques voix rompirent seules le silence. Le maréchal se retira au désespoir; des larmes roulaient dans ses yeux; et le comte d'Artois et lui quittèrent Lyon bientôt après. Le Français

m'assur  
spectate  
larmes

Un c  
de not  
près de  
était fo  
de l'usu  
tention  
cria are  
— Et t  
neur?

ne me  
par les  
de serv  
après lu  
devoir

*Vive l'*  
colore  
son ép  
n'euren  
d'aller s

parte. C  
gèreté  
cède à  
militair

chimère  
il ait tou  
La vi

trastai  
alleman  
gait d'ex  
en com  
comme  
mandai

m'assura que lui, ainsi que la plupart des spectateurs, avaient été touchés jusqu'aux larmes de cette scène cruelle.

Un colonel de cavalerie à demi-solde, ami de notre compagnon de voyage, demeurait près de Lyon avec son épouse, à laquelle il était fort attaché. A la nouvelle de l'approche de l'usurpateur, comme il laissait percer l'intention d'aller le rejoindre, son épouse s'écria avec indignation : « A ton âge, mon ami ! — Et tu ne connais pas le chemin de l'honneur ? Penses-y bien ; si tu le quittes, tu ne me verras de ta vie ». Le colonel, vaincu par les persuasions de son épouse, résolut de servir fidèlement son roi, et il la quitta après lui avoir juré de ne jamais oublier son devoir. Mais, en arrivant à Lyon, les cris de *Vive l'Empereur !* et la vue de la cocarde tricolore, triomphèrent de sa fermeté ; et ni son épouse, ni son serment, ni son honneur n'eurent assez d'influence pour l'empêcher d'aller se ranger sous l'étendard de Buonaparte. C'est un exemple évident de cette légèreté invariable avec laquelle le Français cède à l'impulsion du moment. La gloire militaire, la plus vaine et la plus illusoire des chimères, semble être le seul sentiment auquel il ait toujours été fidèle.

La vivacité divertissante du Français contrastait avec la lourde stupidité du négociant allemand, qui, en mauvais français, s'efforçait d'entamer une négociation pour obtenir en commission des soieries de la maison de commerce de Lyon, protestant qu'il ne demandait que les droits de courtage les plus

modérés. Ma connaissance de Stuttgart, jeune Allemand plein de simplicité, ne levait jamais les yeux de dessus le Français, dont la provision d'anecdotes et de bons mots semblait inépuisable; et, lorsque par hasard, il sentait la force d'une exclamation, ou d'une description quelconque, il témoignait son admiration par un grand éclat de rire.

Nous nous arrêtâmes quelques minutes à la petite ville de Bergheim, dans une auberge. Pendant que nous prenions notre chocolat, le Français sachant que sa nation est en très-bonne odeur auprès de la majorité des nouveaux sujets du roi de Prusse, feignait de dire du mal de son pays, et de vouloir persuader au gros aubergiste qu'il n'y avait pas sous le soleil de peuple qui fût comparable aux Prussiens. « Je sais que vous n'aimez pas les Français. Vous avez raison; ce sont des méchants. — Vous êtes tous pour les Prussiens dans ce pays-ci, n'est-ce pas » ? L'aubergiste recula de deux pas, et bien loin de soupçonner la finesse de celui qui l'interrogeait, malgré sa disposition naturelle à adopter tous les sentimens qui paraissaient les plus agréables à ses hôtes, ne fit pas difficulté d'avouer, lorsque le rusé Français le pria de s'exprimer, que ses sentimens et ceux des habitans de la ville de Bergheim et des environs, étaient tout le contraire de ceux qu'on leur imputait. Les yeux du Français pétillèrent de joie du succès de son ironie, et il me fit un signe et me dit à l'oreille : « Vous voyez comme les Français sont aimés » !

Cette  
voyage  
dans ce  
conver  
en gran  
qui fo  
habitan  
naparte  
de prosp  
politiqu  
ruinées  
rempli  
naux  
factur  
Montj  
dans to  
Les dr  
le hare  
étaient  
déric d  
souteni  
minghap  
dont le  
nombre  
séquent  
rable de  
Pendant  
vinces n  
meuses  
former  
qui, qu  
de ne pl  
potes,  
avec les

Cette prédilection pour les Français, qu'un voyageur ne peut manquer de découvrir dans ces provinces, ne fût-ce que d'après la conversation de la table d'hôte, est attribuée en grande partie au déclin des manufactures, qui forment la principale occupation des habitans. Le système d'exclusion de Buonaparte les avait portées au plus haut point de prospérité; et les plaintes qu'exhalent les politiques de Bonn, aujourd'hui qu'elles sont ruinées, retentissent dans tout le pays, et remplissent sans cesse les colonnes des journaux des Pays-Bas. Les produits des manufactures d'Aix-la-Chapelle, de Verviers, de Montjoie, de Cologne, etc., se répandaient dans toute l'Allemagne et dans toute la Russie. Les draps de Crevelt se voyaient jusque dans le harem de Constantinople, et ces fabriques étaient sous la protection immédiate de Frédéric de Prusse. Aujourd'hui elles ne peuvent soutenir la comparaison avec celles de Birmingham, de Wakefield et de Manchester, dont les productions inondent le pays. Un nombre immense de fabriques sont par conséquent paralysées, et une partie considérable de la population se trouve sans ouvrage. Pendant le système continental, ces provinces n'avaient pas moins de vingt-sept des fameuses fabriques de Buonaparte pour transformer la betterave en sucre, invention qui, quoique fort utile lorsqu'on craignait de ne plus pouvoir sucrer son café et ses compotes, ne saurait soutenir la concurrence avec les denrées coloniales.

La présence des troupes prussiennes qui sont en garnison dans toutes les villes, n'est pas propre à diminuer le mécontentement du peuple. Ici, comme partout ailleurs, on se plaint de leur orgueil, de leur vanité et de leur insolence. Les habitans de Cologne les voient surtout de fort mauvais oeil. Les officiers se conduisent souvent de la manière la plus arbitraire et la plus tyrannique. Il n'y a pas long-temps que personne n'osait dire un mot de français en leur présence. La destitution de presque tous les employés natifs du pays, dans les provinces, et leur remplacement par des Prussiens, sont encore une nouvelle cause de mécontentement, quoiqu'à très-peu d'exceptions près, les lois françaises qui avaient amélioré si sensiblement la législation allemande, aient été conservées par le gouvernement. Politique qu'ont également suivie les provinces de Hesse et de la Bavière, qui comprennent le reste du territoire que l'Allemagne a reconquis sur la France.

Mais comme tout dans ces provinces n'est encore que provisoire et momentané, il faut espérer que ces mécontentemens cesseront lorsque l'état actuel des choses aura changé. Tout le monde attend impatientement l'espèce de diète que le prince chancelier Hardenberg doit tenir sous peu à Coblentz, afin d'organiser la constitution de cette portion importante du royaume de Prusse, possession qui, non-seulement est incomparablement plus riche qu'aucun des autres domaines

du roi  
dans le  
sur la  
nétrent  
ception  
qui se  
ce qui  
les bor  
cienma  
de Pru  
Russie.  
on, né  
en Eu  
mates  
une o  
semble  
lement  
et des  
ses ill  
Walde  
semble  
lady M  
règne d  
deux o  
gigante  
du pou  
rable nu  
à trois li

(1) Les  
Morgan,  
passage. L  
dans tout

du roi de Prusse, mais qui lui donne un pied dans le cœur de l'Europe, et une frontière sur la France. Ses provinces de Silésie pénètrent dans le cœur de l'Autriche; et, à l'exception d'environ quinze ou vingt lieues qui se trouvent entre deux, et qui sont tout ce qui sépare les possessions prussiennes sur les bords du Rhin et en Westphalie, de l'ancienmarquisat de Brandebourg, le royaume de Prusse joint aujourd'hui la France à la Russie. Cet agrandissement excessif est, dit-on, nécessaire pour la balance du pouvoir en Europe; mais si d'autres que des diplomates titrés peuvent se permettre de former une opinion sur ce sujet important, il me semblerait que l'équilibre politique est également compromis par des Brobdingnaciens et des Lilliputiens. Le roi de Prusse, à côté de ses illustres voisins, les souverains de Lippe-Waldeck, de Hesse-Hombourg, etc., ressemble au géant irlandais en compagnie avec lady Morgan (1). La même disproportion règne des deux côtés; et l'établissement de deux ou trois souverainetés d'une grandeur gigantesque doit être aussi fatale à la balance du pouvoir sur le continent, que la déplorable nullité de quelques principautés de deux à trois lieues carrées.

---

(1) Les Parisiens ont eu assez d'occasions de voir lady Morgan, pour qu'il soit inutile de leur expliquer ce passage. Le géant Irlandais, nommé Obrien, est connu dans toute l'Angleterre.

(Note du Traducteur.)

Nous nous arrêtâmes pour dîner à Juliers ; petite ville dont les vastes fossés et les fortifications annoncent l'une des forteresses les plus importantes des provinces prussiennes. Elle a une garnison d'environ 3000 Prussiens, qu'on passait en revue au moment où nous traversâmes la ville.

Nous arrivâmes tard à Aix-la Chapelle. De Juliers la route traverse un pays à blé très-fertile, que varient des bois touffus et pittoresques.

Amusement  
pour le  
prussien  
liques re  
de-vill-  
- Caco

AIX-LA  
entouré  
descend  
Juliers,  
les tour  
le dôme  
cienne c  
sante. C  
vous ne  
vant l'ac  
de l'anti  
ces mon  
distingue  
villes des  
grande,  
épais ren  
ruines, a  
distances  
sont de j  
par les F  
favorite  
abondent

---

## LETTRE XXXII.

Amusemens d'Aix-la-Chapelle. — La redoute. — Passion pour le jeu. — Heureuse prévoyance d'un officier prussien. — Le Louisberg. — La cathédrale. — Reliques religieuses. — Aumône aux pauvres. — L'hôtel-de-ville. — Salle du congrès. — Confusion des langues. — Conclusion.

**AIX-LA-CHAPELLE** est situé dans un fond, et entouré de montagnes que vous ne pouvez descendre, soit en venant de Liège ou de Juliers, sans apercevoir les toits d'ardoise et les tours en minaret de l'hôtel-de-ville, et le dôme de la cathédrale, qui donnent à l'ancienne cité impériale un air de dignité imposante. Cependant, en entrant dans la ville, vous ne la trouvez rien moins que jolie, suivant l'acception moderne du mot, et l'intérêt de l'antiquité n'est pas soutenu par celui de ces monumens curieux d'architecture, qui distinguent si particulièrement les grandes villes des Pays-Bas. La ville, qui n'est pas grande, est entourée, suivant l'usage, d'un épais rempart qui commence à tomber en ruines, avec des petites tours romaines à des distances presque égales. Sous les remparts sont de jolis jardins, plantés en grande partie par les Français, et qui forment la promenade favorite des habitans et des étrangers qui abondent à Aix-la-Chapelle.

Lorsque nous y passâmes dans l'été, la ville était remplie de personnes qui venaient prendre les eaux et se livrer aux amusemens qui se trouvent réunis dans ces sortes d'endroits. Nous pûmes nous former quelque idée du genre de vie des différens groupes que nous eûmes occasion d'observer; c'est à peu de chose près le même que celui des personnes qui se rassemblent à Bath, ou dans d'autres lieux semblables en Angleterre. Seulement ici la gaîté a un caractère plus décidé; le plaisir y est plus ouvertement l'unique occupation de chacun, et si l'ennui attire tout autant de personnes dans cette ville que dans celles du même genre dans la Grande-Bretagne, il paraît que le remède est ici plus efficace; car il est rare que vous puissiez apercevoir sur une seule figure, (ce qu'on voit si souvent chez les libraires de Brighton ou de Cheltenham), la trace de cette maladie invétérée dont on vient pour se guérir (1).

Les plaisirs de la journée sont distribués avec beaucoup de régularité. En se levant, on commence par prendre un bain, pendant environ une demi-heure. On déjeûne ensuite; après le déjeûner, viennent les excursions dans les environs, les promenades dans les jardins, les visites aux cafés et aux salles de

(1) Les libraires, à Brighton et dans les autres villes d'Angleterre où l'on va prendre les eaux ou des bains de mer, ont des salles où se réunissent tous les gens du bon ton.

(Note du Traducteur.)

billard , et, par-dessus tout, les plaisirs de la redoute, qui occupent jusqu'au dîner, à deux ou trois heures. La redoute est le grand centre d'attraction générale ; et si ce n'est qu'il y règne beaucoup plus de gaieté et plus de vices, sans la moindre prétention à l'esprit, elle tient à peu près la place que la boutique du libraire occupe chez nous dans les villes où les eaux attirent le beau monde.

La redoute est un bel et vaste édifice, dont le rez-de-chaussée, orné d'une colonnade, est rempli de boutiques d'estampes, de jouets, etc.; un grand escalier conduit au premier étage, où, après avoir déposé votre chapeau et votre canne entre les mains des gendarmes qui sont à la porte, vous entrez dans le grand salon, appartement superbe, entouré de glaces, et orné d'un plafond sculpté. D'un côté, une foule de personnes (je regrette d'ajouter des deux sexes), se pressent l'une sur l'autre autour des deux grandes tables de *rouge et noire*; il règne un profond silence qui n'est interrompu que par le bruit de la roulette, le son des francs et des napoléons, et les plaisanteries du petit nombre de ceux qui ne jouent que pour s'amuser. Le jeu est souvent très-animé, et l'on hasarde des sommes énormes; mais la banque ne dédaigne pas de ramasser un franc solitaire. De jolies femmes, de la figure la plus intéressante, jettent leurs napoléons, et les voient ramasser, ou les retirent doublés, avec un sang-froid qui prouve qu'elles ne sont pas novices dans ce métier.

Un officier russe de ma connaissance, et j'ai connu beaucoup de ses compatriotes qui avaient le même défaut, porte la passion du jeu à l'excès le plus ridicule. Se méfiant de lui-même, dans un endroit tel qu'Aix-la-Chapelle, où il savait qu'il serait assailli de tentations auxquelles il n'aurait pas le courage de résister, il avait eu prudemment la précaution de payer d'avance à son hôtel sa nourriture et son logement, pour tout le temps qu'il comptait y demeurer. Le reste de sa bourse lui parut alors bien légitimement en sa disposition, et charmé de l'espèce de pacte qu'il avait fait avec sa conscience, il courut prendre place autour de la table fatale. La fortune sembla d'abord lui sourire, et, transporté de joie, il accourut me faire voir une bourse pleine de napoléons, en me jurant qu'il allait être sage, qu'il voulait conserver précieusement son petit trésor, et qu'il ne hasarderait plus une obole; il me quitta, retourna à la redoute, s'approcha de la table, regarda jouer par désœuvrement, joua lui-même par habitude, et au bout d'un quart d'heure, tous ses napoléons avaient passé de sa bourse entre les mains du banquier, et il ne lui restait plus rien que la consolation de s'être assuré par sa prévoyance un bon lit et un bon souper, qu'autrement il eût été assez embarrassé pour se procurer.

Entre quatre et cinq heures, le beau monde se dirige du côté de Louisberg, montagne sablonneuse qui s'élève au-dessus des remparts, et d'où la vue plane sur la ville et

sur la ville  
sur les pi  
montagnes  
l'Allemagne  
une grand  
d'où la vu  
danse, la  
pent les d  
nations ré  
à celle qu  
de Londr  
geois de l  
commis,  
grasses m  
un brillan  
etc., de to  
Pendan  
à Aix-la-C  
jours une  
monde re  
spectacle.  
vis un opé  
mais les a  
eres.

La cathé  
ressante pa  
grossier qu  
ture saxon  
de grande  
l'édifice to  
qui a été f  
vénéral  
magne orn  
par le pap  
la plus im

sur la vallée, et s'étend sur les rochers et sur les prairies voisines, jusqu'à la chaîne de montagnes qui borne l'horizon du côté de l'Allemagne. Ce qui attire à Louisberg, c'est une grande taverne, avec un superbe salon, d'où la vue est magnifique. La musique, la danse, la pipe, le thé, les promenades occupent les différens groupes suivant leurs inclinations réciproques; la scène ressemble assez à celle que présentent les petits villages près de Londres, où se rassemblent les bons bourgeois de la cité; si ce n'est qu'au lieu de petits commis, ou de gros marchands avec leurs grasses moitiés, vous y trouvez ordinairement un brillant assemblage de comtes, de barons, etc., de tous les pays.

Pendant la saison où les étrangers affluent à Aix-la-Chapelle, il s'y trouve presque toujours une troupe d'acteurs allemands, et le monde revient en foule de Louisberg au spectacle. La salle est petite et fort laide. J'y vis un opéra dont la musique était agréable; mais les acteurs me parurent très-médiocres.

La cathédrale d'Aix-la-Chapelle est intéressante par son histoire, et par l'échantillon grossier qu'elle donne de l'ancienne architecture saxonne; mais elle n'a aucun caractère de grandeur. Le vieux dôme, qui couvre l'édifice tout entier, à l'exception du chœur qui a été fait plus récemment, est un reste vénérable de l'ancienne église dont Charlemagne orna sa ville natale; elle fut consacrée par le pape Léon III, en 804, avec la pompe la plus imposante. Trois cent soixante-cinq

archevêques et évêques devaient assister à la solennité; mais malheureusement il se trouva en manquer deux, et l'on ne sait pas ce qui en eût résulté, si deux révérends prélats de Londres, morts et enterrés depuis long-temps à Maëstricht, n'eussent eu la bonté de sortir de leurs tombeaux pour remplir les places vacantes pendant la cérémonie. Quelques-unes des colonnes de marbre bigarrées qui ornaient le vieil édifice, sont revenues à présent de la visite momentanée qu'elles ont été faire à Paris, et on les montre avec les curiosités de l'église. Sous le milieu du dôme, reposent les cendres de Charlemagne, avec cette inscription simple, mais suffisante : *Carolo Magno*. Au-dessus est suspendu une espèce de lustre immense, d'argent et de cuivre, sous la forme d'une couronne, présent fait à l'église par Frédéric-le-Grand, et appelé la couronne de Charlemagne.

L'absence du sacristain et de sa clef nous priva du plaisir d'admirer l'assortiment choisi de reliques, parmi lesquelles sont le cou et les bras *soi-disant* de Charlemagne, son cor-de-chasse et une croix d'or, qu'on dit lui avoir appartenu; les trésors religieux, que cette malheureuse circonstance ne nous permit pas de contempler, prouvent au dernier point la crédulité des bons catholiques; car notre guide nous assura que nous aurions le bonheur de voir la ceinture de la Vierge, un morceau de la corde qui servit à lier notre Sauveur, un fragment de la verge d'Aaron, et un morceau de la manne du désert. La possession de ces trésors qui sont

renfer-  
posés a  
des fidè-  
pelle de  
l'Europ  
qu'en r  
rent en  
reliques  
tronc p  
80,000 fl  
Les  
vertes d  
vant de  
coins d  
catholiqu  
prendre  
quinzièm  
genoux  
une pe  
fleurs e  
en priat  
misère;  
disaient  
rence d  
leur Pat  
uns inte  
plorer n  
reux a s  
laquell  
vous éte  
son livr  
heure a  
et quel  
Ceux

renfermés dans une caisse magnifique, et exposés à de certaines époques à l'admiration des fidèles, attirait autrefois à Aix-la-Chapelle des pèlerins de toutes les parties de l'Europe. Une vieille chronique rapporte qu'en 1490, plus de 140,000 personnes vinrent en un seul jour se prosterner devant les reliques, et qu'à la fin de la cérémonie, le tronc pour les pauvres se trouva contenir 80,000 florins.

Les créatures misérables, pâles et couvertes de haillons, que je vis agenouillées devant des images ou des autels dans tous les coins de l'église, semblent attester que les catholiques du dix-neuvième siècle pourraient prendre des leçons d'humanité de ceux du quinzième. Parmi ces malheureux, les uns à genoux, les bras étendus devant un saint ou une petite image de la Vierge, entourée de fleurs et de dentelles, paraissaient éprouver, en priant, une consolation secrète dans leur misère; d'autres, leur chapelet à la main, disaient machinalement, quoiqu'avec l'apparence du recueillement et de la dévotion, leur *Pater* et leur *Ave*, tandis que quelques-uns interrompaient leurs prières pour implorer notre bienfaisance. Chaque malheureux a son autel et son image favorite devant laquelle il vient toujours se prosterner, et où vous êtes sûr de le trouver à genoux, avec son livre de prières à la main, une demi-heure avant la messe, le salut et les vêpres et quelquefois presque toute la journée.

Ceux qui passent la plus grande partie de

leur existence dans les ailes de l'église, souvent faute d'avoir un autre asyle, semblent éprouver quelque consolation à admirer les trésors et la magnificence de l'église. Ils vous les décrivent, avec le même orgueil que si c'était leur bien; ils vous racontent les malheurs et les ravages auxquels leur cathédrale a été exposée, avec un intérêt aussi vif que s'ils en eussent souffert personnellement. Du reste interrogez-les, vous les trouverez ignorans et crédules au plus haut degré. Si vous leur demandez pourquoi ils croient à tel ou tel miracle, à la vertu de telle ou telle relique, la seule réponse qu'il vous feront, c'est qu'ils ont été élevés dans ces idées, que leur père y croyait avant eux et que cela leur suffit.

Les prêtres des églises catholiques, en Allemagne et dans les Pays-Bas, avec lesquels je me suis trouvé, m'ont paru en général d'un esprit lourd et borné. Ils semblaient remplir machinalement les fonctions de leur ministère, et n'avoir pas une étincelle d'esprit et d'intelligence. J'en ai connu un cependant, dont je tairai le nom et la demeure, qui faisait exception à ce portrait : il demeurait dans une méchante petite maison, attenant à la cathédrale. A voir le révérend à l'autel, l'air grave et sévère, revêtu des ornemens sacerdotaux, entonner d'une voix solennelle le cantique sacré, vous auriez cru que c'était le prêtre le plus édifiant qui fût au monde; mais, dans sa maison, nous le trouvâmes le plus relâché des théologiens, et

le plus  
Il lit  
bière,  
vante;  
plaisant  
prit for  
tourne  
Not  
fâché  
son é  
tremè  
plus o  
étant  
Anglai  
manière  
peuples  
raison  
n'était  
format  
ciez co  
tenir l  
cela, il  
qu'il ne  
pus m  
content  
voir tro  
Notre  
prépare  
pussions  
notre S  
massif,  
et nous  
devant  
nous as  
possible

le plus gai et le plus divertissant des convives. Il fit apporter une bouteille de sa meilleure bière, qui nous fut servie par une jolie servante; et lorsqu'un Allemand de mes amis le plaisanta sur son intéressante compagne, il prit fort bien la chose, et se contenta de détourner la conversation.

Notre révérend ami n'était pas non plus fâché de faire de temps en temps parade de son érudition. Aussi avait-il grand soin d'entremêler tous ses discours de citations latines plus ou moins orthodoxes. La conversation étant venue à tomber sur ce que, nous autres Anglais, nous prononcions les voyelles d'une manière toute différente de celle des autres peuples de l'Europe, il nous en expliqua la raison, avec un sourire de confiance. « Rien n'était plus simple. C'était une ruse des réformateurs. — Avant eux, vous les prononciez comme tout le monde; mais ils voulaient tenir le vulgaire dans les ténèbres, et, pour cela, ils changèrent le son des voyelles, afin qu'il ne pût entendre leur langage ». Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant le contentement du bon prêtre catholique d'avoir trouvé une explication aussi lumineuse.

Notre révérend guide nous quitta pour se préparer pour le salut; mais voulant que nous pussions contempler librement l'image de notre Seigneur, qu'il nous assura être d'or massif, il nous plaça dans un coin du chœur, et nous promit, lorsqu'il la tiendrait élevée devant la congrégation, de la laisser devant nous assez long-temps, pour qu'il nous fût possible de l'examiner attentivement. Lors-

qu'il s'avança solennellement vers l'autel, avec les deux autres prêtres, il tourna les yeux de notre côté, et nous fit un signe d'intelligence qui ne pouvait être aperçu que de nous. Tout en remplissant les fonctions de son saint ministère, il n'oublia pas sa promesse, et lorsque les cloches sonnaient, que l'encens montait au ciel, et que le peuple prosterné s'anéantissait devant l'image de son Dieu, le prêtre la tourna vers nous, et l'y tint pendant quelques secondes, en nous lançant un regard qui semblait demander ce que nous en pensions. L'image était petite, et n'avait rien de remarquable, sinon qu'elle était d'or massif; mais la manière dont le prêtre mêla son emploi de *cicerone* à ses saintes fonctions, nous parut vraiment très-curieuse. Pendant que les fidèles le croyaient occupé tout entier à remplir les devoirs de son ministère, il faisait un arrangement pour satisfaire la curiosité d'un étranger, dans l'espoir d'augmenter de quelques francs la gratification que nous lui destinions à notre départ.

De peur que nous ne fussions pas au fait de l'étiquette, qui exigeait que nous accompagnassions notre présent de la petite phrase « *pour les pauvres* », phrase à laquelle la délicatesse d'un prêtre catholique ne saurait résister, notre ami nous fit indirectement notre leçon avec beaucoup d'adresse, en nous répétant plusieurs fois : « Pour moi, tout ce que je fais, c'est pour les pauvres. Vous savez bien, il faut absolument soigner les pauvres. — Nous en avons tant » ! Cette leçon

ne fut  
lui g  
franc  
ques q  
scrupu  
qu'il e  
L'h  
et son  
mine  
ville,  
bronze  
monté  
représ  
aigles  
sur de  
monar  
du côté  
palais  
França  
de l'en  
repose  
prussie  
tel-de-  
qui ont  
les bur  
de la r  
Nous  
salle sp  
et dont  
de scul  
escalier  
où se  
chula  
immen

ne fut pas perdue pour nous; et lorsque nous lui glissâmes dans la main notre petite offrande, nous n'oublîâmes pas les mots magiques qui lui permettaient de l'accepter sans scrupule, et de recevoir *pour les pauvres* ce qu'il eût rougi de prendre pour lui.

L'hôtel-de-ville, avec ses tours en minaret, et son toit couvert de petites fenêtres, termine avec grandeur la grande place de la ville, qui est ornée d'un immense bassin de bronze avec une fontaine au milieu, surmontée d'une statue antique de Charlemagne, représenté en grand costume. Deux grands aigles noirs étendent leurs ailes de bronze sur des piédestaux à côté de la fontaine. Le monarque et les aigles ont la tête tournée du côté de l'hôtel-de-ville, qui est l'ancien palais dans lequel naquit Charlemagne. Les Français firent aussi l'honneur à cette statue de l'emporter à Paris; mais à présent elle repose de nouveau sur sa base antique. L'aigle prussien figure aujourd'hui au-dessus de l'hôtel-de-ville, en face des oiseaux vénérables qui ont régné pendant des siècles, et annonce les bureaux de la police et de la municipalité de la régence prussienne.

Nous entrâmes dans l'hôtel-de-ville par une salle spacieuse, dont le plafond est voûté, et dont les murs sont ornés de peintures et de sculptures d'un genre grotesque. Un large escalier nous conduisit dans la grande salle où se tint le congrès mémorable, qui conclut la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748. Un immense tableau représente tout le corps

diplomatique, avec les secrétaires, en grand costume, assis autour de la table des délibérations, au nombre de trente environ. On nous fit remarquer sir Thomas Robinson, et lord Sandwich, nos plénipotentiaires, et le fameux ministre de Marie-Thérèse, le prince de Kaunitz, plénipotentiaire de l'Autriche. Les portraits séparés des différens ambassadeurs ornent aussi la salle; mais celui de l'ambassadeur français manque par une circonstance assez singulière. Louis XV, mécontent du traité de paix, refusa, dit-on, absolument de le fournir.

Les armes des différens royaumes sont représentées sur un petit écusson attaché au costume de chaque ambassadeur; mais la fleur de lis, l'emblème des Bourbons, et qui entre également dans les armes de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne et d'autres souverains, a été effacée avec le plus grand soin, par les Français de la révolution, exemple remarquable de l'importance que l'animosité politique attache souvent aux moindres choses. De beaux portraits de Marie-Thérèse, de son époux et de Joseph II, sont aussi suspendus autour de ces murs, autrefois à eux; ils sont aujourd'hui négligés et couverts de poussière, tandis qu'un beau portrait en pied de sa majesté le roi de Prusse, protégé par un rideau de soie verte, occupe un bout de l'appartement, dans toute la dignité éblouissante d'un souverain en possession de fait.

Comme c'est assez souvent l'usage dans les

villes fr  
plusieurs  
la-Chape  
toutes ma  
un allem  
prochant  
à Aix-la  
français,  
de hollan  
vous ent  
cette vil  
vous ad  
personn  
peut-êtr  
alleman  
L'allema  
la langu  
d'être en  
sera sans  
prochant  
peu le fra  
actuelle s  
lors l'hab  
acquerro  
popularit  
présent.  
Ma cor  
cipitamn  
à votre  
les Pa  
si rapid  
faire un  
cielle q  
Je n'ai  
voir la

villes frontières, ou dans celles qui ont changé  
 plusieurs fois de maîtres, les habitans d'Aix-  
 la-Chapelle parlent plusieurs langues, et  
 toutes mal. A Cologne, on parle simplement  
 un allemand vulgaire qui dégénère en ap-  
 prochant des marais de la Hollande; mais  
 à Aix-la-Chapelle, un mélange de mauvais  
 français, de mauvais allemand, de flamand,  
 de hollandais, et du dialecte wallon, que  
 vous entendez davantage à Liège, fait de  
 cette ville une véritable tour de Babel. Si  
 vous adressez une question en français, la  
 personne à qui vous parlez, vous répondra  
 peut-être en allemand; si vous la faites en  
 allemand, elle n'entendra que le français.  
 L'allemand est cependant, à tout prendre,  
 la langue dans laquelle vous êtes le plus sûr  
 d'être entendu; dans quelques années il y  
 sera sans doute encore plus répandu, et la  
 prochaine génération saura peut-être aussi  
 peu le français, qu'une partie de la jeunesse  
 actuelle sait l'allemand. Il faut espérer qu'a-  
 lors l'habitude et une sage administration,  
 acquerront au gouvernement prussien une  
 popularité qu'il est loin d'obtenir jusqu'à  
 présent.

Ma correspondance épistolaire, tracée pré-  
 cipitamment, est enfin terminée, peut-être  
 à votre grande satisfaction. Vous connaissez  
 les Pays-Bas, et d'ailleurs je les ai traversés  
 si rapidement, que je ne saurais vous en  
 faire une description même aussi superfi-  
 cielle que celle que je viens de vous tracer.  
 Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai été  
 voir la plaine de Waterloo; et je ne veux

pas ajouter au nombre des auteurs, tant prosateurs que poètes, qui ont travaillé de leur mieux pour faire d'un beau sujet un lieu commun. Quant aux cathédrales, aux cités antiques, et aux plaines fertiles de la Belgique, et à la gaité joviale de ses habitans, les circonstances, plutôt que l'inclination, m'ont forcé de leur préférer les sables, le cérémonial et la lourde bonne humeur de l'Allemagne, sur les bords du Rhin.

FIN.

rs, tant pro-  
vallé de leur  
ujet un lieu  
aux cités  
s de la Bel-  
ses habitans,  
inclinacion,  
s sables, le  
honneur de  
in.



